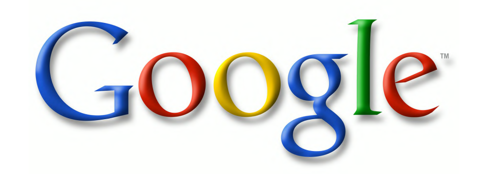
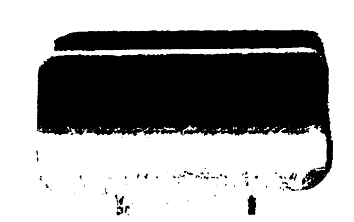






LETTRES

DE MADAME

SWETCHINE

II

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS.

LETTRES

DE MADAME

SWETCHINE

PUBLIÉES

PAR LE COMTE DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

II



PARIS

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

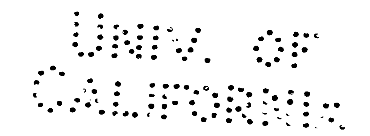
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50.

1862



LETTRES INÉDITES

DE

MME SWETCHINE

A MADAME LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD

NÉE DE TOTT [1].

Paris, 27 octobre 1829.

Ce que vous ne pouviez savoir, ma très-chère compagne [2], c'est que votre lettre m'est venue précisément

[1] Marie de Tott, duchesse de la Rochefoucauld, était fille du baron de Tott, connu par de curieux Mémoires et d'utiles travaux sur l'Orient. Le baron de Tott, d'origine hongroise, avait successivement servi en Hongrie, en France et en Turquie. Le duc de la Rochefoucauld était fils de François de la Rochefoucauld, duc de Liancourt, grand-maître de la garde-robe du roi Louis XVI et député aux Etats-généraux de 89. Le duc de Liancourt était devenu duc de la Rochefoucauld par la mort prématurée de son cousin germain, assassiné à Gisors, sous les yeux de sa mère et de sa femme, par des bandes révolutionnaires étrangères au pays.

[2] Mme de la Rochefoucauld et Mme Swetchine étaient compagnes dans l'œuvre de la visite des hôpitaux. Le trait suivant em-

le jour de l'arrivée de ma sœur, et qu'il a bien fallu se laisser absorber par une joie vive, inespérée et multipliée par cinq. Mes neveux sont mes petits enfants, et vous savez d'expérience ce que cette extension donnée à la tendresse maternelle y ajoute. Quand je dis absorbée, j'ai cependant tort; ce n'est ni de penser ni d'agir dans l'intérêt de ce qui vous préoccupait dont je me suis abstenue, mais uniquement de vous rendre compte des cent et une démarches, presque toutes vaines, de cette sollicitude que vous m'avez comme léguée.

Depuis votre départ, je n'ai pas cessé de voir à de très-courts intervalles vos deux protégés, qui se trouvent dans une position très-critique, très-pénible. Le

prunté à la *Vie de Mme de Pastoret* donnera l'idée de ce qu'était, pour les dames visiteuses, l'accomplissement du devoir auquel elles s'étaient engagées. En entrant dans les longues files d'un dortoir de l'Hôtel-Dieu, une dame visiteuse, Mlle Adèle Picot, se trouva devancée par l'une de ses compagnes qui, assise près d'un lit, remuait doucement un berceau. Elles étaient à trop longue distance pour se reconnaître, mais en avançant de quelques pas, Mlle Picot crut distinguer le costume habituel de Mme de Pastoret, et demanda à la sœur de service si elle ne se trompait point. — Assurément, répondit la sœur, c'est Mme de Pastoret! La malade que vous voyez là-bas a le col du fémur cassé; les médecins lui ont défendu de suspendre la nourriture de son enfant pour éviter la fièvre, et lui interdisent tout mouvement pour ne point déranger le pansement de sa jambe. Il faut donc quelqu'un qui veille sans cesse auprès d'elle, tantôt pour endormir le petit nourrisson, tantôt pour le lui présenter. Mme de Pastoret ayant remarqué que la pauvre femme était forcément négligée à certaines heures, a choisi ce moment pour la visiter; tous les jours elle vient s'asseoir où vous la voyez-là, et y remplit, quelquefois durant plusieurs heures, son office de berceuse.

pauvre Th..., qui est particulièrement un de mes habitués, a été sur le point, il y a dix ou quinze jours, de voir saisir ses meubles par son propriétaire pour deux termes non payés. L'on est parvenu à le dégager des serres de ce véritable oiseau de proie, moyennant un léger à-compte et un billet à ordre pour le restant de la somme. Le 8 novembre, les angoisses de ce malheureux homme vont recommencer, et s'il n'a pas de quoi payer les arriérés, il n'a pas davantage de quoi vivre; ce dénuement qui fait porter son poids et sa misère sur toute une famille est bien douloureux! J'ai essayé de lui faire obtenir quelque chose de la guerre, mais le crédit d'un ami de M. de Bourmont y a échoué par la raison que Th... en avait reçu un secours au printemps; il n'a pas été plus heureux pour la place de portier. J'avais espéré jusqu'à hier, et ce matin il est venu me dire que cette place avait été donnée à un autre, mais que M. Sosthènes de la Rochefoucauld [1] lui en faisait espérer une au musée. Je vais tâcher de mon côté d'y intéresser M. de Forbin ou M. de Clarac [2], selon que l'un ou l'autre se mêle du personnel de cette administration. C'est beaucoup que d'avoir une telle perspective; elle ranime le courage de ce pauvre homme et relève un peu le nôtre : car il est bien vrai que ce qu'il y a de bon

[1] Alors le vicomte de la Rochefoucauld, aujourd'hui duc de Doudeauville. Son père, le duc de Doudeauville, avait été plusieurs années ministre de la maison du roi Charles X, et son fils, le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld, avait la direction des beaux-arts.

[2] Le comte de Forbin, lui-même peintre fort distingué, était directeur-général des Musées; le comte de Clarac, sous-directeur.

dans un succès, c'est d'en préparer un autre. Mais toutes ces éventualités n'empêchent pas l'extrême pénurie du moment, et ces cent-treize francs qu'il faut donner le 8 novembre en partie ou en totalité ! Si vous le jugiez à propos, je pourrais distraire des cinquante francs que vous abandonniez à F..., dix francs pour Th..., qui grossiraient la somme destinée à faire attendre le reste. D'ici à une place, il est impossible d'abandonner ce pauvre homme, si on veut le soustraire à la prison; l'intérêt qu'on lui témoigne, de légers secours peuvent, en soutenant son crédit, lui faire gagner le moment où il pourra peu à peu faire face à ses engagements. Maintenant revenons-en à F... qui vous émeut encore davantage. J'aurais bien désiré répondre à l'idée qui vous était venue pour lui, mais je n'ai plus un coin à donner dans mon logement; en tout cas, cela n'eût point épargné grand chose pour un espace de quinze jours, F... ne payant dans son hôtel garni que 16 francs par mois pour son logement et 40 sous par jour pour sa nourriture. Il serait bien facile de suppléer à cela si l'on avait en vue quelque chose d'à peu près certain. C'est bien difficile et le guignon s'en est encore mêlé; une place de maître-d'hôtel demande l'habitude du service, et même une sorte de spécialité qui n'est pas sans étude et sans science. Ce qui vaudrait mieux pour lui, ce serait une place pour voyager; j'en ai parlé à tout ce que je connais de Russes et d'étrangers, et je vais redoubler d'activité. Je lui ai donné 25 francs de votre part, le reste de la somme restera à sa disposition, sans que pour le moment il le sache; j'y joindrai le peu que je puis moi-même.

Je crois avoir traversé avec vous, ma bien chère compagne, tous les mouvements qui séparent une impression désagréable et pénible, de cet état d'acquiescement paisible où nous ne voulons plus que ce qui a été voulu pour nous. La première impression est toute la nature; l'état qui suit est ce que la grâce nous ménage de plus précieux. Dieu ne permet souvent nos répugnances que pour nous donner l'occasion de nous vaincre; l'effet obtenu, les objets reprennent leur forme et leur couleur véritables. Il devient bien évident alors que c'est au fond de nous-mêmes qu'existait leur réalité, et pour la réfléchir fidèlement il faut que l'ouragan ait cessé. Nos mouvements spontanés ne doivent pas compter, quelque intenses qu'ils puissent être; on peut comme les séparer de soi, les observer comme des éléments étrangers dont l'invasion est passagère. Cette manière de les considérer les a bientôt réduits; aussi quand on le veut bien, n'empêchent-ils pas longtemps le sentiment si doux et si bienfaisant de l'ordre et du calme. C'est à l'apaisement de notre âme que nous pouvons juger de notre union avec Dieu; et il est bien vrai qu'à l'âge où les illusions ne nous fascinent plus, la mesure de notre piété est presque toujours celle de notre bonheur. Nos progrès nous font avancer simultanément dans cette double voie, et je ne sais comment il se fait que la terre même s'embellit de ces rayons qui tous vont se concentrer dans le ciel.

Ma petite Hélène est fort gentille; elle a de la vérité, de l'élévation, et un tact singulier à saisir tout ce qui a de la vraie grandeur et de la vraie beauté. Son caractère est aimable et affectueux; avec cela, si

même on éprouve quelques obstacles, on est loin de se décourager. J'espère bien, puisque vous me le permettez, vous la mener l'année prochaine à la Roche-Guyon [1]; je n'attendrai pas si longtemps pour vous la présenter et vous demander d'être bonne pour elle comme vous l'êtes pour tous, mais un peu aussi comme vous l'êtes pour moi. Vous avez donc eu la bonté de parler de moi à M. de Brézé [2]; je me sais gré d'avoir si tôt apprécié tout ce qu'il y a dans son esprit de solidité et d'agrément; il rappelle ces branches d'oranger qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Recevez mille tendres assurances d'un attachement que nous avons placé bien au-delà de la région des vicissitudes.

[1] Le château de la Roche-Guyon, l'un des plus intéressants qui soient en France par les souvenirs historiques, par la beauté du site et par la richesse architecturale, s'élève sur la rive droite de la Seine, entre Paris et Rouen. C'est là qu'est conservé le manuscrit des *Maximes*. A l'abolition des substitutions, la Roche-Guyon passa de la duchesse de la Rochefoucauld-d'Enville à la duchesse de la Rochefoucauld, née Rohan-Chabot, qui le céda elle-même à son frère le duc de Rohan. Du duc de Rohan, il échut à son fils le prince de Léon, depuis archevêque de Besançon, duc et cardinal de Rohan. L'abbé de Rohan se plut à restaurer, à agrandir et à orner, avec le goût ingénieux de l'Italie, la chapelle de la Roche-Guyon. C'est alors que M. de Lamartine intitula une de ses premières Méditations : *La Semaine sainte à la Roche-Guyon*. Promu à l'archevêché de Besançon et au cardinalat, l'abbé de Rohan, par le premier contrat de vente qui se rencontre dans l'histoire de ce château, vendit la Roche-Guyon au duc de la Rochefoucauld, qui venait d'en prendre possession depuis peu de temps, à la date de cette lettre.

[2] Le marquis Scipion de Brézé, qui jeta beaucoup d'éclat dans sa courte carrière à la Chambre des pairs.

Jeudi.

Dimanche soir nous nous laissions toutes deux bien souffrantes ; une heure après votre départ, chère amie, j'étais dans mon lit pour n'en sortir qu'hier. J'ai eu sur la première couche de mes maux d'habitude plus d'une souffrance accidentelle, et ce qui m'en coûte le plus, c'est l'argument qu'on en peut tirer contre mes courses du matin. Je sais bien que tout, jusqu'à ma raison, sera toujours pour elles ; mais il y a longtemps que l'on a reconnu l'inconvénient d'avoir raison toute seule et le chagrin de ne pas persuader, lorsque l'on est si convaincu. A présent, de toute façon, j'en ai pour quelques jours ; le froid s'ajoute à tous les autres obstacles, et il faut le plus doucement que l'on peut ronger son frein. Profitons du moins, chère amie, des légères épreuves que Dieu nous envoie ; quand ce n'est pas leur poids qui nous écrase, c'est leur forme que nous voudrions changer : il semble toujours qu'il manque à la souffrance qui nous est envoyée quelques-unes des conditions qui la font méritoire, et qu'en la façonnant à notre guise, elle irait plus sûrement au but. Certes ce n'est pas là ce que l'intelligence christianisée s'avoue, mais c'est ce qui inintelligemment s'élève sans cesse de notre cœur rebelle. Vous ne me dites pas si vous croyez pouvoir sortir bientôt, mais je sais que vous ne m'oublierez pas quand vous pourrez sortir. Adieu, chère bonne amie ; à bientôt, j'espère.

Paris, 28 novembre 1829.

Ma très-chère, je ne vous ai point écrit, je le voulais pourtant ; mais je savais que d'autres vous ren-

daient compte de ces douloureuses fluctuations prolongées pendant vingt-huit grands et cruels jours, et puis l'affreux coup a frappé, et toute force m'a été ôtée à moi-même [1]. La douleur de ces malheureux parents me navre, et pour mon propre compte mes regrets sont profonds. Cette pauvre chère enfant était pour moi pleine d'affection et de confiance; j'avais lu dans ce cœur qui a déployé tant de force et de soumission, et c'est au fond du mien que je l'avais adoptée. Jamais plus grande épreuve n'a été imposée à la résignation; mais l'épreuve n'a pas été plus forte que le courage simple, profondément sincère, vraiment chrétien de notre pauvre amie. J'ai recueilli tous les gémissements de sa douleur, et je puis dire que pas un seul instant, dans ce bouleversement affreux de la nature, je n'ai vu la nature abandonnée du secours divin; la touchante union de l'affliction profonde et d'une sainte espérance, le sentiment de la miséricorde, retournaient à Dieu, après avoir été inspirés par lui. Le néant de cette terre se découvre à proportion des secours qu'on reçoit d'en haut, et s'il reste encore quelques consolations ici-bas à cette pauvre Mme de Lillers, ce n'est plus là qu'elle les cherche; tout comme on éloigne les affligés des lieux où ils ont beaucoup souffert, il faut transporter ailleurs son âme, si l'on veut lui faire respirer un air bienfaisant et régénérateur. J'ai toujours bien apprécié dans Mme de Lillers les dispositions qui s'expriment si hautement aujourd'hui, et vous pouvez penser com-

[1] La mort de la comtesse d'Auteuil, fille de la marquise de Lillers.

bien j'ai besoin de lui consacrer des soins, de les lui voir accepter. C'est un beau spectacle pour ceux qui désirent aimer Dieu, de voir les prodiges qu'il opère dans tout ce qui fléchit sous sa main adorable. Vous sentiez bien cela, ma bien chère, et cette douceur d'être entendue, réservée dans sa plénitude à de plus longs entretiens, est déjà quelque chose lorsqu'elle fait seulement vibrer une de ces cordes que le monde n'a jamais touchées.

Je veux vous rendre compte de l'état des affaires de vos deux protégés, dont je n'ai cessé de m'occuper. M. F... dont la situation m'a inquiétée davantage, par la raison qu'il n'est rien de si pénible que de voir mille et mille démarches et tentatives vaines dévorer le temps et le peu de ressources d'une situation forcée, me donne pour la première fois quelque espoir d'amélioration. Un de nos secrétaires d'ambassade a en vue pour lui une place de régisseur à la campagne, qui lui conviendrait beaucoup, et nous avons des chances en notre faveur. On attend une réponse; je lui ai donné 40 francs de votre part, les 10 autres à Th..., dont la famille nombreuse m'a paru exiger pour mon compte plus d'efforts. Il est impossible que ce pauvre homme existe avec ces seules ressources; il faut le faire vivre en attendant qu'il ait une place, et surtout empêcher qu'on le saisisse pour dettes. Au moyen d'un à-compte, j'ai obtenu, de ce marchand de vin qui le serrait de près, un nouveau délai qui remet l'échéance de son billet au 15 janvier. A votre retour nous concerterons des démarches nouvelles, et, en attendant, je vais prier Mme de Pastoret d'écrire à M. de la Bouillerie en fa-

veur de Th..., et en lui disant que vous vous y intéressez, cela lui vaudra, j'espère, quelque chose.

Adieu, ma très-chère; je suis pour le moment dans un vrai conflit d'affaires, de préoccupations et surtout de regrets, ceux de ma petite Hélène et les miens propres. Mme de Nesselrode part demain et il me semble que ce qu'il y a de plus lourd et de plus imposant dans la responsabilité que j'ai prise ne commence que d'aujourd'hui. Conservez-moi un peu d'amitié : ce sera à la fois et bien bon et bien juste.

Le Hâvre, 24 juillet 1830.

Je vous assure, chère amie, que ni les jours écoulés, ni les diversités du voyage, ni même la mer dans toute sa solennité, ne m'ont distraite de la Roche-Guyon et de ses aimables habitants. L'accueil si bon et si cordial que j'en ai reçu est encore un de ces souvenirs qui conservent pour toujours ce qui pourtant était si court et si fugitif; mais heureusement il n'y a pas une seule manière de mesurer et de graver le temps. C'est à d'autres qu'à vous, chère amie, que je parle de l'impression que j'ai remportée de toutes les magnificences de la Roche-Guyon, de cette grandeur sévère et pourtant attrayante, qui a le mérite avant tout de s'être laissé faire par les siècles et de ne ressembler qu'à elle-même. Voilà ce qu'auront jugé et ce que diront beaucoup mieux tous ceux qui ont vu la Roche-Guyon, mais ce qui m'était réservé encore plus qu'aux autres, c'est l'appréciation d'un intérieur que j'ai pu surprendre dans un de ces meilleurs moments pour moi; aucun élément étranger ne s'y trouvait mêlé, et chose plus douce encore,

des heures d'abandon et de confiance m'ont fait reprendre tout le fil du passé. Combien il me paraissait naturel de vous entendre, de recevoir tant d'épanchements précieux qui me faisaient lire dans votre âme! Sans le principe chrétien qui nous est commun, les douceurs mêmes de la confiance ne seraient pas sans inconvénients; la plainte sans Dieu amollit et décourage : ce qui n'était qu'une ombre légère prend corps et on s'indulge dans une sensibilité qu'il faut surtout combattre. Telles ne sont pas les communications entre ceux qui savent que tout est ici-bas pour notre épreuve, qu'il n'est pas d'épreuve sans utilité; et alors la juste confiance dans l'efficacité du remède en diminue l'amertume. N'oublions pas que Dieu, qui nous fera, je l'espère, la grâce d'arriver, veut surtout que nous marchions, que laissant derrière nous nos regrets, nos troubles, nos inquiétudes, nous avancions librement dans une carrière qui comporte bien la crainte toujours raisonnable, mais qui exclut les terreurs. Pourquoi se trop inquiéter des tribulations passées? Si le passé est irrévocable, quelque chose peut l'être aussi, c'est notre résolution de ne plus vivre que dans une unique et sainte pensée.

Certes je n'ai pas attendu à vous écrire pour renouer notre entretien; le cours de mes pensées ne m'éloigne pas des vôtres : quand on vit au même lieu, on parle la même langue, et il semble que tous les mouvements interrogent ou répondent. J'espère que j'aurai bientôt de vos nouvelles. Soyez assez bonne pour me rappeler à M. le duc de la Rochefoucauld, et pour exprimer à M[me] de Castelbajac combien j'ai été, non pas seulement enchantée, mais touchée

d'elle [1]; sa bonté a une grâce toute particulière, et vraiment toutes les charmantes nuances dont elle se compose en font un nom propre. Adieu encore une fois; permettez-moi de vous embrasser de tout cœur.

Le Hâvre, 11 août 1830.

Chère amie, quand on a vécu nos âges, on a été témoin de terribles vicissitudes, mais aucune peut-être n'a saisi plus vivement! Rien d'accidentel ne suffit, ce me semble, pour expliquer un bouleversement si rapide; c'est un symptôme, voilà tout. Pendant que nous nous croyions tranquilles, tout était fait dans la disposition des esprits. Ce que j'ai souffert d'être enchaînée ici par mon respect pour le dépôt qui m'est confié ne peut se rendre; livrée à une mortelle anxiété, je sentais que mon devoir était de rester près d'Hélène, et j'apprenais en même temps que ma sœur avait eu des balles dans son appartement, et que mes amis les plus chers étaient exposés. Je vous assure que j'ai pu apprendre tout ce que j'avais à peu près oublié de la force presque irrésistible des premiers mouvements, en résistant à celui qui était mien deux fois, et par les circonstances et par la nature de mon caractère. Voilà pour ce qui m'a été personnel. Quelle autre douleur encore que la violation de ce qu'on respecte, les plus justes craintes pour l'avenir, les malheurs publics et cette contradiction extérieure et presque générale des sentiments les plus forts et des idées les plus arrêtées! C'est dans des temps comme ceux-ci qu'on a le besoin de vivre avec ses véritables amis, ses amis de cœur et de conscience! Le bon du

[1] Sophie de la Rochefoucauld, marquise de Castelbajac.

malheur, son côté humainement favorable, c'est qu'il fait que ceux qui se conviennent se cherchent davantage, et que si le cercle se rétrécit, les liens se resserrent, ce qui est avoir tout gagné.

Chère amie, dites-moi si vous avez des nouvelles de M. de Castelbajac[1], si vous êtes rassurée sur tous vos intérêts premiers? Il me semble que si vous aviez été inquiète, vous me l'auriez dit. Ecrivez-moi et poussez la condescendance jusqu'à ne pas faire attention à mes inexactitudes; vos lettres, l'expression de vos sentiments, que je partage en plein, me sont vraiment chères, je vous le dis bien sincèrement. Des moments aussi tristes que ceux où nous sommes ont une vraie solennité : la vérité seule ose s'y montrer. Mes projets sont toujours à peu près les mêmes, parce qu'ils sont subordonnés au traitement conseillé à Hélène et mes vœux tendent toujours vers Paris; j'espère être libre d'y aller au commencement du mois prochain, et je compte les heures. Mon beau-frère vient d'arriver; il a appris au Simplon les terribles nouvelles, et vous pouvez juger combien le reste de son voyage a été plein d'angoisses!

Adieu, chère amie; il faut que je vous quitte, mais je reprendrai bientôt.

Le Hâvre, 26 août 1830.

Chère amie, je ne puis vous rendre la peine que j'éprouve de manquer à ce que vous aviez la bonté

[1] Armand de Castelbajac, gendre de la duchesse de la Rochefoucauld, fils du marquis de Castelbajac et de Charlotte de Cazalès, sœur de l'illustre orateur de la Constituante, commandait alors un régiment, en garnison à Bordeaux.

d'attendre de moi et de résister en même temps au mouvement si vrai qui m'aurait conduite vers vous; mais depuis que je suis ici, je n'ai point fait, je crois, un acte de spontanéité ni même de volonté : j'obéis au plus pressé en osant à peine écouter mes regrets qui exposeraient trop ma faiblesse. Je vous ai mandé l'arrivée de mon beau-frère. Il devait venir me trouver ici et il en est empêché; il me demande à grands cris. Dans l'intérêt d'un autre devoir, j'ai dû attendre. Hélène ne comptera son soixantième bain que demain matin, nombre qui avait été ordonné; cependant pour faire un peu plus que je ne devais, seule manière peut-être de faire vraiment ce qu'on doit, je comptais ne partir que le 30, et je me promettais de tenir en réserve quelques heures pour vous les consacrer, lorsqu'une nécessité tout à fait imprévue me force à partir demain, avant même cette lettre qui vous sera remise probablement après mon arrivée à Paris.

Adieu, chère amie; écrivez-moi, je vous prie, et compatissez à mes bien sincères regrets.

Paris, 16 octobre 1831.

Chère amie, je vous reviens, après une longue absence, aussi confiante dans votre bonté que si je ne vous avais pas quittée; les choses ont été si lourdes ou ont marché si vite, qu'en ne cessant pas de penser à vous, j'ai été inhabile à les soulever ou à courir comme elles. Enfin, chère amie, me voilà rendue à mes affections, à mes habitudes, après bien des luttes et des émotions plus pénibles que je ne m'y serais attendue. Après avoir quitté l'Angleterre, Dieppe,

où je me suis de nouveau réunie à Mme de Nesselrode, n'a été qu'une longue préoccupation de nos intérêts communs. A peine revenue à Paris, j'ai été absorbée par les apprêts et la tristesse de ma séparation avec Hélène. Il y a huit jours que cette chère petite a passé le détroit, et maintenant elle vogue encore à travers bien d'autres espaces. Ses regrets ont été bien touchants; ceux de sa mère de voir interrompre ou plutôt soumettre à un nouveau régime des progrès qui l'avaient frappée, ont mis plus d'une fois la consolation auprès de la peine. Dieu sait combien est faible la part que je me fais dans un développement bien naturel à cet âge, mais je conviens aussi que si à seize ans et demi on peut tout continuer sous une même influence, il est difficile de recommencer sous des auspices nouveaux. C'est à ce qui ne pourra plus être que difficilement fait que s'attachent mes regrets; ils ne sont jamais plus justes que pour ce qui est en ascendance, car pour nous autres, le retour personnel gagne peut-être à être un peu triste. En tout genre nos regrets sont une matière première si précieuse! Il ne tient qu'à nous qu'ils soient de l'or façonné par un ouvrier divin. Chère amie, il est trop naturel de s'attacher par ses soins, pour qu'il ne m'ait rien coûté de perdre Hélène; mais, d'une autre part, je sens que cet affranchissement est une grâce. Mes forces répondaient peu à ce que l'hiver eût exigé de moi; l'inquiétude de transiger avec le devoir ou d'en partager le poids avec d'autres me maintenait dans un état d'appréhension; que sais-je enfin? J'étais tenue dans une sorte de provisoire, état toujours fâcheux pour ceux dont le terme peut être prochain. Si

Hélène était restée, je n'aurais songé à aucune de ces réflexions là; elles sont renfermées dans le fait même de son départ, car vous savez que je ne crois qu'à ce qui est, c'est-à-dire que la seule position qui nous soit bonne et sûre, c'est celle à laquelle Dieu nous soumet. Aussi, chère amie, j'acquiesce à tout, et rien ne me manque; je suis heureuse au-delà de mes désirs!

Que vous-dis-je là? Est-ce de telles profondeurs qu'on peut explorer après trois mois de silence? Chère amie, ceci n'est pas une de ces lettres comme on en écrit tant; c'est sommairement que vous saurez ma vie extérieure; mais lorsque c'est par le contact des âmes et dans une même atmosphère spirituelle que les rapports ont commencé, on va droit à la vie cachée au fond de nous-mêmes. C'est comme cela que, pour ma part du moins, j'efface jusqu'à la trace d'une longue interruption. Les véritables communications faites, ce n'est pas que je ne sois impatiente de savoir tout le reste. Ce qui m'importait surtout pour la paix de votre excellent cœur, c'est la santé de M. de la Rochefoucauld, et plus d'une fois, j'ai su qu'elle était bonne au point de ne vous plus donner d'inquiétude. Je sais la duchesse de Liancourt à Paris [1]; j'ai été empêchée d'aller la voir hier, mais j'irai la chercher demain, et je saurai par elle des détails sur la Roche-Guyon, où elle doit aller bientôt. Je crois que vous y réunirez également Mmes vos filles, ce sera là un bon moment, arra-

[1] Zénaïde de Rastignac, fille du marquis Chapt de Rastignac et de Mlle de la Rochefoucauld-Doudeauville, mariée au duc de Liancourt, fils aîné de la duchesse de la Rochefoucauld.

ché à tant d'idées inquiètes et d'affligeantes prévisions. On ne pourrait pas jouir ainsi au milieu des menaces de tout genre, si l'imagination ne se familiarisait pas avec les symptômes les plus redoutables; on dort au milieu des dangers de la chose publique, comme sur le bord des volcans. La nature et le monde dans leur généralité sont vaincus par l'habitude. Il n'y a qu'une chose à laquelle notre cœur ne s'accoutume pas, c'est ce qui le fait souffrir dans ce qu'il aime. Avez-vous fixé quelque chose pour votre retour? Est-il bien sûr, veux-je dire, que vous reveniez à Paris vers l'époque accoutumée? Je serais bien contente de vous revoir, je le sens du fond du cœur. D'ici là nos relations se trouveront tout à fait rétablies, et j'ai besoin d'espérer pour ma part qu'aucun mouvement imprévu ne viendra plus déranger mes projets de vie obscure et retirée qui ne laisse plus de place qu'aux intérêts réels.

Adieu; priez pour moi, comme je prie pour vous.

Paris, 31 octobre 1831.

Combien j'aime, chère amie, à vous trouver si parfaite d'indulgence et de bonté! voilà ce qui enchaîne et ce qui encourage : l'idée qu'on est compris et que le fond n'est pas sans cesse compromis par un vice de forme. Ce qu'il y a de sûr c'est que vous pouvez compter sur moi, et c'est en Dieu que nous retrouverons la vérité de ces paroles. Je voudrais vous écrire souvent, parce que je sens que nos entretiens seraient inépuisables, la simplicité et la vérité ne s'épuisant jamais. On se touche par tous les bouts quand on aime au même point, qu'on espère aux mêmes

conditions. Je regrette Hélène et pourtant je ne murmure pas; jamais je ne me suis sentie si légère et si heureuse; la volonté humble et ardente qui domine ma vie, libre d'agir dans mon âme, s'y étend, s'y développe à l'aise; c'est comme un arbre qui pousse ses branches dans tous les sens et que je laisse faire sous l'influence du soleil adorable qui le vivifie et l'attire. Ma santé va très-bien, et au milieu de tout cela, je me fais vieille sans trop regimber. C'est beaucoup que de ne pas résister dans les luttes forcément inutiles. Mes forces ne sont pas bien remarquables, mais j'ai beaucoup moins de souffrances; elles m'ont servi à défaire une foule de liens inutiles, à briser avec le monde; les devoirs que je n'ai plus y ont contribué aussi. Aujourd'hui je recueille le fruit de tout cela; arrivée à la situation que j'aurais choisie, comme Sixte V devenu pape, je me redresse et je rajeunis, me réjouissant d'être à l'apogée de mes désirs. J'ai eu bien des combats à soutenir, mais tout est court quand on est inébranlable. Si le devoir parlait, sans doute j'obéirais; mais il ne faudrait pas qu'il prît le masque d'un intérêt humain, car j'aurais bien de la peine à le reconnaître sous ce déguisement. A présent passons, chère amie, au véritable sujet de ma lettre.

Mme de Vignolles [1], pleine de souvenir et de grati-

[1] Mme de Vignolles, née de la Réataguy, fut, en 1816, fondatrice de l'œuvre de la visite des prisons, et, en 1818, de l'œuvre du Refuge, tenu par les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, puis de l'œuvre du Bon-Pasteur, sous la direction de l'abbé Legris-Duval. Elle mourut en 1849, après avoir présidé au rapide développement de ces admirables institutions.

tude de votre visite à Mme de Bondy, qui vous avait valu l'espérance d'un secours de quatre mille francs, vient encore recourir à votre bonté pour vous demander s'il est possible de presser l'exécution de cette promesse [1]. Jusqu'ici rien n'a été obtenu pour le Bon-Pasteur, dont les ressources diminuent et dont la situation devient toujours plus hasardée et plus précaire. Votre excellent cœur ne pourrait-il pas de la Roche-Guyon réclamer l'assistance de Mme de Bondy et ses charitables sollicitations? J'ai dit à Mme de Vignolles que vous ne vous y refuseriez pas; j'aurais pu dire tout aussi bien que vous ne tarderez pas à le faire et que vous y mettrez tout le zèle qui est en vous.

Adieu, chère amie; si Mme de Liancourt était avec vous, soyez assez bonne pour lui parler de moi.

Fleury, 11 juillet 1832.

Chère amie, ne croyez pas que pour ne pas me le reprocher assez vivement, il ne m'en ait coûté aucun regret d'être restée jusqu'ici sans vous écrire, mais je savais que vous ne m'en accuseriez pas, et je passais outre pour satisfaire des exigences beaucoup moins tendres dans leur principe. Je suis venue ici avec le projet de mettre un peu à profit l'excellent air de ces collines, tous ces ravissants ombrages qui nous entourent; mais les ouvriers, le déplacement, quatre jours perdus à Paris m'avaient arriérée pour des choses indispensables, et cette fois la clef des champs n'a point été celle de la liberté. Depuis deux ou trois jours, je commence pourtant à en appeler; et ce petit

[1] Le comte de Bondy était alors préfet de la Seine.

moment que je vous ai réservé, ce petit moment que je vous offre avec tant d'amitié, n'est entaché ni de fatigue ni de contrainte, il va très-librement à vous.

Voilà le choléra recommençant ses ravages et frappant de nouveau sur les sommités. La perte de M. de Saint-Martin est encore une perte immense pour la science. C'était un savant de premier ordre et un savant chrétien, ce qui rend à Dieu, dans l'homme, la gloire qu'il lui a donnée. Et que d'autres principes de destruction et sur presque tous les points! Tous ceux qui ne glissent pas sur les événements de ce triste monde n'ont certes rien à désirer en fait de leçons et d'avertissements; quant aux autres, à ceux qui ont compris une fois pour toutes l'apologue de cette terrible fable, vraiment il n'y a plus qu'à détourner la tête, et, comme César mourant, à s'envelopper dans son manteau. L'arrivée du journal est le mauvais moment de la vie paisible que nous menons ici, de ces entretiens pénétrés d'un autre esprit que celui du monde; cette manière d'y rentrer est souvent bien dure, car la traduction la plus littérale des nouvelles que l'on apprend est la plupart du temps une menace ou un arrêt. Je suis bien sûre, chère amie, que vos impressions à cet égard se rapprochent tout à fait des miennes; c'est du même regard que nous suivons ces scènes non pas mouvantes seulement mais tourmentées. Mille intérêts vous y rattachent encore, mais ce ne sont pas les intérêts résultant des devoirs qui empêchent d'y voir juste. Là où il y a nécessité, il y a grâce de position; ce sont les passions, petites ou grandes, de quelque nom qu'elles se couvrent, les personnalités ardentes, quelque mesquin que soit leur

objet, qui égarent cet instinct de vérité que la Providence donne presque en toutes choses aux âmes simples.

Chère amie, ceci n'est point encore une de nos bonnes conversations futures à la Roche-Guyon, mais quelque chose qui les prépare. Comme vous me laissez disposer du mois d'août, c'est du mois d'août que je profiterai avant ou après le jour qui le coupe en moitiés égales. Adieu, chère amie; je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 4 août 1834.

Je reçois vos aimables murmures d'hier, comme vous les appelez, chère bonne amie, et grâce à ces douces gronderies, je ne perds pas un moment pour m'amender. La voilà donc mise bien en défaut la théorie de l'inutilité des reproches, théorie digne sœur de celle-ci : On ne se corrige pas plus qu'on ne répare. Dans un monde de formes visibles, il faut bien que les apparences comptent. Avec la certitude que jamais vous n'avez eu tant sujet d'être contente de moi, je suis obligée de souffrir que vous le niiez, et pourtant vous feriez par le contraire bien plaisir à la vérité et à moi.

J'attends des lettres pour savoir le jour de mon départ, déterminé par celui de ma sœur et de mon beau-frère, qui de Munich me donnent rendez-vous à Baden près d'une amie qui m'appelle. Cette amie est Mme de Nesselrode dont l'amitié est toujours bien fidèle, mais dont le crédit n'est pas à son niveau, car certes notre situation ne serait pas ce qu'elle est, s'il avait suffi, pour obtenir une exception, d'une inter-

cession vraiment vive et chaude. A peine débarquée en Allemagne et même encore en Russie, elle me demandait ce rendez-vous à Baden qu'elle vient de fixer vers la mi-août ; de son arrivée plus ou moins rapprochée dépendra le jour de mon départ. Voilà donc le fond de mes projets du moment ; ce que j'en laisse généralement connaître est un peu différent. Je me borne à dire que je vais voir ma sœur, ce qui ne représente que Munich et me fait éviter les indiscrètes et dangereuses questions qu'éveillerait un nom diplomatique. Dans ces circonstances, que j'obtienne ou que je n'obtienne pas ce que je désire, toujours me faudra-t-il revenir à Paris pour y reprendre mon mari et arranger mes affaires. Mais quelle différence d'y toucher barre ou de pouvoir me dire que je foulerai cette terre jusqu'à ce qu'elle me recouvre ! De l'une et de l'autre manière, Dieu l'aura également voulu ; c'est là ce qui console de tout, et ce qui fait que la résignation aux peines accomplies est plus facile, parce que Dieu l'exprime dans le fait d'une manière plus claire et plus précise que dans la succession des difficultés, où il faut encore avoir le malheur de choisir. Ah ! ma chère bonne amie, comme nombre, comme poids, comme étendue, jamais des peines comparables à celles qui m'éprouvent n'étaient venues m'assaillir ; je vois à présent que le bon Dieu songe sérieusement à me sauver et que, pour la première fois peut-être, j'aborde la réalité des choses, leur rude et sèche enveloppe. J'ai le bon sens de sentir combien j'avais besoin de ces épreuves, de ces voies nouvelles ; j'y mesure, j'y élève ma volonté et la nourris du retranchement de tout ce qui pourrait l'affaiblir. Se sevrer

soi-même, voilà ce que la plus douce et la plus tendre des mères finit par exiger de l'enfant qui trop longtemps n'a voulu que de son lait. Ma santé, au milieu de tout cela, est étonnamment bonne.

Paris, 16 novembre 1832.

Nous reviendrons, chère amie, sur le contenu de vos lettres, nous y reviendrons plus d'une fois, les mêmes textes étant toujours ramenés par les mêmes affections de notre pauvre âme et par tout ce qui naît du même sol. L'abbé Galliani disait qu'on ne faisait jamais qu'une seule sottise dans sa vie, parce qu'on recommençait toujours la même. C'est aussi vrai des défauts qui résultent de la tendance des caractères; il faut s'être vaincu, s'être dépossédé de soi-même jusque dans ses derniers retranchements, pour qu'il n'en soit plus question; œuvre difficile et que nous serions pourtant si coupables de croire impossible.

Je viens d'être bien souffrante, chère amie; la plus légère atteinte du froid m'est très-mauvaise, et cette année il a été très-précoce. Je prévois que je serai bien souvent arrêtée; pourvu que ce ne soit pas pour l'essentiel, la saison morte ne me fera pas trop de peine.

J'ai bien pensé que le cruel événement de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry vous peinerait vivement. C'est peut-être de tous les événements auxquels se mêle la politique, celui qui a mis à découvert le moins de mauvais sentiments; une impression de tristesse et de respect m'a paru générale, et on m'a dit que la plupart des journaux que je ne voyais pas étaient unanimes à cet égard. Adieu, chère amie.

Paris, 6 juillet 1833.

Ma bonne chère amie, vous aurez quelque peine à pardonner mon silence; il faut pourtant que vous en veniez là, même avant de savoir qu'indulgence est justice; et puis n'est-ce pas douce et tendre chose que de pardonner à tort et à travers? Rappelez-vous que dans nos engagements de contingent réciproque, je ne vous ai jamais promis d'exactitude; pour cela, je me sais trop surchargée. Mais je vous ai dit que toutes vos paroles correspondraient à l'intérêt le plus sincère et le plus inviolable, qu'elles tomberaient toutes dans une terre fidèle à les recueillir, où elles germeraient silencieusement si elles ne pouvaient se hâter de retentir. Chère amie, j'ai vu tant de gens qui trahissaient et écrivaient toujours, que j'ai perdu un peu de ma sévérité pour ceux dont la fidélité est muette. Pourtant n'allez pas croire que ce soit là le régime habituel auquel je veuille me mettre.

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas fait écrire par l'abbé Nicolle? Chère bonne amie, parce que je n'ai pas trop su comment m'y prendre pour obtenir de lui des lettres spirituelles, qu'on est si mal à l'aise pour improviser lorsque des communications établies et intimes ne mettent pas sur la voie. L'abbé Nicolle ne vous connaissant pas davantage, pourquoi ses lettres vous seraient-elles plus profitables que celles de Fénelon ou de Duguet? Pour sonder la blessure il faut voir par ses yeux, et ces vives impressions qui inspirent le remède ne se transmettent pas par procuration. D'ailleurs, chère bonne amie, ne sommes-

nous pas convenues ensemble qu'il n'est qu'une seule chose de sage, c'est d'agir sur nos entraves, sur les inconvénients qui nous entourent, sur les dangers qui nous menacent, pour les diminuer, puis d'attendre les secours extérieurs avec l'idée que Dieu nous les donnera en temps nécessaire et utile. J'aime fort l'action négative, et j'avoue que je me défie toujours de la volonté positive, qui entreprend sur ce que nous ne possédons pas. Dans ce dernier cas, c'est prendre l'initiative, c'est appeler quelque chose dont nous ne connaissons pas les effets, tandis que dans l'autre nous opérons, par le retranchement, sur un terrain qui nous est connu. Je sens aussi vivement que personne peut-être la tristesse et la sévérité d'une marche solitaire, le besoin d'appui et d'exemple ; la douleur d'un autre dans mes chutes, la joie pour mes progrès, cet œil qui nous suit, ce bras qui nous soutient, me manquent hélas ! autant qu'à vous, quand ils me manquent ; mais sont-ce là les seuls secours qui soient efficaces et solides ? La voix rude de la conscience, la nuit et le silence, même dans le mécontentement de nous, l'attention qui fait veiller à ses pas quand on marche seul, cette volonté qui ne s'affaiblit ni par le retour et l'attendrissement sur soi, ni par le mouvement si naturel de s'appuyer sur un autre, n'ont-ils pas aussi leurs précieux avantages ? Croyez-moi, chère amie, pour nous, qui si rapidement approchons du terme, il nous faut travailler à perdre la disposition qui distingue les liquides : il faut que nous nous condensions toujours davantage, que nous concentrions nos forces, comme on les recueille naturelle-

ment pour un grand effort. Et n'est-ce pas là ce qui doit caractériser nos derniers jours, qui demandent à se purifier de tout ancien levain, à vaincre la nature jusque dans ses derniers retranchements? Le moment est déjà si près où Dieu seul sera avec nous ! Cherchez-le déjà surtout en vous-même, et vous verrez s'il est une plus délectable, plus ravissante, plus riche, plus pleine société que celle appelée solitude par les hommes.

A présent je vous demande de me dire la mesure de vos bouquets; j'ai été rue Saint-Denis pour des fleurs de ma chapelle; les communes sont beaucoup moins chères, mais les belles s'écartent peu du prix de Batton.

Paris, 17 juillet 1833.

Je veux vous rendre compte des fleurs que vous m'avez demandées pour votre chapelle, chère amie, et savoir votre avis avant de passer outre. Je suis allée hier chez Gavelle, rue Saint-Denis; il s'élève passablement haut dans ce qu'il fait de mieux et sait se tenir au niveau des choses à effet. J'y ai trouvé précisément des bouquets tout blancs qui lui avaient été demandés. Ce ne sont ni de belles ni même de très-jolies fleurs; quand on les voit de près on s'assure surtout que ce ne sont pas des fleurs fines, mais c'est assez bien imité, très-convenable, et vu d'un peu loin cela doit remplir très-bien son objet. Les bouquets de onze à douze pouces sont à 6 francs la paire, et ceux de quinze à seize pouces sont de 9 francs. Je ne sais à combien pourraient monter le carton et l'emballage; je pense que cela ne dépasserait guère 3 ou

4 francs. Si pour ce prix vous n'imaginiez pas les avoir assez bien, il faudrait, je crois, consentir à y mettre beaucoup plus d'argent pour obtenir une réelle différence. Mes deux derniers bouquets sont de chez Gavelle et m'ont coûté 35 francs; ceux de Batton sont encore plus chers. Voulez-vous que je vous envoie un de ces bouquets pour en juger vous-même?

L'abbé Nicolle a dû vous répondre, chère amie, et vous envoyer directement sa lettre. J'ai des excuses à vous faire de la manière leste et cavalière dont j'ai répondu au vœu d'être entendu, vœu naturel à une âme croyante et tendre. A la manifestation d'un tel désir, on croirait avoir tout gagné avec une autre; mais je traite un peu l'onction de votre piété comme on traite les amis dont on est sûr : je l'aime et l'estime beaucoup, et c'est par cela même qu'elle a peu de progrès à faire, que je voudrais porter votre zèle au perfectionnement de vertus moins inhérentes à votre caractère.

J'espère vous revoir ici au mois d'août et cette presque certitude m'aurait fait ajourner un avertissement que je me crois obligée de vous donner, si la crainte de vous voir marcher et obéir trop vite à votre vive préoccupation du moment ne me décidait à vous prévenir immédiatement. Vous savez le rapprochement que vous désiriez voir ménager à Vienne à Mme *** et le genre d'avantage que vous vous en promettiez? J'ai lieu de craindre, chère amie, que, plus informée, ce contact habituel et intime ne fût propre à élever des craintes précisément là où vous mettiez des espérances, et j'ai pensé que ne pouvant rien empêcher, il fallait au moins que vous vous abstinssiez de

toute action. Vous sentez combien la communication que je vous fais est délicate ; ma confiance en vous n'eût jamais été jusqu'à me permettre de vous faire part de mes doutes, car c'est l'utilité et l'opportunité d'une confidence qui lui impriment seules son caractère ; mais en vous voyant vous diriger directement contre cet écueil, j'ai cru qu'il était de mon consciencieux devoir de vous mettre en garde. Je ne vous demande pas le secret, chère amie ; votre cœur vous dira trop ce que cet avertissement me coûte, pour que votre silence ne me soit pas assuré.

J'ai reçu une lettre excellente de mon Prieur bénédictin ; elle est pleine d'onction, de paix et de joie ; une confiance solide et qui n'a rien de présomptueux le soutient contre l'incertitude de leur situation, incertitude cruelle, puisque, si l'on en croyait la raison humaine, bien peu de chances seraient pour eux. C'est peut-être un bien : s'ils marchent, on verra plus distinctement le principe qui les fera marcher, et rien ne sied mieux aux choses de Dieu que de réussir contre toute espérance. S'ils succombent, il faudra se soumettre et porter son zèle ailleurs. C'est le 11 juillet, jour de la translation des reliques de saint Benoît, que l'installation de nos Bénédictins s'est faite ; ils étaient déjà cinq prêtres et trois frères convers. Avez-vous vu dans la *Revue Européenne* l'article de M. de Cazalès sur Solesmes ?

Adieu, chère amie ; je vous embrasse.

Paris, 13 août 1833.

Votre cœur est toujours bien aimable, chère amie, lors même que je serais tentée de ne pas le trouver

assez généreux, car il ménage ses dons et aussi les compte. Chère amie, pour rendre, faut-il payer précisément dans la même monnaie? Est-ce à la petite semaine que l'on prête à ses amis? Il me semble qu'on écrit pour écrire encore bien plus que pour répondre, et que la liberté des mouvements fait tout leur prix. Ne vous arrêtez jamais, je vous en conjure, à un détail, pour concevoir un mécontentement qui ne peut porter avec justice que sur l'ensemble; soyez assez bonne pour vous dire que jamais ma volonté ne vous manquera, que si elle néglige le moins vous la retrouverez dans le plus; et puis, chère amie, votre équité n'aura-t-elle pas quelque compassion de ce qui dans ma vie s'appelle mes loisirs? C'est en sortant des généralités, que je me sens forte et habile à dresser à votre pitié un vrai guet-apens par le tableau de toutes mes misères. Vous saurez donc, que je ne cesse d'être souffrante, que mes nuits, qui ne sont plus seulement sans sommeil ou avec trop peu de sommeil, mais tourmentées d'étouffements et d'angoisses, abrègent mes matinées, et enfin, avec d'autres devoirs que je ne puis négliger vient un des plus chers et le plus quotidien, mon petit voyage à Saint-Michel [1], qui me laisse plus le courage de rien disputer au temps que je lui donne. Ces derniers dix jours ont été dominés aussi par une pensée bien exclusive. M. Desjardins a été beaucoup plus malade; dans quelques symptômes on a cru reconnaître les traces d'une attaque. Son intelligence plus élevée, plus lucide, plus

[1] Mme Swetchine venait de placer au couvent de St-Michel, rue St-Jacques, une jeune Anglaise protestante récemment convertie.

forte que jamais, m'éloignerait de cette idée, si en tout la Providence ne semblait pas vouloir démontrer en lui la séparation des deux natures et la haute indépendance de l'âme dans son sublime essor. A tous ces obstacles s'est joint aussi comme raison de silence l'idée qu'août vous ramènerait pour le mariage de M. votre fils. Ne se fait-il pas à Paris [1], et n'est-il plus fixé pour ce mois ? J'aimerais bien que quelques jours vinssent remettre à flot nos causeries et tant de pensées, d'impressions amassées respectivement, dont l'échange est si profitable et si doux. Je serais sûre, par exemple, de vous faire aimer mes Bénédictins et de vous faire sortir de votre inaction en vous faisant lire les lettres du Père Prieur. C'est une de ces âmes marquées dès la première jeunesse du sceau de Dieu et qui n'ont connu du monde que ce qui n'en est pas. La religion, qui sépare du monde, le devine et le sait si bien lorsqu'il s'agit de le juger et de le réformer ! L'esprit de dom Guéranger, et il en a beaucoup, n'a reçu qu'une seule culture, ne s'est développé qu'à un seul principe de chaleur et de lumière, et c'est prodigieux tout ce qu'il y a de philosophie profonde et de vraie poésie dans une nature heureuse qui s'est consacrée à la suprême Unité. Ah ! chère amie, tout ce qui est vraiment bien n'a pas d'autre source ; c'est à ce soleil-là qu'il faut présenter sans cesse ses membres fatigués et engourdis.

Pour vous, chère amie, ce que je voudrais, dans mon affection et peut-être dans ma faiblesse, c'est

[1] Le comte Hippolyte de la Rochefoucauld, ministre plénipotentiaire à Florence, marié, en août 1833, à Mlle Elisabeth de Roux.

que les privations du cœur vous fussent épargnées. Ce départ de Mme de Castelbajac, l'éloignement de M. de Liancourt, votre isolement enfin, qui contraste avec le nombre des soutiens et des soins consolateurs que le bonheur de famille semblait vous réserver, me peinent et m'attristent. Quand on n'est pas mère, la solitude paraît simple, mais il me semble qu'on n'est plus entier soi-même lorsqu'il faut retrancher de sa vie habituelle ceux qui en font si essentiellement partie. Mais Dieu est là, chère amie ! il est là pour les mères surtout qui savent ne compléter qu'en lui le plus irrésistible et le plus désintéressé des sentiments. C'est votre fête jeudi ; j'y penserai bien, et j'espère que cette lettre, qui vous parviendra demain, vous fera penser à moi aussi. Elle supprime l'expression de tous les vœux que pourtant elle contient ; ce que l'on sent le mieux est ce qui ne s'articule pas, et souvent l'on retrouve partout ce qui n'est nulle part. Adieu ; soyez assez bonne pour me dire si j'ai la chance de vous revoir bientôt ici ? Mme de Pastoret est de retour ; sa santé est bonne, et c'est ma plus douce consolation.

Paris, 10 novembre 1833.

Ma bien chère amie, vous avez senti mon affliction et aussi le baume versé par la Providence sur ma profonde blessure [1]. Ah ! certes ce n'est pas une de ces douleurs dont un cœur même rebelle songerait à se

[1] Mort de M. l'abbé Desjardins (Philippe-Jean-Louis), docteur de Sorbonne, ancien curé des Missions étrangères, vicaire-général du diocèse de Paris, archidiacre de Ste-Geneviève, décédé le 21 octobre 1833, âgé de quatre-vingts ans. Parmi les souvenirs con-

plaindre ; la sublimité d'un tel spectacle absorberait dans l'admiration tout sentiment étroit et égoïste, mais cela n'empêche pas de souffrir, de se sentir oppressée d'isolement et de tristesse. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler des regrets, car je ne voudrais pas le rappeler, mais c'est la présence d'une immense privation. J'ai toujours vu qu'on ne remplaçait rien sur cette terre ; des consolations peuvent s'élever à côté, mais les places vides restent telles, et plus une affection a eu d'influence sur notre vie, moins son caractère prononcé laisse à aucune autre la chance de s'y assimiler. Il y a bien des gens sûrement qui ont encore la bonté d'aimer mon cœur ; mais personne, personne plus n'aimera mon âme : cette sollicitude qui tombait de si haut était comme un autre œil de la Providence. Je n'ai jamais regretté rien aussi profondément que mon père selon la nature, et je pleure aussi sincèrement mon autre père selon la grâce, d'une autre manière à la vérité. Les larmes d'un lien spirituel ne ressemblent pas plus aux larmes des liens du sang, que celles de dix-huit ans ne ressemblent aux larmes versées à cinquante, et pourtant l'identité des souffrances se trouve dans le degré où on les éprouve. Ce que je me dis sans cesse, c'est qu'il n'est qu'une seule manière d'honorer une telle mémoire, et Dieu sait que cette perte si sensible me paraît surtout devoir être une date. Puissé-je y être fidèle et recueillir toutes mes forces pour imprimer aux années

fiés à des chiffons de papier, Mme Swetchine avait écrit celui-ci : « Ma pauvre et belle chapelle noire pour mon bon père Desjardins, des palmes pour sa victoire, des immortelles pour son éternité et les couronnes d'étoiles constellées pour ses vertus. »

qui me restent, la ressemblance de ce qu'il aurait osé vouloir pour moi !

Chère bonne amie, je vous assure que ni mes pensées tristes, ni mes pensées consolantes ne m'ont séparée de vous ; j'ai suivi ces malaises, ces inquiétudes, et je puis dire vos progrès, comme quelqu'un qui a moins besoin de parler parce qu'il regarde. On avance dans la vie spirituelle sous les mêmes conditions que l'on guérit dans les maladies chroniques. Pendant longtemps les rechutes se succèdent, mais elles sont toujours moins intenses et plus séparées ; on n'est plus ce qu'on était, et pourtant on se retrouve encore quelquefois la même : il y a en même temps différence et rapport. Pendant ce temps-là, chère amie, le soleil de Dieu luit ; ses miséricordes, ses alternatives avec l'action d'en haut mûrissent le fruit, et l'œuvre se consomme presque toujours sans qu'on ait pu se dire qu'elle est consommée. Prier pour d'autres, c'est bien, comme vous le dites, thésauriser pour payer la rançon de ceux qui nous sont chers ; Dieu a voulu, en nous autorisant à intercéder pour eux, que nous ne manquassions jamais d'un moyen sûr de réchauffer notre piété pour nous-même, et c'est comme cela que s'est faite cette prière de tous pour tous, de chacun pour tous et de tous pour chacun, cette prière commune, mêlée, cette prière à tort et à travers qui fait que les indignes prient pour les saints, que les saints sans oublier leurs égaux vont chercher les plus indignes, enfin qu'un sentiment vrai, de quelque point qu'il parte, se fraye une route à travers l'empyrée. Cette communauté de prières, ces prières incessantes sont peut-être ce qu'il y a encore

de plus touchant et de plus beau dans une religion qui réunit tous les caractères de la vraie beauté et de la vraie magnificence. Ah! chère amie, que nous sommes heureux de l'aimer!

Paris, 28 avril 1834.

Chère amie, je n'ai pas dix minutes de repos véritable dans la journée, et ma petite sœur a compté quarante-trois soubresauts dans cinq minutes, pendant la nuit. Cela me rend toute occupation assidue non pas difficile, mais presque impossible; il en résulte une préoccupation physique fort incommode, et ce mal-être inquiet et troublé qui me fait dire que si un démon pouvait être malade, il ne le serait pas autrement. J'espère que cette face du mal s'usera comme les autres, et que je me reposerai quelque peu avant de me reposer dans le Seigneur, seul repos durable et qui vaille.

Vous ne voulez pas que je bavarde trop longtemps. Je veux vous dire pourtant la nouvelle d'aujourd'hui : M. Lacordaire nommé par M. de Quélen chanoine honoraire de Notre-Dame de France, comme dit la très-aimable lettre dont Monseigneur accompagnait le brevet.

Adieu, chère amie; revenez-nous au moins par la pensée, mais par la pensée écrite, la pensée mentale ne me suffisant pas.

Vichy, 29 mai 1834.

Le voyage m'a un peu éprouvée, chère amie ; il y avait longtemps que je ne m'étais laissé enfermer

pour vingt-quatre heures au fond d'une voiture. Me voilà déjà remise; hier et ce matin, j'ai non pas bu comme les privilégiés, mais porté mes lèvres avides à la fontaine que j'appellerais, si je savais, d'un plus beau nom encore que Jouvence. Demain, j'espère entrer dans l'exercice de tous mes droits, au moyen d'une visite à M. Prunelle, qui tient scellés les bains de ma chère grande grille. J'ai trouvé Vichy fort embelli, mais bien triste dans ses souvenirs; j'habite la chambre de Mme la Dauphine, les pauvres murs où sa dernière nuit à Vichy a été troublée par la funeste nouvelle. La demeure du pauvre M. Lucas est tout à côté, et sa sépulture à peu de distance; car, mort à Paris, il a voulu venir reposer au milieu de ses bonnes gens. J'ai déjà vu plus d'un cœur reconnaissant à Vichy; ce sont des cœurs attristés, et qui n'ont point à s'en plaindre, un bon mouvement valant bien des joies. Les bonnes sœurs de l'hôpital m'ont reçue avec une cordialité qui m'a bien touchée; j'ai retrouvé plusieurs de mes accointances, et tout cela parmi les indigènes de Vichy, car jusqu'à présent il n'y a, à l'exception de deux Anglaises, d'autre étrangère ici que moi. Cette solitude, comme vous pensez bien, est loin de me déplaire; j'en maintiendrai le *statu quo*, mais ce qui se fait facilement ou comme de soi-même est pourtant plus doux que la victoire qui s'emporte de haute lutte. C'est là, vous le trouverez sans doute, chère amie, un humble langage qui n'a rien de commun avec l'ambition que vous me supposez. Je marche tant que je puis; je lis, j'écris, enfin je m'amuse quand je ne suis pas tiraillée par mes nerfs ou écrasée d'oppressions et de souffrances.

De vos nouvelles, chère amie, et des nouvelles de vos projets? Soyez assez bonne pour y joindre des nouvelles de l'abbé Nicolle quand vous le verrez; je voudrais le savoir décidé à son voyage des Pyrénées. Adieu, ma bonne chère amie; que notre bon Dieu vous comble de grâces!

Paris, 10 juillet 1834.

Ma bonne chère amie, je reçois à l'instant votre lettre du 6, qui me revient de Vichy; je l'ai quitté il y a huit jours. L'incertitude n'est pour moi que l'immense difficulté de découvrir la volonté de Dieu; si seulement je pouvais l'entrevoir même indistinctement, je serais consolée à demi. J'en suis encore au même point qu'à mon arrivée ici; dans quelques jours il y aura probablement bien des choses éclaircies, et qui réaliseront pour moi, d'après toute apparence, bien des craintes. Mais, chère amie, nous sommes sincères quand nous disons que nous aimons Dieu et voulons sa volonté par-dessus tout; dès lors l'abandon aveugle et complet n'est plus que de la logique. Ces tristes circonstances sont précisément celles que Dieu liait à l'amélioration la plus prononcée dans ma santé; jamais Vichy ne m'a fait ce bien, et c'est sous les auspices de tant de tristesses que mon pauvre corps a repris, non pas seulement son équilibre, mais de la force et de l'élasticité. Voilà comment notre bon Dieu frappe et relève, comment il trompe toutes nos courtes prévisions et se montre le maître de toutes les lois qu'il a faites. Je vous écrirai en détail; vous saurez tout ce qui me regarde : mettez-y seulement un peu de patience. Pour le mo-

ment, me voilà arrêtée par un gros rhume avec de la fièvre qui m'oblige à une saignée et d'autres soins; j'ai la tête tout à fait prise. C'est purement incidentel, et ma santé meilleure n'est plus un obstacle, mais celle de mon mari me retient dans un état d'appréhension continuelle. Je le trouve changé; ses plus petites indispositions laissent trace, et elles se renouvellent souvent. Adieu, chère amie; je vous demande un silence absolu sur mes tristesses; elles ne sont que pour vous. Aimez-moi et ne m'en voulez pas; adieu.

Paris, 22 juillet 1834.

J'ai reçu votre bonne lettre, chère amie, et la visite qu'elle me promettait est déjà venue compléter les nouvelles que je recevais de vous. C'est une manière charmante de faire achever ce qu'on voulait dire, par la présence de Mme de Castelbajac; elle représente si parfaitement la grâce, qui donne tant de prix aux choses auxquelles elle se mêle! Elle m'a parlé de vous avec presqu'autant de tendresse que vous me parlez d'elle; c'est une façon de me mettre entre l'enclume et le marteau, qui plait à mon cœur. Voilà bien des jours, chère amie, que j'aurais voulu vous écrire, et malgré que j'en sois un peu moins empêchée que par le passé, cela ne m'a pas été possible tant mon temps se trouve au pillage. Les soins de ce pauvre corps, sans compter ses infirmités, en mangent prodigieusement, et je pose en fait qu'il n'est pas de beauté idolâtre d'elle-même qui sacrifie plus à son corps qu'une pauvre vieille malade qui périclite sur tous les points. On a presque aussitôt bâti que recrépi. Votre chère amitié, qui me parle par toutes les bouches, me saura

mieux aussi par la mienne; je sens que je reprends le dessus et qu'il me reste de quoi prolonger du moins la lutte. Quant aux symptômes, il n'en est pas un de disparu. Tout cela est bien incommode, bien pénible, par la nécessité d'imposer toujours quelque chose de son régime à ce qui nous entoure; mais ces peines de détail agissent peu sur l'ensemble, fait tout entier par la disposition intérieure. Jamais ma vie ne s'est trouvée arrangée si fort selon mes idées et mes vœux; il semble que je n'aie précisément de souffrances que ce qu'il m'en faut pour me donner un sentiment plus vif de toutes celles qui me sont épargnées. Ah! que vous avez raison, chère amie, il n'est pas un de nos torts, de nos mouvements imparfaits qui, en dernière analyse, ne se résolve en ingratitude; c'est elle encore qui nous rend si difficiles, si insensibles, si secs, si froids, si mécontents des autres quand nous devrions surtout l'être de nous-même.

Combien je vous remercie pour notre pauvre Solesmes, que je n'ai pas le moindre espoir de visiter avant l'année prochaine! Si vous n'avez pas eu tout le succès que méritait votre bonté, vous avez obtenu ce que personne n'eût obtenu sans vous, le cercle donné. C'est plaisir à voir comment vous avez su mettre à profit les fraîches et adolescentes réminiscences du maréchal de Grouchy, et enter des Bénédictins sur des rêves de dix-sept ans. Quant à l'abbé Van Deneck, ses préventions reposant sur un fait irrécusable, la coopération de Dom Guéranger au *Mémorial Catholique*, il y a cinq ou six ans, il n'y a autre chose à dire sinon que Dom Guéranger partageait la tendance de son époque, que s'il n'a pas exprimé explicitement sa

séparation des doctrines condamnées, c'est que toutes les soumissions du monde étaient enfermées dans les rapports où il se trouvait avec son évêque. Les préventions et les reproches dont M. Lacordaire est l'objet ont moins de portée et moins d'inconvénients. D'ailleurs l'avenir et la carrière que lui ouvre la bienveillante confiance de l'archevêque de Paris sont là pour lui donner tous les moyens d'appeler des jugements qui seraient trop sévères ou injustes.

Adieu, ma bonne et chère amie; mes respectueuses amitiés à ma bonne sœur Marianne et à ses compagnes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Saint-Pétersbourg, 12 novembre 1834.

J'ai eu votre lettre, chère amie, et si je ne vous ai pas prévenue, c'est que mes nouvelles vous arrivaient sous la seule forme qui puisse y donner quelque intérêt, sous celle d'un certificat de vie. Ici ma vie extérieure vous est trop étrangère pour pouvoir vous intéresser; ma vie du dedans est trop monotone de désirs et de pensées, pour que dans une seule vous ne les saisissiez pas toutes. Je suis comme stéréotypée dans mes inquiétudes, mes vœux; j'épuise le provisoire; je suis comme une montre arrêtée : j'attends qu'une main bienfaisante me rende le mouvement et remette mon action à l'heure de ma volonté. Dieu ne perd pas trop, heureusement, dans mon âme à ce qui l'afflige, mais sa chère et adorable volonté me fait toujours recommencer les mêmes exercices, faire les mêmes évolutions intérieures; aussi ai-je appris beaucoup des choses qui s'enseignent dans ma classe, et comme tous les écoliers attentifs et soumis, j'attends

humblement une promotion, ambition de l'écolier, dût-il voir remplacer ses études par un travail encore plus laborieux. Je n'ai rien ou presque rien changé à mon régime; seulement demeurant loin de l'église, j'y vais en voiture. Je suis retirée de la vie commune dans tout ce qui n'est pas devoirs indispensables. Logée chez ma petite Hélène, j'y ai mon ménage et je vis seule comme si j'étais chez moi. Cela était indispensable. A nos âges les heures recueillies sont le vrai trésor; et j'éprouve encore au milieu de la foule d'objets et d'impressions qui se pressent et se succèdent, que la solitude est mon grand moyen de force et de renouvellement. La part que j'y fais à mes souvenirs n'est peut-être pas son moindre charme. Ah! chère amie, me plaignez-vous assez! Ce n'est pas d'un cœur ingrat que je me sens malheureuse, car profondément sensible à mes consolations, aucune d'elles ne s'effacera de ma mémoire; mais ce réveil de toutes les impressions passées, avec l'impérieux mouvement qui m'élance dans l'avenir, me fait l'effet de deux courants qui se croisent, deux courants qui ne sont pas heureusement d'égale force et dont l'un n'oppose, je l'espère, qu'une passagère résistance.

Pour vous, chère amie, dites-moi vos plans, vos projets de rentrée; usez du privilége d'en faire, afin que je puisse vous y suivre au moins de la pensée. Avez-vous gardé longtemps l'abbé Nicolle à la Roche-Guyon? Sa santé s'est-elle soutenue aussi bonne? Parlez-moi de lui, des vôtres, de vous en deux personnes, de votre chère excellente âme d'abord : tout m'en intéresse, et je puis dire avec une parfaite sincérité que je suis tout entière à chaque détail. Adieu,

chère bonne amie; puisse la volonté de notre Dieu nous réunir encore dans cette chapelle où restent suspendues mes joies les plus confiantes et les plus pures!

Saint-Pétersbourg, 7/19 janvier 1834.

Mon retour en France, chère amie, cet heureux retour près de vous, me paraît à la fois la plus grande grâce dans l'ordre des consolations sensibles, et la plus grave et la plus solennelle dans la ligne des choses spirituelles; il me semble que c'est un dernier appel de la Providence, une dernière ère de ses miséricordes, et que dans cette existence qui aurait dû lui appartenir exclusivement et tout entière, elle isole de tout le reste ce commencement de la fin, pour que de mon côté aussi je lui imprime un caractère de dévouement et de sacrifice plus profondément sincère. Mon mari me parle de votre bonté pour lui; il vous aura dit toute ma contrariété du retard qu'éprouve mon voyage. Les obstacles qui m'ont arrêtée ont été des affaires, mais il est bien vrai que l'état seul des routes m'eût empêchée de partir plus tôt. On ne se rappelle point ici un hiver pareil; il neige ou il dégèle, ce qui rend les chemins impraticables de deux façons. Je pense bien pourtant n'être pas retenue au-delà du 15 de ce mois; j'emporte des patins et des roues, et il n'est pas impossible que d'ici à la frontière je ne sois obligée de passer plus d'une fois d'un mode à l'autre. Quoi qu'il en soit, comme on arrive toujours, je pense que nous nous reverrons dans les premiers jours de mars; nous aurons-là, chère amie, trois bons

mois jusqu'à la dispersion générale, et ces bons moments je les savoure à l'avance.

Parlez bien de moi à l'abbé Nicolle, qui compte ici tant de vrais amis, tant d'enfants reconnaissants et dévoués; remerciez-le tendrement de la lettre qu'il a eu la bonté de m'écrire. Il ne m'a pas envoyé son livre directement, ce qui fait que je ne l'ai point encore. Adieu.

Paris, 23 juin 1835.

Chère bonne amie, je vous ai bien peu quittée depuis que vous êtes partie pour Vichy, et un de mes vrais chagrins est de n'avoir pu même vous le dire. Il y a deux jours, j'ai enflé pour être restée assise cinq à dix minutes au-delà du temps voulu, et la surveille un léger changement de température a produit aussi rapidement le même effet. L'enflure est plus mobile, plus capricieuse que jamais; hier c'était la joue, rivale de celle de M. Ballanche, ce matin l'orteil; et pourtant, malgré l'énergie de l'éruption, je crois qu'elle tire à sa fin, et que c'est là ce qui la rend, comme les mouches au mois de septembre, plus insupportable. Voilà où en est votre pauvre amie qui commence par vous remercier de lui inspirer la confiance qui rend possibles tant de détails, quoique vraiment, même quand on sait qu'on obéit, il soit dur d'occuper ses amis de ce qu'on voudrait oublier soi-même. M. Récamier m'a bien demandé de vos nouvelles ce matin; je n'avais pas encore votre lettre, et n'ai pu lui dire que ce que je savais par d'autres. En restant fidèle à M. Petit, je pense que cela ne vous empêchera pas de voir M. Prunelle et de recueillir

ses vues rapides et justes. Rappelez-moi à lui, et avec mon souvenir ma reconnaissance qui remonte de sa première visite à l'année dernière. Et mes bonnes sœurs de l'hôpital ! que je suis aise que mon nom ait été prononcé par vous au milieu d'elles ! Elles sont pour beaucoup dans ce qui m'attirait à Vichy ; dites-le leur bien, et obtenez-moi quelques-unes de leurs prières. Vous ne me dites rien de la santé de la bonne sœur Marianne ; je l'avais trouvée bien changée après quelques années d'absence, mais on arrive quelquefois très-vite à un point de décadence où pourtant l'on se maintient. Cette première partie de votre journée si bien commencée doit porter fruit au reste, et je vois qu'après tout vous n'éprouverez ni vide ni ennui. Le salon vous sera chaque jour une ressource moyennant la partie de whist ; les promenades sont charmantes autour de Vichy ; vous avez quelques personnes qui vous conviennent : avec cela six semaines sont bientôt passées. Elles le seront utilement, j'en ai la conviction, chère amie ; ce régime conviendra à votre santé comme à votre âme. C'est une lacune, une suspension de ce que la vie habituelle offre toujours d'entraves, de préoccupations absorbantes et même de difficultés. Vous en sortirez avec plus de liberté et de lumières pour bien juger les obstacles, les signaler et les combattre.

Vous êtes mille fois bonne de penser à Solesmes. Avec l'autorité de votre nom et la bonne grâce de vos manières, vous pouvez tout oser auprès des notabilités anciennes et nouvelles, fussent-elles hostiles naturellement à vos protégés. J'espère que M. *** y passera ; seulement qu'il se rachète de la souscription annuelle

par quelque don digne de sa renommée en richesse. Adieu, chère amie ; cette lettre écrite à plus d'une reprise me met déjà aux abois ; je recommencerai le plus tôt que je pourrai, ne fût-ce que deux lignes. Les Potocki sont partis samedi dernier. Quelle perte je fais en eux, et quelle tristesse survit à de tels adieux ! Une fille ne serait ni plus confiante, ni plus attendrie en quittant sa mère, qu'elle ne l'a été [1], et je vous assure que je crois deviner ce qui se passe dans le cœur de celles qui voient s'éloigner leurs enfants.

Chère amie, rien n'est plus sincère, plus inviolable que mon amitié pour vous.

Vichy, 18 mai 1836.

Chère amie, ce que vous me dites de Mme *** me consterne. Ses afflictions avec toutes leurs angoisses sont toujours là dans leur immobilité ! Il est des temps qu'il faut laisser passer, où il est défendu d'agir, temps dont l'aveugle misère est respectée par l'action même de Dieu, car c'est à nos passions surtout qu'il applique sa patience. Comme certain ministre, l'amour dit à la raison, au devoir, à tous les bons sentiments : — Vous n'aurez rien tant que je vivrai. — Eh bien ! mon Seigneur, j'attendrai, peut-on aussi lui répondre. Il y a toujours des éventualités qui sont au profit de la conscience, des lacunes, des crises qui présentent quelque point d'appui : voilà ce

[1] Lise Golowine, comtesse Potocka, sœur de Prascovie Golowine, comtesse Fredro. Toutes deux, filles du comte et de la comtesse Golowine, chez lesquels mourut la princesse de Tarente, avaient dès leur enfance connu et aimé Mme Swetchine.

qu'il faut surveiller toujours, ne jamais laisser échapper; mais tant que l'usurpateur règne, ne protestez contre lui que par ce silence si expressif qui n'est point agressif et qui pourtant est sévère.

Vous partagerez mon chagrin ici, quand vous saurez la sainte sœur Marianne morte, il y a trois mois, d'une hydropisie de poitrine qui lui a fait souffrir le martyre avant même son agonie de plusieurs semaines. En pensant à une telle vie qui a permis encore de telles expiations, on fait sur soi-même un retour qui serait plein de terreur, sans la miséricorde qu'on espère quand même! Elle est pleurée ici comme la mère la plus tendre. Par la charité on est toujours sûr d'avoir beaucoup d'enfants; mais parmi ces enfants qui la pleurent, aucun n'est si touchant que la pauvre Françoise qui est à la fontaine de l'hôpital; son visage, son accent, sa douleur, qui l'étouffe, m'ont bien fait dire qu'on chercherait longtemps dans le monde des regrets comme ceux-là. J'ai été porter à M. le curé votre beau volume qui l'a enchanté; il m'a beaucoup parlé de vous.

Adieu, ma bonne chère amie; cette lettre vous trouvera-t-elle encore à Paris? Je crois bien que oui, et dans tous les cas elle courra après vous.

Versailles, 4 septembre 1836.

Vous auriez mille fois raison, chère amie, si j'avais prétendu faire passer un silence si ingrat dans les habitudes de mon affection pour vous; mais il y a loin de là à ma volonté et aux besoins de mon cœur. Cette interruption est tout exceptionnelle; un peu d'injustice est donc au fond de votre mécontentement. Mais

je suis loin de m'en plaindre, ni de vous demander de me faire entrer dans le système de perfection qui vous fait supprimer quelques-unes de vos tristesses. Je ne suis là que pour les entendre et y prendre part; je ne suis bonne qu'à cela, et la seule qualité que je me reconnaisse dans les rapports intimes, c'est qu'avec moi la confiance est sans inconvénients. Il n'y en a pas davantage à me gronder; je conçois très-bien ce qui manque à ce que l'on cherche et même à ce que l'on croit trouver, je le conçois surtout pour ceux qui cherchent en moi. Il n'y a donc à redouter de ma part ni humeur ni surprise, et lorsqu'une franchise entière dicte soit les reproches, soit les avis, Dieu sait si quelque chose dans mon âme peut être plus vif que la reconnaissance qui s'y attache. Ainsi voilà qui est dit, chère amie, ne me ménagez pas, parlez, tancez; seulement si vous voulez que votre pensée m'éclaire et me touche toujours, ne l'enveloppez pas, ne lui faites pas suivre une ligne courbe et à circonvolutions; servez-vous du mot propre : il me plaira d'autant plus qu'il aura davantage sa saveur naturelle, eût-elle quelque chose du sauvageon.

Je suis plus souffrante depuis quelques jours particulièrement. La solitude où mon mari se trouve depuis la mort de Nadine, dont je comprends bien que sa douleur ne veuille pas sortir, m'oblige à plus d'assiduité; la fatigue me prend presque autant de temps que la promenade; cette fatigue que je ne dissipe néanmoins qu'en arpentant nuit et jour chambre et salon, ou la terrasse qui borde ma chambre et en fait pour moi une habitation charmante. En tout, chère amie, il est impossible d'être plus contente de Ver-

sailles, et mon mari partage avec moi cette impression; c'est le lieu le plus commode, le plus agréable à habiter : des rues toujours sèches, les plus magnifiques ombrages à portée, un air vif et pur, des buts de promenade à l'infini, et avec cette proximité de Paris qui permet d'y suivre ses affaires, toutes les ressources locales qu'on peut désirer. Ce que je souhaite maintenant, c'est le renouvellement de notre loyer : cela ne nous ferait rentrer qu'aux approches de décembre. Mon mari n'en est pas éloigné. Le monde, ou ce qu'on appelle la conversation, me manque si peu, que ce que je reprocherais à Versailles, c'est d'en avoir encore trop pour moi. Il y a des temps dans la vie où l'on a vraiment soif de solitude, et j'étais bien jeune quand mon instinct écrivait : La solitude est comme l'or, plus on en a, plus on en veut.

L'éclat fâcheux donné au chagrin de Mme *** a cela de bon, c'est qu'il engage davantage la fierté et le cœur, et que dans la supposition d'une rupture, que l'on peut toujours prévoir par l'instabilité des passions humaines, on serait plus défendu de liens nouveaux. Ce moment, s'il arrive, sera celui où ses amies devront concentrer tous leurs efforts. Les cœurs passionnés, après avoir été plus faibles dans l'entraînement, déploient dans les crises de grandes ressources; et, si je ne me trompe, cette volonté qu'il s'agira de mieux diriger alors ne manque ni d'énergie ni de consistance.

Vos enfants vous reviendront-ils dans l'automne? que fait Olivier? Répondez-moi sur tout cela, et surtout parlez-moi de vous; il me tarde d'être soustraite

au vrai châtiment que je reconnais dans vos réticences. Adieu, chère amie; voilà le fil renoué, et il n'y a plus de part et d'autre qu'à dévider l'écheveau heureusement fort peu embrouillé. Mon mari est assez bien et me charge de vous offrir mille remercîments de votre bon souvenir.

Paris, 12 octobre 1836.

Ma bonne chère amie, votre dernière lettre m'a fait une véritable impression par sa douceur, sa candeur, sa désappropriation si touchante et si vraie. Je ne puis que sentir cela, comme on sent toujours la vérité; mais si j'osais le juger, je vous dirais, que la disposition qui dictait cette lettre en fait un vrai brevet d'avancement intérieur, progrès dont je me réjouis de toute la sincérité d'une amitié dont vous êtes bien injuste de douter. Trop de points de contact sont établis entre nous, notre point de départ et notre but d'arrivée sont trop les mêmes pour que nous puissions nous perdre de vue et ne point nous rencontrer sans cesse sur la même route. Bannissons réciproquement toute crainte que nos rapports aient souffert, et ils se retrouveront tout ce qu'ils ont jamais été. La peur gâte moins de choses que la confiance n'en guérit.

Nous sommes ici d'hier, mais, après quelques jours passés avec ma sœur, nous retournerons à Versailles jusqu'au 20, où j'espère l'emmener. Adieu; dites-moi quand je vous reverrai?

Paris, 21 octobre 1836.

Votre lettre me laissait craindre que vous ne fussiez encore souffrante, ma bonne chère amie, et ce matin

j'ai passé à votre porte pour savoir des nouvelles plus fraîches. On m'a répondu qu'un de vos gens était venu de la Roche-Guyon et que vous étiez tout à fait bien ; cela m'a fait grand plaisir.

Nous voilà dans nos quartiers d'hiver et revenus de Versailles par le plus beau soleil du monde ; il a lui encore tout aujourd'hui et je sens cette faveur-là même à l'ombre des murs de Paris, où je me trouve bien heureuse encore d'être appelée par ma bonne sœur. Et vous, quand nous revenez-vous? Est-ce tout le mois de novembre que vous restez chez vous? J'oserai à peine le regretter, au moins tout haut, car je sens que vous ne diriez pas comme moi, et que vraiment il n'y a qu'une seule bonne manière d'aimer les gens, c'est de les consulter dans les désirs dont ils sont l'objet. Ma poitrine est toujours malade, mais je dois au régime qu'elle m'impose de vraies jambes de cerf. Je fais sans la moindre fatigue des courses énormes, et cela pour rester ensuite debout ou arpenter de nouveau ma chambre le jour comme la nuit. C'est un bien singulier supplice, mais comme il m'est singulièrement doux, ainsi que tout ce qui m'est envoyé de là-haut, je me tire à merveille de mon rôle de Juif errant. Soyez donc contente, remerciez, remerciez pour obtenir ; car Dieu veut que nous spéculions sur la miséricorde, et qu'effort et prudence, tout nous soit bon pour aller à lui.

Adieu et bonsoir ; mes yeux se ferment et je n'y vois plus.

Paris, 15 novembre 1836.

J'aimerais à me persuader, chère amie, que je vous écris trop tard. Vous me parlez effectivement de la dernière quinzaine de novembre, qui commence demain; mais je crains que le beau soleil qui luit ne soit un argument irrésistible pour vous faire profiter de toute la latitude que vous vous donniez. Les derniers beaux jours sont précieux, et en ville, on est empêché d'en jouir, comme on l'est trop souvent aussi des derniers jours qui précèdent les départs d'un ami.

Je vois toujours à Mme *** les mêmes peines à offrir; la situation qui l'afflige est de celles dont il faut épuiser les dégoûts et les mécomptes pour avoir la force d'en secouer le fardeau. Ce qui n'est point encore peut venir et marcher vite dans un cœur si passionné. Vos prières, sûrement entendues et acceptées, seront exaucées, je l'espère de toute mon âme. Cette destinée que vous joignez à la vôtre est un de ces mouvements profondément tendres, qu'on croirait échappé de l'âme maternelle de Fénelon, au risque près d'une de ces erreurs théologiques dont Dieu ne redresse l'irrégularité qu'en bénissant le cœur qui l'a conçue.

Voilà donc ce bon roi Charles X en présence du Dieu dont la foi lui donnait une impression si sensible! De tous les hommes, c'est toujours celui qui en se trompant m'a paru se tromper de meilleure foi; et si, pour les choses de ce monde, la vérité peut lui apparaître nouvelle dans le ciel, il me semble certain

qu'il ne lui sera pas reproché de l'avoir méconnue volontairement.

L'autre jour j'ai assisté à une cérémonie qui vous aurait bien touchée, c'est la profession d'Adèle Davidof, depuis dimanche religieuse du Sacré-Cœur [1]. Jamais visage de vingt-cinq ans ne peignit mieux la reconnaissance et le bonheur, jamais voix plus douce et plus ferme ne prononça les paroles qui séparent; l'émotion même ne s'y mêlait qu'au degré où elle est encore sans trouble et pleine de charme. La vocation de cette jeune fille est vraiment intéressante et belle; c'est une de ces grâces méritées souvent dans une autre génération. J'aime l'idée de la famille considérée comme unité, et la lecture que je viens de faire de la vie de Mme de Gramont, morte Supérieure au Mans, aurait suffi pour me la suggérer à cette occasion. Cet écrit est plein d'intérêt; cette âme des plus fidèles a été des plus favorisées, et mère heureuse, elle laisse de dignes filles. Vous pouvez penser quelle est leur joie pour leur petite nièce, et toute celle de la maison! C'est M. l'archevêque qui a fait le discours, plein d'onction et de simplicité.

Adieu, chère amie; je vous embrasse de tout mon cœur.

Versailles, 28 août 1837.

Savez-vous, chère amie, quel a été mon premier mouvement à la réception de votre petite lettre?

[1] Adèle Davidof était, ainsi que la marquise de Gabriac, fille du général russe Davidof et d'Aglaé-Gabrielle de Gramont. Devenue veuve, Mme Davidof épousa, en 1835, le maréchal Sébastiani. Mlle Davidof se crut libre alors de suivre sa vocation reli-

D'aller moi-même vous porter ma réponse. Je puis vous certifier que c'est ce que j'aurais fait si j'avais eu les coudées franches, mais voilà ce qui diminue chaque jour; tout se complique beaucoup pour moi et ma santé seule devient un obstacle bien grand. Je ne cesse plus de souffrir, ma fatigue augmente en raison de mes forces qui diminuent, et la nature de mon mal ne me permet pas de longs repos. Ces malaises extrêmes et continus seraient dans la jeunesse un symptôme de danger immédiat; à nos âges, chère amie, je ne pense pas qu'il en soit ainsi : vivre péniblement est presque alors l'état normal, et l'absence de toute souffrance, l'exception. Dans ce commencement de la fin, Notre-Seigneur, par une ingénieuse recherche de sa bonté, veut que chacun de nos moments compte, que la souffrance se joigne à chacun des sentiments qu'il nous inspire afin d'accélérer notre marche et hâter notre affranchissement intérieur. La nature souffre, il est vrai, mais il est si utile d'une autre part de porter au dedans de soi un avertissement continuel! Pauvres créatures que nous sommes! au milieu de ce monde extérieur qui nous divise, de cette faiblesse native qui se laisse entamer, nous avons de la peine à nous recueillir, à

gieuse et entra au noviciat du Sacré-Cœur, où elle trouvait comme supérieure sa tante, Mme Eugénie de Gramont d'Asters. Mme de Gramont, amie de M. de Quélen et de la Mère de Barras, a été l'une des bienfaitrices et est demeurée l'un des souvenirs les plus vénérés de l'ordre du Sacré-Cœur. Sa sœur, Mme Joséphine de Gramont, était supérieure au Mans. Leur mère était morte sous le même habit. Sa vie, pleine d'exemples édifiants, a été écrite, mais distribuée à un très-petit nombre d'exemplaires.

nous concentrer en Dieu, et nous y réussirions encore moins si nous n'étions point aussi souvent rappelés à nos résolutions sincères, par les maux de tous genres que nous avons à supporter. Chère amie, dans cette carrière déjà si courte devant nous, redoublons de courage et surtout de cette patience douce, ferme et persévérante, qui est le courage de chaque jour et de chaque détail de la vie. Disons-nous sans cesse, que tout ce qui paraît nous nuire peut et doit nous servir, qu'au fond de toute peine, si nous cherchons bien, nous trouverons une joie, qu'il ne saurait y avoir dans le monde qu'une seule situation qui nous convienne et que cette situation unique est celle où nous nous trouvons. C'est la toute-puissance, l'omniscience qui règlent jusqu'aux détails presque insaisissables de notre existence, et toutes les fois que nous ne voulons pas ce qui est, ou bien que nous voulons ce qui n'est pas, nous ne faisons pas autre chose que de substituer notre volonté, notre sens, nos vues, à la volonté, au sens, aux vues de Dieu. Il ne suffirait donc pas de vouloir avec sa miséricorde les fins qu'elle se propose, il faut encore vouloir aimer, préférer, oserais-je dire, les moyens qu'elle emploie. Ah! vous l'avez bien senti! que d'indicibles jouissances dans cette union étroite du serviteur et du maître! Comme vous le dites si bien encore : Quand le sentiment de confiante et volontaire dépendance ne se soutient pas à l'état de bonheur, rien n'empêche qu'il se maintienne, par l'effet d'une volonté droite, à l'état de résolution et de sacrifice, et c'est là ce qui est exigé de notre fidélité.

Chère amie, en vous écrivant, c'est à moi-même

que je parle, et je voudrais apprendre tout ce que je vous dis. Répondez-moi immédiatement ou faites-moi écrire, si d'écrire vous fatiguait. Je pense qu'il vous faut m'adresser vos lettres directement à Versailles, rue de Maurepas, n° 9. Adieu, bonne amie; sachez-moi bien tendrement occupée de vous.

Versailles, 15 septembre 1837.

Chère amie, la chose du monde qui ressemble le moins à la douleur, la satiété des joies, a quelquefois des effets tout à fait analogues, et ceux qui humainement croient n'avoir rien à désirer, se sentent quelquefois aussi dénués que ceux à qui tout manque. En eux-mêmes, pour eux-mêmes, nous pouvons désirer quelquefois les autres différents de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils nous paraissent; mais relativement à nous, ne sont-ils pas toujours et seulement ce que Dieu a voulu qu'ils fussent : moyens de salut, soit comme récompenses, soit comme épreuves. Les blâmes, les réflexions sur ce que les autres auraient pu ou dû faire, me paraissent, chère amie, presque toujours superflues. Je crois que de s'y arrêter est une immense perte de temps, que cette préoccupation n'est bonne qu'à nous faire perdre le fil de nos résolutions à nous-mêmes, et à nous entraîner à des paroles ou à des actions qui justifient les procédés qui nous affligent ou y servent plus tard de prétexte. Il me semble que nous devons nous dire que tant que nous ne serons pas parfaitement contents d'autrui, nous avons beaucoup à gagner sur nous-mêmes; et ce contentement dont je parle, ce n'est ni la faiblesse qui approuve ce qui est coupable, ni une satisfaction du bout

des lèvres. Autant que possible il faut, je crois, expliquer favorablement les intentions des autres, partir du point où ils sont, tâcher de se rendre compte de leurs préventions, de leur négligence à notre égard et même de leurs injustices, et celles qu'aucune interprétation bienveillante ne saurait amender, les regarder comme la matière d'un nécessaire et utile sacrifice. A qui donc, chère bonne amie, à qui voudrions-nous appliquer la rigueur? Et il ne faut pas se le dissimuler, il y a dans le mécontentement qui fait beaucoup souffrir et qu'on nourrit au fond de son âme, il y a beaucoup de sévérité. En tout, et chaque jour davantage, à chaque heure peut-être, je m'assure que ce sont nos défauts propres qui nous font souffrir particulièrement des défauts des autres, et qu'en nous affranchissant des nôtres, à nous-mêmes, nous serions rationnellement affligés, mais nous ne serions plus blessés. Ce n'est pas au moins, chère amie, que je sois insensible à vos peines, ne le croyez pas! c'est tout le contraire, je voudrais votre bonheur sans limites et sans mélange.

Adieu. Quel temps il fait à la Roche-Guyon! L'équinoxe s'y prend de bonne heure; il n'y a que les tempêtes qui ne soient jamais en retard.

Versailles, 9 octobre 1837.

Chère amie, j'attendais pour vous écrire une lettre de vous, non pas que vous ne m'ayez écrit la dernière, ou bien que dans tout état de correspondance je compte avec vous; mais j'attendais quelque lumière sur votre disposition actuelle afin d'y mieux répondre, de vous parler en temps et termes opportuns, et pour

que ma voix de hibou ne troublant pas vos fêtes, vous retrouve là où vous l'appelez dans la solitude de votre âme. Mon intérêt de votre santé n'a pas été en défaut plus que les autres ; par tous les côtés je vous ai sue mieux et presque bien, et puis l'arrivée de Mme de Castelbajac, la réunion de tous vos enfants, joies qui valent encore mieux que la santé ! Je dormais un peu sur tout cela, chère amie, pendant que de votre côté vous preniez si bon temps ; voilà tout le secret de mon silence, qui du reste n'a pas été long ni fait pour éprouver beaucoup la confiance que vous m'avez promise. Celle-là, je la mérite, je la réclame; toute autre me fait trembler. Je ne comprends pas que sans cette crainte et sans ce tremblement, on s'approche d'une âme humaine qui s'ouvre et cherche à se montrer telle qu'elle est aux yeux de Dieu ; je ne le conçois pas même pour les ministres du Seigneur, qui ont grâce et mission. Et moi qui suis-je? que suis-je, misérable créature, pour oser m'immiscer ainsi dans les secrets du sanctuaire? Vous voulez que j'écarte avec vous toute humilité, humilité feinte ou portant sur les formes, humilité de convenance et d'expression, à la bonne heure, mais si je ne vous montrais pas le sentiment de mon indignité qui me soustrait aux droits dont vous m'investissez, le doute constant qui vit en moi-même sur ma capacité et mes lumières, ne vous tromperais-je pas aussi en me montrant à vous si différente de ce que je suis dans mon for intérieur et sous les yeux de Dieu ! L'humilité, pour moi, c'est la vérité, c'est la réflexion, c'est la comparaison continuelle de ce que je suis et de ce que je devrais être, de la loi de Dieu avec ce que je ne puis

pas accomplir, et aussi avec ce que je pourrais faire et ce que je ne fais pas. Si je n'étais pas humble enfin, chère amie, je ne serais ni touchée, ni sincère, ni même raisonnable, encore moins sage et prudente, car tout cela ne sert qu'à nous avertir du peu que nous valons et à nous démontrer que Dieu seul agit sur les âmes. J'ai besoin de vous dire cela, comme on a besoin d'un point de départ fixe et irrévocable qui serve de base et d'appui; mais, croyez-le, l'indifférence ou la paresse ne dictent aucune de mes paroles; s'il en est qui vous soient bonnes, j'en bénis Dieu, je le remercie de celles qu'il m'a fait trouver, je lui demande de me les inspirer encore, enfin de me tenir prête à vous répondre quand vous le voudrez. Il n'est ni dans mes idées, ni dans mon caractère, ni dans mon inspiration, de prendre jamais ni avec les personnes ni sur les choses rien qui ressemble à l'initiative; je suis avec mes meilleurs et plus intimes amis comme on dit qu'il faut être avec les rois : ne leur parler que des choses dont ils vous parlent; mais toutes les fois que vous m'interpellerez, je vous répondrai de toute l'abondance de mon cœur et de tout ce que j'aurai pu donner de rectitude et de force à ma pensée, sans égard pour sa rudesse et sa roideur native; je ne vous ménagerai jamais sur rien. Ainsi quand je pressentirai au fond de vous-même quelque faiblesse, quelque prévention amère, juste ou injuste, quelque indulgence trop peu parfaite donnée à des mouvements très-naturels au surplus, au lieu de faire comme on fait dans le monde en palliant, retranchant, dissimulant ses jugements ou ses actes, je ne tiendrai aucun compte des mécontentements que je pourrai

exciter en vous et qui me seront pourtant pénibles. En agir ainsi, c'est agir, selon moi, d'une manière respectueuse, vraiment franche et seule digne d'une liaison chrétienne. J'étais bien jeune lorsque j'écrivais : Un ami est un être qui s'expose à nous déplaire cent fois pour nous servir une fois; depuis je n'ai pas cessé de le penser. Ce qui dégoûte le plus de ce monde à la fin d'une carrière, ce n'est pas tant le mal que l'on y déplore que l'insipidité, la torpeur, la tiédeur de l'élément du bien, toutes ces affections prétendues qui se passent en ménagements timides, en soins factices, en compliments fades et nauséabonds. Deux esprits ne devraient se toucher, deux cœurs ne devraient se rapprocher que pour se rendre meilleurs et plus vrais, et s'aider à franchir la distance qui les sépare du Dieu qui les attend et les appelle.

Adieu, ma bonne et chère amie; c'est bien plus mon papier qui vous quitte que ma volonté. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Auteuil, 10 novembre 1837.

Je vois que de nouveau vous êtes plus souffrante, au moins menacée, ce qui me semble chez vous une épreuve égale. Le mal présent, votre patience et votre soumission ne se démentiraient pas; mais le mal redouté se transforme en fantômes pour épouvanter votre aimable et mobile nature. C'est que ce dernier s'adresse à votre imagination, et l'autre en appelle à votre volonté; dans ces deux parts, c'est la première qui se maîtrise le moins. Les émotions auxquelles vous allez être livrée ne s'uniront que trop, pour l'aggraver, à une disposition de santé fâcheuse; de com-

bien de manières, chère amie, il faut que vous y opposiez votre courage! D'abord, pour l'exemple, celui de l'empire sur vous-même, et comme moyen d'action celui de la liberté de votre esprit. Vous avez bien raison, l'opiniâtreté, qui est au fond de tout ce qui n'a pas été déraciné assez tôt, est la vraie plaie de l'âge. Je reconnais sans cesse, pour des torts dans lesquels je retombe, malgré le renouvellement de mes résolutions, que plus jeune un seul acte de volonté eût suffi pour en faire justice. Voilà notre sort, chère bonne amie : souffrir de ce que nous faisons et aussi de ce que nous n'avons pas fait, mais aussi souffrir par la grâce de Dieu, dans sa paix et dans l'heureuse confiance que nous en viendrons à bout, qu'il aidera nos forces au point où elles défaillent, et qu'il se chargera du surplus. Une des considérations qui me frappent davantage dans le regret de nos fautes actuelles, c'est le temps qu'elles font perdre quand il en reste si peu! Tant de lumières, tant de grâces, nous attendraient dans le progrès! Libres de ces préoccupations de conscience, de ces tiraillements rétrogrades, nous pénétrerions plus avant dans le cœur de notre divin maître, nous y trouverions déjà cette vie nouvelle que cherche l'instinct de notre âme, et l'avant-goût d'un affranchissement réel nous serait donné. Ce n'est pas tant par les châtiments qu'elles nous attirent, c'est par les grâces dont elles nous privent, que nos fautes, même les plus légères, sont déplorables; elles nous nuisent bien moins dans ce que nous sommes, qu'elles ne nous dépouillent dans ce que, sans elles, nous aurions été. Je vous entends très-bien, chère amie, quand vous sentez et me dites

tout cela, et j'y réponds par cette compassion profonde qui n'est si compréhensive et si sincère que parce qu'elle est un retour sur moi-même. Je crois qu'il est juste de beaucoup remercier Dieu de la vie pure, honnête, ordonnée, de ceux que nous aimons, lors même que l'intention de ces vertus ne serait pas tout à fait celle que notre foi doit nous faire désirer; je crois aussi, et peut-être plus vivement encore, que d'immenses ressources dorment au fond des cœurs passionnés, susceptibles des plus violents écarts. Les circonstances extérieures à elles toutes seules n'y pourraient rien : le bonheur achève d'enivrer, le désespoir pourrait achever de perdre; il faut le concours, la coïncidence de deux causes, d'une cause extérieure, telle que la miséricordieuse Providence les dispose pour le salut de ses enfants, et une préparation intérieure, souvent inaperçue aux autres et souvent inconnue à la personne même. Voilà les éléments de ces merveilleux changements qui édifient tant sur la terre et donnent tant de joie aux anges dans le ciel. Suppliez donc Mme *** d'être patiente, chère amie, comme Dieu est patient; qu'elle redouble de tendresse et que cette tendresse dans ses effusions soit celle de l'amour et non pas celle de la faiblesse. Dans certaines personnes on arrive sûrement à faire goûter même les conseils de la piété, quoiqu'elles y soient peu sensibles, en prenant seulement la précaution de les faire passer par le milieu de la raison.

Adieu, ma bonne chère amie; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 23 juillet 1838.

Ma bonne chère amie, il m'en a coûté beaucoup, je vous assure, de vous laisser partir si attristée. M. Lacordaire le sent bien vivement aussi, et il ne dépendra pas de lui qu'il ne suive un projet auquel il s'est tant attaché. Une affaire l'oblige à partir aujourd'hui pour la campagne; il sera de retour ici samedi et son premier soin sera de vous écrire. C'est ce qu'il me charge de vous dire. Hier, s'est trouvée accomplie dans ma chapelle l'œuvre de foi et de zèle qui l'a tant occupé dans ces derniers temps; jamais catéchumène n'a été plus digne de la charité dont il était l'objet, par son recueillement et son émotion ardente et profonde. Combien je vous ai regrettée, chère amie, à cette vraiment belle cérémonie qui rappelait les temps primitifs! M. Lacordaire a parlé deux fois au jeune néophyte, et jamais sa parole vibrante n'a été plus à l'âme; enfin c'est sous de bienheureux auspices que ce pieux jeune homme renaît pour l'unique et difficile carrière qui seule peut-être mérite d'être poursuivie. Ah! chère amie, comme on sait cela à la fin de sa vie, lorsqu'elle n'a plus qu'un passé dépouillé de tout prestige et de toute illusion!

Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles; vous partiez affligée et un peu inquiète; le propre de cette disposition-là est de se renfermer. Je ne m'étonne pas dans les autres de ce que je trouverais si simple pour moi-même. Plus je vieillis et plus je me convaincs que ce que Dieu demande de nous, c'est une foi si aveugle, qu'elle espère contre toute espérance et s'abstient de

toute confiance en son idée propre, fût-elle la meilleure possible et même la plus imprégnée des sentiments qui nous viennent de Dieu. Cela n'ôte rien à l'activité de notre âme et ne doit l'arrêter aucunement; nous pouvons avoir eu un grand mérite à former un projet utile, et avoir précisément le même mérite à le sacrifier; chaque chose en son temps. L'affliction sans doute s'attache à tout ce qui n'est pas le succès que nous désirions par les vues les plus hautes, mais cette affliction peut encore être accompagnée de mansuétude et porte en elle-même une puissante raison de plus d'être exaucée. Qui sait jamais si un chagrin bien porté n'est pas cette dernière goutte qu'attend la miséricorde céleste pour déborder elle-même? Il faudrait nous dire cela à toutes les peines que la raison nous fait considérer comme justes : nous y trouverions de la force et de la consolation.

Paris, 31 juillet 1838.

Vous l'avez sans doute reçue, chère bonne amie, cette lettre qui vous causera une peine que j'aurais tant voulu vous voir épargnée! Je puis dire que j'ai lutté contre elle jusqu'au dernier moment, et que j'ai cherché à mettre à votre profit tous les incidents qui sont intervenus. De tous les côtés on a fait ce qu'on devait; espérons dès lors que tous les résultats s'en ressentiront, et qu'il nous sera rendu plus qu'on ne nous ôte. La grave détermination que vous a confiée M. Lacordaire demande de vous, chère amie, un profond et universel silence. Je ne sais si vous avez cru devoir en instruire M. X.; peut-être était-ce nécessaire pour ôter à l'impression de sa vive contrariété,

déjà si bon symptôme; mais, dans tous les cas, faites lui observer la nécessité de garder à M. Lacordaire le secret qu'il vous demande et intéressez-y sa délicatesse. Je voudrais que M. X. pût lire dans le fond de mon cœur la réponse à ses doutes jaloux; comme il y aurait vu la disposition de sacrifier toute jouissance personnelle! Je vous assure que je n'aurais point appelé cela un sacrifice, et que je n'aurais pas hésité à faire le plus absolu de tous au profit d'une impression utile. Pendant longtemps j'ai cru que tout pourrait se concilier; j'ai été vraiment convaincue du contraire et en même temps du vif chagrin qu'éprouvait M. Lacordaire de celui qu'il vous donnait; mais qu'y pouvait-il lui-même? Les serviteurs de Dieu ne marchent que lorsqu'ils sont commandés. La puissance de Dieu ne s'arrête que devant la liberté de l'homme, et c'est elle aussi qu'il faut que nous respections dans toutes les tentatives, dans toutes les ardeurs de notre zèle. Quand les liens sont si étroits, les intérêts si enlacés, il est impossible que l'inquiétude pour un autre ne se résolve en douloureuse inquiétude sur soi-même, qu'on ne se fasse une part dans tous les obstacles, dans toutes les résistances. Mais puisque nous sommes en part du mal qui peut être reproché à d'autres, mettons-les en part de tout le bien que nous pourrons jamais faire; devenons meilleures pour que cela leur soit compté, plus actives et plus dévouées afin que dans cette vie conjointe les lacunes et les vides se remplissent. Il me semble que plus il y a impuissance d'action exercée, et plus nous devons revenir à cette seule chance de nous rendre utiles. Poursuivons jusque dans la miséricorde de Dieu cette

idée d'unité ; hâtons-nous d'accomplir pour deux, et laissons la munificence de notre bon maître suppléer au reste. Chère amie, je vous console comme je me console, en attendant que nous soyons vraiment consolées. Adieu.

Paris, 27 août 1838.

Chère amie, dites-moi donc pourquoi vous êtes à la fois si généreuse et si avare, si indulgente et si sévère ! Ne pas récrire parce que vous avez écrit, penser aux gens et se taire, tenir rigueur et compter jusque là, n'est vraiment pas digne de qui jouit de la liberté et de la solitude, à l'égard d'une pauvre créature qui n'a ni l'un ni l'autre de ces biens. A présent que j'ai dûment grondé ou grogné, ce qui soulage toujours, j'entre allégée en matière.

Je vois que très à la lettre vous menez une bonne vie à la Roche-Guyon, paisible pour vous-même et pleine d'espérance pour un autre. C'est avec une joie intime, chère amie, que je me sers de ce mot d'espérance, parce que j'en ai beaucoup, qu'il y a tout lieu d'en avoir, qu'il y a beaucoup de fait, et que ce qui manque est moins difficile à obtenir que ce que vous avez obtenu. Vous avez bien raison d'appeler cela le grand ouvrage qui vous est particulièrement confié ; j'y reconnais tous les caractères d'une mission spéciale, indiquée ; et là il y a sécurité parfaite, parce qu'il ne saurait y avoir illusion. Une chose immense est d'être arrivée à faire goûter à M. X. une lecture pieuse, de le familiariser avec les bases de notre foi, dont les preuves sont aussi historiques que rationnelles. Je ne crois pas que l'Eglise ait censuré l'*His-*

toire du peuple de Dieu [1]; seulement en vous parlant de cet ouvrage, j'ai dû vous dire qu'il n'était pas de mon goût, en ce que son style manque de la mâle simplicité des Ecritures. Mais tout cela est purement individuel; en fait de goût, on ne parle jamais que pour soi. Le seul bon livre parmi les bons est celui qui convient, qui intéresse, qui touche et qui par cela seul vous est adressé. Comment ne voudrait-on pas de la diversité des moyens, quand il n'y a pas plus deux âmes que deux feuilles qui se ressemblent?

Après un long silence qui commençait à m'inquiéter, j'ai eu une lettre de M. Lacordaire, de Florence. Son voyage avait été rapide et bon. De Gênes il a été à Livourne par le bateau à vapeur, et se promettait d'être rendu à Rome le 13, surveille de l'Assomption; du reste sa santé comme ses dispositions étaient excellentes, et il paraissait très-content. Adieu, bonne chère amie.

Chantilly, 26 septembre 1838.

Non, chère amie, quoique vous ayez pu supposer, je n'ai pas souri à votre histoire, ce qui eût été encore bien plus coupable que d'en rire. Les répugnances naturelles peuvent être si vives, leur expression si spontanée, le bouleversement qu'elles causent si complet, que l'on ne trouverait pas dans le plus sévère des codes de pénalités contre elle. Tout bonnement vous êtes nerveuse, impressionable, et M. le curé dans cette affaire-là a seul raison, si j'en excepte pourtant le scandale des enfants de chœur. Chère

[1] Par le P. Berruyer.

amie, pardonnez-moi de plaisanter un peu l'humilité touchante et vraie dont, au demeurant, je vous loue du fond du cœur. Pour parler raison, je vous dirai que je comprends votre peine ; c'est le scrupule qui trouble, que vous ne devriez pas éprouver. Je crois bien qu'un empire sur soi, très-ancien et toujours entretenu par une grande vigilance, peut modifier de tels mouvements, sans toutefois les prévenir entièrement; mais enfin Dieu ne vous demande pas dans le présent tous les résultats d'un parfait exercice dans le passé, et il est bien évident que notre volonté d'aujourd'hui ne peut se faire souverainement obéir par notre pauvre machine, par cela même qu'elle n'a pas toujours obéi.

Que dites-vous de ce malheur affreux de la mort de la duchesse de Broglie? Sa fille est en Italie [1], son fils absent; il n'y avait près d'elle que son mari, un ami de la maison et Mlle de Pomaret, son amie la plus intime. Qu'ils sont tous malheureux! J'ai vu de Mlle de Pomaret un mot déchirant. Adieu, chère amie.

26 septembre 1838.

Je crains que ma devise comme santé ne soit celle des conversions imparfaites : Toujours mieux, jamais guérie. Je passe comme je puis entre la mollesse et l'imprudence, regrettant un peu cette routine qui fait bon marché de tout examen. Je sors à peine; il y a des jours où je m'interdis même l'église. Il y a encore

[1] Albertine de Staël-Holstein, duchesse de Broglie, mourut le 22 septembre 1838. Sa fille, Louise de Broglie, venait d'épouser Louis-Bernard de Cléron, comte d'Haussonville.

beaucoup de monde à voir à Paris ; M. de Cazalès et M. de Melun sont toujours à la tête de ceux qui me conviennent davantage. Aujourd'hui j'attends Mme de Rauzan, et chaque jour mon ami Lacordaire, qui m'écrit des lettres adorables de cœur ; on lui sait tant de gré de ne pas apercevoir son esprit ! J'ai eu hier une vraie consolation, qui n'a rien de personnel, dans une admirable lettre que j'ai reçue de M. Bautain, et qui me donne toute la sécurité qu'il pourrait rendre à ceux qui ne le connaissent que par la voix publique. M. de Quélen est revenu de sa tournée, qui n'a été qu'une perpétuelle ovation ; au Hâvre même, ville d'argent et de toutes sortes de vanités, il a été fort accueilli [1], et sur toute la côte l'enthousiasme et la foule ont été prodigieux. La bonne visite qu'il est venu me faire dès le lendemain de son arrivée était un hommage qu'il rendait à notre pauvre ami ; il était pressé d'en parler à qui partageait ses sincères regrets. Prier pour sa chère mémoire entre pour beaucoup dans mon impatience de disposer de ma chapelle ; on y remerciera Dieu d'abord, et puis, dès le lendemain, on y priera

[1] M. de Quélen, se rendant à Notre-Dame-de-la-Délivrande pour l'accomplissement d'un vœu consacré au retour d'une âme éloignée de Dieu, séjourna plusieurs jours au Hâvre avant de s'embarquer à Honfleur. Quoique M. de Croï, archevêque de Rouen, eût ordonné de le recevoir avec les honneurs qui lui seraient rendus à lui-même, M. de Quélen n'accepta aucune démonstration publique ; mais une foule empressée se porta néanmoins sur ses pas et remplit l'église de Notre-Dame-du-Hâvre, chaque fois qu'il y célébrait les saints Mystères, profondément édifiée de sa simplicité digne et de sa piété. On voit encore dans le couvent de Notre-Dame-de-la-Délivrande une colonne commémorative de ce pèlerinage.

pour les amis qui sont auprès de lui. Il n'y a que le *Te Deum* qui puisse passer avant le *De profundis*.

Merci, ma chère amie, pour ce beau morceau de Fénelon qui ne m'est applicable que dans le peu de fruits que je recueille de la maladie présente, et non dans la difficulté de renoncer aux fruits recueillis dans la santé. J'apprends à me voir, à me juger, à me supporter telle que je suis; je n'y cherche plus ni justification, ni excuses; humiliée dans le passé, j'en suis moins ambitieuse pour l'avenir. Les actions qui me séduisaient autrefois gardent à mes yeux leur mérite de solidité, si elles en ont; mais leur attrait n'a rien de vif ni d'entraînant pour l'imagination. Du luxe, je suis venue à l'appréciation du nécessaire. Pauvre vie de l'homme, à quoi passe-t-elle! Un tiers de cette vie s'écoule à savoir à peine ce qu'est le bien, la vérité; un autre tiers à lutter avec les armes conquises, contre de formidables ennemis, à s'efforcer de concilier des éléments irréconciliables, et puis, quand vient le dernier terme, où la croix se dessine seule sur le ciel éclairci, à sentir sa volonté retrempée en disproportion avec ses forces épuisées. Là commence le vrai sacrifice et cette sincère abnégation de nous-mêmes qui nous prépare à mourir.

Adieu, ma bonne chère amie; il m'en coûte d'être obligée de vous quitter si tôt, mais l'heure sonne et je veux que ma lettre parte. Vous savez tout ce que vous pouvez appuyer de confiance sur ma vraie tendresse pour vous.

Paris, 20 novembre 1838.

Vous aurez su déjà que je n'avais point quitté Paris, mon neveu ayant retardé un peu son départ. Arrivé au 25 octobre, mon mari a trouvé que la saison était trop avancée pour retourner à Chantilly, et nous avons dressé nos foyers d'hiver, pour ma part à mon très-grand regret, tant m'attirait un mois d'absolue retraite au milieu de cette pauvre nature, dont j'aime si vivement le dépouillement et la lente décadence. L'air, les bois, la promenade me sont ici interdits à la fois; je porte le poids de mon immobilité de cet été et la peine de toutes vos prévisions. Le départ de mon neveu, qui a eu pour moi la tristesse d'une séparation indéfinie, et non pas avec lui seulement, mais avec ma sœur et toute sa famille, n'a pas laissé que d'assombrir l'horizon; en tout, chère amie, et chacun le sait par soi-même, les nuages n'y manquent guères, mais ce que nous savons aussi, c'est que des rayons venus de plus haut les traversent. Je sais si bien tout ce que votre conscience a de délicat et de susceptible, qu'il m'est impossible de ne pas traduire en paroles fort adoucies les vives expressions dont vous peignez certaines tempêtes. Je crois bien que vous vous serez échappée à vous-même, que la comparaison d'un intervalle meilleur vous aura donné une sensation plus aigüe de culpabilité; mais je suis bien sûre que cette fragilité toujours déplorable aura été rachetée, non pas seulement par des regrets, mais encore par une plus active surveillance sur vous-même. C'est ainsi que l'on recommence toujours à

vivre sans pouvoir achever de mourir, comme il le faudrait pour arriver à cette précieuse liberté des enfants de Dieu. Et pourtant le temps presse, et pourtant il s'agit de le gagner de vitesse et d'entasser la mesure afin qu'elle soit trouvée pleine et entière! Je ne crois pas qu'il soit possible de faire de nouveaux et consciencieux efforts pour découvrir l'insuffisance de ceux que l'on croyait avoir faits. Je ne vieillis pas sans me convaincre davantage que c'est par sa faiblesse que pèche notre volonté, et que, d'une autre part, si notre foi était plus réfléchie et plus intense, notre volonté n'aurait pas tant d'oscillations et d'incertitudes.

Pendant que vous sembliez m'oublier, je faisais toutes les tentatives possibles pour vous servir. A l'arrivée de M. Lacordaire, je crus qu'il ne lui serait pas impossible de distraire de ses préoccupations une quinzaine de jours, dont il vous aurait fait hommage; sa bonne volonté n'aurait pas demandé mieux, et quoique le succès d'une négociation autorise seule à faire valoir ceux qui s'en mêlent, j'aime bien à me faire son apologiste. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans sa situation présente chaque jour compte pour lui; il est donc obligé de renoncer à la visite, mais il a saisi au vol l'idée d'une lettre, et s'il ne vous l'a pas déjà écrite, il l'écrira très-immédiatement. Je lui ai lu l'article de votre lettre; il est entré dans son esprit et dans les motifs parfaitement plausibles qui vous la font désirer.

Adieu, chère amie; minuit sonne! Je vais vous porter avec moi dans ma chère chapelle qui ne m'est rendue que d'hier, et je suis bien sûre, en demandant

pour vous ce que je demande pour moi-même, de ne renouveler que vos vœux ; car tout ce qui est chrétien n'en forme que d'identiques et laisse peu de place à ce qui est secondaire ou particulier. Ne revenez-vous que pour l'ouverture des chambres? C'est plus tard que les autres années, mais je ne puis trop me plaindre de ce que je vous envie. Adieu, chère amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Aix-la-Chapelle, 3 juillet 1842.

Il me paraît probable, chère amie, que ces eaux me conviennent, que la source alcaline que je vais chercher tous les matins à un grand quart de lieue supplée à Vichy, et que rien à Vichy ne pourrait suppléer aux bains sulfureux. Je ne sais pas si je retirerai de ces eaux un plus grand mieux, mais il me paraît indubitable qu'elles embrassent plus de choses, et que le cercle de mes infirmités se trouve atteint et circonvenu en son entier. Nous sommes fort confortablement établis, un peu chèrement ; mais les gens qui passent sont toujours rançonnés, surtout quand ils tombent au milieu de gens dont ce passage est la moisson. Comme on vous l'a dit, les premiers jours ont paru rudes à mon mari. Hors de la ville, chaque jour nous découvre de nouvelles promenades ; mais dans son enceinte même, il n'y a ni arbres, ni bassin, ni rivière, rien que des maisons fort alignées et un pavé pointu qui déchire les pieds les mieux aguerris. Cela ajouté à l'impression d'un déplacement qui lui avait coûté était fait pour incliner à l'ennui, et sans l'idée du bien que j'en retire, je pense qu'il n'y tiendrait pas. Je lui ai bien offert de nous en retour-

ner, mais pourtant sans insister, parce que, vraiment, étant venus de si loin et à si grands frais, cela n'aurait pas été raisonnable, et que de plus j'étais à peu près certaine que cet ennui s'amenderait au moyen de ce que chaque jour amène. Le voilà muni d'un lecteur qui depuis huit jours vient soir et matin; les invitations arrivent; à 3 heures nous sortons pour la promenade et souvent à 7 heures. J'attends aussi la visite de mon neveu, peut-être plusieurs autres; avec cela le temps marche si effrayamment vite que vraiment il n'est pas trop permis de craindre le poids de sa durée; je ne lui reproche pour ma part que d'avoir des ailes. A l'exception de la vraie tristesse que me donnait la contrariété infligée à mon mari, jamais je ne me suis sentie plus contente, plus avide de ces loisirs, de cette liberté, de ce grand air, qui m'étaient rendus. Les moindres occupations sont pour moi pleines de délices, et je me sens bien jeune dans mon attrait d'écolier pour ces livres qu'à Paris je ne remue que du bout des doigts, comme les hypocrites les fardeaux qu'ils imposent.

Il me semble, chère amie, que Mme *** a tout sujet d'être contente des impressions qu'elle a remportées de sa dernière excursion. Les débris du passé se déblaient, et bien des réflexions peuvent poindre et se faire jour dans cet aperçu provisoire. Suppliez-la d'avoir tout le courage de la vraie tendresse, en ne regrettant pas la sombre tristesse entrevue par le curé de S.... Avec un caractère comme celui dont il s'agit, dont l'énergie peut faire l'immense ressource, comment la douleur serait-elle, après de telles blessures, sans profondeur et même sans âpreté? Les manières

affectueuses, l'égalité de l'humeur dans leur action de surface, n'ont rien de commun avec les ravages du dedans sur le point sensible. Sa fille aura pu se montrer complétement différente et également vraie au curé et à elle; l'éclair de sa confiance intime aura été pour celui dont elle n'affligeait que la charité, rien ne se conçoit mieux.

Adieu, chère amie; j'espère que tout se sera arrangé au gré de vos désirs et que cette lettre vous trouvera encore à Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Aix-la-Chapelle, 26 juillet 1842.

Chère bonne amie, même avant votre lettre, j'ai bien pensé à vous et pressenti votre vive participation à la douleur de l'affreux malheur de la mort du duc d'Orléans. Tout ce qui peut affliger le cœur et frapper l'imagination se trouve réuni dans ce coup qui est à la fois la désolation de toute une famille et en même temps un grand événement. Vos rapports personnels sont un motif de plus pour ajouter à votre sensibilité; mais c'est à cause de cela même, chère amie, qu'il serait juste de vous attendre sans trop en souffrir à ne pas toujours rencontrer dans les mouvements des autres une parfaite corrélation. Il me semble impossible à la fois qu'un tel malheur ne soit pas senti généralement, ni qu'il le soit au même degré. L'appréciation d'un fait quelconque suit nécessairement les dispositions qui s'y rattachent; c'est déjà avoir tant obtenu que d'avoir la liberté de ses propres impressions, qu'il en doit moins coûter de la laisser aux autres. Vous entrevoyez bien, c'est évident, qu'une

grande animation a presque toujours pour effet de glacer les autres, qu'une exagération quelconque produit l'exagération contraire; vous apercevez tout cela, car on ne peut vous dire ici que ce que vous savez, mais l'épreuve du moment prend au dépourvu. Rien n'est si vrai : on n'agit que sur soi, et il est également certain que s'il y avait un moyen de redresser les autres, ce serait de commencer soi-même par marcher droit. Mais qu'attendons-nous donc, chère amie, pour avoir la paix? voulons-nous mourir sans l'avoir goûtée durable, pleine et entière? Attendrions-nous pour entrer dans ces voies qu'il n'y ait plus qu'un avis et que toutes les impressions s'accordent? Hélas nous savons que tout conspire contre elle et qu'il en sera toujours ainsi; mais Dieu, d'un autre côté, fait bien plus pour nous la rendre que l'ennemi pour nous l'ôter, et rien ne peut nous l'enlever, cette heureuse paix, si nous savons la mettre sous bonne garde.

Mon mari est allé hier par le chemin de fer à Cologne; c'est une charmante excursion qui permet d'être revenu le même jour, mais avec tout ce que je fais pour guérir, c'est encore plus de fatigue que je n'en puis porter. Heureusement lire ne m'en donne aucune; je poursuis donc ma moisson de livres, et je fais les plus belles gerbes du monde. Parmi ceux que j'ai apportés, il y en a un dont j'ai achevé aujourd'hui le premier volume, et qui à bien des reprises m'a fait penser que vous le liriez avec grand plaisir et le feriez lire à M. de la Rochefoucauld, lecture non précisément de piété, mais néanmoins pleine dc mouvements vrais. C'est l'histoire d'une conversion

faite par le converti lui-même, jeune homme plein de talent et de mérite, que je connais un peu par moi et beaucoup par mes amis. Le livre en question est intitulé : *Rome et Lorette* [1]. Il faut demander la nouvelle édition et même l'attendre si elle n'avait pas encore paru, parce que je sais que l'auteur y a fait des corrections utiles.

J'ai eu deux excellentes longues lettres du P. Lacordaire depuis que je suis ici; il allait très-bien, et sa sérénité est parfaite. Il ira décidément prêcher l'Avent et le carême à Nancy; j'espère que Dieu bénira cette prédication, de cette même bénédiction puissante qui a porté à Bordeaux des fruits si solides. On vient de m'envoyer une brochure écrite par un protestant rentré dans le sein de l'Eglise à la suite de ce carême de Bordeaux, et qui rend compte de ses motifs.

Adieu, chère bonne amie, je vous embrasse.

Paris, 21 octobre 1844.

Vous étiez sûre de me faire grand plaisir en me disant que vous aviez été contente de L... Voir faire bien est un grand repos, voir faire mieux est une satisfaction vive; et dans toute espèce de progrès il y a quelque chose qui stimule l'ambition à espérer toujours davantage. Faisons attention seulement à ne pas demander aux autres, ni même à nous, ce qui serait hors de notre nature proprement dite, parce qu'en outre que nous n'y arriverions pas, nous tendrions à effacer cette individualité que Dieu nous a chargés uniquement de redresser, d'élever et de

[1] Par Louis Veuillot.

purifier. Vos réflexions, chère amie, sur la concorde qui devrait si aisément régner dans les familles, et qui pourtant est si rare, sont mille fois vraies. La bienveillance devrait y être une chose tout naturellement venue et la paix à la suite. Au contraire, ce qui rapproche les hommes les expose trop souvent, et on ne se touche guère sans se heurter. Mais qu'on décide après cela aussi aisément qu'on le croit de qui vient la première inadvertance ou le premier horion! Les trois quarts du temps il se passe là-dedans ce qui se passe dans la foule : on est poussé, on pousse, un premier tort en provoque d'autres, sans compter que le premier a été mis en saillie par des provocations sourdes, aveugles dirais-je, ou qui du moins avaient fui la lumière. Ce que doivent faire les grands parents dans ces cas-là, c'est de tenir strictement la balance, de ne pas pencher surtout du côté du goût et de l'affection, et de représenter le mieux que faire se peut l'impassibilité de la justice. Hélas! elle finit toujours par savoir à qui donner tort; mais lui est-il souvent possible de donner raison pleine et entière? La plupart du temps on aurait à condamner tout le monde ou à absoudre, ce qui, pris en masse, revient à peu près au même.

Savez-vous déjà, chère amie, le parti que vient de prendre l'intéressante Mme Albert de la Ferronnays [1]?

[1] Alexandrine Alopeus, fille de M. Alopeus, ministre de Russie à Naples, avait épousé le plus jeune des fils du comte de la Ferronnays. Devenue veuve à Venise dans les circonstances les plus touchantes, admirablement révélées dans quelques pages de l'abbé Gerbet, la comtesse Albert de la Ferronnays vint s'établir à Paris. Elle y vécut quelques années dans l'exercice exemplaire des plus

Elle se retire dans une congrégation religieuse, et ceci se rattache au miracle Ratisbonne et le complète encore. Alphonse-Marie Ratisbonne et son frère l'abbé ont fondé une maison pour la conversion des juives ; ils l'ont appelée le Catéchuménat, et c'est dans cette maison qu'Alexandrine, qui est le zèle et la charité même et dont la vie séparée du monde n'était plus depuis longtemps qu'une suite de bonnes œuvres, va se consacrer à Dieu plus entièrement encore. Je me hâte de vous dire cela parce que je sais que vous en serez touchée, mais je vous demande de n'en point parler et d'attendre que d'autres vous le disent. Adieu, chère amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Saint-Germain, lundi 30.

C'est vendredi que je suis revenue ici après avoir quitté ma sœur un moment avant qu'elle ne montât en voiture pour commencer cette triste séparation indéfinie ! Je ne veux rien exagérer : malgré toutes les complications et tous les obstacles, tant qu'on vit on peut se revoir ; je sais bien d'ailleurs que l'incertitude est pour tout le monde, pour ceux qui craignent comme pour ceux qui espèrent. Si vous saviez avec quelle consolation je me retrempe dans la retraite ! j'y apaise tous les flots si douloureusement soulevés ! Ne prenez pas ici le mot de consolation comme dou-

rares vertus. Le culte qu'elle gardait à la mémoire de son beau-père la rapprochait naturellement de l'abbé Ratisbonne, dont la conversion à Rome fut inséparablement liée à la mort du comte de la Ferronnays. Mme Albert de la Ferronnays mourut à Paris encore jeune, laissant à tous ceux qui l'avaient approchée le souvenir profond d'une ineffaçable édification.

ceur, j'en suis loin, mais comme force et paix. Quant au sentiment du vide et de l'isolement, le bon Dieu me l'épargne; la vie est pour moi ce fleuve de l'Ecriture, toujours plein d'eau. Je n'ai que le chagrin de mes pertes et c'est bien assez. Mon mari n'ayant pas du tout l'air de s'ennuyer ici, je pense que nous y passerons tout le mois de novembre, et j'en ai grand besoin pour affronter cet hiver. L'arrangement de ma journée de Saint-Germain me plaît infiniment : rien ne m'y manque des véritables ressources, la campagne même ne nous fait pas encore défaut; elle est étonnamment verte jusqu'ici, et la température est si douce, qu'elle protège tout; la soirée se passe aussi rapidement que les autres heures. Mon mari m'agrée pour lectrice; je lis des choses qui l'intéressent et moi aussi d'occasion. Je pense que je n'irai plus à Paris à présent que pour des courses rapides et toutes d'affaires; je vous demande bien néanmoins de me dire quand vous y serez afin que j'aille vous embrasser, ajournant nos causeries plus longues à mon retour définitif.

J'ai bien pensé que votre mariage de famille vous ferait grand plaisir [1]; il est difficile d'en voir un mieux assorti. La duchesse d'Estissac [2], mère si tendre et

[1] Le prince Marc-Antoine Borghèse, fils de Marie-Françoise de la Rochefoucauld et du prince Borghèse, avait été marié en premières noces avec Catherine-Gwendoline Talbot, fille de lord Talbot, comte de Shrewsbury, morte à Rome en odeur de sainteté. Il épousa en 1845 sa cousine Thérèse-Françoise de la Rochefoucauld d'Estissac.

[2] Hélène-Pauline Dessoles, fille du marquis Dessoles, ancien ministre et pair de France, mariée à Jules-Alexandre de la Rochefoucauld, duc d'Estissac.

si vigilante, méritait bien un si parfait accomplissement de tous les vœux qu'elle pouvait former. La princesse Borghèse sera encore plus heureuse, car elle jouira sans restriction et sans qu'il lui en coûte de ce que l'autre heureuse mère aura dû chèrement acheter. Je viens d'avoir une lettre excellente du P. Lacordaire; il doit nous venir vers le 20 du mois où nous allons entrer. Ce n'est pas trop de dix jours de repos et d'intervalle entre son arrivée et sa première conférence, fixée au 1er dimanche de l'Avent. Avez-vous vu M. de Cazalès[1]? Jamais le repétrissage intérieur n'a laissé de traces plus visiblement incontestables; il était déjà bien bon, mais Dieu l'a repris en sous-œuvre afin que sa grâce parût en lui en tous points. Adieu, chère amie, tâchons de bien employer le temps qui nous reste et qui ne nous est laissé que pour cela. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 7 octobre.

Je vous certifie que ce que l'on croit de la grande liberté de Paris dans cette saison est une erreur; le décousu, comme toute espèce de désordre, prend plus de place que ce qui est régulier et rangé, et puis si personne ne demeure, il y a toujours bon nombre d'allants et de venants, gens pressés, commandés par leurs affaires et qui commandent par cela même.

Je vous remercie, chère amie, d'avoir permis que

[1] Edmond de Cazalès, fils de l'illustre orateur de la Constituante, avait été page du roi Charles X, puis officier de dragons. Démissionnaire en 1830, après avoir vécu dans le monde et publié plusieurs travaux littéraires et philosophiques, il embrassa l'état ecclésiastique.

le *soyez aimable* retentît habituellement à vos oreilles. Nos résolutions ont sûrement bien de la puissance : elles suffisent pour nous faire arriver aux choses les plus difficiles ; mais ce qui est démontant, c'est que cette volonté qui fait leur force participe aux infirmités de notre nature : elle est souvent somnolente, si ce n'est endormie, distraite et vague, au lieu d'être ferme et vigilante. Mais qu'importe, chère amie, puisqu'avec le maître que nous servons, la vie spirituelle, comme l'autre vie, recommence toujours à nouveaux frais ! Avec le jour qui se lève, il y a toujours nouvel espoir de le faire mieux valoir que la veille. Ce désir et cet espoir du progrès sont vraiment la plus grande grâce que Dieu pouvait nous faire, après celle sans doute de le réaliser. Pour y arriver, je persiste à croire qu'il faut viser plus haut que le point qu'il est indispensable d'atteindre, et comme nous le disions, qu'il faut vouloir être aimable pour être sûre de rester bienveillant, de même qu'il faut se proposer d'être charitable si on veut sincèrement être juste, dans l'acception chrétienne du mot.

L'abbé Brunet, qui prêche l'Avent à Saint-Thomas, n'est pas du tout ce jeune prédicateur de Toulouse que Mme votre fille m'avait fait connaître et que j'ai trouvé aimable et distingué. Cet autre abbé Brunet qui nous tombe en partage est des missionnaires de France ; ce qui est de bon augure, car ils ont plus d'un homme de talent parmi eux. L'abbé Duquesnay, l'abbé Mirbeau sont des leurs, et ce sont de vrais talents. Comme plaisir d'éloquence, il est très-juste d'en jouir, mais gardons-nous, chère amie, des recherches trop délicates, de ces susceptibilités de goût

trop exigeantes. La parole de Dieu quand elle est convenable et pure, digne par cela même, a toutes les conditions pour porter ses fruits d'enseignement.

J'ai bien pensé à vous le jour de saint François, à votre réunion de famille, qui est déjà une bénédiction terrestre; c'est là ce qu'il faudrait à demeure à la Roche-Guyon pour que la vie circulât d'un bout à l'autre dans ce grand corps! Jeudi dernier, la veille de la Saint-François, j'avais voulu vous écrire, et puis je m'en suis abstenue, me disant que vous ne m'entendriez jamais au milieu de ce bruit et aviez bien mieux à faire. La comtesse Strogonof vient d'arriver avec sa fille, dont l'état l'inquiète. Ma sœur n'est point encore partie; je l'ai encore, ainsi que ses trois plus jeunes fils; ce sont des jours de grâces en attendant celui qui nous menace et que nous cherchons inutilement à conjurer.

Adieu, chère amie; je ne veux pas finir sans vous dire que je ne suis pas trop mal, quoiqu'un peu fatiguée. Quand on vieillit on est précisément comme les gens qui ont été riches et qui ont cessé de l'être : on garde l'allure des forces qu'on n'a plus. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A MONSIEUR LOUIS MOREAU [1].

Chantilly, 8 octobre 1837.

J'ai une foule de restitutions à vous faire, monsieur, et vraiment mon inexactitude avec vous a le caractère grave du larcin. Je passerais sous silence encore les deux numéros de l'*Européen ;* mais c'est l'extrait des pensées de Saint-Martin [2], depuis si longtemps entre mes mains, qui m'accuse tout à fait. Vous ne voudrez plus rien me prêter, et j'en serais trop punie ; car ce que vous me faites connaître est presque toujours la continuation de nos entretiens, et c'est à cette part que je ne veux pas renoncer. Il m'a suffi de franchir la banlieue pour sentir se réveiller ma conscience et commencer l'exploitation des richesses qu'à Paris on se contente d'amasser. J'ai lu avec grand plaisir *Les Pensées du philosophe inconnu*,

[1] M. Louis Moreau, conservateur à la bibliothèque Mazarine, traducteur des *Confessions* de saint Augustin et de la *Cité de Dieu*, auteur des *Considérations sur la vraie Doctrine*, de *La Destinée de l'homme*, et d'une *Étude sur le Matérialisme phrénologique et l'Animisme*.

[2] Il s'agit ici, comme on le verra quelques lignes plus bas, du théosophe Saint-Martin, *le philosophe inconnu*.

et comme il arrive toujours, j'ai fait mon choix dans votre choix. Plusieurs d'entre elles m'ont paru élevées, intérieures et profondes, vraies par conséquent; car on ne peut monter haut ni creuser fort avant, sans entamer une des deux régions de la vérité : les perfections de Dieu et la misère de l'homme. Néanmoins, en parcourant les *Pensées*, on croit quelquefois traverser comme des couches d'erreur, reconnaître quelque chose de son souffle, du goût de son terroir; on sent qu'elles n'ont pas été dictées par la piété pure et simple, mais par une théosophie toujours un peu glorieuse. Aussi c'est Saint-Martin qui a trouvé Dieu, et non pas Dieu qui a visité Saint-Martin. Son action sur les autres assume une puissance personnelle; l'orgueil perce jusque dans son effroi de la corruption, dans son éloignement pour ceux dont les ignorances, les faiblesses et les souillures le frappent. Tout ceci ressemble peu à la charité, qui ménage ceux-là mêmes dont elle se sépare; et lorsqu'on y voit si clair sur les autres, je craindrais fort qu'on ne réservât les ténèbres pour soi. Il n'est pas jusqu'aux mots recherchés ou techniques de son langage, quelquefois bizarre, qui, selon moi, n'arrêtent et ne refroidissent. Nulle part peut-être la simplicité des formes n'importe davantage à la rectitude des idées que dans la piété; il se fait sécheresse, aridité subite, là où l'esprit prévaut sur le cœur; et si les prodiges de la charité chrétienne se concentrent presque exclusivement dans l'Eglise, il faut convenir que c'est aussi seulement dans son sein que l'amour chrétien a son expression vraie et persuasive.

Adieu, monsieur; soyez assez bon pour me par-

donner et recevoir avec confiance les sentiments sincères et affectueux que je vous offre. Veuillez dire à M. d'Esgrigny que je reçois à l'instant son aimable lettre et que j'y répondrai très-incessamment.

Paris, 1838.

Voilà deux jours que je ne puis trouver un moment pour vous remercier, et c'est bien me plaindre de mon peu de liberté. Je suis plus souffrante aussi ; la convalescence du carême est plus longue pour moi cette année que les autres ; je fais de mon mieux pour hâter son pas, mais il n'y a pas de danger que je fasse jamais entrer dans son régime le retranchement des personnes parmi lesquelles j'aime tant à compter la vôtre : ce repos-là serait pire que la fatigue.

Je vous remercie de me dire le plan de votre livre, vous me le rendez très-compréhensible. Je sens combien dans ce genre d'efforts on peut mourir à la peine ; mais nous reviendrons plus d'une fois sur ce sujet qui demande peut-être plus qu'un autre à être ramené par l'exécution à la vérité ; dans l'intelligence non pas de tous mais de plusieurs, cela seul dégage l'idée de ce caractère d'excentricité qui ôte à l'utilité des enseignements. Quant au secret, je vous l'aurais gardé instinctivement : la discrétion du cœur n'a pas besoin de raisonner le silence, elle le préfère sans trop même savoir pourquoi.

J'espère que je vous verrai bientôt ; j'y tiens toujours davantage, et c'est bien dans la même progression que sont pour vous tous mes sentiments d'affection et d'estime.

Vichy, 12 juin 1840.

Je vous remerciais de votre souvenir avant même qu'il vînt à moi ; le mien à moi-même m'autorisait à le prendre pour point de départ, et votre aimable lettre n'a fait que surajouter un grand plaisir à une sécurité toute faite. Je ne suis pas mal, et j'ai été mieux entre le premier effet des eaux et leur vrai travail qui commence. Comme tout ce qui tend à améliorer, la médecine est toujours un peu perturbatrice ; elle agit en vue d'un temps meilleur, et le présent en reste un peu sacrifié. Le contrepoids de tous ces remuements est dans la solitude que je me suis faite, et que je n'ai pas pris seulement le soin de conquérir, mais encore d'assurer. Mme de Rauzan est entrée pour beaucoup dans ma préoccupation de sauvage, et comme on ne se fait guères de loi sans y entrevoir des exceptions, je sens que je n'aurais pas été aussi habile à garder ma liberté, si je n'espérais y renoncer pour elle. J'en reçois à l'instant un mot qui me donne son projet de Vichy pour fixé. Dans cette même lettre, elle me donne des nouvelles de la mère de M. d'Esgrigny, qui ne sont pas à beaucoup près ce que j'aurais désiré. Je n'aime pas ces convalescences douteuses qui traînent en longueur et qui semblent arrêtées par un danger caché.

Vos lignes sur *Louis XVI* seront transcrites pour M. ***; il faut toutes les surprises dans lesquelles vous m'engagez si agréablement, pour que je croie que

votre article vaudra mieux qu'une appréciation si vive et si juste, et il n'y a vraiment de bien loué que celui qui voit n'aller qu'à lui la louange dont on l'honore. Quant à moi, qui reconnais beaucoup d'esprit à l'auteur, ce dont je lui sais le plus de gré, c'est de n'en avoir pas mis dans son livre, de l'esprit proprement dit, pour ne développer qu'un bon et respectueux sentiment. Ce portrait en pied, qui n'a d'historique que le fond du tableau, est comme une étude pour initier de nouveau à un sentiment presque éteint en France, le respect. Toutes les fois que dans un caractère empreint de quelque grandeur, à travers même les erreurs et les fautes, on peut faire ressortir une intention pure et droite, on apprend aux hommes à s'incliner devant la conscience, ce qu'ils oublient de faire quand on ne les y fait pas penser.

Je vous remercie de prendre les devants pour répondre à ma question comme certain que je vous l'adresserais. Ces excursions, ces explorations de côté et d'autre me déplaisent beaucoup; l'étude conduite parallèlement et quoique étrangère au travail principal peut être une bonne chose, pourvu qu'elle n'en détourne pas et qu'elle ne divise pas trop l'attention. Le titre de votre livre me paraîtrait fort bien, si je n'étais effrayée un peu du cercle immense qu'il vous fait embrasser. Il faudra l'étudier encore et vous bien assurer que vous ne vous engagez qu'au livre que vous voulez faire; mais tout tient à ce que votre intelligence a déjà conçu, et chez elle, les choses précèdent les mots. Adieu; accordez-moi toujours une amitié qui m'est bien précieuse et que méritent un peu mon tendre intérêt et mon estime profonde.

Vichy, 30 juin 1840.

J'avais bien raison d'être impatiente de votre article sur *Louis XVI!* Je vous y ai retrouvé avec ce rare talent de peindre ceux que vous louez, et de ne saisir une idée que pour la faire arriver le plus naturellement du monde à sa généralisation. Il y a dans votre esprit quelque chose de méditatif, de penseur qui me ravit ; on sent que tout cela a vécu longtemps à l'ombre et que le travail est tout intérieur. Dans les questions de philosophie chrétienne, vous avez la vraie intuition catholique ; on sent que vous auriez trouvé beaucoup des choses qui vous frappent, et quand, dans la discussion, vous vous rangez du côté de vos maîtres, vous vous montrez si digne d'eux en les admirant, qu'il me semble toujours que vous êtes destiné à nous en rendre quelque chose. Comme M. de Maistre eût aimé plusieurs de vos définitions ! entr'autres ce que vous dites de la paresse, dans cette dernière petite lettre dont la substance ne serait pas représentée par beaucoup des in-folios de votre bibliothèque. Je vous demande pardon d'oser vous louer ainsi à brûle-pourpoint, mais pour traduire ma pensée, l'attifer convenablement et la réduire, il me faudrait un temps que je n'ai pas.

Je vous assure que si je suis en repos à Vichy, je suis bien tourmentée à Paris ; Mme de Rauzan m'est sans cesse présente, et je ne sais ce que je voudrais pour elle comme moyens si ce n'est comme but. Une lettre de sa fille à sa cousine donnait aujourd'hui de

meilleures nouvelles et confirmait la résolution prise de venir ici. Et le pauvre M. d'Esgrigny! n'y a-t-il donc plus d'espoir d'éviter le malheur qui le menace? Ses forces, je n'en doute pas, le soutiendront jusqu'au bout, mais après? Adieu; il m'est bien doux de croire que vous comptez entièrement sur la participation la plus affectueuse et la plus sincère à tout ce qui vous touche.

Vichy, 8 juin 1841.

Vous ne me demandez pas de mes nouvelles; je veux vous en donner, et j'ai la prétention de croire que vous y verrez toute autre chose que de l'esprit de contradiction. Je nie que toutes les interrogations aient besoin d'être articulées. Ainsi, par exemple, dans cette circonstance, je suis sûre de vous répondre sans que vous m'ayez parlé, comme aussi vous avez bien pensé, j'espère, que tout en gardant le silence sur les certitudes que je vous savais, j'allais au devant de votre confiance. Voilà sans plus de détour où je voulais en venir. D'autres vous auraient dit que je n'allais pas mal; vous vous seriez certifié à vous-même mon affectueux souvenir; mais moi seule pourrais prendre l'initiative pour vous demander si, après avoir fait tant de vœux pour l'accomplissement des vôtres, je n'avais plus qu'à remercier. Mon retour à Paris, fixé aux derniers jours de ce mois, est trop éloigné pour que j'attende jusque-là.

J'ai osé emporter *Sainte Catherine de Sienne,* vrai larcin que je vous conjure de me pardonner. Mais si vous saviez toute la joie dont m'est ce bouquin! avec quelle consciencieuse assiduité je n'en laisse

rien passer [1] ! Vraiment sainte Catherine de Sienne est le Baruch de la nouvelle loi ; c'est une place tout à côté de sainte Thérèse qu'elle aurait, si elle était plus connue ; si j'osais, je dirais presque : Je l'aime mieux. Quel parallèle il y aurait à faire entre ces deux femmes !

Adieu ; tâchez de me rendre bien contente en vous arrangeant pour l'être parfaitement.

Aix-la-Chapelle, 27 juillet 1842.

Je vous remercie de votre petite lettre qui m'a fait grand plaisir, sans en avoir effacé aucune impression pénible ; simplement et sans en rien conclure, j'avais regretté que vous ne m'écrivissiez pas. L'exactitude est une bonne chose en elle-même, mais le souvenir et l'affection en sont indépendants, et j'ai tant vu de gens qui écrivaient toujours et dont l'indifférence ne se démentait jamais, qu'il me serait bien difficile de me laisser prendre à ce symptôme. Votre lettre, en abordant les projets de mariage, touche à un sujet qui me fait bien regretter mon absence, et j'ai besoin d'espérer que j'arriverai assez tôt pour le traiter à fond en temps utile ; mais pour répondre, que de questions au préalable j'aurais à vous faire ! Subordonner les satisfactions présentes à des considérations éloignées est plus ou moins le cachet de la rectitude du parti que l'on prend, l'actualité, comme on dit, ayant le monopole de la séduction qui attire ou en-

[1] Il s'agit ici du grand in-4o des *Lettres de sainte Catherine*, dont Mme Swetchine avait extrait en quelques jours un véritable petit volume.

traîne. Il n'en faut pas moins pourtant que les avantages éloignés soient de nature à justifier les sacrifices, et que le présent, dont on ne sait jamais la durée, ne soit pas trop en souffrance. Attendre a ses conditions comme toute autre chose, et je ne pense pas qu'il soit raisonnable, en vue de la meilleure position possible, de commencer par en accepter une indéfiniment insupportable. Dites-moi si la chose marche? jusqu'à quel point votre impression intime s'y trouve engagée? si, malgré de grandes privations, une sympathie véritable se présente comme dédommagement? Il faut être seul pour se passer d'aisance; mais à deux on peut encore ne faire qu'un. Le vrai bonheur est dur à tout ce qui ne vient pas directement de lui! Cela est bien sensible et habituel dans le cloître, et, quoique rare, bien rencontrable dans le mariage. Tout dépend ici des éléments qui se joignent et du ciment qui les confond. Mais je m'arrête, parce que c'est trop parler à vide, quand j'ai si besoin d'asseoir un jugement sérieux et réfléchi. Entrez, je vous prie, dans quelques détails, surtout si vous pensez qu'avant la fin du mois prochain, époque de notre retour à Paris, cette importante affaire pourrait se trouver engagée très-avant.

Je suis fort aise que, même avant vos vacances, vous n'abandonniez pas le beau travail que je serais si heureuse de voir conduire à bonne fin. Je ne m'étonne pas, à mesure que vous étudiez votre sujet, qu'il vous paraisse s'agrandir. Tout point de vue vrai a un large horizon; et lorsqu'on suit attentivement une idée, on ne sait jamais au point de départ par quels sentiers elle vous mène, les objets, les effets nou-

veaux qu'elle vous fera apercevoir, les stations qu'elle vous fera faire; seulement on sait que cette idée est vraie : plus on lui aura été fidèle, plus ses déviations apparentes auront rapproché du but. Combien l'imagination, malgré sa réputation de richesse, est pauvre auprès du développement d'une vérité que l'on va chercher dans les profondeurs de la mine et dont on suit le filon! La réalité, prise dans son sens universel, méditée *con amore*, quoi qu'on dise, par quelque bout qu'on la prenne, est inépuisable comme la nature elle-même; tandis que l'imagination, c'est l'homme conçu sur une beaucoup moindre échelle du fini, et qui ne peut guère user d'une liberté illimitée sans se voir révéler son impuissance. Je serais bien contente de causer avec vous sur les deux problèmes qui vous arrêtent, et dont je m'abstiens aujourd'hui, parce que je ne suis pas assez sûre de saisir toute votre pensée. Je me borne seulement à vous dire que je conçois bien votre idée de la certitude considérée comme état de l'esprit; et je ne pense pas qu'elle soit contestable, si ce n'est dans l'exclusion qu'elle donne à la définition de la psychologie prétendant au titre de science. La psychologie constatant les éléments, les puissances par lesquelles se manifeste l'âme, les énumérant, les définissant, ne fait-elle pas posséder ce qu'elle découvre? ne montre-t-elle pas comme acquis à la certitude, ces faits qu'elle signale? Et, puisqu'il y a une science de ce qui passe, comment n'y en aurait-il pas une de ce qui ne passe pas? La certitude ne s'applique-t-elle pas à une qualité quelconque de l'âme comme à toute autre notion? Acquérir et ne pouvoir perdre, n'est-il pas la condition suprême de

tout ce qui s'appelle science? Je vous dis tout cela, parce que c'est plutôt fait que d'y repenser, mais je vous le répète, je suis sûre que je ne suis seulement pas dans la question. Il me semble que toutes les fois que l'on traite de l'homme dans un rapport quelconque avec la philosophie ou la morale, il faudrait imposer à l'auteur, dès le début de son livre, de se prononcer pour ou contre le dogme de la déchéance. Je conçois parfaitement qu'on étudie la question du péché originel en elle-même et qu'on la plaide contradictoirement; mais du moment où l'on passe à l'application, on ne peut plus aller et venir, il faut un parti pris. C'est précisément ce qui arrête. On ne veut pas dire le *grand malade* de peur de se rencontrer avec saint Augustin, et on ne sait que faire pour soutenir ou se persuader à soi-même qu'un pauvre être tout couvert de plaies et de cicatrices n'à jamais été ni blessé ni malade.

Je vous remercie de ne pas trop laisser dormir vos droits de patron [1]; j'ai travaillé un peu, trop peu. Ma journée est fort coupée; je lis autant que possible, et d'ailleurs je ne suis pas pressée; d'une part, j'ai si peu de temps par devers moi que ce n'est plus la peine de le ménager, de l'autre, ce sont des idées ou plutôt des sentiments qui me sont très-doux et sur lesquels j'aime à demeurer. J'espère bien pourtant vous porter quelques chapitres. Adieu; ne me laissez ignorer rien de ce qui vous touche, et reconnaissez par-là le

[1] M. Moreau rappelait à Mme Swetchine la communication qu'elle avait bien voulu lui faire d'un fragment sur la résignation. M. Moreau est la seule personne à laquelle Mme Swetchine ait fait une confidence de ce genre.

tendre, inviolable et sincère intérêt que je vous porte.

Paris, 22 février 1844.

Il n'est pas si facile qu'on le croit d'être vrai, car je n'oserais jamais l'être assez avec vous pour vous dire l'impression que me laissent ces feuilles qu'enfin je vous renvoie. Elles sont pour moi une révélation nouvelle de la beauté que la vérité peut revêtir, et l'expression qui vous semblerait exagérée serait pourtant encore loin de me satisfaire. Jamais, je crois, je n'ai été si contente, d'abord parce que je le suis ici selon les lois de tout le monde, et aussi, ce qui ne laisse pas que d'être agréable, selon la loi de ma nature propre. Ce que vous avez pensé, je crois l'avoir senti confusément. Mais ce n'est pas de cette illusion-là que je vous remercie davantage, tout mensonge n'est qu'un éclair; ce dont je vous remercie, c'est du bonheur plus durable, pur et vraiment grand, d'admirer sans contrainte, je dois dire sans réserve, puisque mon intelligence, tout en admettant que des ombres possibles soient aperçues par de meilleurs yeux, aussi loin qu'elle peut aller, n'arrive pas à dépasser le point où s'arrêterait l'éloge. Souffrez donc que mon infirmité intellectuelle y reste attachée exclusivement, et que le respect humain ne gâte pas mon plaisir.

Adieu. Je vous remercie bien tard, dirais-je à un autre, mais non pas à vous : car il n'y a ni tôt ni tard pour ceux qu'on remercie toujours.

30 septembre 1845.

Je ne puis vous exprimer tout mon regret de ne vous avoir rien dit de la très-courte absence que nous devions faire, mais elle s'est décidée promptement ; et un déplacement, si petit qu'il soit, amène toujours tant d'encombres, que la veille, en pensant sans cesse à vous écrire un mot, je n'y suis point arrivée. Il est vrai que jusqu'au soir j'avais toujours espéré votre visite ; mais les petites choses s'arrangent presque aussi mal que si elles étaient grandes. Je pense que je serai de retour à Paris dans huit ou dix jours. Je saurai si bien prendre des habitudes et des heures fixes, que vous n'aurez pas le plus léger prétexte à m'objecter quand j'insisterai pour voir renouveller le plus souvent possible les bons moments que je vous dois.

Mille amitiés.

Vichy, 30 juin 1845.

J'espère que les gens qui vous quittent vous manquent un peu ; mais comme, enfin, pour que la privation reste présente, il n'est pas nécessaire que votre pénurie soit complète, je pense avec plaisir que vous êtes moins seul à Paris que les autres années, dans cette même saison. Vous avez d'abord votre excellent ami Yermoloff, et puis vos amis d'Esgrigny, et tout cela jusqu'à vos vacances ! Je ne veux pas omettre non plus au nombre de vos distractions de cet été votre installation à la Mazarine, et même l'impatience et les ennuis qui l'auront précédée ; dans ce monde, les

distractions sont de toutes sortes, et comprennent jusqu'à celles dont on voudrait se distraire. Si je ne suis pas inquiète de vos loisirs, je le suis encore moins de cette partie de votre temps à laquelle vous donnez une direction positive et sérieuse.

Je pense comme vous sur nos graves affaires de l'enseignement et des corporations religieuses. Quoiqu'on ait beaucoup dit et beaucoup écrit sur la plus grande question de ce temps-ci et peut-être de tous les temps, il reste encore beaucoup à dire, et probablement l'essentiel, puisqu'aucune solution définitive ne semble intervenue. D'ailleurs ce qui fait une question très-importante est précisément ce qui la fait inépuisable, les choses ne possédant plus ou moins d'importance que par leur rapport plus ou moins direct avec l'infinie vérité. Tout ceci, en thèse générale, me paraît incontestable; mais quand la meilleure des causes, par les coups portés à faux, par son peu d'ensemble et de tactique, et aussi, on doit le dire, par la fatigue qui suit une longue lutte, est tombée dans une sorte de discrédit qui se formule bien moins par le blâme que par l'indifférence; quand enfin cette cause a souffert, non pas seulement des coups de ses adversaires, mais des fautes de ses défenseurs naturels, je crois qu'il n'y a qu'une chose indiquée : c'est de la laisser reposer. La vérité sait attendre; il faut même que cette science lui soit inhérente, car souvent, dans l'application, elle en tire sa plus grande force. De plus, en regard d'un vote qui, par sa spontanéité, sa valeur numérique, sa violence et la chaleur de son entrain, a exercé une action que j'appellerais toute dramatique, la parole après coup, quelqu'éloquente

qu'elle puisse être, n'en saurait contrepeser l'effet [1]. Une seule action pouvait, ce me semble, y répondre, non pas avec avantage seulement, mais encore avec une supériorité qu'au défaut des journaux et du public actuel, l'histoire et les siècles auraient su célébrer : c'est celle de l'unanimité de l'épiscopat pour repousser un si indigne abus du pouvoir séculier. Ce n'est pas des récriminations, d'inutiles résistances que l'Eglise peut opposer à ces véritables intrusions dans son sanctuaire : ce que j'aurais voulu, c'est que dans une attitude digne, affligée, l'Eglise, comme une vraie mère, eût hautement proclamé qu'elle-même avait reçu tous les coups dont on menaçait dans ses enfants ses meilleurs et plus dévoués serviteurs. Le jour où le garde des sceaux a pu dire d'une fraction de l'épiscopat, qui peut compter pour une manifestation collective : *Les évêques nous reviennent*, il me semble que nos plus chers, nos plus importants intérêts ont été gravement et indéfiniment compromis. Ce qui est bien pire qu'un échec, c'est que la route si large et si belle qui avait été ouverte aux fidèles pour la défense du patrimoine commun, disparaissait par cela même et se réduisait à de pauvres petits sentiers, que s'ouvrait à grande peine la conscience individuelle. Il est pénible d'en être là ; mais cette peine, quelque sensible qu'elle puisse être, n'a rien de découragé : le moindre incident peut nous remettre sur un terrain nouveau, meilleur ; et comme vous le dites

[1] Le 2 mai 1845, M. Thiers avait interpellé, au sujet des Jésuites, le Ministère, qui donna satisfaction au vote de la Chambre des députés par la négociation de M. Rossi à Rome.

si bien, nos champions valent au moins ceux de nos adversaires. Nous rentrerons, après quelque intervalle, plus sages, plus aguerris, avec des armes mieux appropriées, dans une lice que nos vœux et notre pensée n'auront jamais quittée. Le bon Dieu, après nous avoir rappelé que la victoire n'est pas plus au talent qu'aux gros bataillons, nous disposera un peu plus encore que nous ne le sommes à ne la chercher qu'en lui et par lui. C'est beaucoup que d'avoir raison, mais pour que ce mérite ait toute son influence et toute son efficacité, il faut qu'il soit soutenu de beaucoup d'autres. Je ne doute pas que vous ne soyez très-content de M. Dupanloup dans la partie utile et actuelle de son écrit, et surtout dans ses considérations générales, dont je bannirais le mot de hasard, mille fois démenti par l'idée, mais dont l'œil ou l'oreille se blesse toujours [1].

Je ne veux pourtant pas fermer ma lettre sans vous avoir parlé de Vichy. Le temps nous ayant fort contrariés, j'ai mené assez mollement ma cure; mais le soleil nous revient, et je vais prendre ma revanche. Il n'y a pas ici beaucoup de personnes de connaissance; mais une entre autres telle que je l'aurais choisie, c'est M. de Champagny, depuis trois semaines fidèle compagnon de toutes mes soirées [2]. C'est un homme vraiment excellent, d'une nature et d'une portée d'esprit remarquables, et plein de cette vertu qui passe, non-seulement dans les actes, mais

[1] Mme Swetchine avait à cet égard un mot qu'elle aimait à répéter : « Le hasard n'est ici-bas que l'*incognito* de la Providence. »

[2] Le comte Franz de Champagny, auteur des *Césars*

encore dans les jugements. Il part demain, à mon grand regret.

1847.

Savez-vous, cher monsieur Moreau, pourquoi vous n'avez pas entendu parler de moi? C'est qu'il ne me suffisait pas de vous écrire, et que jusqu'au dernier moment j'ai espéré pouvoir aller remercier madame votre mère de sa bonne visite, et vous dire à tous deux mon véritable regret de n'en avoir point profité. Si vous saviez ce qu'ont été pour moi ces derniers temps, vous me plaindriez et me tiendriez une fois de plus en réserve ces bons et affectueux sentiments sur lesquels j'aime tant à me reposer.

Je voulais en même temps vous porter ce Bérulle [1] gardé par moi éternellement; mais j'ai balancé entre la rue Miroménil, la Mazarine et Sainte-Geneviève. N'ayant point vos instructions, j'ai donné mes ordres pour qu'on les attendît et les suivît de point en point. Quand je m'éloigne, mon cher monsieur Moreau, je n'ai pas seulement ce regret-là, mais aussi le regret de vous avoir trop peu vu; et voyez ma confiance! il me semble que vous me rendrez cela, comme soins qu'attendent mes pauvres vieux jours.

Recevez l'expression de ma bien sincère affection et parlez bien de moi à madame votre mère.

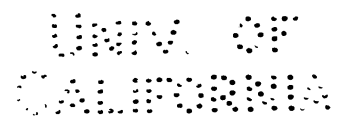
Vichy, 15 août 1847.

Je vous reprochais votre silence, et vous le savez bien, car vous commencez par me parler d'un autre,

[1] Les œuvres du cardinal de Bérulle, in-folio, publiées à Paris en 1644.

comme on met pour se défendre un objet devant soi ; du reste comme bouclier on ne pouvait mieux choisir. Ce bon Dulac a tous mes respects et mon bien affectueux souvenir [1] ; il est impossible de s'unir plus sympathiquement que je le fais aux vœux qu'il forme. Le mouvement qui le pousse est celui que j'ai toujours le mieux compris, et peut-être le seul que je comprenne aujourd'hui d'une compréhension entière. Mais je reviens à vous, et malgré toute votre habileté à vous placer entre deux termes bien propres à me donner des distractions, mon attrait pour le froc et pour les discussions mystico-philosophiques, vous n'en saurez pas moins que votre oubli n'avait pas passé inaperçu et que même, à mon avis, il en résumait beaucoup d'autres. Je trouve qu'il est bien temps d'y songer et de vous prévenir que l'indulgence ne portant pas de meilleurs fruits, je me propose de changer de système. Je vous laisse deux mois pour y réfléchir, et c'est vous dire que nous ne revenons pas immédiatement à Paris. Vichy m'a fait le plus grand bien ; mais la santé est un peu comme un champ qu'il ne suffit pas d'acquérir, et qu'il faut encore faire valoir. J'ai su par M. d'Esgrigny que vous vous étiez décidé pour Saint-Valery, et j'ai pensé que son goût passionné pour la mer avait contribué à raviver le vôtre. Un changement de lieu sera très-utile à votre chère convalescente ; il vous fera prendre du bon temps et vous reposera de vos bouquins, pour vous faire lire

[1] M. Dulac se proposait alors d'entrer dans l'ordre des Bénédictins. Il en prit l'habit et le quitta quelques mois plus tard pour un motif de famille très-honorable.



dans le grand livre, qui, tout admirable qu'il est, en demande pourtant un autre pour être bien compris.

Je vous ai vu nommé pour les prix de l'Académie [1]. A cette occasion, j'ai été conduite à observer que l'on n'aimait pas assez la justice pour elle-même, tant l'impression qu'elle fait dans sa répartition générale est au-dessous du vif plaisir qu'on a dans certains cas de la voir personnellement rendue. Un mot aussi qui dans l'énumération de vos titres m'a semblé faire allusion aux *Considérations*, m'a été également au cœur; ces admirables *Considérations* que j'ai ici avec moi, et qui seront un jour pour plusieurs un de ces trésors que l'on découvre après avoir mille fois passé devant sans le voir!

La santé de Yermoloff m'a vraiment inquiétée. Je ne doute pas que ses tribulations si agitées n'y aient beaucoup contribué; il se donne toujours dix fois plus de peine qu'un autre, et j'espère que c'est à la peine que se mesurera pour lui la récompense.

Quand je vous entends dire : Je sens amèrement ce qui me manque, j'admire la proportion exacte, c'est-à-dire la distance toujours infinie que Dieu a mise pour chacun de nous entre nos désirs et leur but. Le point de départ et l'horizon varient selon les intelligences, mais la distance et le sentiment de l'impuissance sont les mêmes pour tous. N'est-ce pas une loi générale que de concevoir plus qu'on ne comprend, plus qu'on n'exécute? Pouvez-vous trouver un

[1] La traduction de *La Cité de Dieu* avait reçu un des prix de l'Académie française.

signe de faiblesse à la prédominance d'une de vos facultés sur les autres? Cette équation rigoureuse est-elle intellectuellement de ce monde? Dans tous les esprits éminents il y a une qualité qui dépasse les autres; je serais même disposée à croire, en considérant chacun de nous comme une pensée divine, que cette qualité prédominante est précisément celle qui nous classe, par laquelle nous sommes connus, notre numéro enfin dans les colonnes du grand registre. Votre théorie sur les deux mysticismes est des plus intéressantes; peut-être dirais-je autrement que vous, mais il m'est évident que vous m'êtes indispensable pour bien savoir ce que je veux dire. Il me semblerait, à moi, que les deux mysticismes pris à l'état sérieux, à l'état je ne dis pas de vérité, mais de sincérité profonde, ne sauraient être séparés. Celui du cœur est la base du mysticisme de l'esprit, il le porte en puissance ! et si l'esprit fait du mysticisme sans qu'un cœur touché soit sa règle et son *criterium*, il le produira nécessairement à faux. Dans les plus simples, un cœur ardemment pieux inspirera des pensées sublimes; tandis que l'esprit, avec toute espèce de droit de s'élever à la métaphysique la plus haute, la plus abstraite, ne m'en paraît pas moins tenu de suivre, à la distance d'une région à l'autre, les lignes parallèles tracées dans les profondeurs intimes du cœur. Enfin, pour me rendre intelligible, je vous dirai que je ne puis considérer les deux mysticismes que comme deux traductions d'un seul et même poëme, dont la fidélité est le premier mérite; fidélité qui se constate d'autant mieux que les deux traductions se rapprochent davantage entre elles.

Adieu; rappelez-moi au souvenir de madame votre mère, et recevez, avec mes amitiés, toutes celles que mon mari et moi nous vous offrons.

1848.

Dites-moi comment vous êtes, car cela comprend tout ce que j'ai besoin de savoir; ces hauts et ces bas sont si éprouvants! Hélas! la confiance ne remonte pas toujours comme elle descend! Je prie avec vous, et de tout mon cœur.

1848.

Je vais à votre porte le cœur bien triste de votre inquiétude. Je vous remercie néanmoins de me l'avoir dite : c'est adoucir la peine qu'on ne peut épargner! Vous savez bien que c'est de tout mon cœur que je prie avec vous.

1848, jeudi 19.

Je désire bien vous voir[1]! Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que j'espérais aller vous trouver, et que d'un jour à l'autre cela m'a été impossible. Vous êtes excepté à ma porte, mais, dans le cas d'un malentendu, montez toujours.

Que Dieu vous fortifie, je n'ose encore dire qu'il vous console!

1849, vendredi 23.

Je vous attends avec impatience, vous et cette solution que je demande si chaudement à Dieu de bé-

[1] M. Moreau venait de perdre sa mère.

nir. Vous pensez bien que tous mes moments sont à votre disposition; seulement je veux vous dire ceux qu'il me faut excepter. Je sors aujourd'hui à 2 h. 1/2; demain une heure plus tôt; dimanche la conférence de Notre-Dame me prendra toute la matinée, mais lundi je ne réserve rien. Venez donc bientôt et apportez-moi un cœur sinon consolé, du moins qui ne repousse plus l'espoir de l'être.

Mille bien sincères amitiés.

1849, samedi 10.

Je suis obligée, mon cher monsieur Moreau, de retrancher bien des actes extérieurs auxquels je tiendrais, mais je me venge bien au-dedans de la privation que j'en éprouve. Ainsi lundi je ne serai pas présente à la Madeleine, mais ce même lundi rien n'empêchera que vous et votre future compagne ne soyez, de pensée et de noms proférés, présents dans ma chapelle, où le saint sacrifice sera offert pour vous. C'est bien de tout cœur que je m'y unirai, demandant au Seigneur tout le bonheur qui peut compenser des regrets ineffaçables.

Recevez toutes les amitiés que je vous renouvelle.

1849.

Votre bonté à tous deux a voulu permettre que je l'avertisse lorsque je serais mieux, et j'ai acheté assez, mon cher ami, mes dédommagements pour que vous vouliez ne pas me les faire attendre. Mon titre auprès de Mme Moreau est de commencer avec elle par des remerciements, et ce sont là les auspices sous lesquels

je place mon impatience de mériter d'elle quelque chose de votre bienveillance pour moi.

Agréez tous deux l'expression de mes plus sincères empressements.

Vichy, 7 juin 1851.

Vous voudrez bien, n'est-ce pas, me recevoir à résipiscence et laisser ma misère et ma pauvre vie de Paris intercéder pour moi? Je remonte la nuit des temps pour vous dire que votre souvenir n'avait nullement précédé le mien et que, restée quelque temps sans vous voir, j'ai envoyé chez vous, où il m'a été dit que vous étiez allé vous établir à la campagne. Je tiens à constater ces deux jalons qui montrent moins déserte cette route que j'aurais abrégée, si tout dans ces derniers temps ne m'avait manqué, le loisir et les forces. J'ai demandé plusieurs fois de vos nouvelles à des amis communs, mais ils se plaignaient de ne pas vous voir, et nous en étions réduits à l'unique plaisir de parler de vous. J'en ai eu un autre pourtant dans l'intervalle, c'est celui de vous faire connaître et dûment apprécier par quelqu'un qui en était digne. Le prince Albert de Broglie n'avait jamais rien lu de Saint-Martin; je lui ai prêté votre petit volume; son suffrage a été très-prompt et très-vif, mais au lieu d'aller au théosophe, il s'est uniquement arrêté sur vous, et s'est exprimé en des termes qui n'empruntent jamais rien à la banalité. J'ai promis à M. de Broglie, pour sa récompense, vos *Considérations*, et au préalable je les ai emportées pour les relire. Je ne puis admirer comme je le fais votre pensée si haute en elle-même, si soutenue, si dévouée aux vérités de

l'ordre le plus élevé, sans me demander ce qu'elle peut avoir à redouter comme gêne et entrave des vicissitudes actuelles? Certes je n'émettrais pas ce doute, si vous élaboriez une constitution, chemin court du bonheur des peuples. Cependant je me rassure, car ce que vous défendez, ce n'est pas même la portion de vérités qui se laisse modifier par le temps, c'est, au contraire, celle qui lui résiste toujours. Quant à la contradiction, rien n'en affranchit; à notre époque, il me semble qu'il y a encore plus d'ignorance, de préoccupations absorbantes que d'incompréhensions volontaires, et dès lors l'enseignement peut s'adresser avec succès à des gens qui ne savent pas même qu'il leur manque. Vous me trouverez sans doute trop optimiste, mais c'est encore la plus douce manière de se tromper dans ces choses humaines où personne n'est assez sûr d'avoir raison. Du reste l'atmosphère où je suis me servirait d'excuse; je n'entends parler que de succursales à établir, d'agrandissements d'églises, nécessités par une assiduité et une ferveur toujours croissante des populations. Si on prie si bien sur un point de la France, il y a de quoi la sauver sur tous les autres.

Je ne vous dis rien de moi : le temps court, les lieux changent, sans rien changer aux tristesses destinées à durer autant que nous. Soyez bien mon interprète auprès de Mme Moreau. Je compte retourner à Paris dans le courant de juillet, et elle me permettra de réclamer alors, je l'espère, la visite qu'elle me destinait. Recevez tous deux, en attendant, la bien sincère assurance de mon affectueux intérêt.

A MADAME LA MARQUISE DE LILLERS

NÉE D'ESTAMPES [1].

Paris, 18 novembre 1833.

Hélas ! sûrement, chère amie, j'ai beaucoup souffert ! Le moment douloureux et solennel arrivé, j'en fus saisie comme si depuis longtemps tout espoir ne m'avait point été ôté ; mais on s'attend à tout et l'on n'est jamais préparé à rien [2] ! La beauté, la sublimité de ses derniers moments ont répondu à la beauté de sa vie tout entière ; des sentiments dignes du Ciel, par leur généreuse élévation, par l'ardente pureté de sa volonté, et puis tout ce qu'il y a jamais eu de tendresse, de sollicitude, de chaleur dans une âme humaine, pour tout ce qu'il laissait après lui. Je n'ai jamais vu son esprit plus libre, plus aimable et encore heureux jusque dans le choix de ses expressions ; sa charité se versait sur tout ce qui l'entourait avec l'abondance et la rapidité d'une source intarissable. Son regard, à la dernière extrémité, suppléait à tout ce

[1] Ambroisine-Marie-Joséphine d'Estampes, marquise de Lillers.
[2] Voir sur l'abbé Desjardins, la note page 31.

que sa parole ne pouvait plus exprimer ; il a vécu jusqu'au dernier moment de cette double vie qui s'anime comme d'un même amour pour Dieu et pour les hommes. Ah ! chère amie, ce n'est pas la douleur qui prévaut dans un tel spectacle, ce n'est pas le sentiment d'une perte qui déchire et qui isole qui est le plus fort, dans cette lutte de la nature et de la grâce ; la souffrance ne cesse pas de se faire sentir, mais ce qui l'emporte c'est le haut enseignement qui nous est donné, c'est la vérité qui paraît éclatante et entière, c'est le néant de tout, hors de servir Dieu et l'aimer. Des larmes ne pourraient à elles seules honorer dignement une telle mémoire ; c'est par l'imitation des vertus à notre portée dans un tel modèle, que nos regrets et nos prières confondues peuvent être entendues, servant à la fois à notre avancement et à notre consolation. Chère amie, je puis vous dire tout cela ; je sais que vous m'entendez.

Adieu ; c'est bien de tout mon cœur que je vous embrasse.

Fleury, 29 septembre.

Vous avez bien raison de penser, chère amie, que c'est d'un tendre et sincère intérêt que je suis tous les détails que vous me donnez sur l'arrangement de votre intérieur. Ils sont doux et consolants. L'habitude et la régularité sont deux grands maîtres pour remplir les vides et pour apaiser l'amertume des souvenirs [1]. Il faut que tout s'enchaîne dans une vie

[1] Mme de Lillers avait perdu deux filles, la comtesse de La Fare et la comtesse d'Auteuil.

dépouillée, qu'elle marche comme toute seule sans secours de cette volonté, appelée ailleurs, hélas! par la nécessité des sacrifices. Des appuis, des intérêts vous sont laissés, ma pauvre amie, et vous en usez dans cet esprit de gratitude et de prudence qui fait qu'on ne veut pas peser sur les consolations du dehors, ni même les exploiter jusqu'au bout. C'est là, en jouir dans l'ordre; c'est là, reconnaître les bienfaits de Dieu, en ne négligeant aucune des réponses qu'il a mises en nous-mêmes. C'est ainsi qu'autour de vous chacun concourt librement à ce qu'on ne réussit jamais à imposer, et vous donne ces jouissances qui ne sont vraies que lorsqu'elles sont sincèrement offertes. Ce que vous me dites de M. votre fils me charme. Dans une si aimable disposition, il y a bien des choses de la piété, car elle commence à l'amour filial; il y a aussi véritable indépendance, puisqu'il sait si bien se passer des distractions du monde. Ce goût de la famille, qui peut être tout dans l'avenir, doit vous faire bien plaisir aussi.

Le temps est magnifique, et Fleury, le lieu pour moi où j'ai la chance non-seulement de me mieux porter, mais la certitude journalière d'être la plus heureuse. Le rhume de Mme de Pastoret est fini; elle commence à reprendre après la fatigue qui l'a tant éprouvée, et je ne demanderais à sa santé que l'égalité de son caractère. J'ai encore eu une fort aimable lettre de M. de Coriolis [1]; il est comme rivé à ses

[1] Charles-Louis-Alexandre, marquis de Coriolis d'Espinousse, né à Marseille en 1770, mort à Paris en 1841, avait épousé Mademoiselle d'Estampes, sœur cadette de Madame de Lillers. Au temps de la Restauration, lié avec MM. de Lamennais et

montagnes, et c'est une plus dangereuse concurrence que Toulouse.

Adieu ; nos pensées prennent trop souvent la même route pour ne pas se rencontrer.

Paris, 7 juin 1837.

Il me semble, bonne chère amie, que rien ne peut vous presser maintenant de parler ou d'agir ; vous êtes dans un de ces temps d'arrêt qui ne sont pas le repos précisément, mais une suspension d'action et presque de pensée. Le dévouement sur lequel vous comptiez a pris une autre forme, celle que les circonstances ont suggérée ; mais enfin il ne vous a pas manqué, et le moment de cette sollicitude acceptée ne serait pas celui d'y mettre de la mauvaise grâce ou de risquer de faire de la peine. En tout, vous me l'avez souvent entendu dire, il ne faut pas se hâter d'agir, il faut laisser les choses se développer comme d'elles-mêmes : moins nous nous en sommes mêlés, plus elles renferment de valeur ; rien peut n'être changé au dehors, et tout avoir marché au dedans. Il me semble même qu'il est avantageux que l'action du dedans précède toute modification extérieure, parce que c'est le fond de l'âme qui importe et que c'est là ce que Dieu voit et juge. Cette retraite dans laquelle vous allez vivre pourra vous être bien bonne ; ils sont bien précieux les moments qui expriment davantage l'intervalle désirable entre nos vaines préoccupations et nos dernières et seules vraies pensées !

O'Mahony, il comptait parmi les fondateurs et les collaborateurs de la presse monarchique et religieuse.

Vous voulez savoir ce que je fais ici, en outre de ces ennuyeux soins qui m'y ont fait venir. Je commence ma journée à quatre heures du matin, afin que le corps ne l'emporte pas trop sur l'âme; je marche entre tous mes exercices d'eau; je lis quand je puis, et je sauve pour travailler le plus de moments possible. Je me retire de tout, et hors un très-petit nombre de personnes que je vois une à une, je vis seule, beaucoup avec les excellentes sœurs de l'hôpital et mes bonnes gens de Vichy, très-anciennes accointances. Tout ce qui rappelle les salons m'est odieux; car je suis attachée à ma fontaine comme une huître à son rocher; cependant je veux bien les personnes, pourvu qu'elles me donnent leur face sérieuse ou souffrante. M[me] de Vence, dont vous me parlez, a les deux; aussi je la vois avec beaucoup d'intérêt [1]. Elle est fort agréable d'esprit et doit plaire beaucoup, malgré son abord froid. Tout cela, chère amie, va durer encore dix ou douze jours. Que de souffrances ont précédé la mort de M[me] de la Tour-Maubourg, et cependant combien elle a été ménagée par la Providence et par ses enfants, ayant pu mourir sans avoir su la mort de son fils [2]!

[1] Juliette d'Harcourt, fille du duc d'Harcourt et de Juliette de Tilliers, avait épousé le marquis de Villeneuve de Vence, maréchal-de-camp sous la Restauration.

[2] La marquise de la Tour-Maubourg, née de Tenelle, était morte presque en même temps que son fils aîné, le comte Rodolphe de la Tour-Maubourg. Une fille et deux fils lui survivaient la comtesse Andréossy, Florimond et Septime de la Tour-Maubourg. Tous deux ont été successivement ambassadeurs de France à Rome.

Adieu, chère amie ; je vous écris tard, et le plaisir de causer avec vous fait taire la fatigue d'une journée bien avancée déjà, — neuf heures du soir ! Je vous quitte pour m'aller coucher, après nous être recommandées toutes deux à la miséricorde divine.

Paris, 2 août 1837.

Chère amie, j'ai besoin de me dire que notre correspondance va se remettre à flot ; elle a été traversée par tous les genres d'obstacles. D'abord je suis arrivée malade et mon mari l'a été au point de m'inquiéter ; j'ai attendu instinctivement que vous fussiez seule, et puis je suis retombée trois ou quatre fois dans des malaises plus longs et plus pénibles encore que de coutume. Je dis tout cela à votre bon, si solide et si sincère intérêt ; j'en parle peu et encore beaucoup plus que je n'y pense. Que Dieu est habile même à nous distraire ! Quand le mal est grand, il vient nous en consoler, et lorsqu'il diminue on rentre dans une liberté bien douce et bien animée. Ah ! qu'il est bon le repos, quand ce repos est vraiment la paix ! Chère amie, c'est à cela qu'il faut viser, s'exhorter de tout son courage. Notre bon maître dispense le bonheur à son gré, mais il veut que nous travaillions à acquérir la paix ; il s'engage presque à l'accorder à nos efforts et surtout à nos sacrifices ; plus ils sont entiers, soutenus, plus ils portent en eux-mêmes la force et le calme. En général, parler ne sert pas à grand'chose, et dans une foule de circonstances il n'y a presque pas même à agir, du moins d'une manière directe : d'abord parce qu'on doit s'abstenir de faire de la peine lorsqu'on n'y est pas obligé de conscience, et aussi

parce qu'on s'affaiblit par la peine que l'on cause. Pourquoi n'étudieriez-vous pas au fond de vous-même la direction où Dieu vous veut? l'emploi qu'il attend des forces qu'il vous laisse, de l'activité prodigieuse dont il vous a douée? Ne dérangez rien autour de vous; laissez subsister tout ce qui existe, et, vous-même, frayez-vous au milieu d'intérêts, qui deviendront de puissantes consolations dès que vous ne voudrez pas vous appuyer sur eux, frayez-vous une voie, une marche qui vous soit propre et qui puisse manifester tous vos sentiments intérieurs. En ne regardant plus en arrière et en marchant toujours en avant, vous verriez, je crois, bientôt, chère amie, combien toute personne, toute chose prendrait sa véritable place, et tout ce qu'il y a eu de providentiel dans vos peines inattendues. Vous demandez à Dieu de vous attirer à lui! Chère amie, il ne fait pas autre chose dans ces mécomptes qui vous affligent, dans ces troubles qui vous inquiètent, dans l'absence même de ces consolations qui vous seront, si vous voulez, rendues au centuple. Ne reprochez pas au bon Dieu de vous avoir donné un cœur si tendre, si capable d'affection fidèle, profonde et inviolable : il ne vous avait donné ce cœur que pour lui-même, et quand il se détourne de son unique et véritable but, les douceurs se convertissent en amertume. Ne regrettez pas davantage de l'avoir reçu ce cœur si chaud et si sincèrement aimant; encore aujourd'hui il peut vous rendre bien plus qu'il ne vous a jamais ôté, seulement livrez-le sans partage et sans retour à celui qui vous le demande, en vous promettant de le garder dans une éternité de bonheur. Chère amie, imposons si-

lence à tous ces vains bruits d'un monde qui si tôt va disparaître pour nous ; tournons nos regards vers la félicité promise ; dites avec moi bien souvent ces paroles de l'Evangile : Seigneur, il se fait tard, demeurez avec nous. Il nous entendra, si ce vœu de nos âmes est sincère ; il viendra et ne nous quittera plus.

Paris, 21 décembre 1837.

Votre solitude, chère amie, porte en elle-même son plus cher trésor, et je conçois qu'il vous coûte de la quitter. Je ne dis pas seulement la paix, mais l'apaisement est un tel bien que tout ce qui le menace fait peur, et qu'on se trouve sans courage lorsqu'il s'agit de l'exposer ; on ne s'y déciderait jamais si on n'optait pas pour un autre bien, pour d'autres devoirs. Ecouter Dieu au dedans de soi, savoir le bien entendre, c'est la vraie science des âmes, à laquelle chaque jour doit les dresser davantage ; pour cela, elles n'ont qu'un moyen à employer, c'est d'imposer silence au tumulte intérieur, c'est de faire baisser la voix à tous les intérêts humains, d'abord de les forcer à parler bas, et puis d'arriver à les faire taire : alors, ma bonne chère amie, combien cette voix de Dieu au fond de nous-mêmes ne vient-elle pas à résonner claire, distincte et puissante ! N'oublions pas que, tant que nous sommes sur la terre, la miséricorde seule s'exprime à notre égard, qu'elle s'appelle justice ou clémence, qu'elle dispense la prospérité ou inflige la douleur. Tout vient de Dieu et tout ce qui vient de lui est marqué au coin du bienfait ; ne nous troublons pas de ses secrets desseins sur notre avenir : un cœur

qui souffre est disposé à redouter, à imaginer de nouvelles peines.

Ce retour à Paris vous coûte, et dans l'ébranlement qu'il vous cause vous croyez lire un pressentiment. Chère amie, cette inquiétude vague est un effet naturel des coups qui vous ont frappée; c'est la forme donnée par votre souffrance intérieure à ce qui l'émeut à l'avance, un fantôme, rien qu'un fantôme, je l'espère de tout mon cœur, mais un fantôme créé par un trouble douloureux. J'ai fait votre commission à Mme de Pastoret, qui me charge de vous offrir ses amitiés et de vous dire que la mère Saint-Benoît va très-bien, cure merveilleuse après l'état où nous l'avons vue [1]. Ce matin, en rentrant, j'ai cru reconnaître les filles de Mme de Bassompierre; leur profond deuil n'est rien auprès du deuil intérieur de leur excellente mère, malgré les consolations qu'elle retrouve dans les bons sentiments de M. de Bassompierre et l'espoir d'une réunion certaine [2]. Que de pertes, chère amie, n'avez-vous point faites encore dans cette année qui finit! Il faut mourir ou survivre : rien ne soustrait à cette loi-là.

[1] La mère Saint-Benoît, religieuse de l'ordre des Augustines, que Mmes de Pastoret et de Lillers avaient connue ainsi que Mme Swetchine à l'Hôtel-Dieu, en allant visiter les pauvres femmes malades. L'œuvre de la visite des hôpitaux est l'une des plus anciennes de Paris.

[2] Claire-Rozeline-Chantal de Villeneuve de Vence, marquise de Bassompierre. Mme de Bassompierre avait perdu en peu d'années cinq garçons, qui donnaient à son cœur et au nom de Bassompierre les plus légitimes espérances. L'aîné de ses fils était âgé de onze ans et fit sa première communion sur son lit de mort; le plus jeune fut emporté par la contagion du choléra de 1832,

Paris, 6 juin 1838.

J'ai eu votre petit mot du 4, chère amie, et si je vous avais écrit comme j'ai pensé à vous, je vous aurais bien prévenue. Dans les dispositions tristes, les premiers moments d'une arrivée sont pénibles; les habitudes ne sont pas encore prises, les journées sont décousues, et dans ces lacunes vient se placer tout ce que l'occupation et la volonté positive doivent distraire ou bannir un peu plus tard. Ne cessez pas de le croire, bonne chère amie, la paix reviendra, d'abord par le premier et le plus excellent des baumes, et puis aussi par l'ascendant des accessoires qui lui vont si bien : la vie de famille et la vue de cette belle et si calme nature qui, jour par jour, heure par heure, apaise notre agitation intérieure. Il faut, dans les commencements, ne pas trop demander à soi-même, se laisser faire par le repos animé des objets du dehors, et puis quand un peu d'équilibre est rétabli, la volonté doit se porter sur les endroits faibles et réparer toutes les brèches faites par l'ennemi. Je crois, chère amie, que ce qui

qui avait atteint sa nourrice. Ils étaient les derniers petits-neveux du maréchal de Bassompierre, et les descendants directs de son frère qui seul avait eu des enfants. Mme de Bassompierre, devenue veuve à la date de cette lettre, a couronné des épreuves si peu communes par l'épreuve suprême d'une maladie et pour ainsi dire d'un martyre de deux années qui ne put vaincre un seul instant son courage chrétien. Elle a été enlevée dans l'hiver de 1861 aux deux filles qui lui restaient : la marquise de Pins et la marquise de Chantérac. Elle avait perdu le 22 février 1847 Claire de Bassompierre, comtesse d'Hunolstein.

aide beaucoup aussi, c'est une vie méthodiquement réglée, bien distribuée de manière à soulager les forces en les occupant toujours sans les fatiguer. Ce qu'il faut, c'est Dieu toujours présent, et puis des moments fixes où l'on va à lui comme si on n'y était pas toujours. Avec lui, comme de la source unique et éternelle, découle tout ce que nous devons aimer, tout ce que nous pouvons aimer pour notre bonheur comme pour notre salut; voilà les seules eaux qui ne tarissent jamais.

Je ne suis pas mal depuis ces derniers jours. M. Lacordaire est à la campagne, et je retourne à Saint-Thomas, où j'ai été presque surprise la première fois de ne pas retrouver la paix silencieuse et recueillie de ma petite chapelle. Vendredi, M. Lacordaire revient, et nous le gardons jusqu'au 1er juillet, où il va à la Roche-Guyon. Il ne demanderait pas mieux que de s'employer à ce que vous désireriez; il est fort attaché et reconnaissant à la princesse Borghèse, et serait sûrement très-heureux d'un moyen de le lui exprimer. Mais, chère amie, que peuvent les hommes à ces ébranlements du cœur, à ces remuements de fond en comble par lesquels une âme se trouve comme renouvelée? Il y a bien, pour cette œuvre des œuvres, des gens dont Dieu se sert davantage, qui sont comme son prête-nom, mais au fond c'est lui qui agit et lui tout seul. Voilà pourquoi nous pouvons servir les autres avec efficacité seulement comme nous nous servons nous-mêmes, c'est-à-dire par la prière, que toutes les promesses de Dieu nous montrent si puissante sur sa sainte volonté.

Dites-moi bientôt comment vous êtes; ménagez-

vous bien; ce que vous avez est toujours inflammatoire, et je pense qu'il faut combattre cela par le régime. Adieu; je vous embrasse du fond de mon cœur.

Paris, 14 juin 1838.

Ce matin, chère amie, dans ma petite chapelle, parée et resplendissante, j'ai bien pensé à vous. L'année chrétienne est une fête perpétuelle, c'est une couronne de grâces et de bienfaits, et quand on songe au triste et sombre cercle que font parcourir les anniversaires de cette pauvre terre, on a l'avant-goût de tout ce que le ciel nous promet. Pensons-y, chère amie, pensons-y pour le désirer, pour espérer beaucoup. La foi nous est donnée pour nous rendre présentes les félicités qui peuvent être notre partage, et c'est parce que nous nous en laissons distraire que nous sommes si souvent accablés sous le poids du présent.

Votre visite à l'hôpital a dû vous être bien douce; vous y avez été bien-venue, comme vous êtes regrettée à l'Hôtel-Dieu [1]; rien ne change, rien ne s'efface dans ces rapports-là : dans tout ce qui vient de Dieu, toujours un peu d'éternité se mêle. Que la paix vous soit rendue, que vous arriviez à la posséder, et vous serez étonnée du nombre de consolations et des vraies jouissances dont la bonté divine remplace les fausses

[1] Les dames associées à l'œuvre de la visite des malades se partagent entre les divers hôpitaux de Paris, selon les besoins et les circonstances. Quand les charitables visiteuses se trouvent en nombre plus que suffisant sur un point, elles se portent sur un autre moins favorisé.

joies. Ce qu'il faut seulement, c'est que notre âme soit tranquille et purifiée; alors elle reflète comme une glace le firmament où un jour il n'y aura plus de nuit. Ces dix jours de solitude vous avaient fait déjà du bien; je ne sais rien qui la vaille: après les longues contraintes, il semble que l'âme se détend, qu'elle reprend son élasticité et sa vigueur, comme le corps quand il a été longtemps comprimé. Usez, chère amie, de ces premiers moments de bien-être pour remercier notre maître et pour l'interroger; c'est ainsi qu'il nous parle, et qu'il faut l'écouter pour savoir les sacrifices qu'il attend de nous. Les vôtres, chère amie, ont été tout tracés, puisque vous n'avez pris l'initiative sur rien; il n'eût pas dépendu de vous de donner une autre direction à votre sort. Votre cœur plus satisfait eût-il été aussi capable de recevoir ces grands enseignements qui sont la véritable science de la terre et du ciel? Chère amie, tâchez d'entrer, de pénétrer plus avant dans les vues providentielles; voyez à travers votre vie l'avenir qu'elles vous ont préparé; jamais un cœur ne fut plus tendre, plus constant que le vôtre, et c'est précisément à cause de cela que vous êtes blessée dans ce qu'il y a de plus sensible. C'est sur ces cœurs-là que Dieu fait valoir davantage ses droits; ils lui appartiennent, et par les voies souvent les plus détournées il les amène à n'être plus qu'à lui. Songez que sa munificence est telle, que le don de quelques années, de quelques mois, de quelques heures, si elles sont dernières, comptent comme le don de toute une vie! Chère amie, amassons durant ce peu de jours qui nous restent, et donnons tout si nous voulons être riches un jour.

Paris, 22 juin 1838.

Vous êtes mille fois bonne, chère amie, de vouloir que je vous parle de ma santé. Elle va mieux; cette douleur au cœur est rentrée dans l'accidentel. Ce sont encore-là les moindres maux; à mesure que l'on avance la vie se fait plus difficile et se dépouille bien péniblement. Je viens pour ma part de perdre un ami, amitié de trente années qui ne s'est jamais démentie. Vous vous rappellerez peut-être d'avoir vu chez moi le comte de Divonne, le beau-père de Mlle de Vence [1]? Il vient de mourir chez lui, à Divonne; ses souffrances étaient arrivées au point qui fait regarder comme une générosité de la Providence de les avoir abrégées; au milieu de cruels supplices, son cœur était resté bien tendre pour moi, et peu de moments avant de perdre connaissance, il m'en a donné de touchants témoignages. Voilà ce qui en est de nous, chère amie. Nous savons tous cela et nous l'apprenons sans cesse!

M. Lacordaire vient de partir pour une absence qui doit durer un mois. M. Bautain est de passage ici à son retour de Rome, où le Pape l'a fort accueilli. Du reste la société diminue chaque jour; mais cela ne vous fait pas grand'chose, chère amie, et à moi non plus. Si je pouvais choisir, c'est votre solitude que j'envierais; chaque jour son besoin croît en moi, et j'ai peine à concevoir comment entre la vie et la mort on n'est pas désireux de mettre un intervalle,

[1] Le comte La Forêt de Divonne, maréchal-de-camp et pair de France sous la Restauration, avait émigré en Russie.

comme le crépuscule entre la nuit et le jour. Vous ne vous y méprendrez pas : la nuit comme je l'entends ici n'est pas la mort.

Paris, 28 juin 1838.

Ma bonne chère amie, soyez tranquille, votre lettre est brûlée; ne doutez jamais d'un soin que je regarde comme un vrai devoir. Elle était bien touchante cette lettre! et c'est un attendrissement respectueux que fait éprouver tant de simplicité et de candeur. Il suffit d'un souvenir, d'une impression fugitive, pour ramener l'irritation; mais aussi, il ne faut qu'un regard vers Dieu pour rendre à notre pauvre cœur la céleste paix. Dans les épreuves Dieu ne travaille qu'à nous rendre sensibles les enseignements trop longtemps négligés; mais à peine nous avons entendu sa voix, compris le sens du mouvement qu'il nous imprime, qu'il a plus hâte de nous faire grâce que nous n'en avons d'être pardonnés. La peine que nous avons à nous réduire intéresse sa bonté, parce que cette peine est la mesure de la grandeur de l'obstacle qui nous arrête. La légèreté n'a pas à faire de si grands sacrifices; aussi ses pas plus rapides sont-ils moins solides. Ne cessons de voir, en remontant tout le cours de notre vie, à quel point Dieu nous a cherchés, par quelle secrète et adorable Providence tout s'est combiné de manière à nous démontrer la vérité de ces préceptes et le néant de tout ce qui s'en écarte. Chère amie, quand on sait bien cela, on sait tout; alors il n'y a qu'à appliquer ces deux principes aux choses de la vie, pour quitter toujours davantage ce qui nous quitte et

nous donner toujours davantage à celui qui nous a attendus.

Je suis aise que vous soyez mieux, malgré ce temps humide dont la fraîche Normandie n'a jamais besoin.

Paris, 18 juillet 1838.

Chère bonne amie, c'est par de l'attention à chaque détail qu'on sauve du temps, ce temps si précieux par ce qu'on peut en faire; c'est comme l'économie des sous, la seule qui épargne. La catastrophe de la pauvre jeune fille frappée de la foudre sur son âne a dû bouleverser les témoins les plus indifférents; et pour les malheureux parents, quel coup à jamais déplorable! L'étonnant est qu'on y survive, de raison ou de cœur. Cela aura rouvert vos plaies, ma bien chère amie; quand on a été frappé comme vous, on fait écho à toutes les douleurs. Une circonstance d'intérêt commun m'a valu la visite de M. Polydore de la Rochefoucauld [1]; je l'ai trouvé très-bien, agréable, simple et doux.

Je vois dans vos deux lettres, auxquelles je réponds à peine, qu'il y a de l'amélioration dans votre fait; conservez cela soigneusement, chère amie; pourvu que l'on ne perde pas le terrain conquis, on avance toujours. Conservez-vous avec non moins de vigilance dans cette douceur d'âme qui appartient naturellement à la vôtre et qui peut s'allier à beaucoup de fermeté; méfiez-vous de toute disposition contraire : la force que l'on puise dans la rancune, dans l'irritation, n'est jamais que de la faiblesse déguisée. Les dispositions

[1] Fils du comte Alexandre de la Rochefoucauld.

mauvaises en elles-mêmes ou imparfaites n'amènent pas le bien, et c'est à la réforme de ces mouvements inquiets et mobiles comme la nature que s'attachent les vrais progrès.

Adieu, chère bonne amie ; à bientôt, j'espère.

Paris, 30 juillet 1838.

Chère amie, je crie après mon temps qui se perd, comme un avare après ses écus. Si je parviens à obtenir de mon mari une retraite de deux mois dans quelque banlieue, comme Chantilly ou Fontainebleau, je me trouverais ensuite en mesure de me présenter à Saint-Thomas au premier dimanche de l'Avent. Vraiment, je crois qu'il faut être femme pour savoir à quel point le repos, la retraite et le silence peuvent être nécessaires ; c'est le tissu délicat de nos fibres qui nous vaut cela, et surtout ce besoin d'appui qui passe du visible à l'invisible.

Chère amie, je vois que petit à petit vous avancez dans la paix et que vous mettez à la conserver tout le soin que vous avez mis à l'acquérir. Je crois vraiment que tous les autres progrès sont là. Qui voudrait manquer à Dieu dans la liberté et l'entière possession de son esprit, de son cœur, de son âme? qui même en serait capable ? Ce sont le trouble, les nuages qui nous empêchent de le voir, les mille et un fantômes qui s'interposent entre lui et nous, qui causent presque toutes nos erreurs et toutes nos fautes. Voilà pourquoi les consciences délicates fuient le monde ; pourquoi il est incompatible avec les conseils évangéliques : on sent que le devoir seul d'y rester nous y protège, et qu'un choix qui expose tant, s'il est libre, ne sau-

rait manquer d'être répréhensible. Aimez donc votre chère solitude, comme j'aime celle que je rêve, mais tout en regrettant qu'elles ne soient pas placées l'une près de l'autre.

Adieu, ma bonne chère amie; écrivez-moi toujours, et, sûre de ma bonne volonté, laissez-moi vous répondre quand je le peux.

Chantilly, 24 septembre 1838.

Bien m'en a pris, chère amie, de ne pas m'éloigner davantage : à peine étions-nous installés ici depuis huit jours, qu'une lettre de mon neveu de Munich m'apprit qu'il venait d'obtenir un congé de cinq semaines avec la permission de les passer près de moi. Ce cher enfant, l'aîné des enfants de ma sœur, il y avait huit longues années que je l'avais vu; vous jugez quelle joie quand je vins à l'embrasser! Il est venu ici immédiatement, et il doit y revenir après quelques courses que j'ai imposées à son admirable talent pour la peinture, et puis je le suivrai, afin de ne rien perdre de sa chère présence et de ne pas le priver en même temps de tant d'objets qui l'intéresseront à Paris. Voilà comment le bon Dieu a traité mes projets de retraite et de repos! Il me donne, il est vrai, de la joie en place, et certes il n'y a pas à se plaindre; mais, comme je vous le disais, il vient sans cesse quelque chose à travers mes projets : tantôt une surprise agréable, tantôt un croc-en-jambe, mais toujours autre chose que ce sur quoi j'avais compté. Mon pauvre enfant ne pourra guère dépasser le 20 du mois prochain; il est probable et même presque arrêté qu'à cette époque nous vien-

drons encore ici un mois. Mon mari ne s'y ennuie pas du tout, s'y plaît presque, moyennant une lecture d'une heure que je lui fais le matin, que nous renouvelons le soir, moyennant une lectrice qui occupe une troisième heure, et des promenades faciles et belles dans ce séjour protégé jusqu'ici par un temps presque également beau. Les jours passent de cette manière vite et doucement, et la liberté que j'y ai en comparaison de Paris est si grande, que c'est à la lettre la clef des champs. Ma santé s'en trouve bien ; je ne dors ni mange davantage, et pourtant je me sens beaucoup plus forte ; ce que j'attribue au grand air, par une observation toujours constatée.

Vos tristes prévisions sur la santé de cette pauvre jeune femme me frappent beaucoup ; quel malheur encore serait celui-là [1] ! Toujours la blessure ouverte et cachée au fond des prospérités, et la souffrance distribuée de telle façon que par les dispositions personnelles elle devient plus poignante ! Et comme on sent que cette souffrance est le langage mystérieux de la Providence, qu'il n'y a jamais qu'à en chercher le sens !

Adieu, chère amie ; votre lettre m'est fort exactement arrivée ; les facteurs ont plus d'esprit que qui ce soit.

Paris, 22 octobre 1838.

Quel siècle, chère amie, que je ne vous ai écrit ! Mais je suis en jouissance de mon neveu, en l'air

[1] Marie-Louise-Alexandrine Borghèse, mariée à Henry-Victurnien de Rochechouart, comte de Mortemart, mourut en effet le 18 décembre 1838.

comme ses vingt ans, à la différence près qu'il a bientôt rattrapé le temps qu'il me donne, et que moi, une fois désheurée, tout le reste de ma journée est un pillage. Il ne faut pourtant pas que je vous dise trop de mal de ce cher garçon ; d'abord je suis liée par la joie que me donne sa présence, et puis par le charme de son esprit et de son très-aimable caractère. Ce cher enfant a vingt-six ans, il a un admirable talent pour la peinture et le sentiment des arts à un très-haut degré. Vous voyez, chère amie, que je vous parle en mère et même en grand'mère, et il n'en faut pas moins me croire sur parole, un peu d'illusion ne faisant pas tort à la vérité [1]. J'ai profité de mon mieux de ce bon temps, et à présent je jouis de mon reste ; sans trop oser m'enquérir du jour du départ, je sens qu'il ne peut être éloigné, et cela met déjà mon bonheur à la sourdine.

Pour ne pas vous en avoir rendu compte, je n'ai pas oublié la commission que vous me donniez de savoir de M[me] de Pastoret ce que devenait la mère Saint-Benoît. J'ai donc appris qu'elle quittait définitivement l'Hôtel-Dieu, à moitié abattu, pour aller comme supérieure de l'établissement à l'ancien hospice des Orphelins, faubourg Saint-Antoine. Cette maison devient une succursale, et recevra de trois à quatre cents lits. La mère Saint-Benoît regrette beaucoup ce déplacement, mais M. Desportes lui rend, à

[1] Le prince Grégoire Gagarin, aide-de-camp-général de l'Empereur, est aujourd'hui vice-président de l'Académie des beaux-arts à Saint-Pétersbourg, sous la présidence de la grande-duchesse Marie.

ce que croit Mme de Pastoret, un vrai service en la replaçant dans une maison qui n'est pas menacée d'une ruine prochaine, comme le sont les restes de l'Hôtel-Dieu.

Je sais, chère amie, que vous avez eu des nouvelles de Mme de Ségur par elle-même. Le fond de souffrance avec ses hauts et ses bas est inévitable à nos âges ; le tout est de n'en pas prendre trop de soucis, car nous n'y pouvons presque rien. Il n'en faut pas dire autant de cette autre santé dont le soin nous est confié, de ce salut que Dieu lui-même ne peut opérer sans notre fidèle coopération. M. de Coriolis serait-il avec vous ? Dans ce cas, je vous prierais de me rappeler à lui. J'espère qu'il se fera moins sauvage cet hiver ; un peu de distraction est plus nécessaire aux hommes qu'aux femmes, par cela même que leurs occupations les appliquent davantage. Adieu.

Paris, 23 novembre 1838.

Vous êtes toujours en disposition de me pardonner, ma bonne chère amie, et vraiment j'y ai plus de droits chaque jour ; quand les forces sont en décadence, tout contribue à les diminuer, la joie comme la tristesse, le mouvement comme un trop long repos. Je l'ai bien éprouvé ! Cette présence de mon cher neveu a fait place à une grande fatigue, et n'ayant pu aller chercher du repos à la campagne, mon malaise va toujours croissant. Tout à peu près pour moi est forcément suspendu, et c'est triste quand l'activité s'appliquerait à des intérêts chers et réels. Bien des tristesses vous ont atteinte dans l'intervalle ; que de

circonstances pénibles et frappantes! Jamais les avertissements que nous recevons sans cesse n'ont eu un caractère plus propre à démontrer le néant de la jeunesse et de la santé : Mme de Talaru [1] ! la duchesse de Broglie, dans toute la force de l'âge ! et cette jeune Mortemart pour laquelle on craint tant! Vos inquiétudes sur elle ont précédé celles de tous les autres encore, et votre cœur de mère peut mesurer à l'avance l'affliction de cette autre pauvre mère menacée. Il y a de l'inattendu, plus d'inattendu encore que de coutume dans les événements de ce moment, jusqu'au duc de Fitz-James, dont on n'eût jamais supposé la mort subite, et dont le corps semblait devoir opposer une si vigoureuse résistance à la destruction [2] !

Nous avons repris notre train d'hiver pour quelques personnes chaque soir; cette manière de terminer la journée est celle que mon mari préfère;

[1] Le marquis de Talaru avait épousé en premières noces la comtesse de Clermont-Tonnerre, née de Rozières-Sorans, veuve du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre, membre de l'Assemblée constituante. M. de Talaru épousa en secondes noces Mlle de Sorans, nièce de sa première femme, et à laquelle il survécut également.

[2] Le duc de Fitz-James, ami personnel du roi Charles X, était demeuré à la Chambre des pairs sur le désir du roi, en vue du procès des ministres. Il se retira de cette assemblée quand il crut que, par la suppression de l'hérédité, elle avait perdu une des conditions principales de son indépendance. Son talent d'orateur était égal à la noblesse chevaleresque de son âme et à l'énergie de son caractère. La ville de Toulouse, après sa retraite du Luxembourg, se hâta de l'envoyer à la Chambre des députés; et il occupa avec le même éclat cette seconde tribune, jusqu'au jour où une mort inattendue vint le frapper en pleine vigueur, quoique dans un âge déjà avancé.

mais ce qui lui est encore de plus grand secours, c'est la présence de Raymond et de ses enfants. Dans l'âge avancé on a besoin de trouver des consolations, pour ainsi dire, comme sous la main.

Adieu, ma chère amie; il est près de minuit; j'ai voulu fermer cette lettre ce soir afin d'être plus sûre de la faire partir. Je ne sais rien de si traître pour la veille que le lendemain.

Paris, 1er décembre 1838.

Chère amie, se crisper, s'irriter, se raidir, ne vaut jamais rien, et encore moins dans des circonstances où la simple bonté se montrerait attendrie; ces partis-là s'essayent et ne se soutiennent pas : leur moindre inconvénient est une inégalité qui confirme les autres dans l'idée qu'on est déraisonnable. Croyez-moi, ce qu'il y a de mieux et peut-être ce qui est seul bien, c'est de se montrer douce, simple, naturelle, disposée à offrir des consolations et soigneuse d'en élever le motif, écartant toute arrière-pensée, tout retour sur soi-même. En présence d'un cœur qui souffre, il ne faut faire place qu'à Dieu, et si on veut toucher, se bien oublier. Pour en arriver là, chère amie, je ne crois pas du tout qu'il faille détruire l'affection dans son propre cœur; en général on n'aime pas trop, mais on aime mal, c'est-à-dire que la tendresse, le dévouement ne sont pas assez désintéressés. La science de l'esprit c'est de découvrir tous les piéges que la secrète recherche de nous-mêmes nous tend, comme la grande science de l'âme est de combattre les ennemis que cette personnalité nous suscite et de nous les faire vaincre. Abnégation de nous-mêmes : c'est à ce prin-

cipe simple que nous devons réduire nos efforts ; dans ce principe unique se trouveront vaincues toutes nos difficultés et se trouveront affranchies toutes nos servitudes. Se compter pour rien, c'est difficile, me direz-vous ; mais les saints ne sont devenus saints qu'au moyen de ce généreux mépris, de cette indifférence pour eux-mêmes ; et puis, chère amie, voyez combien cette vertu, qui est de toutes les situations et de tous les âges, appartient en particulier au nôtre déjà si avancé, si rapproché du moment où dans le sens le plus positif il faudra tout quitter ! Ne croyez pas qu'il nous faille nécessairement obéir à notre nature : Dieu nous crée faibles, mais il nous donne tous les moyens de devenir forts, et le secours qu'il dépose en nous est le talent qu'il faut que nous fassions valoir.

Adieu, ma bonne chère amie, je serai bien contente de vous embrasser.

Vichy, 13 juin 1839.

Chère bonne amie, j'aurais sûrement pris les devants pour vous rassurer sur moi, si mon mari ne m'avait remplacée près de vous. Ma première lettre ne lui parlait que de torrents, de pluie et de vent du nord ; mais la seconde lui montrait les éléments radoucis, toutes les fontaines favorables, enfin le plus complet changement de décoration. Tous les voyages du monde sont fatigants et surtout celui de la vie ; mais quand on approche du point d'arrivée, qu'on l'entrevoit, qu'on en a comme l'avant-goût, on se réconcilie même avec les mauvaises auberges et les plus mauvaises routes.

Enfin, Mme votre belle-fille est mieux ! Je désire

bien qu'elle se rétablisse; car c'est tout le bonheur de M. votre fils et la pierre angulaire de votre sécurité humaine. Nous sommes si affranchies, nous nous sentons si libres et si légers lorsque, tranquilles sur les autres, nous n'avons à porter que notre propre poids! Et ce bagage personnel, il faut, chère amie, l'alléger chaque jour, le réduire toujours afin que notre essor soit plus rapide. Ce qui vous attend à Gruchet[1] me paraît bien désirable pour vous ; d'abord la famille, qui est la raison de votre préférence, puis des pauvres, le ciel, les bois, la mer et Dieu par-dessus tout! Il n'y a pas de souvenirs tristes, d'impressions attristantes, de regrets qui ne soient doucement bercés par ces consolations vraies, consolations qui sont à la fois un présent de la miséricorde par excellence et un gage de ses grâces à venir.

Adieu, ma bonne chère amie, ou plutôt bonsoir, je vais me coucher : démonstration que je renouvelle bien des fois avant de dormir.

Vichy, 4 juillet 1839.

Chère bonne amie, j'adresse cette lettre à Gruchet, vous y supposant, surtout parce que j'aime à vous y savoir parcourant du soir au matin et du matin au soir une suite de pensées ou d'actions utiles. Des troubles vous poursuivent; mais c'est ainsi qu'il arrive : rien ne se ressemble dans la vie, pas même ses peines! Et comme nous avons besoin de différents genres de courage et de patience, les choses

[1] Habitation de Mme la marquise de Lillers, près de Bolbec, en Normandie.

extérieures revêtent aussi des formes différentes pour nous y exercer. Notre misère seule ne change pas, et celle-là il faudra la porter jusqu'au bout ; heureusement en regard d'elle, la miséricorde céleste reste aussi toujours la même. Sans cesse notre repos est la proie des hommes et des événements; il n'en est pas de même de la paix, que nous devons demander et que nous pouvons ne jamais perdre ; avec elle on peut souffrir beaucoup, mais du moins posséde-t-on cette fermeté calme qui nous fait sentir que dans cette disposition-là nous souffrons utilement.

Je ne puis encore rien vous dire de précis sur le moment de mon retour, sinon que j'en suis pressée à cause de mon mari qui a la bonté de me rassurer cependant sur sa solitude. Je pense que huit ou dix jours encore me suffiront, et je retournerai alors bien vite à Paris, dont je ne bougerai plus d'après toute probabilité. Mme de Nesselrode est à Baden ; si elle ne peut venir me voir à Paris, peut-être pourra-t-elle me donner un rendez-vous rapproché. Ce qui est plus probable, c'est qu'elle fera une trouée à Paris et ne voudra pas me déplacer. J'ai encore bien davantage la certitude de voir sa fille, ma chère Hélène, qui est à Ems, et m'annonce sa bonne venue. Tout cela serait charmant si, au lieu des murs calcinés et du pavé de la rue Saint-Dominique, nous pouvions mettre toutes ces consolations sous de beaux ombrages ! De l'été si confiné de l'année dernière, il m'est resté assez fâcheuse impression.

Adieu !

Versailles, 10 octobre 1839.

Chère amie, la date de ma lettre vous fera plaisir pour moi. Mon mari est venu m'installer ici sans vouloir s'y transporter ; il trouve que c'est trop court pour un déplacement, et il a raison.

Je crois M. Hamelin très-bien [1] ; j'ai passé chez lui et l'ai exhorté au nom de ses chères ouailles à prendre soin de lui. Quant à notre clergé de Saint-Thomas, il est en prospérité ascendante. Notre vénérable curé se remet [2], M. Serres se promène, M. Laurichesse marie, M. Sarrel engraisse, M. Portal voyage ; enfin je ne sais guère que notre sacristain, M. Léveillé, qui soit resté immobile et égal à lui-même.

Adieu, chère amie, ne soyez pas inquiète d'Emmanuel ; il faut être Arabe ou Egyptien pour être belliqueux : les Turcs même sont encore trop européens pour cela [3]. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 5 septembre 1839.

Chère amie, je vous ai laissée en suspens parce que j'y étais moi-même. Les choses qui font plaisir éprouvent les forces comme celles qui font peine ; ce qu'il me faudrait dans l'intervalle, ce sont les limbes ! Au milieu de mes préoccupations person-

[1] Curé de l'Abbaye-au-Bois, aujourd'hui curé de Sainte-Clotilde.

[2] L'abbé de la Tour.

[3] Emmanuel de Coriolis, neveu de Mme de Lillers, était officier de marine et servait à bord du *Santi-Petri*, au moment où l'on crut qu'un conflit européen allait éclater en Orient, à propos des différends survenus entre le Sultan et le Pacha d'Egypte.

nelles, je ne perds pas de vue les vôtres, d'abord vous, avec ce monde entier, immense que nous portons au dedans de nous-mêmes, et puis les objets de votre sollicitude. Je vous assure que le *Santi Petri* n'a pas viré de bord ou changé de voiles sans que je m'en sois préoccupée. Il paraît toujours très-probable aux gens qui savent plus qu'ils ne sentent, que les choses continueront à se passer en pourparlers et en douceurs : contre l'humeur violente, rien de tel que de gagner du temps; et l'échange de notes diplomatiques sur une distance si grande en mange beaucoup. Tout en cherchant à vous rassurer, je conçois très-bien que vous ne vous rendiez pas aussi accessible au raisonnement que les faiseurs de protocoles, et qu'une menace de danger pour l'enfant de votre chère sœur vous semble l'équivalent du danger même.

Adieu, chère bonne amie; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 6 novembre 1839.

Chère bonne amie, vous me croyez plus contente que je ne le suis encore; l'excellente amie que j'attends n'est point arrivée, mais c'est un contentement retardé. D'une autre part, humainement, nous sommes préoccupés beaucoup par de terribles désastres qui ont frappé nos terres; la récolte a manqué en totalité, les semences pour les seigles de l'année prochaine ont péri également par la continuité des pluies qui ont succédé à la sécheresse, ce qui fait que nous n'avons rien moins que deux années de revenu compromises. Et avant de penser à nous, il faut pen-

ser aux paysans dont les blés sont également perdus, et qui n'ont dans notre pays d'autre bourse que celle de leurs maîtres! Je m'ingénie à toutes les réductions possibles, non pas seulement parce que c'est toujours autant d'ôté à ses propres embarras, mais aussi pour entrer d'action dans la voie que Dieu nous ouvre, et qui trouve en moi une si facile soumission. Vous ne me dites pas encore le moment de votre retour, mais je comprends bien que vous n'en soyez pas pressée, que la sollicitude de M. votre fils d'une part, de l'autre les bienfaits d'une douce retraite vous retiennent; les tristesses, quand elles n'ont rien du trouble et de l'insoumission, vont si bien au silence de la campagne et même à son deuil au soir de l'année! C'est-là qu'on voudrait passer tous les anniversaires que l'on pleure et qu'on chérit, et là aussi, avec les douleurs, repasser devant Dieu tant d'appels de son amour!

Voilà bien des jours que je n'ai vu M. de Quélen. A Conflans, le nombre des visiteurs étant moins considérable, on bravait davantage la crainte de le fatiguer; ici, la concurrence fait que je n'ose même pas me présenter, inquiète de la bonté même qu'il a toujours mise à me faire entrer. Cette menace continue de danger est une vive peine pour moi. Ce n'est pas la vénération seule qui m'attache à Mgr l'archevêque, c'est aussi la reconnaissance; et dans cette chapelle dont je lui dois le principal bonheur, c'est de toute mon âme que je prie pour lui. La moins bonne part n'est pas pour ceux que Dieu rappelle à lui sous de tels auspices.

Vichy, 21 juin 1840.

Ma bonne chère amie, j'ai eu hier votre petite lettre du vendredi. Je suis bien aise que tout se soit passé sans explication et sans accroc, simplement, rondement, avec ce désintéressement de soi-même qui triomphe de toutes les difficultés. Les résolutions purement humaines n'ont jamais ce caractère-là ; elles semblent quelquefois plus héroïques, plus tranchant dans le vif, mais ce n'est qu'en apparence, et l'on est tout étonné de voir le plus léger coup de vent renverser ces magnifiques ouvrages. Pour nous, chère amie, qui voulons ne bâtir qu'avec Dieu, avançons en humilité, en patience et en douceur, ne recherchant et ne fuyant rien de ce que les circonstances extérieures amènent naturellement. Qu'est-ce qui fait donc qu'il n'y a que les chrétiens qui se transforment et s'améliorent !

Le gain du procès de Mme *** est une grande chose pour leur existence mondaine ; il pourrait exciter leur reconnaissance, mais il est bien rare que la prospérité ait un autre résultat que celui d'étourdir et de distraire. La révocation de M. Affre, rêvée par les bonnes têtes dont vous me parlez, ne demanderait pas moins, je crois, pour être possible, qu'un jugement motivé sur quelque énormité. Je vous avoue que je crains peu les colères des salons pour un évêque ; la division de son clergé est toujours un malheur, mais, dans la circonstance actuelle, cette division eût été inévitable, et parmi les opposants, j'en sais déjà de ramenés par les sentiments les plus vertueux, ce qui ga-

gnera de proche en proche si notre nouveau pontife fait preuve de la sagesse, de la prudence que je lui crois, et de la générosité dont je l'ai vu capable dans des circonstances non moins pénibles. Prions, chère amie, et ne voyons jamais que Dieu dans les choses de Dieu. Si notre pauvre archevêque, que je pleurerai toujours, voyait les trames que l'on ourdit en son nom contre son successeur, il serait loin de jouir de tels témoignages d'affection; il y verrait ce qu'il entrevoyait quelquefois avec douleur chez les siens, c'est-à-dire la politique passant avant la religion; mais ceci n'est que pour la société, car dans l'opposition du clergé, à de rares exceptions près, il y a tout autre chose que de la politique.

Vichy se peuple à vue d'œil; il m'en revient toujours quelque chose malgré ma vie de récluse. Parmi les personnes annoncées M. Lajard était celle que j'aurais vue avec plus de plaisir [1]; mais l'Institut le retient, et il est retardé probablement pour plus de trois semaines. Chère amie, on me mande de Paris d'obtenir de votre obligeance admission à une de vos croisées pour le feu d'artifice des fêtes de juillet. C'est s'y prendre de bonne heure, comme vous voyez; mais je ne veux pas l'oublier, et je vous engage à faire de même et à m'envoyer un billet pour votre portier qui lui permettra d'admettre Mme Swistounoff et sa fille; vous me ferez bien plaisir, et aussi de faire que nous n'y pensions plus. Adieu.

[1] M. Félix Lajard, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était un savant aimable et modeste. Il est mort à Tours en 1859.

Paris, 6 août 1840.

Ma bonne chère amie, tous les bruits de guerre de ces derniers jours ont dû vous troubler en proportion du retentissement et du grossissement de toutes choses inquiétantes dans l'éloignement. Je persiste à croire, pour ma part, que la guerre ne se fera pas, que pour cela tout le monde la craint trop, et que la dégringolade des fonds en aura été le plus fâcheux résultat en entraînant beaucoup de fortunes particulières. Du reste cet honneur national blessé ou cru tel a été l'occasion d'un mouvement spontané, unanime dans le public, qui a réuni les opinions les plus divergentes et montré à l'Europe ce que serait la France si elle était vraiment attaquée.

Aujourd'hui grande solennité à Notre-Dame, dont votre prière s'est, je n'en doute pas, tenue plus proche que le cœur d'un grand nombre d'assistants en chair et en os [1]. Voilà le pontife fait et parfait! Dieu veuille qu'il le soit dans toutes les acceptions, et que la lumière de l'Esprit-Saint repose sur lui dans nos temps difficiles déjà, et qui peuvent le devenir davantage. Les grands-vicaires sont nommés, dit-on; ils ont été pris dans des diocèses étrangers, l'un à Rheims, M. Gros, déjà vicaire-général, et l'autre un homme de beaucoup de mérite aussi, toujours à ce qu'on dit, et du diocèse d'Autun [2]. C'était tourner la grande difficulté de la division du clergé, en choisissant ses

[1] Sacre de M. Affre, archevêque de Paris.

[2] Les vicaires-généraux nommés par M. Affre à sa prise de

auxiliaires hors de celui de Paris ; d'une autre part, c'est un secours de moins que cette coopération d'hommes nouveaux au diocèse et ne le connaissant pas ; mais ce qu'il y a de plus vrai, c'est que sans cesse pour juger du parti pris par l'autorité, il faut se mettre à son point de vue et regarder les choses de la hauteur d'où elle les voit. Quant à notre vénérable curé, il semble que les rapports du nouvel archevêque avec lui s'aggravent, et c'est une véritable affliction pour moi qui ne puis comprendre comment on peut vouloir user même de son droit avec l'âge et la vertu.

J'ai fait votre commission à Mme de Pastoret. Adieu.

Paris, 22 septembre 1840.

En relisant votre dernière lettre, ma bonne chère amie, combien je suis heureuse des paroles que j'y recueille et du prix que je vois déjà mérité par vos efforts ! Il est vraiment incroyable à quel point Dieu reconnaît magnifiquement tout ce qu'on fait pour lui ; on peut bien dire que sur cette terre il nous châtie en père et nous récompense en Dieu ; le juge ne viendra qu'après. Souvent il se passe de longues années sans qu'on puisse arriver, tout en y tendant, à l'affranchissement intérieur ; et cela tient presque toujours à quelque chose qu'on réserve, un dernier effort qu'on ne veut pas faire sur soi-même, un dernier sacrifice qu'on ne veut pas faire à Dieu ; cela tient enfin non

possession de l'archevêché furent MM. Augé, Gros et Ausonne. Il nomma en même temps vicaire-général-adjoint M. Garnier, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice.

pas à rien, mais à presque rien, qui est quelque chose et même quelque chose de très-important aux yeux de celui qui veut et qui a droit à obtenir tout. Et quelle grâce toujours croissante que de se trouver fixé dans une espérance ferme et certaine au milieu de toutes les vicissitudes, de toutes les menaces publiques et particulières où nous vivons! Quand on pense qu'une descente à main armée, une tentative de renverser le gouvernement [1] est le moindre des incidents qui aient préoccupé dans ces derniers temps l'attention générale, et qui a sans comparaison irrité le moins les avis qui se débattent dans les salons! Louis Bonaparte est éteint, annulé, non pas seulement par l'Orient, mais par le procès Lafarge qui est l'occasion des oppositions les plus aigres et les plus passionnées que jamais affaire criminelle, n'ayant rien de politique, ait excitées. Pendant ce temps les grands intérêts marchent; et tant que les résultats définitifs seront inconnus, il est impossible de ne pas rester en suspens. On est comme sur la pointe d'une aiguille, et cela n'est pas commode quand il ne s'agit de rien moins que de la paix du monde. Prions, chère amie, c'est tout ce que nous pouvons faire; il y a bien des actions qui se donnent pour importantes et qui n'ont pas l'efficacité de celle-là.

Je suis bien contente de pouvoir vous dire que je suis entièrement rassurée pour Mme de Pastoret; l'air de Fleury, qui est toujours si bon, aidera bien aussi ce progrès; elle y est pour tout ce que l'automne nous réserve encore de beaux jours.

[1] La descente, à Boulogne, du prince Louis.

Paris, 28 octobre 1840.

Ma bonne chère amie, en vous écrivant dimanche, j'ignorais entièrement votre nouvelle tristesse; c'est le lendemain, au milieu du jour, que mon mari me dit l'état grave de M. de Coriolis; et hier j'allai chez lui. Je crois bien que tous les symptômes, dont il est convenu lui-même, annoncent un vrai danger, mais je ne le crois pas imminent, et puisque vous revenez le 3, il me paraît vraisemblable que vous aurez encore le temps de lui donner des soins et de tenter tout ce qui peut les rendre vraiment efficaces. Je lui ai trouvé hier assez de liberté d'esprit et sa conversation habituelle, point d'irritation et assez de modération dans ses jugements sur la chose publique. Il m'a reparlé de M. de Lamennais avec une affection qu'il voulait conserver, et même il m'a dit, d'un accent convaincu qui m'a fait bien plaisir, en parlant de cet homme si profondément tombé : Il reviendra.

Adieu, chère bonne amie, j'ai eu hier votre petit mot du 22 ; il avait mis le temps !

Vichy, 18 juin 1841.

J'ai reçu votre petite lettre, chère amie; votre cœur est de ceux qui s'ingénient à découvrir des mérites pour avoir le plaisir d'en remercier. Tout s'est passé entre Dieu et vous : seulement je pressentais qu'il serait toujours plus miséricordieux et plus attirant, vous toujours plus dévouée et plus docile à l'appel ; c'est ce qui est arrivé. Aux premiers pas dans

une voie dont l'horizon est nouveau, on marche avec hésitation, parce qu'à soi-même on n'ose pas s'avouer où l'on entrevoit bien pourtant qu'il faudra en venir; mais c'est alors précisément que l'adorable Providence multiplie les avertissements, et que les mêmes épreuves sont destinées à la fois à nous éclairer et à nous détacher. L'idée qui ne doit jamais nous quitter, c'est que du moment où nous mettons notre confiance en Dieu, rien ne nous manquera jamais, pas plus les moyens d'amélioration que le bonheur de chaque nouvel effort. Voilà pourquoi il n'y a dans le monde qu'un seul problème intéressant vraiment chacun de nous, savoir si on est dans la situation où Dieu nous veut, si ce sont bien ses desseins sur nous qu'on exécute ; et quand à cette question-là on a pu répondre par l'affirmative, tout est gagné !

Demain, chère amie, il y aura un mois que j'ai commencé mes eaux ; leur effet aurait marché vite, sans une longue crise de froid qui pendant plus de quinze jours a mis tous les manteaux et toutes les cheminées en réquisition. Le régime des bains s'arrange peu de ces bouffées septentrionales ; mais depuis trois jours la température se radoucit. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu beaucoup de temps perdu ; et moi qui compte les jours, tout en respectant beaucoup le soleil qui les fait, je n'étais pas très-contente. Mon mari n'a pas cessé de me rassurer par la plus aimable exactitude ; néanmoins quand on n'est pas précisément là où on devrait être, il s'y mêle toujours un peu de trouble. Tant que Raymond a été à Paris, j'étais beaucoup mieux armée contre mes

propres objections ; à présent je commence à faillir, et je ne sais pas trop si je persévérerai, selon mon premier dessein, jusqu'aux premiers jours du mois prochain. Du reste je suis ici on ne peut mieux ; j'aime ce pays où je suis venue pour la première fois il y a vingt ans, où je reviens cette année pour la douzième, et pouvant attacher à chacun de mes retours ici quelque grâce signalée, joie ou douleur, il n'importe ! Les sœurs de l'hôpital sont pour moi d'anciennes relations, et il y en a une parmi elles pour laquelle j'ai beaucoup d'affection ; à cela se joint de nombreuses accointances, de celles que vous et moi, chère amie, apprécions beaucoup. A Vichy même, comme dans tout le rayon de mes promenades, je n'ai guère que des visages connus, si ce n'est amis. Avec cela et le travail, on a bien ce qu'il faut quand on porte Dieu dans son cœur et qu'il y surabonde par sa miséricorde. Quel temps que celui de cet Octave pour sentir qu'on l'aime et surtout qu'il nous a aimés !

Comme vous êtes bonne de me parler de ma pauvre malade, et quelle grâce de la savoir, après tant d'hésitation, au terme d'une réconciliation assurée ! A mon retour à Paris, c'est moi, chère amie, qui ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi, m'efforçant de mon mieux de vous remplacer auprès de vos pauvres amis de l'Hôtel-Dieu ; pour le reste, je ne puis pas me dissimuler que j'attends toujours très-volontiers que les choses, même pour s'arranger selon mon plaisir, se passent de moi. M. Lajard m'a bien parlé de vous. C'est un aimable homme, doux, facile, et dont l'esprit se prête à toutes les conversations.

Soyez bien remerciée encore, et croyez que votre confiance n'ira jamais si loin que ma bien sincère disposition à la justifier.

Paris, 24 juillet 1841.

Vous avez attendu pour m'écrire, bonne amie, mais je n'aime pas du tout la raison que vous m'en donnez; c'est précisément dans l'abattement et le manque d'entrain qu'il faut aller aux gens sur lesquels on compte, et qui ne seraient point tranquilles dans les intervalles, s'ils ne pouvaient dire : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Je crois que déjà vous avez surmonté ce malaise, et qu'avec votre douce patience vous avez laissé écouler les eaux troubles et amères qui viennent quelquefois on ne sait d'où. On s'en prend aux contrariétés extérieures, et la cause est ailleurs, souvent dans ce bien inconnu auquel notre pauvre cœur aspire et que rien du dehors ne devrait pouvoir ni contrarier ni satisfaire. Ce n'est pas aux grandes déterminations que s'applique seulement la nécessité d'être fidèle aux desseins de Dieu; sans cesse l'occasion s'en présente, et l'on serait étonné de voir de combien d'imperceptibles obéissances dépendent quelquefois les plus grands progrès. En vous écrivant, je puis dire que je me parle à moi-même, avec le désir profond de nous voir recueillir à toutes deux le fruit des réflexions que Dieu nous met au cœur. J'ai mille hommages pleins de cordialité à vous transmettre de la part de la très-intéressante mère Saint-Benoît; ma pauvre malade n'était plus à l'annexe, les médecins ayant décidé qu'il fallait ouvrir la plaie. On l'a portée à l'hôpital Saint-Antoine, où je

l'ai trouvée si bas, si bas que je pense, hélas! qu'elle a peu de jours à vivre.

Mme de Pastoret m'a bien chargée de vous parler d'elle ; la liberté et la facilité gracieuse de son esprit m'ont encore particulièrement frappée ; il est évident que de toute façon elle a repris le dessus, c'est parfaitement rassurant comme santé et bien méritoire comme courage opposé à tant d'afflictions. Toute cette malheureuse affaire Leh...[1] en est au même point ; du reste il semble que, notaires ou banquiers, les faillites sont à l'ordre du jour, et ce n'est pas là seulement ce qui menace, tant s'en faut! C'est assez simple pour notre pauvre terre qui n'a presque pas eu d'autre histoire, et ce qu'il y a dans tout cela de vraiment étonnant, ce sont les gens qui, imperturbablement, veulent toujours partir de la sécurité.

Je serais très-sincèrement aise de voir M. de Mac

[1] La comtesse de Saisseval réunissait chez elle le conseil de l'œuvre des hôpitaux le jour où l'on appris dans Paris la faillite de M. Leh... Chacun s'entretenait de cet événement; Mme de Pastoret manquait seule à la réunion. Dès qu'elle parut on cessa la conversation pour commencer la séance. Mme de Pastoret présenta des excuses sans s'expliquer sur le motif de son inexactitude, s'occupa immédiatement de l'objet de la réunion, et y porta sa présence d'esprit, sa lucidité ordinaire. La séance levée, on revint au premier objet de l'entretien général, et l'on demanda à Mme de Pastoret si elle en savait quelque chose. Mme de Pastoret répondit avec calme qu'elle perdait une partie considérable de sa fortune et commença aussitôt à défendre M. Leh... des accusations qui s'élevaient, avec une grande véhémence, contre lui. Ce qu'elle tut, c'est qu'en son nom et en celui de quelques amis qui partageaient son estime pour M. Leh..., elle avait offert la garantie d'un million afin de lui ouvrir une voie de salut.

Carthy plus habituellement [1], mais à la manière dont j'ai déjà rendu son bon souvenir inutile, je crains bien que nos heures aillent mal ensemble. Je crois aussi que Mme de Mac Carthy ne sort pas le soir; j'ai déjà été chez elle sans la trouver, et je vais y retourner avec le vrai désir de la voir.

Saint-Germain, 6 septembre 1843.

Ma chère et bonne amie, tout en me traînant dolente, je me reconnais en bonne voie de retour. Mon mari a été aussi un peu malade, ce qui ne nous a pas empêchés ce soir de promener nos deux patraques tout le long de cette charmante Seine, descendant par Port-Marly, pour nous en revenir pittoresquement au clair de la lune par Chatou et les bois du Vésinet. Voilà de quoi vous rassurer sur vos amis.

J'ai su que vous alliez avoir une visite qui sans doute vous serait agréable, celle de M. Lajard, esprit naturellement incliné aux choses que vous aimez et mettant celles qu'il aime à la portée de tous. C'est un aimable caractère, que je n'ai jamais vu arriver dans la conversation que comme une ressource précieuse et une disposition bienveillante. Dans le monde des salons on est toujours prêt à se scandaliser de toute discussion religieuse; on n'y veut pas comprendre ce qu'il y a de liberté laissée à l'Eglise en tout ce qui ne touche pas au dogme. Cette polémique, même au grand jour, n'a que des avantages, jusqu'au moment

[1] Le vicomte de Mac Carthy avait épousé Mlle de Coriolis, nièce de Mme de Lillers.

où la charité pour les personnes vient à être blessée, ce qui n'arrive encore que trop souvent.

Votre Normandie a été bien brillante cette année. Le voyage de la reine d'Angleterre est un épisode qui traversera les siècles. On me disait aussi que la fête des régates au Hâvre avait été une des plus belles choses du monde comme coup d'œil. Heureusement, chère amie, il n'en faut pas tant pour nous amuser!

Montmorency, 17 août 1851.

Chère bonne amie, arrivée ici très-souffrante, je l'ai été au point de ne pouvoir plus ni dormir ni manger, et de me sentir tout à fait à l'état de ruine. Si j'allais bien, malgré les descentes et les montées perpétuelles pour peu qu'on bouge, je me trouverais ici parfaitement; l'air est excellent, les promenades charmantes, la vue très-étendue et riche; seulement, à défaut de mes pauvres jambes, il me faudrait des chevaux au lieu des ânes qui ne font pour moi que braire à outrance sous mes fenêtres. Les Gabriac, seules personnes que je connaisse ici, sont excellents pour moi; à l'inverse de la manière dont ils seraient aimables pour une autre, ils compatissent à mon insociabilité et la protègent. J'ai un tel besoin de solitude et de silence que je demande aux gens que j'aime le mieux de ne pas oublier qu'il m'en coûte d'être obéie. Voilà le compte que vous me demandez de la vie que je mène; elle ne ressemble pas à la vôtre si entourée, mais les deux conduisent au même but. Chère amie, il n'y a que vous dont les forces sachent si admirablement se soutenir, rare privilége qui n'est égalé que par le bon emploi que vous en faites. Ce sont tous

les biens que vous désirez, que j'attends à la fois de votre visite au saint curé d'Ars, et bien aussi de votre pèlerinage à Notre-Dame-de-Fourvières. Vous auriez, je pense, grand plaisir à voir Lyon, et ce ne serait pas plus fatigant qu'autre chose si vous pouvez espacer un peu les objets de votre intérêt.

Je vois avec peine mon utile temps de retraite s'en aller jour par jour, comme ces pauvres feuilles qui tombent l'une après l'autre. C'est du 8 au 10 que je retournerai à Paris; un de mes neveux vient d'Allemagne m'y rejoindre, et cela me rendra fort exacte comme date. Le ciel politique est bien chargé de nuages, mais j'ai encore peine à croire qu'ils se touchent d'assez près pour éclater; d'un côté on recule dans le mauvais vouloir, et de l'autre on y regardera probablement à deux fois pour avancer, mais ce ne sera jamais qu'un atermoîment. Je vous embrasse, chère amie, et cela de tout mon cœur.

Vichy, 8 juillet 1852.

Chère bonne amie, de jour en jour j'avais attendu une lettre de vous sur l'issue des démarches que j'avais laissées pendantes et dont j'ai su le peu de succès. Je crois que primitivement cette union n'avait absolument rien contre elle, mais qu'il faut se consoler de n'avoir pu renouer la négociation, à la vue de l'impression profonde que les griefs avaient laissée. En admettant qu'on eût pu la vaincre, ce qui en serait resté inévitablement aurait été comme *les repeints*, sous lesquels l'ancienne couleur reparaît toujours. Avoir à lutter, à surmonter passe encore dans ce qui

n'est qu'un épisode de la vie, mais il n'est pas bon que le mariage commence par des difficultés compliquées, car c'est l'histoire dans tout son sérieux. Mlle *** me paraît seule juge compétent de l'arrêt qu'elle portera, et on ne peut que le respecter ; néanmoins, à mes yeux, cela ne préjuge rien contre la sagesse du parti diamétralement opposé que d'autres pourraient prendre. Les hommes sont très-différents entre eux, et l'âge, les circonstances s'en mêlant, ils sont souvent aussi différents d'eux-mêmes. Les défauts, encore qu'ils soient vaincus, laissent trace. Retranchez donc, chère amie, tout scrupule. En exposant sans insister, en vous abstenant de tout conseil personnel, la part de responsabilité que vous assumerez est si petite que vous n'aurez presque pas le droit de vous y refuser. Empêchez seulement toute précipitation de part et d'autre ; l'essentiel est de savoir ce qu'on fait, le reste est le secret de Dieu.

Quant à moi, chère amie, vous me trouverez bien partagée, quand vous saurez que nous avons ici M. de Montalembert en pleine cure, comme aussi en plein loisir, ce dont sa santé profitera, j'espère, autant que moi. A Paris, on ne peut guère le voir que pressé par la préoccupation du moment ; ici il est rendu à la candeur, à la grâce de son charmant naturel : personne qui soit à la fois plus simple et plus facile. A des amis qui me sont venus de Russie, se joignent à la fin de la journée le bon abbé de Girardin et deux ou trois autres que vous ne connaissez pas [1] ;

[1] L'abbé Eleuthère de Girardin, fils du marquis de Girardin d'Ermenonville et de la duchesse d'Aiguillon.

nous nous séparons à dix heures pour recommencer la même vie.

Je n'accepte de l'indulgence de Mme *** que la confiance en la sincérité de mes vœux. On dit marâtre pour les mauvaises mères ; la langue s'en fie à l'expression improvisée par tout le monde pour qualifier les enfants dénaturés. La mort du savant et pieux docteur Récamier m'a fait une vraie peine ; la douleur de sa pauvre femme m'en fait encore davantage : hors même du premier déchirement, elle la retrouvera partout et en tout.

Paris, 7 juillet.

Ma pauvre amie, encore une blessure nouvelle ! Je vous plains moins que jamais de votre vie retirée ; dans le chagrin il n'y a pas de vide, et tout ce qui livre l'âme à son mouvement naturel est de l'apaisement. C'est la contrainte qui fatigue, et qui, sans la soumission à la volonté de Dieu triomphant de tout, finirait peut-être par aigrir et par épuiser les forces. La vie du monde n'est pas autre chose que cette contrainte. Il est bien bon, je crois, chère amie, de pouvoir s'en reposer, d'établir des temps de retraite même au milieu d'une vie retirée, et de voir disparaître tout objet intermédiaire entre les plus augustes réalités et soi. J'avoue que, pour mon compte, je convoite, une partie de l'année, le repos que j'espère pour l'autre, et qu'avec les regrets les plus vifs et les plus sincères pour les personnes, je me sens bien affranchie du besoin de la société. Du moment où mon mari est absent, je me livre à tous mes instincts de sauvage. Pour son ennui, je veux l'empêcher, et il me com-

mande; mais quand il ne s'agit que de moi, je porte tous les défis imaginables à ce terrible ennemi, dont je ne connais pas les coups.

Adieu.

Versailles, 15 octobre.

Chère amie, je le vois, ce que Dieu demande de nous dans les dernières années qu'il nous laisse, c'est un cœur libre et tout à lui sans retour et sans partage. Je crois également que cela n'empêche aucune affection véritable; loin de là, cela y ajoute : plus nous nous quittons, plus nous avons à donner aux autres, et cela nous soustrait en même temps à leur dépendance, cela règle nos impressions; elles se tempèrent, elles se régularisent. De là, une égalité, quelque chose de soutenu dans les affections mêmes, que n'a point la nature, si pleine de hauts et de bas.

Je vous écrirai plus longuement, ma bonne chère amie, dès que j'aurai un peu de loisir; en attendant, comptez sur la sollicitude la plus tendre et la plus vraie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 12 septembre 1854.

Je n'avais pas su la mort de la duchesse de Lévis [1]! J'ignorais cette nouvelle goutte d'amertume tombée

[1] Marie-Catherine-Amanda d'Aubusson de la Feuillade, mariée à Gaston de Lévis, duc de Ventadour, duc de Lévis à la mort de son père, l'un des quarante de l'Académie française. La duchesse de Lévis laissa dans le monde le souvenir de brillantes qualités, et consacra les vingt-cinq dernières années de sa vie à partager les pieux devoirs que le duc de Lévis remplit, avec une si noble fidélité, sur la terre d'exil.

sur vos pauvres blessures; riche de tout ce que vous possédiez, riche surtout de ce que vous donniez, cette force qui se partageait au dehors ne peut se refouler sur vous sans vous oppresser; vous l'aurez bientôt reportée sur ce qui vous reste. Quant à Mme de ***, ses forces diminuent visiblement chaque jour; quel vide laisserait sa disparition! Etre à la fois heureuse et nécessaire doit bien naturellement attacher à la vie. Parlez de moi à madame votre sœur; ce que je lui demande à présent, c'est de ne point laisser ignorer son passage à Paris; j'aurai besoin d'être consolée de votre séparation en m'en affligeant avec l'une de vous deux. Je sens tout ce qu'elle a de pénible et combien doivent être gâtés par elle jusqu'aux moments qu'on lui soustrait. Les joies d'éclair et de passage font retomber trop bas notre pauvre cœur; elles déchirent un moment la nue et puis replongent dans l'obscurité. Il faut que toute possession ait un avenir; et voilà pourquoi, si avide de ce qui pourrait vous faire du bien, je n'ai jamais désiré que vous puissiez garder votre cher Archambault [1], destiné à vous échapper dans très-peu d'années. Cette tendresse qui surveille et qui protége n'est jamais qu'un bonheur; mais celle qui rend la possession nécessaire est liée à bien des peines. Vers la fin de notre carrière, nous sentons que nous ne devons plus nous exposer à celles-là, non par la pusillanimité qui nous ferait reculer devant la peine, mais par la conviction que nous ne

[1] Le comte Archambault d'Auteuil, petit-fils de Mme de Lillers, dont la tendre prédilection avait suppléé pour lui son père et sa mère, qu'il avait perdus dès ses premières années.

devons plus rien distraire de nos forces et de notre amour. Ce que Dieu nous envoie, ce qu'il nous impose directement sera toujours bien porté; il y a promesse pour ces charges-là, et il n'en est point ainsi pour l'initiative redoutable que nous prendrions avec la destinée.

Voulez-vous dire à M. de Coriolis que j'attends toujours un souvenir de lui. Faire des projets, même rêver, fait du bien; c'est comme cette petite paille du bonhomme Richard, qui est bien peu de chose, disait-il, mais qui montre d'où vient le vent. Il est impossible, chère amie, d'avoir mis plus d'obligeance que la duchesse de Dalberg n'en a montré dans l'affaire qui nous intéressait [1]. C'est une vraie perte pour la paroisse que son départ, fixé aux premiers jours de ce mois; il y a des visages de paroissiens qui prêchent aussi les fidèles dans un langage de présence qui va admirablement à celui de la chaire. Mais Rome a bien des droits! On m'a assuré que la nouvelle de l'abjuration de lord et lady Cambden était vraie [2]. C'est bien moins rare qu'on ne pense; bien des choses de cette nature restent inconnues, et si la joie causée par ces grâces signalées parlait toujours, elle aurait beaucoup à dire. Les Montalembert ne peuvent

[1] La duchesse de Dalberg, née Brignole, sœur de la comtesse Mareschalchi et de lady Acton, qui, toutes deux, vivaient dans les Etats de l'Église.

[2] Lady Cambden, fille du comte d'Erroll, mariée au vicomte Cambden, fils aîné du comte de Gainsborough. Emus des grands enseignements et des grands exemples qu'ils avaient trouvés dans la Ville Éternelle, ils venaient en effet d'abjurer le protestantisme à Rome.

encore vous rien répondre, mais il est probable que bientôt après votre retour vous aurez une solution.

Certes, chère amie, il y a peu de chances redoutables entre Marseille et Naples, et cependant quand vos enfants s'embarquent, je conçois que tous les périls assaillent votre imagination. Le bon Dieu permettra qu'elle ait été beaucoup plus agitée que la mer, et vous n'aurez appris cela que pour goûter une paix encore plus délicieuse. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

Mme la marquise de Lillers vient de s'éteindre dans sa 94e année, au moment même où s'imprimaient ces lettres, gardant jusqu'au dernier jour cette ardeur d'activité, de charité et de dévouement que Mme Swetchine aimait tant, on vient de le voir, à louer et presque à modérer en elle. C'est à Mme de Lillers que Mme Swetchine mourante adressait ces touchantes paroles : « Ma bonne amie, ne demandez pour moi ni un jour de plus ni une souffrance de moins. »

La première occasion de leur amitié avait été leur liaison commune avec la comtesse Octave de Ségur. A la mort de celle-ci, ses enfants rendirent à Mme Swetchine un petit portrait d'elle-même en miniature. Elle le joignit à une miniature de même dimension de Mme de Ségur, et envoya à Mme de Lillers les deux portraits réunis dans un seul médaillon, avec le billet suivant, le plus éloquent et le plus légi-

time hommage qu'il me soit possible de rendre à la mémoire de la marquise de Lillers.

« Ma bonne et chère amie.

» Un cœur comme le vôtre n'impose pas seulement le sacrifice, il le rend doux et cher. Vous avez voulu avoir mon portrait, laissez-moi vous donner la consolation d'y joindre celui de l'amie qui nous a quittées ; le savoir sous vos yeux sera toujours le posséder et rester encore davantage sous l'impression de nos regrets confondus.

» Ma mort survenant, vous disposerez de ce portrait en faveur de la personne que vous jugerez y mettre plus de prix, et s'il me fallait avoir une fois de plus le chagrin de survivre, je vous demande de me le léguer.

» Jeudi 28. »

A MONSIEUR LE VICOMTE ARMAND DE MELUN.

Paris, 9 novembre 1835.

Vous êtes bien à l'aise pour ne me demander qu'un mot sur ma santé ; il m'eût trop coûté de m'y borner, et voilà pourquoi jusqu'ici vous n'avez pas eu de réponse à votre lettre. Il se fait de plus en plus une disproportion effrayante entre les obligations qui me sont chères et mes forces. L'activité de l'âme aux prises avec des organes malades n'a vraiment que deux refuges : la foi de ce qui nous aime, et le monde du dedans, où tout se colore et se met davantage en saillie à mesure que l'autre jour baisse. C'est ainsi qu'on entre plus avant dans les conditions d'un heureux affranchissement, et en même temps sous la dépendance plus étroite de ceux qui peuvent nous démêler, nous répondre et nous encourager. Vous dire à quel point vous êtes pour moi un de ceux-là serait difficile ; vous me manquez chaque jour ; ces idées que vous accueillez avec indulgence n'ont plus d'écho ; il m'est bien démontré qu'elles faisaient semblant de venir de moi et qu'elles s'achevaient ou commençaient en vous. Votre jugement sur la sœur Emmerich, qui a ravi M. de Cazalès, a résumé tous ses jugements

à lui-même et toutes mes impressions[1]. Nous nous sommes également rencontrés dans l'appréciation du courage difficile qui lui a fait vaincre tout respect humain dans le choix d'une œuvre si extraordinaire; c'est là l'héroïsme des salons dans ce qu'il peut avoir de plus aventureux et de plus volontaire. Si j'avais été avertie à temps, j'aurais, je crois, détourné M. de Cazalès de ce travail; rien n'eût été plus dans l'ordre que la générosité en lui et la prudence dans ses amis, et pourtant l'impression générale du livre me paraît bonne, mais de cette bonté trop relative, trop contestable, qui exclut le grand nombre et le trop grand jour. Sur mille personnes qui le liront, il y en aura à peine dix qui le jugeront comme vous, et pas une seule pour en parler si bien. M. de Cazalès l'a bien senti. Je vous réponds que vous avez été vengé de ce dédain de la forme dont vous accusait M. de la Bouillerie.

Ce que vous me dites de Benjamin Constant est d'une vérité profonde; on interrompt trop vite l'erreur, on ne la laisse pas se perdre elle-même, on se hâte trop d'avoir raison, et l'on oublie toute la force qu'on a contre elle, en l'écoutant simplement l'arme au bras. M. ***, dans ses excès d'un autre genre, appellerait la même immobilité. D'après l'avis d'un bon juge, tout ce qui est nouveau dans son second volume est insoutenable, et le reste est partout. Il m'est doux de penser que je suis sur votre passage,

[1] M. de Cazalès venait de publier les révélations de la sœur Emmerich, sur *la Douloureuse Passion de Notre Seigneur J.-C.*, traduites de l'allemand.

que mes heures vous conviennent, enfin que je vous suis commode. Ne vous récriez pas sur ce mot ; je n'en repousse aucun quand il m'offre pour des habitudes qui me sont chères une facilité de plus. Combien je suis reconnaissante à madame votre mère de la sanction qu'elle veut donner à votre si réelle bonté pour moi ! Dieu sait qu'on ne s'est jamais tiré du danger de l'envie, par plus de respect et de sympathie pour le bonheur d'un autre. Il y a bien quelque chose qui ressemble à l'adoption dans le fond de mon cœur, mais sans mélange d'usurpation ; si j'empiétais ce serait sur les relations du monde : il y a tout plaisir, si ce n'est tout gain, à disputer le terrain aux indifférents. Laissez-moi donc associée pour toujours à vos amis naturels, à vos affections les plus vraies ; c'est au milieu d'elles que j'aime à vous chercher et à penser aussi que rien de ce qui vous amène à moi ne vous en sépare.

Je veux vous dire que j'ai fait connaissance avec M. Berryer, et que je suis charmée de sa conversation facile et d'un éclat doux. La flexibilité de son esprit m'a frappée ; on sent qu'il saisirait aussi rapidement tous les points de vue que tous les tons, et que, s'il le voulait plus souvent, il s'élèverait aux considérations les plus hautes. Ce jugement est bien superficiel ; je ne l'ai vu qu'une fois, mais cette fois était hier, et ce que je vous dis là m'est resté bien distinct d'un assez long entretien. Il y a toujours un peu d'enivrement dans le contact des célébrités ; pourtant je ne vis pas assez de leur atmosphère pour que ma raison en soit vraiment troublée. A propos de célébrité, une circonstance particulière m'a amené aussi

M. de Chateaubriand; il m'a promis, quand je le voudrais, la lecture de ses Mémoires. La politesse serait de le lui demander immédiatement ; mais je pense que vous en seriez curieux, et c'est la meilleure raison que je connaisse pour ajourner. Adieu ; je ne veux pas oublier de vous dire que M. Lacordaire me demande souvent de vos nouvelles ; il travaille beaucoup, et cette année, pour son talent et pour son influence, sera décisive. S'il y a progrès incontestable il les lui assurera tous, et il sera difficile de leur assigner un terme. Adieu, continuez cette bonne vie d'air, de lumière et d'exercice, qui n'arrête rien et protége tout ; puis revenez, à travers vos chemins rompus, vous enfermer dans ce pauvre Paris que vous subissez en vrai Germain.

Paris, 14 décembre 1835.

Vous croyez peut-être que j'ai des excuses à vous faire ? Il n'en est rien : on n'en doit pas aux lettres lues et relues. Demain, on bénit ma petite chapelle ; ce jour-là m'en fera oublier bien d'autres, et j'ai besoin que vous sachiez mon regret de ne vous y associer qu'absent. Les joies longtemps poursuivies, longtemps espérées, dont la date reste, ont toujours quelque chose de solennel ; on y mêle toutes les grâces reçues, on s'arrête à chacune de ses richesses, et il est bien vrai que le cœur ne perd rien de sa reconnaissance en la faisant remonter à une source unique. Je ne sais comment il se fait que les vues qui vous frappent sont toujours celles qui me plaisent, que vous ne voyez pas seulement là où je regarde toujours, mais que vous me portez précisément où je veux

aller. Ce que vous dites sur les choses comme sur les personnes est toujours ma pensée la plus intime; je vous en demande presque pardon, mais vous savez ce que sont les ressemblances, et l'espace qu'elles laissent entre elles dans l'échelle de la beauté! J'ai toujours rêvé dans la nature un panthéisme chrétien, l'action de Dieu continue, incessante, partout présente, au lieu de cette division de lui-même si absurde et répartie d'une manière si monstrueuse. On avait cru tout sauver en le fractionnant jusqu'en étincelles; comme si une étincelle de Dieu n'était pas Dieu tout entier avec sa puissance, son éternité, tout son amour et toute sa grâce! La religion attend beaucoup, ce me semble, de la nature envisagée dans son ensemble et traitée comme science; cette route-là est encore à frayer. Que Dieu nous rende au dix-neuvième siècle un Linnée, je vous promets qu'il se mettrait sur les rangs pour vous accompagner dans vos champs, et suivre avec vous toute la vie qui se déploie jusque dans la saison appelée morte.

Adieu; dites à madame votre mère que je la remercie, comme je vous remercie vous-même.

Vichy, 20 juin 1836.

Je pourrais bien m'éclairer sur Vichy par la méthode d'exclusion employée par M. Cousin pour arriver à la vérité, mais ce ne serait pas sans regret; d'abord parce qu'on n'est pas très-avancé pour savoir qu'on n'a pas trouvé, et aussi parce que je m'étais attachée à ce lieu-ci par la reconnaissance, et que, lieux et personnes, on arriverait encore à choisir ceux qui sont destinés à nous faire du bien. Après

une longue réclusion citadine, retrouver un air pur, la campagne, l'espace, un horizon, a été pour moi un vrai délice; il semble qu'on découvre ce dont on reprend possession, et les longues abstinences ont presque toujours des impressions nouvelles, par l'effet même des modifications qu'on a subies. J'aimerais à vous associer à nos promenades; les objets extérieurs nous parlent à tous deux la même langue, parce que nous vivons sous le même ciel, et que nous sommes assez de même avis, comme dit le bon M. Ballanche, pour pouvoir disputer. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Lacordaire, qui me charge de vous le rappeler; il venait de s'installer et paraissait content; il me nomme M. de Falloux et se loue beaucoup de lui. Le parti que vient de prendre M. Lacordaire est peut-être le nœud de tout son avenir; tout tient à la manière dont il sera exécuté, et les résolutions les plus sages et les plus méritoires ont encore bien des dangers aux yeux de ceux qui ne sont pas indifférents. Que de glaives, dans ce monde, à deux tranchants !

Adieu; j'adresse cette lettre chez madame votre sœur, sans être bien sûre que vous y soyez encore. Je remarque que j'arrive toujours trop tard avec vous, et pourtant rien ne se lève si matin qu'un intérêt tendre, profond et sincère comme le mien.

Vichy, 23 juillet 1836.

Au lieu de répondre à votre excellente lettre, je me suis donné la consolation de la relire et de laisser du moins passer devant moi les idées dont elle est remplie, les seules qui fassent vibrer des cordes bien dé-

tendues pour tout le reste. Les deux systèmes que vous mettez en présence sont à eux seuls toute l'histoire de l'intelligence humaine dans sa grande dualité : les vérités et les erreurs, infinies en apparence, qui circulent dans le monde sous toutes les formes, n'en sont que des conséquences plus ou moins éloignées. Chacune de ces fractions, sous quelque déguisement qu'elle apparaisse, ne porte pas moins le signe de l'un ou de l'autre symbole; seulement c'est quelque chose du rayon qui éclairait le front majestueux de Moïse et qui le signalait comme type de délivrance et de liberté, ou bien le honteux stigmate, signe de plus honteuses servitudes. Plus j'étudie la vérité dans les idées qui lui sont opposées, et plus je suis frappée de tout ce que l'erreur a de complet, d'enchaîné, de régulier, dirais-je presque de conséquent? C'est un cercle aussi, un tout homogène, un véritable monde, et l'on conçoit que ceux qui ont eu le malheur d'y entrer et le malheur plus grand de s'y sentir à l'aise, d'y trouver de quoi vivre à leur suffisance, aient achevé bientôt de corrompre assez leur intelligence, pour que le repos du néant leur ait paru seul désirable. Une morale tout entière ressortait de leur système, morale pour laquelle ils en sont restés à la pratique sans oser la formuler, et ils s'en consolent par la très-juste pensée que les conséquences de leurs principes ébranlaient assez les hautes vérités contraires, pour n'avoir même pas besoin d'y substituer les dogmes de l'intérêt personnel et des passions. Comme maintien d'une espèce d'ordre dans la société, la force devenait leur unique auxiliaire ; et ceux qui ne voient qu'elle dans le monde, et qui nient dans

son gouvernement tout droit et toute justice, disent par cela même à quelle face de la colonne qui guidait les Israélites ils appartiennent. L'Écriture ne signale-t-elle pas aussi ces deux races, si différentes entre elles, par l'appellation distincte des enfants de Dieu et des enfants des hommes, qui représentent peut-être aussi deux systèmes d'idées? L'erreur cesse un peu à mes yeux de n'être qu'une ombre, une négation; elle me paraît un mal substantiel qui a pris corps dans une partie de la création qu'il corrompt à son profit, laissant de côté toute sa partie spirituelle et sublime. J'espère bien n'être pas hérétique pour dire cela; heureusement l'hétérodoxie ne se passe pas du consentement de la volonté, et la mienne est innocente. Si déjà toucher à des questions tellement au-dessus de moi était répréhensible, prenez une part dans ma coulpe, car vous m'avez mise sur la voie; votre lettre serait l'ébauche d'un bien bon livre.

Je vous dirai de moi que je suis mieux; à tout prendre, je crois que cette cure m'aura été bonne. J'ai eu beaucoup de peine à le démêler, et en doutant un peu avec Hippocrate des médecins, j'en viens à croire avec lui que le médecin est toujours quelque part, et en particulier pour moi à Vichy. Adieu; offrez mes bien tendres et bien sincères compliments à madame votre sœur et à votre bon frère.

Paris, 5 mai 1837.

Vous me dites que vous allez mieux, mon cher et jeune ami, vous le dites aux autres, on me le redit de toutes parts; est-ce bien vrai? Ce sommeil, cette nourriture plus abondante, paraissent-ils sur votre

visage? Vos forces reviennent-elles? Les mettez-vous à une épreuve suffisante et pourtant mesurée? Je voudrais tous ces détails et bien d'autres. Vous rétablir, revenir au point où vous étiez avant ces deux grandes secousses, n'est pas le but auquel vous devez tendre seulement par affection pour nous, mais aussi par un sentiment de devoir. La jeunesse les mène tous de front, et pendant longtemps il y a dans la volonté de véritables gages de succès pour ce qui paraît même en rester indépendant; il faut cependant que la volonté ne se réveille pas trop tard. Je crois bien qu'une intelligence de la nature de la vôtre servirait mal, même la santé, en prolongeant trop ses vacances et ses *intérim*, et pourtant je ne suis pas sans un peu d'inquiétude sur le travail que vous reprenez, sur l'insistance que j'y ai mise; je crains que son intérêt ne vous entraîne au delà de l'effort raisonnable. Il faudrait, quand on conseille, être assez heureux pour veiller soi-même à l'exécution, et ne faire peser ainsi sur chaque instant qu'une légère fraction de responsabilité. Dans ce qui vous ferait mal, ce n'est pourtant pas elle qui m'occuperait : ma conscience ici serait bien vite absorbée par mon cœur.

Je conçois la peine que vous avez à reprendre au travail de la pensée après une longue inaction; rêver, causer, suivre l'idée qui se présente, est un mouvement de l'intelligence qui ne fatigue pas plus qu'une promenade; mais lorsqu'il s'agit d'embrasser, d'ordonner, de mettre en harmonie et à leurs places respectives ces mêmes idées, c'est remuer des blocs et les mettre en œuvre. La vérité, quand on la possède, ôte pourtant à cette fatigue, parce qu'elle centuple les

forces en leur donnant toujours un point d'appui, et qu'elle leur offre sans cesse comme vérificateurs, des bases immuables. Avec leur secours, on est sûr de ne pas dévier et de rencontrer sans cesse l'évidence sur sa route. J'ai été bien frappée de la clarté, de la rigoureuse logique de vos déductions; ainsi : l'action de Dieu développée, quand on la laisse libre avec tous ses bienfaits, et puis la douloureuse antigamme avec tous ses maux et ses remèdes presque aussi tristes que ses maux; Dieu, auteur de tout bien, et puis redresseur, réparateur de tout mal; et le christianisme, par son dogme fondamental, découvrant, guérissant le mal à son principe, et partant de là pour tout envelopper comme d'un réseau de bienfaits! Le point de vue est admirable, vous le détachez d'un plus grand ensemble; mais je pense qu'en donnant à son développement l'étendue convenable, en l'étudiant sous toutes ses faces, ce fragment pourrait bien devenir un édifice complet. Je crois que, pour le moment, il faudrait vous y borner, sauf à continuer les études qui doivent servir un jour à votre système général. Le contact de M. *** me fait un peu redouter l'éparpillement, l'évaporation des facultés dont la concentration pourrait se rendre si utile. Nous n'embrassons guère que sommairement les objets si distants entre eux, et cependant nous ne nous rendons attrayants, même compréhensibles, que dans les sujets étudiés de près et pénétrés dans ce qu'ils ont de plus intérieur et de plus intime. Les vues de l'ensemble sont nécessaires pour la rectitude et la proportion des parties, mais nous ne suffirions pas à ce qui les rendrait vraiment accessibles aux autres, et dans leur intérêt aussi, il

faut vous circonscrire. Je vous assure que dans votre lettre il y a tout le sujet et même toute la marche et les parties d'un livre ; nous en recauserons, j'espère, souvent, mais pensez-y, et dites-vous que vous y consacrez votre intelligence pendant un temps donné. Mon avis qu'il ne faut écrire et surtout publier trop tôt commence à se modifier un peu ; il se pourrait bien que la paresse des plus actifs esprits entrât en part de cette théorie et, qui pis est, s'en augmentât. Je commence à croire qu'il est utile de ne penser que comme si l'on devait écrire, et de bonne heure, d'écrire comme si on devait publier ; cela tient en respect et en garde, le public, même celui que l'on imagine, n'étant pas l'approbateur souvent trop facile du dedans. On reste bien toujours soi, mais averti, attentif, recueilli comme devant ses juges, au lieu de s'abandonner comme devant ses amis. Vous croirez peut-être que l'ambition me vient pour vous? Cela se pourrait bien, avec l'orgueil d'avoir été l'une des premières à vous découvrir. Dans vos succès, je vois le bien que vous pouvez faire ; qui donc ne donnerait pas dans un tel piége ?

J'aurais tant de choses à vous dire une fois commencées, que ma lettre ne partirait pas, et cependant il faut qu'elle parte, non pour me justifier, mais pour me soulager moi-même de cette sorte d'oppression où me laissait mon silence ; oppression, non celle du remords, mais de tout ce qui m'aurait fait vous parler chaque jour ; c'est un peu comme si on multipliait la colonne d'air qui pèse sur nos têtes : ce qui nous eût fait vivre nous écrase. Ah ! si vous saviez combien je le suis, écrasée, par une foule d'inquiétudes et de

peines! Les consolations ne me manquent pas ni les forces encore, mais la souffrance enfouie au fond de l'âme n'en est pas moins active, et il y a place en elle pour toutes ces simultanéités. J'ai été inquiète de madame de Rauzan, et je le suis encore; je crains qu'elle ne soit inquiète elle-même; cependant ce jour-là elle disait les mêmes choses tristes, mais comme quelqu'un qui y croit beaucoup moins. Adieu; je compte toujours partir pour Vichy vers la fin du mois; ce ne sera pas sans vous l'avoir dit moi-même. Vous allez m'écrire, n'est-ce pas? Pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait? Se taire, n'est-ce pas compter?

Vichy, 13 juin 1837.

Libre, tranquille et bien portante, croyez-vous que j'aie ce qu'il me faut, lorsque, à travers vos doux et aimables détours, j'aperçois trop clairement que vous n'êtes pas bien, que vos nuits ne sont pas meilleures, que vous êtes obligé enfin de subordonner vos goûts et votre attrait à ce besoin d'exercice violent qui ne me paraît plus comme autrefois un bon symptôme. Quant à l'étude, comme étude, vous pensez que j'en fais peu de cas; son moment viendra toujours, pourvu que votre santé nous reste, mais je crains qu'au fond de cette agitation inquiète il n'y ait un manque d'équilibre toujours menaçant. Avez-vous assez bien consulté? La veille de mon départ, j'entendais dire à un très-bon médecin que M. Fouquier ne s'était jamais trompé; si vous saviez comme j'ai recueilli cette parole-là! Et puis vous venez me la gâter en dormant mal, peut-être en ne mangeant pas? Cher ami, je vous en prie, soyez plus positif et plus précis dans les

détails sur votre santé; sur ce sujet, je ne vous veux pas littéraire, mais littéral, et c'est en style très-prosaïque que je veux savoir comment se trouve après ses exploits l'Hercule du potager. J'ai apporté ici, comme ailleurs, bien des inquiétudes et bien des peines; l'isolement de mon mari pendant mon absence est une idée fixe, et pourtant il est bien vrai que, soit l'amélioration presque toujours immédiate de ma santé, soit ce loisir toujours si chéri et si rare dans ma vie habituelle, je respire ici et reprends à une douceur d'impression, à un bien-être presque inconnu à force d'être oublié dans un long hiver de Paris. Si l'on ne retrouvait que soi dans la solitude, ce serait bien peu de chose : la philosophie ne m'a jamais rien fait entendre à la jouissance d'une orgueilleuse possession de soi-même; mais ce qu'on y reprend est une sorte de tête-à-tête avec Dieu et le libre accès des idées et des sentiments qui ont fait vivre: ce monde nouveau s'ouvre devant nous, et on y entre avec transport.

Vous me dites sur Vico des choses pleines de justesse. Ah! c'est bien vrai, le progrès, c'est le retour, non pas à telle ou telle époque donnée et dans laquelle dominait, soit une forme ou une distinction humaine, mais le retour à la vérité, telle qu'elle a été contenue dans les révélations successives, soit en puissance, soit explicitement. Un homme d'esprit supérieur, et que son orgueil fesait panthéiste, me disait un jour : « L'humanité appartient à la terre, et l'homme à l'éternité. » Vico et les autres humanitaires en sont également là; il est bien difficile qu'ils n'aperçoivent pas que cette humanité, dont ils s'oc-

cupent presque exclusivement, est bornée pour ainsi dire à un avenir terrestre, et que l'individualité qu'ils retranchent est toute notre véritable destinée! Qu'est-ce que le progrès qui ne déplacera jamais les deux pôles de l'existence humaine, la douleur et la mort? qui ne nous soustraira jamais à la loi inévitable d'un continuel combat, au danger de périr, de nuire, de pécher enfin? On a dit que rien de ce qui pouvait se démontrer, ne méritait de l'être; ne pourrait-on pas dire aussi que tout ce qui peut se conquérir comme simple amélioration de la destinée humaine mérite à peine d'être tenté? Je sais que vous ne prendrez pas ces paroles dans un sens rigoureux qui les rendrait absurdes et odieuses; mais il ne m'en paraît pas moins qu'en mettant toute sa fidélité à l'accomplissement du plus petit bien à faire, on ne saurait confondre l'importance de la sollicitude pour les choses qui passent, avec le zèle pour les biens qui, atteints une fois, sont assurés à jamais. La moralité dans l'homme, la rectitude de ses notions religieuses, voilà au fond tout ce qui lui importe. On veut tout aujourd'hui résumer en science, même la foi, en la rendant comme sensible à la raison; on se promet, par ce moyen, d'élever l'homme à une région supérieure, et on ne voit pas qu'on le déshérite d'une vertu que Dieu même respecte, au profit d'une science dont sans doute il se rit. En définitive tout ce que l'on ôte à l'individualité pour le reporter sur l'humanité est donné au matérialisme; les hommes ne sont plus alors que des forces de la nature, forces presque mécaniques qui tendent à retrancher de la société d'abord ses vertus, et puis toutes ses gloires. Le premier essai de ce système mis en

pratique doit bien peu tenter dans cette Amérique qui nous menace d'expériences nouvelles et bien tristement instructives. Comme vous le dites si bien : Il y a quelque chose de misérable dans cette perfectibilité qui n'acquiert jamais de valeur qu'aux dépens des intérêts célestes et moraux, qui ne nous aide jamais à devenir meilleur, et nous laisse toujours à même distance du bien ou du mal. Le catholicisme, ou le christianisme intégral, comme on l'a si bien nommé, n'est certes pas ennemi du progrès, il en est la raison suprême, le moteur par excellence; mais il est fait pour les hommes et veut les laisser hommes, en les conjurant seulement de devenir des saints, seule promotion qu'il leur promette.

Avez-vous vu dans le journal de ce matin l'affreux désastre de Hull? J'en ai été consternée. Quand le siècle progresse, voilà ce qu'il ajoute à ses dangers; non pas pourtant que j'en veuille accuser la vapeur et la science qui l'applique : je veux rappeler seulement que là aussi le mal est à côté du bien, et que la déchéance de l'homme est au fond d'une soupape comme au fond du Vésuve. Vous savez que je vous engageais à vous remettre à l'étude; à présent, je viens vous conjurer de l'écarter absolument, de vous la faire désirer longtemps, et de ne pas vous rendre à ses premières avances; c'est une sirène comme tant d'autres : ne débouchez pas vos oreilles, pas même pour ces lignes, pour ces pages de Vico qui vous ont occupé. Pourquoi sommes-nous si loin? Rien ne tarirait entre nous, je le sens à la confiance qui me fait vous envoyer ce vrai griffonnage, mais je suis très-pressée, et j'ai voulu vous répondre courrier par

courrier. Adieu ; parlez de moi à tous ceux qui vous entourent dans la mesure dont ils m'honorent. Je n'oublie pas même votre petit neveu, cette âme qui essaye un corps. Erreur ! c'est bien le sien ; saint Ambroise ne veut pas qu'on sépare rien de l'œuvre de Dieu.

Versailles, 30 août 1837.

Venons-en à votre lettre. En combattant vos objections, je puisais dans leur nature même toute confiance que vous n'y persisteriez pas : un esprit comme le vôtre ne sacrifie pas longtemps le besoin de s'assurer ce qu'il possède, de lui faire prendre corps et réalité, au charme rêveur des idées vagues, d'autant plus colorées qu'elles sont chatoyantes par l'effet même de leur mobilité. Sous ces conditions, je conviens que celles-ci non-seulement semblent jeter plus d'éclat, mais encore qu'elles paraissent se multiplier à l'infini et ne jamais rencontrer d'obstacles ; aucun point n'étant fixe, la veille n'existant plus, pour ainsi dire, pour se coordonner au lendemain, où serait effectivement la contradiction possible ? C'est assurément une chose bien commode que de l'éviter ; mais toute contradiction rendue impossible, comment arriverait-on à l'expérience, à cette vraie pierre de touche des idées, leur enchaînement et leur accord ? Ce qu'on a écrit est comme une première pierre posée, et sur cette large base consentie s'élève le reste de l'édifice. L'exemple des hommes qui ont commencé par la vérité et qui en ont dévié plus tard explique très-bien, selon moi, la nécessité de fixer ses pensées en s'en rendant compte par écrit. M. *** se sent moins libre dans sa

voie hardie, téméraire, si ce n'est erronée, par l'idée que ses premiers écrits peuvent être opposés à lui-même ; tandis que, s'il avait continué à marcher droit, sa force actuelle se serait appuyée, consolidée sur ses premiers fondements. Toujours est-il vrai que sa marche dans l'erreur est ralentie par ses antécédents ; par cela même que sa pensée a été formulée, fixée quelque part, il peut calculer le chemin qu'elle a fait, et il craint, lui comme tous ceux qui impriment, que le public ne lui reproche ses contradictions. Tant que la vérité ou l'erreur, dans une intelligence, restent à l'état d'idée, qu'elles ne sont point incorporées dans la parole, il n'y a pas de vraie prise de possession, point de titre, aucun véritable point de départ. Je sais bien qu'il y a des idées écrites et même gravées de toute éternité dans certaines intelligences en caractères ineffaçables ; mais celles-ci sont en petit nombre et n'ont rien à faire avec le mouvement individuel des esprits productifs. Il faut donc écrire, mon cher et jeune ami, et procéder avec lenteur, non pas à la mise en exécution, mais à l'examen du sujet que l'on traite et de ses développements logiques. La forme de lettres que vous projetez me paraît très-heureuse ; elle comporte tous les tons, toutes les questions, et si vous voulez suivre cette idée avec une véritable persévérance en donnant à chaque sujet suffisamment d'étendue, ce qui demande toujours beaucoup d'étude et de travail, le plus noble et le plus enviable succès vous est garanti. Tout vous sera utile pour le but que vous vous proposez : le contact des hommes, votre sentiment des beautés de la nature et de leur sens mystérieux. Je conçois parfaitement que vous

ayez été presque étudier la nature humaine dans les passions de colère et de joie du sublime et insondable océan : la mer, c'est tout l'homme. En général, j'ai toujours pensé que, de la même manière que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, la nature, de son côté, avait été créée à l'image de l'homme. Vous le dites très-bien, le point de vue de l'antiquité sous le rapport divin n'était pas plus religieux que la nature elle-même, qui parle de la puissance et de l'habileté de son créateur, mais ne dit rien de sa justice et de ses perfections. Ainsi la nature ou la matière, ce qui est tout un, n'est pas une révélation, du moins pas une révélation complète, puisqu'il est une foule de choses très-réelles qu'elle ne révèle pas, elle est même quelquefois un voile et presque un obstacle; mais dès que l'initiation est consommée, on est étonné à quel point ce masque destiné à cacher, comme tous les masques du monde, se rapporte admirablement aux traits du visage, avec quelle intelligence le dessus traduit le dessous, et les montre œuvre simultanée d'une seule et même pensée ! Pour se rendre bien compréhensible, il faut seulement que la nature n'ait pas parlé la première ; alors elle parle admirablement, comme beaucoup de gens d'ailleurs sur un sujet donné. Toute chose rend témoignage à la vérité dans ce monde, toute chose qui reste à sa place ; les preuves, les témoins de la vérité sont partout, mais hiérarchiquement disposés, car la hiérarchie, soit dit en passant, est notion fondamentale ; si bien que les formes de la matière se rapportent aux formes du cœur et de l'esprit, base de toute poésie, que tout ce qui s'exécute en grand se répète en petit,

que partout la même lumière nous apparaît depuis son principe jusqu'à sa dégradation infinie, tout comme la vision presque béatifique des saints qui sont encore sur la terre est la plus haute puissance, ici-bas, de cette même grâce dans les basses régions de la simple attribution. La nature, dans tous les ordres, dans toutes les notions, conduit à Dieu, en ce qu'elle s'y rapporte comme démonstration de sa sagesse et de sa puissance ; l'âme humaine a une autre série d'épreuves plus élevées. Il en résulte que de chaque point de cet univers on peut s'élever aux plus sublimes hauteurs de la vérité ; tous ceux que la révélation a mis dans son sein peuvent en descendre par abstraction et y remonter : pour cela toutes les routes sont tracées, et elles ne diffèrent entre elles que par la distance. Chacun de nous, se plaçant à un de ces points physiques ou moraux, peut avec sécurité s'élever au centre divin, et c'est peut-être ainsi que chaque objet, chaque notion qui frappe et féconde l'intelligence est Dieu en ce qu'il y conduit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout n'est fait que pour Lui : nous et lui-même.

Vraiment, je ne suis pas assez sûre que nous soyons bien ensemble pour oser vous envoyer un tel fatras ; mais je ne puis pas trop vous parler comme à un autre : avec vous je reste moi-même, et vous avez, sans choix et sans critique, la première chose qui se présente. Je vous condamne tout simplement à la fortune du pot, ce qui fait dîner très-mal, même les intelligences.

Auteuil, 10 novembre 1837.

Je viens à vous ce soir, quoique déjà fatiguée, pour vous dire qu'au lieu de ces charmantes excursions intellectuelles qu'il plaisait à votre imagination de joindre pour moi à mes promenades d'Auteuil, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce soir, depuis le 30 octobre que j'y suis, je n'ai fait autre chose que remuer tous les rochers de Sisyphe pour combler l'abîme de l'arriéré; enfin je m'étais promis, au commencement de la semaine, d'avoir fini pour lundi 20, et, si j'y réussissais, de me donner pour récompense le plaisir de vous écrire. Il me semblait très-doux de vous prendre comme joint entre un travail d'obligation et d'affaires, et l'ère de liberté complète qui commence pour moi demain et qui durera quinze jours, avenir que n'ont point eu beaucoup d'autres libertés. Ne riez pas trop de mon enfantillage, j'ai vraiment travaillé depuis quinze jours comme un écolier, en me donnant le plaisir, la veille de mes vacances, de vous dire que, pendant les quinze jours qui vont suivre, je vais faire à peu près ce que vous faites, et me donner du bon temps à votre manière, ce qui ne peut manquer d'être fort approuvé par mon cher Cynéas. N'allez pas croire au moins que, pendant tout cet intervalle écoulé, vous ayez eu à vous plaindre de mon souvenir : il vous a tenu très-fidèle compagnie. Quand j'ai vu dans votre seconde lettre que j'aurais pu vous revoir, mon cœur s'est un peu serré de ne voir que votre écriture au lieu de votre visage; cependant, presque en même temps, mon désintéressement, qui est encore ma

tendre affection, l'a emporté : je vous ai loué, je vous ai remercié de ne m'avoir pas donné une joie qui aurait pu me coûter cher, et que l'inquiétude même aurait gâtée déjà. Il y a des choses excellentes auxquelles on ne tend pas assez, entre autres la sécurité; elle est comme ces couleurs qui, liant toutes les autres, en font l'harmonie, et que trop de peintres oublient dans leurs tableaux. A présent que j'ai pris possession de votre si chère amitié, je veux tout ce qui la conserve : la paix, la douce paix sur elle, en commençant par votre santé et en finissant par elle; c'est à vous de soigner le reste. Je crois bien que toutes les fois que madame votre mère me permettra d'être sa doublure, je pourrai espérer de vous rappeler ses sentiments; mais en revoyant beaucoup d'extraits, en touchant à beaucoup de livres, je me suis sentie, pour vous, autre chose encore que mère : une de ces bonnes qui donneraient à leurs enfants toutes les indigestions du monde, si on les laissait faire. Depuis la haute philosophie allemande jusqu'aux *Épines fleuries* de Charles Nodier, des Extraits que je crois inédits de M. de Maistre, un manuscrit qui met le monde physique et le monde moral en regard, une autre thèse très-remarquable d'un jeune médecin : tout cela, rentrant dans nos idées, vous aurait été successivement administré, si votre étoile ne vous avait soustrait à tant de menaces! Je ne sais comment a fait votre intelligence, mais je lui rapporte naturellement tout ce que je rencontre d'idées; elle n'est pourtant pas le champ de mes expériences, car c'est à vous seul à les faire, et je me contente d'en être le pourvoyeur.

J'ai trouvé votre analogie de l'idée dans le mot, avec

l'incarnation du Verbe, juste et point trop hardie ; la parole et le pain souffrent presque toutes les identifications, tant ce qui constitue l'homme et le plus général, le plus nécessaire des aliments sont les images, dans lesquelles s'est reflétée la pensée éternelle. Ces premiers rapports sont faciles à saisir ; ils sont nombreux déjà et peut-être inépuisables comme nombre ; mais vous avez mille fois raison, il ne s'agit pas seulement de se sentir dans la vérité, de rencontrer dans sa voie mille choses ingénieuses, d'illuminer des points isolés : il faut tenir d'une main ferme le fil même de cette vérité à travers tous les détours du labyrinthe, en coordonner toutes les parties, en montrer l'ensemble ou la filiation, réunir en faisceau ce qui est épars, éviter toute solution de continuité, montrer que cette théorie est une démonstration, qu'avec elle tout s'explique et qu'il n'y a rien à lui opposer. Faire cela, c'est encore tout autre chose que d'avoir beaucoup d'esprit, et même d'avoir la vérité pour soi sur un sujet important ; et je crois qu'on ne l'a servie vraiment qu'autant qu'on en a fait presque une science, qui consiste à permettre qu'une même expérience se renouvelle à volonté, et que l'on puisse suivre un premier principe jusque dans ses dernières conséquences. Pour en arriver là, c'est la charpente qu'il faut méditer et soigner ; la prophétie d'Ézéchiel indique peut-être la marche la plus exacte et la plus rigoureuse à suivre dans ce but. Avant tout la partie osseuse, afin que les détails sachent où aller se placer et n'entraînent pas l'esprit dans ces divagations qui font dire aux Allemands que *les arbres empêchent de voir la forêt*. Le style est certes d'une grande impor-

tance dans les sujets philosophiques, car ils ont une poésie qui leur appartient en propre; mais, comme vous l'avez compris, le style se ressentirait nécessairement d'idées encore trop peu arrêtées, et ce n'est pas le sujet des méditations de toute votre vie qui pourrait se prêter aujourd'hui à l'essai que vous vous proposiez de faire du talent d'écrire. Votre lettre, sur ce point, a renouvelé une de ces coïncidences entre nos réflexions, qui m'ont frappée plus d'une fois. En pensant à ce que vous comptiez faire, je m'étais dit aussi que le sujet en question était trop difficile, demandait trop de travail préalable pour vous servir d'expérience ou d'exercice; pendant même que vous m'en parliez j'entrevoyais confusément cela, et je ne l'ai su pourtant positivement que lorsque vous me l'avez dit. Voilà donc un sujet dont l'exploration vous oblige; ne pourriez-vous pas en traiter un autre pour remplacer le travail que vous vouliez faire? Je vous en prie, n'y renoncez pas, cela peut être mené de front. Votre grand ouvrage, celui de toute votre vie, et sur lequel vous garderez le silence, puis des sujets qui vous mettront en verve et que vous pourrez traiter successivement : voilà mon ordonnance et le bon régime que j'accompagne de tous mes vœux. Le point de vue que vous indiquiez dans M. Thiers est la vraie tendance de notre siècle; il est plein de charité pour les victimes, pourvu qu'elles soient coupables; quant aux autres, elles n'ont, selon lui, probablement que ce qu'elles méritent. C'est plus logique qu'on ne le croirait. En admettant la fatalité qui est au fond de l'esprit de cette école, les coupables sont les vraies et intéressantes victimes d'un arrêt qu'au-

cune force et aucune liberté ne pouvaient combattre.

Adieu; je ne sais comment vous pourrez me lire, je vois à peine ce que j'écris. Mes amitiés à votre frère, si bien en tiers à présent dans toutes nos pensées. Vos entretiens, vos lectures, tout cela doit être bien doux!

Paris, 19 décembre 1837.

Quelle joie vous me donnez en m'annonçant votre retour définitif, prochain et fixé! Il faut qu'elle vaille beaucoup, cette joie, pour mieux valoir que celle de vos lettres. Cette première journée, sans préjudice des autres, m'appartient tout entière; il faut venir dîner avec nous ce vendredi et votre frère aussi. Si vous arriviez un peu tard, nous vous attendrions; venez ici avant d'entrer chez vous, vous trouverez bon feu, en laissant le temps nécessaire pour réchauffer votre chambre. Je vous traite en vieux; ce n'est pas seulement parce que je suis vieille : au besoin, vous m'apprendriez tout ce que pour mon propre compte je ne saurais pas. Ceci me mène tout droit à Malebranche, que je n'avais jamais si bien compris que dans votre lettre; vous vous entendez très-bien à ordonner le chaos, et n'êtes nullement de ceux qui pourraient, comme dit le duc de Broglie à propos de certains livres nouveaux, être repris en bonne justice pour tapage nocturne. C'est par la nature même de votre esprit que vous êtes particulièrement appelé à admirer d'abord, puis aussi à ne rien laisser échapper des erreurs ou des lacunes d'un système. Moins qu'un autre vous serez dupe de vous-même, de vos aperçus, de vos déductions.

Je ne vous ai pas écrit dans ces derniers temps, parce que j'ai été fort dérangée et infiniment plus souffrante. Le mois de miel d'Auteuil a passé comme passe tout ce qui est doux, rapidement, pour être suivi de potions amères. Je suis bien aise de vous dire que la veille et la surveille de son départ pour Rome, j'ai vu Mgr ***. Il est plein d'ouverture, d'expansion; sa piété a pris tout à fait le caractère de la piété italienne, plus sévère qu'on ne le croit dans l'absence de tout rigorisme. Si je distingue ici, c'est sans rien préférer; dans ce qui est laissé libre, je crois que tout ce qui est bon est bon ou meilleur selon les lieux, les temps et les personnes. Alfred est allé faire une visite à Munich à son ami Albert de Rességuier; il est parti vendredi 15; dimanche 17, il a entendu à Metz M. Lacordaire, et aujourd'hui 19, je reçois une lettre de lui qui commence par ces mots : « Messieurs, la science, » etc. C'est une analyse complète et fort animée de ce troisième discours de M. Lacordaire; vraiment, c'est le traiter aussi bien que le ferait un sténographe. A son retour de Munich, il doit s'arrêter encore à Metz, et cette fois nous rapporter mieux qu'un discours écrit. Je viens de recevoir un billet de part qui m'annonce la mort de la belle-mère de M. de Sennevoy [1]; si vous lui écrivez bientôt, dites-lui ma participation sincère à ce qui le touche. Adieu, mon cher ami, vous allez bien me manquer jusqu'à vendredi.

[1] La marquise de Tanlay.

Paris, 26 juin 1838.

Je vous l'avais bien dit, que nous ne nous remettrions à causer vraiment que vous parti! Je vous voyais trop peu et trop mal, vous étiez en l'air, distrait ou absorbé, moi-même souvent préoccupée; et dans ce morcellement d'impressions et d'idées, qui ne laisse jour qu'à l'incident du moment, on ne se retrouve pas plus à deux qu'à soi seul. Brumetz et le concile me servent bien mieux [1] : je vous trouve plus libre, plus affectueux, et je ne manque pas de me dire que c'est parce que vous êtes plus vous-même. Vous voilà donc plus près de moi pour vous en être éloigné, et pourtant si nous ne nous quittions pas, il m'est évident que nous serions plus rapprochés encore; il n'y a ici que le juste-milieu avec son insipidité ou ses tracasseries qui soit contre nous. Ce petit bout d'explication servira au présent et à l'avenir. Ne croyez jamais que je me taise avec vous sans motif, que je glisse sur ce qui vient de vous sans l'approfondir, et que je ne sois toujours prête à répondre à vos interpellations; je désire même que vous m'interrogiez.

Une de mes dernières conversations avec M. Lacordaire se rapportant à une de ces combinaisons éternelles de la liberté et de la grâce que vous définissez d'une manière si vive et si sensible, je lui communiquai cette partie de votre lettre, dont il fut en-

[1] Brumetz était l'habitation de Mme la comtesse de Melun. M. de Melun songeait alors à écrire une histoire du concile de Trente.

chanté. Dieu ne veut rien pour nous sans nous, comme il a tout voulu pour les hommes par les hommes; dans ces deux termes se trouvent renfermés la plus haute prérogative de l'homme, la liberté, et le plus haut témoignage de l'amour divin, la révélation. La vertu et la vérité marchent de concert; sans cesser d'être un don, elles s'acquièrent pourtant et se conservent par le même moyen : cette fidélité qui attire la grâce et qui la porte dans un cœur pur. Vous en êtes encore à ce tableau de toutes les puissances de l'erreur conjurées contre la vérité, obscurcie par l'indifférence et les prévarications humaines. La peur qui vous saisit a bien encore son moment au temps où nous vivons, mais la foi en triomphe; et s'il y a des gens qui s'y arrêtent, on sent bien qu'il y a pourtant encore une manière plus expressive et plus noble de manifester son amour. Contre l'ennemi, je ne sais que l'affirmative énoncée avec calme et dignité; contre ceux qui peuvent être entraînés, je ne sais pour les lier que la confiance avec ses réserves de mesure et de prudence. Naturellement je crois qu'on a souvent sujet de craindre ceux que l'on repousse, et malheureusement cela n'empêche pas de repousser. Votre concile me conduit bien moins à ces divagations que le nom de M. Lacordaire, qui s'est trouvé là, et l'arrivée de M. Bautain, qui, probablement, ne recevra pas de beaucoup de gens à Paris l'accueil qu'il a trouvé à Rome [1]. Je l'ai vu plusieurs fois; sa position lui

[1] M. l'abbé Bautain, alors professeur à la Faculté de Strasbourg, était allé présenter lui-même à Rome des Leçons de philosophie sur lesquelles s'étaient élevées quelques objections.

semble meilleure que par le passé, quoiqu'il n'y ait pas d'apparence qu'il y soit changé quelque chose dans son diocèse. Ses épreuves n'ont pas été sans fruit : je lui ai trouvé, avec la même supériorité d'esprit profond et lucide, beaucoup plus de naturel, de modestie et de simplicité. Cet homme a beaucoup de cœur; j'espère que ce cœur l'inspirera mieux encore que ne pourraient le faire des considérations humaines. M. Guizot lui disait hier : « Au temps où nous sommes un homme comme vous ne se fait pas hérétique. » Le temps, et toujours et seulement le temps ! Si on traduisait ces paroles, quelle dédaigneuse négation de la vérité on y trouverait ! Malgré ses bonnes intentions, je ne sais si la philosophie de M. Bautain a précisément tout ce qu'il faut pour en faire justice. Il doit rester ici quinze jours et je regrette que vous ne le voyiez pas; mais nous vous réservons d'autres fêtes. Si vous venez ici du 15 au 20 du mois prochain, vous assisterez probablement à une de ces réintégrations dans la famille céleste et paternelle qui causent tant de joie au ciel et tant d'émotion sur la terre ! Depuis votre départ, un miracle s'est fait dans le cœur de ce jeune de Serre que vous avez vu avec intérêt [1] : la grâce s'est emparée de lui sans lui laisser de relâche; tout y a concouru, et en dernier lieu, huit ou dix jours avant son départ, M. Lacordaire y

[1] Arthur-Hercule, vicomte de Serre, fils du frère de l'illustre orateur de la Restauration. Remarquable par des facultés et une instruction profondes, il avait été élevé en Angleterre, patrie de sa mère, et nourri des idées des sectes évangéliques qui n'admettent l'existence d'aucune Église visible. Il s'éleva rapidement dans la carrière diplomatique, et fut nommé, en 1859, ministre

a mis la dernière main. « Je suis plus catholique que vous, » disait ce bon jeune homme à sa tante, qui l'est fort. Les objections qui lui restent, il les laisse venir encore pour avoir le plaisir d'en triompher; sa piété, sa joie, la paix qui l'inonde sont bien aussi des arguments; et c'est une sœur de la Charité qui a commencé tout cela, qui a mis en mouvement toute cette puissance de l'esprit que très-probablement eussent laissée inerte de savants docteurs! Je vous confie tout cela, en vous priant de n'en point encore parler. Ce jeune homme est plein d'élévation et de générosité, il ne voudrait point de secret; mais avant qu'une chose soit accomplie, il est inutile de l'ébruiter, et je suis fort d'avis, même en lui donnant la publicité convenable, d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à un triomphe. « Le bruit ne fait pas de bien, disait le théosophe Saint-Martin, et le bien ne fait pas de bruit. »

Vous avez sûrement rencontré chez moi un de mes plus anciens amis, le comte de Divonne, dont la santé depuis plusieurs années était déplorable; nous venons de le perdre, et ce chagrin en est un pour moi bien grand. Cette amitié comptait près de trente années; elle ne s'est jamais démentie, et ma pensée ne se reportait jamais vers lui sans éprouver une sorte de repos que porte en elle-même la vraie bienveillance. C'est par sa belle-fille[1] que j'ai su tous les

de France en Grèce. Il avait épousé une princesse Cantacuzène et la détermina à entrer comme lui dans le sein de l'Église catholique. Il mourut à Athènes à la fin de l'automne de 1859, dans les sentiments d'une admirable ferveur.

[1] Angélique de Villeneuve de Vence, comtesse de Divonne.

détails, qui sont consolants; ses souffrances ont été abrégées, et tous les secours sont venus à temps.

Parmi vos in-folio avez-vous les Mémoires du cardinal Pool? C'est M. d'Eckstein qui vous adresse cette question à la suite de votre panégyrique fait *con amore*, et qui vous place, quant aux exigences qui rendent le baron si difficile, dans la position du monde la plus exceptionnelle. Adieu; mille amitiés à votre frère; quant à vous, je ne compte pas.

Paris, 15 juillet 1838.

Vos bonnes lettres, mon cher ami, me donnent tant d'envie de causer avec vous, qu'il faut de vrais obstacles pour m'empêcher de vous écrire. C'est ce qui s'est rencontré en dernier lieu. J'ai tant d'envie de me bien porter quand me vient la santé, et un si intime désir de la voir défaillir quand elle s'ébranle, qu'avant de vouloir je cherche à deviner de quel côté soufflera le vent de la Providence. Il n'y a vraiment plaisir à sauver de toute révolte que le premier mouvement, car se soumettre ensuite ressemble, comme deux mouches, à courber sa tête devant la nécessité. Combien j'ai été heureuse de vos meilleures et presque bonnes nouvelles de votre sœur! Le Mont-Dore, qui lui est ordonné, prouve bien que l'on ne craint rien pour sa poitrine, et c'était la seule inquiétude grave. Soyez mon interprète auprès de madame votre mère; votre repos à tous fait partie du mien. Je vois vos études distribuées à merveille; le tableau si animé que vous faites de votre concile m'y transporte; j'y vois d'abord cette enveloppe toute humaine, avec ses mouvements heurtés, la fougue des passions qui

s'agitent au dedans et qui produisent une si étrange bigarrure au dehors; fra Paolo Sarpi n'y avait vu que cela, lui et bien d'autres. Cet homme du combat, qui doit durer autant que le monde et que l'on fait si simple, en porte deux en soi; l'autre n'en vit pas moins et d'une vie destinée à être la plus forte. C'est là comme la seconde couche où s'exercent toutes les qualités de l'intelligence, toutes les puissances de l'âme, qui, pour articuler la vérité, n'attendent que d'être fécondées par l'action divine; l'autorité, en dernier ressort, vient la consacrer, et après cette obéissance au mérite de laquelle Dieu veut toujours donner lieu, on reconnaît que l'autorité seule avait raison aux yeux même de la logique.

J'ai été ravie de l'apologue, commenté de Zachée; bien des récits de l'Evangile, et particulièrement la Passion tout entière, peuvent servir de texte aux développements des sentiments les plus intérieurs. La vérité ne se perd jamais de vue elle-même; quelque puissante qu'elle soit dans la région où elle apparaît, elle se ménage toujours dans les autres des analogies, des échos, des rapports qui lui servent d'appuis. Il est incroyable de combien de manières Dieu a voulu arriver à l'homme, quand l'homme ne se détournait pas de lui! Il le prend par tous les bouts, dans tout son ensemble; il assujettit son corps par les formes du culte, et guide jusqu'à ses plus fugitives et plus subtiles pensées. Ce qu'il donne, c'est l'universalité des soins apportés à notre salut; ce qu'il exige aussi, je crois, c'est une même généralité nécessairement inférieure, une sorte de simultanéité dans nos efforts de culture sur nous-mêmes. Un des buts le moins

souvent apparent, ce me semble, dans le christianisme, c'est la volonté de faire l'homme complet, de faire marcher de front toutes ses puissances. On parle beaucoup de la spécialité dans notre siècle, qui l'estime et la croit préférablement utile; je doute que Dieu s'en contentât pour les siens, et que la vertu formée par lui n'ait pas pour premier caractère de se composer de toutes. Ainsi, dans cette histoire de saint Vincent de Paul qui vous frappe tant, le monde n'a vu que les actes extérieurs, au besoin il nierait le feu qui les alimentait; c'est même ce qui leur a fait trouver grâce devant tant de gens qui ne reconnaissent dans la charité que la partie utilitaire. Certes, la charité doit être la plus naturelle manifestation de la foi; mais enfin l'effet n'est pas plus que la cause, et surtout ne saurait s'en passer. J'entends à merveille, mon cher ami, que, la lumière portée dans votre esprit, vos croyances fixées, une de vos premières nécessités ait été de mettre en accord avec elles les actes de votre vie extérieure; je le conçois parfaitement, une sorte de trouble a dû se faire sentir en vous de voir isolés et stériles des principes dont vous reconnaissez toute la puissance. C'est excellent, c'est vrai. Entre la foi religieuse et la charité des bonnes œuvres, qui, sous l'impulsion de la foi, révèle toute la bonté du cœur, entre ces deux puissances d'une trinité sainte aussi, il y a un élément auquel il faut faire place, un élément qui n'est ni la foi raisonnée, ni la charité extérieure, mais le foyer des deux autres, leur source, leur mobile et leur récompense : c'est la piété, qui rend Dieu sensible au cœur et concentre en elle-même son immense amour. Il y a aussi du temps, des

soins, de l'ardeur à donner au développement de cette faculté aimante, qui a, comme toutes les autres, ses différents degrés de croissance, ses phases et son expression exclusive, la prière. Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contre-poids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés ? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que, sans la piété, qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. Le propre de l'action est de disperser, de diviser l'attention, de la matérialiser pour ainsi dire ; pour lui rendre et renouveler sans cesse sa force primitive, il faut la retremper au foyer où le feu n'est pas rouge, mais blanc. En tout, comme c'est dans la piété qu'il faut reconnaître le moteur le plus agissant, la puissance qui crée, qui inspire et qui régularise, et c'est son accroissement qu'il importe de poursuivre. A mesure que la vie avance, tout y devient difficile : les besoins sont plus grands, plus compliqués, les ressources moindres, la patience, la persévérance, le courage, la confiance y sont mis à l'épreuve sous des conditions tellement redoutables quelquefois, que, plus jeune, on n'aurait pu même en soutenir la pensée. Comment affronterait-on de si grands dangers qui menacent tout ce qui vit, et bien plus encore ceux

qui marchent dans la voie étroite, si l'on ne sentait vivre au fond de soi-même celui qui nous encourage et nous défend !

Lisez donc, mon cher ami, lisez saint Vincent de Paul, qui toujours, avec ses miraculeuses conquêtes, me paraît une espèce de Sésostris chrétien ; lisez-le pour vous approprier son action et vous conformer en tout à ses exemples, mais lisez aussi quelques autres livres des grands maîtres de la vie spirituelle, qui vous feront pénétrer dans les adorables mystères de la conduite de Dieu sur les âmes : auprès des pauvres, des malades, cette instruction pratique vous sera très-utile. Vous n'avez pas grand'chose à secouer du vieil homme, mais c'est le nouveau qu'il s'agit de faire naître et de mener à bien. Je vous dis cela parce que je crois que c'est peut-être la seule chose que la sœur Rosalie pourrait négliger de vous dire, non pas que pour elle-même elle n'y tienne certainement au plus haut degré, mais il arrive souvent que les personnes les plus saintes, dans ceux qu'elles font agir, se préoccupent beaucoup plus de ce qu'ils font que de ce qu'ils deviennent ; leur charité est en règle, quand du reste il n'y a pas cette affection de cœur qui donne toutes les sollicitudes, même celles de luxe, comme par surcroît. Il ne me suffit pas à moi que vous soyez un homme charitable et vertueux, je désire encore de toute mon âme que vous entriez dans ces profondeurs de la miséricorde où tout se montre comme transformé aux yeux de l'âme. Quant aux offices et à l'édification particulière, je n'y tiens que pour les choses d'obligation ; ce n'est pas pour ces actes-là que je vous demande d'abord la voie du

conseil : encore aujourd'hui vous pourriez bien ne pas me comprendre, mais comme ce ne serait jamais qu'une raison de plus de me pardonner, je passe outre en tout abandon.

Adieu, mon cher ami ; c'est un fouillis que cette lettre, et j'aurais de bien bonnes raisons assurément pour ne pas vous l'envoyer ; mais, avec de la peine, vous y suivrez ma pensée, et c'est tout ce qu'il me faut. Adieu encore, et surtout à revoir, mon cher et bien cher ami.

Paris, 20 août 1838.

Mon cher ami, j'espère que nous sommes très-près du moment de causer, et j'ai vécu sur cet espoir pour me dédommager des longues lettres que j'aurais voulu vous écrire. De toute façon il faut que vous vous pressiez ; j'arrange tout pour que la fin du mois ne me trouve plus ici, et vous ne pouvez, avant une si longue reprise d'absence, me donner moins de quatre ou cinq jours. Jusqu'ici j'ignore complétement où nous irons, mais le besoin de repos en moi est si croissant, si impérieux, si décisif, qu'il tranche la question comme je demande à Dieu de la trancher toujours : c'est la claire-vue. Quant au lieu, peu m'importe ! je tirerai à la courte paille entre Chantilly et Fontainebleau.

Je viens de finir le troisième volume de Mme Necker sur l'éducation progressive ; le principe religieux y est traité avec bien autrement de respect. Ce volume fourmille d'observations justes et fines dans les détails, il révèle des sentiments à la fois élevés et profonds ; mais tous les résultats de la déviation fonda-

mentale s'y retrouvent. C'est toujours Dieu et sa religion considérés comme moyen au lieu de l'être comme but ; on les met successivement au service de la société, de l'individu dans ses rapports humains ; on les renferme dans ce monde pour l'ordonner, le régler et le contenir, sans les envisager jamais comme vérité absolue, principe et fin dernière ! Aussi la vertu améliorante de cette morale religieuse ne dépasse presque jamais les hauteurs de l'honnête raison ; elle n'arrive pas à cette régénération, à cette sanctification des âmes qui fait reconnaître l'arbre à ses fruits. Il est inconcevable combien Mme Necker, arrivée aux années de la vieillesse, à si grands frais d'esprit, de volonté pieuse et d'efforts de tout genre, s'arrête à un niveau bas ! On voit qu'elle en est un peu embarrassée elle-même, et qu'elle ne saurait trop que répondre à celui qui lui demanderait si, à tout prendre, Platon ne la mènerait pas jusque-là. Quel bonheur de trouver, à chaque pas que l'on fait, la vérité toujours plus vraie, son droit plus imprescriptible et ses signes plus certains !

Le tableau que vous me faites du despotisme du bambin-roi que vous avez sous les yeux renferme toute la sagesse du pouvoir que la Providence a joint à la faiblesse, et un peu aussi l'excès qui fait dégénérer toutes les prévoyances divines. On ne fait point un petit tyran, pris dans l'ancien et très-bon sens, sans déposer dans son cœur quelques germes de tyrannie qui se reproduiront sous une multitude de formes, voire même les plus séduisantes. Il faudrait dès les premiers jours n'agir qu'en vertu de l'avenir ; mais le présent est si doux aux jeunes mères qu'il

leur en coûte de s'en séparer, même par la pensée. La question que vous posez est de celles contre lesquelles, dans la pratique, le raisonnement n'eût jamais prévalu, et qui, dans ses difficultés, ont été mises hors de portée pour la volonté humaine. Si on pouvait faire vivre un enfant en sacrifiant un peuple! si pour ne pas mourir, pour ne pas vieillir, on pouvait acheter la vie, la jeunesse de quelqu'un, où en serait le monde! Des limites infranchissables ont été imposées à toutes les sortes de convoitises, et Dieu ne s'en serait pas fié au plus pur, au plus tendre sentiment; il fait davantage, car il veut qu'on se défie et même qu'on triomphe (comme idolâtrie de l'unité fausse) du penchant à trop de concentration dans ses sentiments les mieux autorisés. Il y a une phrase de M. Sainte-Beuve que je n'ai jamais oubliée et qui me fait toujours réfléchir: *L'envieuse pauvreté d'un exclusif amour!* Bien de gros livres ne suscitent pas dans le cœur et la pensée autant de mouvements que ces paroles; c'est peut-être parce que je les sens profondément, que j'aime tant, et que je place si haut la vocation qui se fait donner tout à tous. Je sais bien que l'esprit de cette vocation peut en rester à la lettre morte, ou à peu près; mais lorsqu'il est vivant, lorsque, dans la force de l'âge, il a pu saisir l'homme tout entier, l'apostolat, dans ses bienfaits extérieurs, n'est rien encore auprès de ceux qu'il doit opérer au dedans, en élevant les volontés, les désirs, les pensées à des hauteurs vraiment incommensurables. L'homme spirituel par excellence est le prêtre, non pas que son point de départ naturel soit plus élevé, sa spiritualité native plus

forte, son âme plus droite, mais parce que les grâces puisées à leur source sont plus abondantes, parce que l'irrévocabilité est le sceau de tous ses sacrifices, parce que, du moment où il y correspond, tout lui vient en aide et l'entretient dans les plus hautes et les plus pures régions. Sans cesse on nous répète, et avec raison, que nos devoirs assument la nature de la sphère où nous sommes placés, que nous devons à ceux qui vivent avec nous le bonheur matériel, et même uniquement celui-là s'ils n'en veulent point recevoir d'autres. Supporter les défauts au lieu de chercher à les corriger, ménager les amours-propres au lieu de les guérir, enfin l'idéal de la perfection de la famille quand on n'en est pas le chef, l'idéal de la bonté pratiquée devient alors presque un cours de dissimulation complet. C'est à merveille pour l'individu tant qu'il souffre et se résigne; mais combien n'est pas plus libre, plus haute, plus une, la position dont les devoirs ne consultent que l'intérêt spirituel, qui lui sacrifie tout, et qui, par la vérité même, par ses engagements pris avec elle, est sommée en toute occasion de ne parler qu'elle ! L'humilité du prêtre jointe à l'autorité de la parole divine, me paraît tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus auguste sur la terre. Le désintéressement, le dépouillement complet de lui-même prépare les voies pour ainsi dire à l'élément divin ; il se sent armé de l'ascendant qui commande, et il a toute la confiance de celui qui obéit. Quand nous prêchons les autres, mon cher ami, il n'en est pas ainsi. Je sais bien que la vérité est à tout le monde, mais c'est pour la défendre qu'on craint d'être intruse.

Ce matin j'ai eu une petite lettre de madame de Chelaincourt, de Wiesbaden [1]; sa santé meilleure ne marche pas aussi grand train que ses bonnes dispositions. Elle venait de recevoir une visite de M. Dupanloup et en était encore toute ravie. Ecrivez-moi, je vous prie, quand ce ne serait que pour me dire le moment où vous viendrez, afin que je déblaye et vous fasse plus d'espace que vous n'en voudrez prendre ; je ne serai pas contente à moins.

Chantilly, 3 octobre 1838.

Mon cher ami, votre lettre est bien aimable ; mais pourquoi donc toujours madame en vedette? Je pourrais vous dire comme Mignard : *Voilà passablement de temps que je travaille à le perdre.* Je trouve vos projets arrangés à merveille, comme tout ce qui s'arrange et qu'on n'arrange pas ; je vous verrai deux fois d'ici au 1er décembre ; n'y changez rien, c'est enregistré comme la promesse qui ajoute à ma joie, de voir votre bon frère. Je vous écris de Chantilly, et j'y suis tout au plus, car dans deux heures je n'y serai plus, je vais rejoindre à Paris mon bon Grégoire et vous y attendre. Quelle douceur j'aurai à vous présenter ce pauvre cher enfant, et quelle confiance me donneraient non pas seulement vos bontés pour lui, mais votre

[1] La comtesse de Chelaincourt, née princesse Shérébatof, avait épousé en premières noces le comte Schouwalof, et fut mère du comte Grégoire Schouwalof, mort récemment à Paris, dans l'ordre des Barnabites, épuisé par les fatigues du plus ardent apostolat.

contact ! Le bien que vous pourriez lui faire serait sans limites, d'abord vous le voudrez tant !

Il y a quinze jours que nous n'avons causé, et déjà j'ai plus à vous dire qu'on ne pourrait entasser de têtes de chapitres dans une lettre ; comme on se fait ingrat pour elles quand on est sûr de pouvoir bien causer ! C'est donc du 8 au 9 que je compterai sur vous ; tâchez de me ménager quelques jours et faites moi une bonne part en prenant sur Acy et sur le Thil[1], sur le commencement et la fin, dont les frontières peuvent être déplacées sans qu'on s'en aperçoive trop. Je reviendrai avec plaisir à Chantilly, qui me plaît et m'est facile en tous points ; il est vrai qu'aux mêmes conditions je m'arrangerais d'autre chose, car j'aime tous les lieux où j'ai été seule, et il est incroyable le charme que répand pour moi la solitude sur tous les objets extérieurs ! Cette impression-là, si je ne me trompe, est fort tendre pour Dieu et nullement maussade pour mes amis ; il ne m'en faudrait pas d'autre preuve que d'en convenir avec vous. Il me revient tout à coup une querelle que j'avais à vous faire : pourquoi donc êtes-vous resté quinze jours sans me dire ce que vous deveniez ? Je commençais à être inquiète, et mon mari aussi ne concevait rien à votre silence. Cette gronderie m'était sortie de mémoire, et je vous prie de la mettre dans la vôtre pour un avenir qui, vu les bonnes mesures prises, est heureusement éloigné. Vous voyez que rien n'est commode en ce monde, et que vos sévérités pour l'*envieuse pauvreté d'un exclu-*

[1] Acy, château de Mme d'Acy, sœur de M. de Melun ; le Thil château de Mme de Rauzan.

sif amour ne vous épargnent pas bien des charges d'exactitude et de soins ; c'est d'être aimé qui est assujettissant avant tout, et le joug léger et doux n'est que l'affection qu'on éprouve. Ajournez donc votre terne et laide métaphysique aux brumes de l'arrière-saison, tout au moins à la gelée blanche. Qu'est-ce que M. de Condillac a de commun avec vous par un si beau soleil? Tous ces systèmes, en apparence si divers, ne vous font parcourir que la même route ; ce ne sont que des méthodes dont chacune a son sentier, ses difficiles et ardus passages. L'intelligence, pour vivre de sa vie pleine et entière, s'est pourtant passée de cette science prétendue indispensable dont le point culminant n'est autre que de lui expliquer ses propres opérations !

Vous apprendrez avec chagrin que cette pauvre madame de Chelaincourt a été confinée dans son lit pendant vingt-quatre jours, par une attaque de rhumatisme inflammatoire qui lui a fait souffrir toutes les tortures. M. de Chelaincourt me mandait qu'elle était un peu mieux ; elle-même ajoutait quelques lignes, mais je crains que le mal ne soit profond et difficile à déraciner. La consolation de ce pauvre ménage était de s'occuper de vos enfants ; ils avaient mis en circulation quatre-vingts billets, et ils espéraient qu'il ne leur en reviendrait pas [1]. Adieu, mon cher ami, et au revoir dans moins de huit jours ; j'espère que vous devinez quelque chose de la consolation dont m'est cet espoir-là ?

[1] M. de Melun venait de fonder l'œuvre du patronage des jeunes apprentis.

18 novembre 1838.

Mon cher ami, voilà bien des jours que je me propose de vous écrire et qu'un singulier abattement m'en rend tout à fait incapable ; tout pour moi est en suspens ; j'ai trente lettres qui demandent réponse, et parler me fatiguant bien autrement qu'écrire, je n'y cède qu'en vertu d'une actuelle et impérieuse nécessité. Ce grand malaise, si ancien et si soutenu, est sans doute un effet des nerfs. C'est ma douleur de cœur qui les détraque et qui me donne une de ces exagérations de sensibilité, par lesquelles on se sent profondément émue vingt ou trente fois par jour ; c'est vraiment le triomphe de la sensation, et, à bien dire, ce n'est pas ce qui m'en déplaît le moins. Sans me savoir souffrante, avez-vous bien pensé du moins que j'avais de bonnes raisons de me taire, et senti surtout que mon silence ne me séparait jamais de vous ? Je ne sais personne qui me fasse regretter plus que vous de telles interruptions ; vous me manquez sans que l'habitude s'en mêle, et il faut donc bien que ce soit par la confiance et l'affection.

Je suis charmée de vous voir rentrer dans votre concile, et assez disposée, sans entrer dans toutes vos colères, à admettre avec vous que, selon les nécessités, l'infaillibilité peut changer d'organe. Si elle résidait uniquement dans le Pape, pourquoi y aurait-il eu jamais des conciles ? Et s'il y en a eu qui obligent la foi des fidèles, pourquoi n'y en aurait-il plus ? C'est une des erreurs de l'Eglise grecque, sur laquelle elle est condamnée et par laquelle elle se condamne elle-

même, que de prétendre que, depuis la séparation des églises, il ne peut plus y avoir de concile œcuménique. On lui répond à cela que le droit d'assembler un concile universel est un des droits imprescriptibles de l'Eglise qui atteste le plus sa puissance, et que les promesses de son divin fondateur ne permettent pas de supposer qu'elle ait jamais perdu quelque chose de l'autorité qui lui a été une fois départie. Ce qui est évident, c'est que le concile n'est concile qu'en ayant le Pape à sa tête, et qu'un corps acéphale n'a jamais présenté rien de vivant dans ses membres les mieux constitués. Le reste m'a toujours paru une question d'opportunité qui, sans perturbation aucune, pourrait faire revivre dans l'avenir ce qui s'est vu dans le passé, selon ces vicissitudes auxquelles Dieu soumet les moyens qu'il emploie, et qui n'entreprennent jamais sur l'inflexibilité des principes. L'autre jour, je trouvai dans M. Joubert une pensée qui se rapporte assez à la vôtre, sauf l'emphase et le peu de convenance de l'expression : « Il y a des temps où le Pape doit être dictateur, il y en a d'autres où il doit n'être considéré que comme premier préposé aux choses de la religion, comme son premier magistrat, comme le roi des sacrifices. » Le roi des sacrifices ! voilà bien le bout de l'oreille ! On voit clairement que M. Joubert n'ose faire passer quelque chose du dogme que recouvert sous un vieux lambeau de poésie. Quand je vous disais que je n'épousais pas vos colères, ce n'est pas la colère en elle-même, mais son objet ; la mienne, en lisant Ranke, se portait sur ces premières tentatives d'accommodement par lesquelles Contarini et le cardinal Pool me semblaient si notoirement

trahir la vérité théologique et le bon sens en penchant pour la justification luthérienne [1]. Cet excès-là ne tendait à rien moins qu'à faire disparaître la vérité de la terre, et tout ce qu'on pourra jamais surajouter à la prérogative du Pape me paraît bien innocent auprès d'un tel mal. Votre lettre, qui m'était toujours présente, Ranke, que je lis avec toute l'attention dont je suis capable, ont eu hier un bien singulier appendice : une de ces rencontres amenées par le hasard, où les idées se trouvent représentées par les personnes. Hier matin, pendant que je causais de choses tout autres avec M. Lacordaire, m'est arrivé M. de Genoude, et une demi-heure ne s'était point écoulée après les premières politesses faites, que l'ultramontain était aux prises avec le gallican le plus exagéré de France. Il serait bien difficile de dire lequel des deux a attaqué le premier : à peine s'étaient-ils aperçus, que l'un et l'autre n'ont plus songé qu'à combattre. Au moment où la bataille se trouvait le plus engagée, la porte s'ouvre, et l'on annonce M. Duguerry [2]. M. Lacordaire s'interrompt un moment pour s'écrier : C'est un concile! puis reprend immédiatement; M. de Genoude riposte, M. Duguerry s'en mêle : tous les trois parlent et tempêtent à la fois. Enfin ce bel épisode de concile me tint jusqu'à six heures dans un état qui ne laissait pas d'être angoisseux et perplexe. M. de Genoude, dans un sens opposé, allait bien aussi loin que M. Lacordaire; mais sa situation faite,

[1] *Histoire de la Papauté pendant les seizième et dix-septième siècles*, par Léopold Ranke, professeur à l'Université de Berlin, publiée et précédée d'une introduction par M. de Saint-Chéron.

[2] Curé de la Madeleine.

l'appui plus ou moins avoué que reçoit son opinion, son expression plus calculée le plaçaient beaucoup mieux que mon éloquent ami, qui se montrait plus entraîné et plus imprudent. Je souffrais beaucoup, parce que je sentais que ses paroles, proférées comme s'il les eût jetées au vent, tombaient dans la mémoire exacte et sèche de son antagoniste, qu'elles seraient répétées, et composeraient la première page du factum que l'on dresse contre lui. M. Duguerry qui, par la nature de ses opinions, aurait pu paraître là comme modérateur, s'arrêtant aux surfaces, ne répondait guère qu'à M. Lacordaire, qui s'en animait davantage ; enfin, le premier, il quitta le champ de bataille. Cette prise a achevé de me donner la mesure de toutes les difficultés qui attendaient M. Lacordaire. Je ne sais pas une plus admirable vertu que la sienne, une vertu plus faite pour s'élever à la sainteté, si cette vertu veut se courber et s'enfermer dans l'obéissance ; mais par cela même que son empire sur lui-même n'est que la puissance du dévouement et du sacrifice, qu'elle absorbe toutes les qualités secondaires de la sagesse humaine, comment conduira-t-il une grande entreprise à fin [1] ?

Adieu, mon bien cher ami ; ne me croyez pas très-malade. Si je l'étais, vous le sauriez positivement, parce que j'aurais besoin de vous, et que j'userais en plein de mon droit de vous le dire.

[1] Bientôt la restauration de l'ordre de Saint-Dominique et la prospérité de Sorèze répondirent à cette sollicitude maternelle de Mme Swetchine.

Paris, 2 décembre 1838.

Mon cher ami, je vous remercie de me dire que vous ne revenez que dans huit ou dix jours, et d'empêcher que ma pensée ne se préoccupe à vide; c'est déjà bien assez d'un mécompte de temps. Mon intérêt personnel mis à part, je comprends très-bien que votre maman profite du sursis et que vous lui fassiez compagnie fidèle; il faudra seulement me rendre en détail ce que je perds en masse, et vous ingénier à me faire la meilleure part possible au moyen d'une savante distribution de temps. Je suis convaincue qu'on peut toujours en sauver plus qu'on n'en sauve, comme on peut toujours donner plus qu'on ne donne; argent et temps ont une singulière destinée dans les desseins de la Providence, c'est de n'avoir rien de commun au premier abord, et qu'on puisse pourtant presque toujours appliquer à l'un ce que l'on dit de l'autre. Faites-moi donc une bonne part, la meilleure, et puis cumulez le plus de garçons, le plus de petites filles, d'écoles et de religieuses que vous pourrez, sans oublier la rue Mouffetard. Ne repoussez jamais rien, et vous suffirez à tout. Il n'est pas assez clairement démontré que nous fassions assez bien une œuvre unique, pour ne pas nous mêler de toutes celles qui viennent nous chercher. Je regarde la spécialité comme un grand honneur, mais, comme tous les honneurs du monde, il faut que Dieu nous le défère pour que nous y prenions juste et légitime confiance. Dans le monde de Dieu, notre volonté ne doit nous

placer qu'avec son frétin, toute liberté laissée à lui de nous faire brochet ou baleine.

Adieu, mon cher ami; je vais très-bien depuis quelques jours, et j'espère que cette bonne santé fera partie de l'accueil que je vous réserve. Parlez de moi à madame votre mère et bien des compliments à votre frère.

Vichy, 12 juin 1839.

Quand on a traversé les trois-quarts de la vie, mon cher ami, on a appris, par les succès comme par les revers, combien est peu de chose un dégoût. Mais ils ne réagissent pas de la même manière sur les caractères, et souvent des contrariétés très-peu redoutables en elles-mêmes le sont par leurs effets. Je comprends très-bien que l'affaire étant en bon train, vous lui retiriez votre présence, et j'ai hâte que vous soyez fidèle au rendez-vous que vous donne Dieu. Quand tous vos jours seront pris et arrêtés, il faudra me le dire; ce n'est pas vous suivre que je veux seulement dans votre pèlerinage [1], c'est m'y associer à vous, remercier et demander en même temps, comme il est digne d'un maître dont les dons sont inépuisables. Ah! si on me laissait faire, que je serais ambitieuse pour vous! Vite, je dresserais la perpendiculaire, en demandant seulement que vous restiez longtemps en vue de la terre. Madame de Chelaincourt espérait un peu vous voir; il faut absolument que vous lui donniez cette consolation.

[1] Le pèlerinage d'Einsielden, dans la Suisse allemande. M. de Melun publia plus tard sur Einsielden, des pages qui sont demeurées dans la mémoire de tous ses lecteurs.

Je lutte de mon mieux contre tous les genres d'envahissements, et, comme d'habitude, je remue plus de choses que je n'en exécute. Je suis pourtant presqu'à la fin du volume de M. Guiraud, que vous avez jugé, par parenthèse, comme si vous l'aviez lu, ce qui toutefois ne vous dispensera pas de le lire. Je suis très-intéressée par M. de Beaumont; il donne l'idée d'avoir tout dit sur le sujet qu'il traite, du moins du point de vue dont il l'a considéré. Le travail assidu et sincère y paraît bien davantage, selon moi, que l'invention; c'est un de ces livres comme à la rigueur les peut faire même l'atmosphère des États-Unis, où je pense qu'il aura plus de retentissement et surtout d'approbation qu'en Angleterre. J'ai même commencé à écrire; mais trente lettres me sont arrivées, et toutes plus ou moins pressées. Il me semble que je gâte, que je mutile tout ce que j'exprime, et cela me fait peine, non pour moi-même, mais pour ces idées spontanées qui me saisissent, et dont la vérité se démontrerait à mon esprit par la manière même dont elles me viennent. Si vous vouliez les exprimer, elles m'appartiendraient bien davantage, car vous leur ôteriez le vêtement qui les dissimule quelquefois à mes propres yeux.

Je vous en prie, rendez-moi un service : faites choisir, chez Gaume, quatre ou cinq petits volumes pour ce bon jeune homme, caporal au 17me, dont je vous ai parlé. Son chef d'escadron m'écrit qu'il est à Paris et repart pour la garnison où se trouve Auguste Vavasseur [1]; je voudrais bien profiter d'une si bonne

[1] Le vicomte Vavasseur, fils du général de ce nom, substitut du procureur du roi à Paris, sous la Restauration, et mêlé à toutes les fondations pieuses de cette époque.

occasion pour lui envoyer quelques livres. Je ne saurais vous les indiquer, vous avez toutes les premières données : un bon jeune homme dont ses chefs sont contents, qui aime M. Lacordaire et qui fait le Chemin de la croix par là-dessus. Je vous en prie, quatre ou six volumes, et aussi le plus vite ; le chef d'escadron, M. de G....., va partir, il faut que tout cela soit remis chez lui avant le 18. Je lui écris aujourd'hui. Quand vous aurez ces livres, faites-les porter à Cloppet, qui les payera, et insistez pour qu'ils soient portés immédiatement à M. de G....., rue des Petits-Augustins.

Vichy, 5 juillet 1839.

Je crois vraiment, mon cher ami, que si j'ai tant tardé à vous écrire, c'est une invention ingénieuse pour y penser davantage. J'ai été fort rassurée pour les suites de l'accident de madame votre sœur, par ce que vous me dites de l'imprudence que monsieur votre beau-frère passait sous silence. Ce qu'on fait pour sa santé ne vaut jamais mieux que lorsque le soin qu'on en prend n'est point indispensable, et le temps employé à gagner le mal de vitesse en épargne beaucoup plus tard. Le départ de votre frère m'a un peu saisie, mais sans m'étonner précisément : il me paraissait déjà dans la disposition qui jette brusquement dans l'action ou y fait renoncer complétement; et à tout prendre, quoique j'aie un peu peur, j'aime mieux qu'il ait suivi la voie dont il porte la raison en lui-même. Les conseils les meilleurs sont quelquefois des complications, et pour exécuter, on s'en tire souvent mieux sans secours, parce qu'on fait appel à toutes

ses volontés et qu'on leur imprime un mouvement unique. La rue Mouffetard, une fois pour toutes, aura tourné toute chose à son avantage; tout prie, tout intercède pour lui, jusqu'aux regrets inconsolables de la sœur Rosalie, qui m'envoie à Vichy un directeur du séminaire du Saint-Esprit pour me dire encore son bonheur de vous connaître tous deux, son chagrin de ne plus vous avoir, et surtout pour me demander de vos nouvelles.

A travers tout le malaise et l'ennui de soins nombreux et absorbants, jamais je n'ai cru pouvoir mieux juger que cette année de la manière admirable dont me vont ces eaux-ci. Sans mettre un grand prix à vivre, ni même à me bien porter, je jouis de cette amélioration, d'abord parce que Dieu l'a voulue, que j'entre avec confiance dans toutes les voies qu'il m'ouvre, et aussi parce que l'action d'un principe de renouvellement m'est toujours chère en vue de l'autre. J'aime tous les miracles du bon Dieu, j'aime aussi le concours de la volonté humaine au dessein supérieur qu'elle aperçoit; et quand la grâce nous pousse, j'aime à lui venir en aide, comme disent les médecins, aider la nature, ce qui se traduit : la laisser faire. Et puis, mon cher ami, je n'oublie pas d'aimer le plaisir que font ma vie et ma santé à la bonté de ces amis dont j'ai bien autrement besoin que d'elle. Voilà donc les dispositions dans lesquelles vous me trouverez, car j'établis en fait qu'elles survivront à l'atmosphère et aux fontaines de Vichy, et que vous me ferez une petite visite dans le courant de juillet. Je vous en prie, ne remettez pas en question votre voyage, il faut absolument que vous le fassiez, commençant par Aix-

la-Chapelle, le duché de Nassau, et finissant par Einsielden; il faut y tout subordonner, ajourner le concile de Trente, l'oublier, s'il le faut, car je ne vois pas qu'elles se rendent mutuellement bien utiles, ces idées que l'on fait marcher de front. Le concile, que je semble sacrifier, c'est dans son intérêt que je l'isole, afin qu'en vous y remettant il ne soit plus question que de lui. Le voyage peut faire surgir beaucoup d'aperçus, mais il n'est compatible avec aucun travail; et les matériaux assemblés, il faudrait s'enfermer comme dans une prison et produire d'un seul jet. Cette introduction qui vous préoccupe doit être le résumé philosophique de tout l'ouvrage, en renfermer toute la substance. Robertson s'est acquis toute sa renommée d'historien par son Introduction à l'histoire de Charles-Quint, seule célèbre au milieu de ses autres ouvrages historiques, d'ailleurs très-estimables. Le penseur et l'écrivain paraîtront tout entiers dans cette introduction, et l'effet qu'elle produira décidera en grande partie de l'autorité que vous exercerez sur vos lecteurs dans le cours de l'ouvrage. Il faut, mon cher ami, faire bien, très-bien; Dieu vous comptera jusqu'au désir que vous en aurez, car il en aura été le principe et la fin.

Le récit de votre séance de charité est un tableau en raccourci de ce qui se passe dans ce monde. Comment tout ne se ressemblerait-il pas? les mêmes passions en jeu, les mêmes misères de la part de l'homme, de la part de Dieu un même but! Qu'importe la médiocrité des moyens, s'ils sont susceptibles de produire ces mêmes effets, et ces effets de réagir sur les intelligences d'une manière analogue. Comme

vous le dites si bien, l'égalité humaine, qui ne semble contredite que dans les applications, se maintient bien dans les forces; c'est, dans des proportions différentes, toujours le même patron. J'ai fini tous les livres commencés à Paris. Je suis un peu, pour les livres, comme cette femme à qui un autre plaisait toutes les fois qu'elle aimait quelqu'un; mais cette légèreté de mœurs me quitte quand je suis plus à moi-même, et je me hâte de l'expier par une fidélité plus grande à la chose commencée. J'ai reçu une très-bonne lettre de François de la Bouillerie, parfaitement content et parfaitement raisonnable [1]; il est rentré dans son élément, et on sent également sa vocation par l'accord qui se retrouve en lui-même, comme on la sentait par la discordance de la vie mondaine et de ses sentiments. Adieu, mon bien cher ami; j'ai mille choses à vous dire, mais j'ai beaucoup écrit et je suis fatiguée.

Paris, 28 juillet 1839.

Mon cher ami, je serais presque tentée d'accuser de perfidie le besoin de tout dire tant il me joue de mauvais tours. Depuis votre bonne lettre du 21, si attendue, si bien venue, je n'ai pas cessé de songer à vous écrire, et c'est faute d'avoir eu le courage de me borner à quelques lignes que vous ne savez encore rien de toutes mes sollicitudes. Votre arrivée à Acy

[1] François de la Bouillerie, fils du comte de la Bouillerie, intendant-général de la maison du roi Charles X. Il venait de quitter le monde à trente ans, pour embrasser l'état ecclésiastique. Il a été promu à l'évêché de Carcassonne après avoir été durant plusieurs années, grand-vicaire de Mgr Affre.

est bien la vie, veinée de noir, quelle que soit sa couleur, mais heureusement vos espérances ont plus de consistance que vos craintes : le bonheur de votre bon frère semble assuré, et les deux santés qui vous sont si chères ne demandent, j'espère, que de grands ménagements.

Voilà plusieurs jours d'inquiétude toujours croissante pour M. de Quélen. Il y a bien longtemps que je suis alarmée de son état, et à présent je n'en espère plus rien : toute la faculté y a passé. Ces crises d'étouffements ont été successivement attribués à des maladies diverses, et de tout cela, il n'y a de certain que les profondes ténèbres de la médecine et les consolantes dispositions du pieux malade. C'est un véritable chagrin pour moi que cette perte, et quoi qu'on dise, une perte pour l'Eglise, qui n'en saura toute l'étendue que par de nouveaux périls. Ces hommes placés d'une certaine manière sont moins importants souvent par ce qu'ils font que par ce qu'ils empêchent, et par ce qu'on sait qu'ils ne feront jamais ; mais on ne tient pas compte de ces avantages négatifs, et lorsqu'ils sont remplacés par des inconvénients auxquels on ne s'attendait pas, on revient à une justice tardive qui ne profite plus à personne. Tout cela est bien triste, mais comme cela ne sera jamais mieux, j'ai peine à comprendre qu'on ait une part de sensibilité à livrer en pâture aux jugements humains.

Je suis toujours, mon cher ami, dans la même incertitude sur nos projets ; seulement il paraît décidé que Mme de Nesselrode ne vient pas à Paris, et si je dois la voir, ce sera probablement sur le bord de la mer. L'arrivée de mon autre amie n'a point de date

plus certaine, elle dépend des couches de ma nièce. Vous ne me dites pas sur vous plus que je n'en sais sur moi-même, et j'en conclus que votre passage à Paris m'y trouvera encore tout établie. Ce désert de huit ou neuf cent mille hommes devient toujours plus sensible dans les salons ; les départs se succèdent, et il y en a un qui me fait une vraie peine, celui de Jean Gagarin qui nous laissera un long vide, son départ de Paris ne donnant aucun espoir de prompt retour. M. d'Esgrigny est parti pour Naples ; M. de Cazalès, dont je suis toujours plus contente, ne fait ici que de courtes apparitions ; je n'ai donc en quelque possession que le bon Alfred et son aimable assiduité. Il est en relation tout établie avec M. Mounier [1], avec qui j'ai causé longuement de son *Louis XVI* qu'il n'avait pas encore lu ; le manuscrit vient de lui être donné, et je partage sûrement quelque chose de l'émotion de l'auteur à ce jugement dont dépendra jusqu'à un certain point sa confiance en lui-même. Je lui ai lu l'article de votre lettre où vous parlez de lui ; il m'a assuré qu'il avait retravaillé plusieurs parties de son livre, en cherchant à entrer dans l'esprit des observations que vous lui aviez faites ; reste à savoir s'il y aura réussi. Avec la meilleure volonté de suivre les avis qu'on reconnaît bons, les habitudes de l'individualité l'emportent, et je serais bien disposée à croire que l'intelligence ne cultive bien que les plantes qu'elle a portées dans leur état sauvage ; hors de là il n'y a point pour elle de greffe.

[1] Le baron Mounier, pair de France, fils de M. Mounier l'un des membres distingués du côté droit de l'Assemblée constituante.

Le schisme d'Occident a encore été pour vous le concile de Trente, non pas seulement en vous y ramenant, mais en faisant naître des idées et des jugements qui s'y rapportent ; c'est ce qui arrive partout où les deux principes sont en présence. En lisant l'histoire ecclésiastique, j'ai été frappée des mêmes observations : jusque dans les plus violentes tempêtes et dans les temps les plus désastreux, toujours l'alternative des grands maux et jamais leur réunion, qui, humainement, eût tout perdu. Ainsi, les disputes de pouvoir ne se mêlaient en rien aux questions de foi ; ainsi, toujours de grands saints sur les siéges épiscopaux et dans le sein de l'Eglise, en regard des mauvais Papes. Dieu, dans ses secours miséricordieusement mesurés, a toujours dit à l'humanité comme à l'homme : Nul ne sera tenté au-delà de ses forces ; et il suit de là que toutes les fautes de colère et de révolte s'expliquent et qu'aucune ne se justifie. Mais, aussi, il suit de l'observation que vous faites sur les tristes effets de la culpabilité de ceux qui ont perdu le troupeau qu'ils devaient défendre, que les bergers sont plus répréhensibles que les brebis, et qu'il y en a eu certainement de bien sévèrement punis, parmi ceux qui, ostensiblement, avaient gardé la vraie foi, moins les vertus qu'elle impose.

Adieu, mon bien cher ami ; c'est une amitié bien tendre qui en veut à la vôtre.

Paris, 21 août 1839.

J'ai eu hier, mon cher ami, votre lettre du dimanche, fermée lundi, et je retombe dans une incertitude fort éprouvante après vous avoir attendu

chaque jour. Les retards que l'on fait subir à M. *** me contrarieraient en tout état de choses, et son silence de ces derniers jours me trouble un peu; il est bien évident qu'il attend le résultat définitif de ses efforts, et qu'il veut vous en éviter les hauts et les bas, mais c'est une mauvaise manière : on croit épargner l'agitation et le travail de la pensée; au lieu de cela, on la condamne à se mouvoir dans le vide et à se refouler sur elle-même. Vous savez bien ma théorie de n'avoir jamais qu'une idée à la fois, et la crainte que j'ai toujours qu'on ne s'y tienne pas assez. Je vais bien loin dans cette préoccupation, puisqu'elle me disposerait à vous engager de ne point demander d'ajourner dans l'intérêt de votre pèlerinage d'Einsielden, lors même qu'il vous faudrait manquer cette date du 8 septembre à laquelle je tenais au moins autant que vous. Mais voyez, mon cher ami : s'il survenait dans l'intervalle quelque accroc, quelque chose de cet imprévu qui toujours menace, que de regrets de plus! Les volontés humaines sont vacillantes, et Notre-Dame-des-Hermites est bâtie sur le roc : vous la retrouverez toujours. Quand on a pu mettre Dieu si avant dans le secret de la préférence qu'on lui avait donnée sur toutes choses, il n'y a plus de compliments à faire avec lui.

Dans un sens, je suis mise précisément au même régime que vous : je suis liée et tenue en échec par une promesse dont je n'évaluais pas toute la teneur. Mme de Nesselrode achève sa cure à Baden, et des accidents nouveaux s'y succèdent de manière à la laisser incertaine de ce qu'elle pourra faire; son intention est pourtant de venir, à savoir seulement si

ce sera au Hâvre ou à Paris. D'après toute probabilité, elle se donnera le temps de la réflexion jusqu'à la fin du mois, et vous me trouverez encore ici si vous ne tardez pas au-delà. Je le désire bien, mon cher ami; j'ai soif de ces bonnes causeries qui me reportent aux sujets qui me plaisent et me laissent sans inquiétude sur leurs résultats. Vous devenez de plus en plus robuste, et vous pouvez maintenant porter la vérité tout entière avec le poids de l'alliage qu'extérieurement y mêle l'action humaine. Je ne puis vous dire à quel point la marche de vos impressions se rapporte à tout ce que j'ai éprouvé moi-même dans l'étude de l'histoire ecclésiastique; elle m'avait semblé d'abord fournir une foule d'arguments contre l'Eglise romaine, et en avançant, en me préoccupant moins des détails pour arriver à saisir l'ensemble, le dessein général m'apparaissait dans toute sa puissance et toute sa clarté. L'Eglise en est précisément là où en est le christianisme, susceptible d'être attaqué dans les difficultés de détails et écrasant par la majesté de son ensemble. Il y a, soit dans l'histoire, soit dans le dogme, une force dans l'ensemble des faits qu'aucun de ces faits n'a en lui-même; c'est comme quelque chose du système que M. de Lamennais a poussé beaucoup trop loin. Le travail de la vérité se fait souvent par autre chose qu'elle-même; elle se rend sensible, elle se formule, elle prend droit de cité dans les intelligences : on la voit arriver sans qu'on l'ait presque vue venir. Une vérité qui me semble s'élever à la hauteur de l'adage, c'est que Dieu paraît d'autant plus Dieu dans l'Eglise que les hommes y sont plus hommes. Vos péripéties ne m'étonnent donc pas;

et ce que j'ai gagné à cette même marche expérimentale, c'est de ne pas prendre tous les paliers ou tous les relais pour le but du voyage.

La trempe de l'esprit de M. *** qui tient compte de tout, qui ne met point une fausse conscience à glisser ou fermer les yeux sur les difficultés, et qui pourtant résume et fait conclure, me paraît la plus haute, la plus philosophique, la plus digne de la vérité. J'ai horreur, dans ceux qui l'aiment profondément, des politesses qu'on croit lui devoir faire en niant l'obscurité ou le mal que les hommes y joignent, comme les stoïciens niaient la douleur. Dieu bénit les résultats que M*** obtient, de manière à bien faire sentir à quel point son intention est droite et pure; et, sans affirmer que ce premier mouvement de résistance en lui soit absolument sans malice, il est bien évident, par ce qui suit, que Dieu lui fait grâce. M. de Maistre disait que la première fois que les lèvres d'un homme s'ouvraient, c'était pour dire non; il y a bien de cela en lui : il n'est pas prime-sautier en fait de vérité, mais au lieu d'en rester saisi, il la cherche et court après elle, et elle ne lui est pas plus cruelle que Daphné à Apollon. Quant à son imagination, je ne sais combien je le loue de n'en avoir qu'à son corps défendant. Ce qu'il mêle de poésie dans ses idées ressort de leur philosophie même, et je ne puis vous dire l'immense plaisir que m'ont fait ces petites pages que vous m'avez envoyées de sa part; il a dû être bien content lui-même, quand il a vu se résoudre en idées belles et bonnes un sentiment tendre et confus qui s'était rendu maître de son cœur. J'aime beaucoup les trois phases de la persécution, de la souveraineté et de la

liberté; j'aime aussi cet autre point de vue, riche et vrai, de l'Eglise considérée dans ses deux éléments, l'inspiration divine et la liberté humaine. La plupart des erreurs viennent de ce que sans cesse on sépare ce que Dieu a joint irrévocablement dans ce monde, le divin et l'humain, l'esprit et la matière.

M. de Quélen est mieux comme danger imminent, mais je crains que cet état ne devienne chronique et que bien des inquiétudes, si ce n'est des regrets, nous soient réservées encore. Adieu, mon cher ami; d'après ce que m'avait dit votre frère, j'avais renoncé à l'Italie pour vous; vous n'étiez pas assez avancé dans votre travail et trop de choses se pressent pour cet hiver, pour que j'en aie du regret.

Paris, 7 août 1839.

Mon cher ami, vous n'écrivez pas, et je m'en plains comme les gens qui ne sortent d'un même tort que pour le reprocher impitoyablement. Vous alliez bien, quoique pas assez content à mon gré, m'a dit votre frère, que j'ai revu avec un si grand et si vrai plaisir sous l'impression de l'heureux avenir qui l'attend. Il m'a paru parfaitement satisfait, et les choses même secondaires s'arrangeant bien. Pour ma part d'intérêt personnel, je ne regrette pas que vous tardiez à vous mettre en campagne; vous en aurez plus de temps à me donner, et il est probable que les incertitudes de Mme de Nesselrode m'en laisseront encore au moins jusqu'à la fin du mois. Nous sommes au moment de perdre pour bien longtemps l'excellent prince Jean Gagarin, qui retourne en Russie et quitte définitivement l'ambassade de Paris; ce jeune homme est si digne

d'estime et d'affection, qu'il attire à lui les suffrages de tout ce qui est distingué par l'âme. Un de ses regrets est de ne vous avoir pas revu avant son départ ; il me l'a répété bien des fois, en me chargeant de vous le dire.

Parlez-moi bien de vos deux chères malades, qui, j'espère, ne le sont plus.

Paris, 17 octobre 1839.

Je vous rends mille grâces de cette fin d'Einsielden, que je relirai toujours. C'est un petit poëme, non pas de ceux qu'on invente, mais de ceux qui sont écrits sous la vraie dictée intérieure. Il faut pourtant que je fasse un peu de polémique, ou plutôt, en style d'école, que je retorque un argument que vous jetez un peu trop lestement en passant outre. Vous opposez cette troupe d'élus qui était sous vos yeux, au jugement porté contre les masses ; c'est un peu comme si vous opposiez à ce même jugement cet autre grand nombre de saints qui sont au ciel. Songez donc que la masse d'Einsielden se compose entièrement d'individus pris çà et là dans la chrétienté, comme on coupe sur un nombre infini de plantes de quoi faire un bouquet ; une telle foule se compose de toutes personnes d'élite, après un choix fait et peut-être un long et tumultueux triage. Ce grand nombre d'Einsielden se sera fait sous les mêmes conditions et d'après le même principe que ces populations du ciel qui se formeront, nous dit l'Evangile, de telle ou telle personne, prise dans un champ près d'une meule, tandis que celle qui travaillait près d'elle dans ce même champ, près de cette meule, sera laissée. Pour élever une masse à

la hauteur d'un individu fidèle à sa vocation de chrétien, montrez-moi donc une masse compacte et dont le développement et la marche soient réguliers et complets ; une masse enfin qui, tout entière, dans son ensemble et dans ses détails, exprime comme l'individu la perfection évangélique. Où donc la réalisation possible du conseil pour les masses? Et qu'est-ce que le christianisme moins le conseil? Je le sais, il y a dans le précepte ce qui suffit à la prospérité, ce qui suffirait à l'ordre pris à la rigueur, mais pas assez pour le vrai bonheur et pour la vraie gloire. Vous voyez bien qu'il me reste une quantité de choses à vous dire, et qu'il vous faut y suppléer. Je serais trop heureuse que ce fût par une bonne visite; ce qui ne m'empêche pas de conjurer madame votre mère de ne pas se rendre trop facile. Rappelez-moi à elle, je vous en prie, ainsi qu'à tout votre aimable intérieur; dites en particulier à monsieur votre frère, ma joie vraiment reconnaissante d'un bonheur si évidemment ménagé par la Providence. Il en était si digne qu'avant comme après on pouvait avoir sécurité : seulement celle d'après est encore plus douce.

Dimanche, 1846.

Mon cher ami, Brumetz était une dernière épreuve à subir, mais rien ne pouvait être au dessus du courage de votre admirable mère; la nature reste sans doute avec ses droits, mais transfigurée jusque dans ces moments les plus spontanés et les plus intimes. Comme vous le dites, quel exemple et quelle consolation! Quand une fois on a senti cette force de Dieu venant au secours de la nôtre, qu'on en a vu les pro-

diges, on ne peut plus que s'abandonner. Nous rappellerons souvent ensemble, mon cher ami, le souvenir de votre angélique sœur; je lui dois beaucoup : pendant qu'elle ouvrait votre cœur elle encourageait le mien, qui depuis si longtemps se refoulait sur lui-même.

Aujourd'hui, je n'ai qu'un moment, mais j'avais tant besoin de venir à vous, que pour rien je n'aurais voulu attendre seulement à demain. J'ai eu deux lettres du comte Strogonoff; tout allait bien. Adieu; c'est de tout mon cœur que je vous aime et vous embrasse.

Paris, novembre 1845.

Mon cher ami, de vos nouvelles à tous et surtout des vôtres, je vous en prie! Je suis si souvent avec vous que j'ai bien des chances de rencontrer juste pour la chose que vous faites, les bonnes actions que vous méditez, la pensée qui traverse votre esprit, et surtout, hélas! pour les tristesses qui reviennent saisir votre pauvre cœur : mais on a beau deviner on veut savoir! Vous ne me disiez pas dans votre petite lettre comment vous alliez de santé, comment allait ce larynx qui demande bien des ménagements dans cette saison des brumes, et qui me ferait bien désirer que pour le moment vous ne prissiez de la campagne que son repos. J'espère de toute mon âme qu'il vous sera profitable à tous, car vous avez éminemment les conditions du bien qu'il peut faire, par la direction que vous lui donnez et les consolations qui s'y joignent. C'est aussi après un si douloureux ébranlement, la meilleure des transitions à la reprise des

habitudes : les contrastes venus trop tôt irritent la blessure. Vous n'avez jamais positivement à les redouter, mon cher ami, dans votre vie de Paris si utile et si sévère; aussi, je compte, toujours, comme votre famille l'exigera sans doute, sur votre retour ici vers le jour que vous aviez fixé. Si rien n'est changé dans vos projets et que vous soyez ici lundi, ne voudrez-vous pas venir ce jour-là dîner avec nous, ainsi que votre frère s'il revenait avec vous, et très-probablement encore avec ma sœur dont le départ toujours imminent n'est point fixé? Je ne vous promets pas que de vous revoir ce jour-là au milieu de nous ne soit pas pour moi une émotion, ou que le regret ne se mêle à la joie; mais, quoique de nature mixte, je vous réponds toujours qu'elle sera profonde et sincère.

Tours, 6 octobre 1847.

Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de votre lettre qui m'a permis de vous suivre, et fait tous les plaisirs du monde en vous montrant dans cette ligne ascendante qui découvre toujours des horizons nouveaux [1]. Jamais l'utile n'a eu une allure plus rapide ni des succès plus nombreux. La thèse dont la réfutation a fait la matière première d'un de vos discours, me semble bien la plus incroyable qu'on puisse soutenir; faire passer par le régime de l'enfant coupable l'enfant innocent, uniquement parce qu'il est pauvre, ne tombe vraiment pas sous le sens. La question des

[1] M. de Melun assistait alors au congrès pénitentiaire de Bruxelles.

congrégations religieuses pour les prisons était plus spécieuse, et le droit des protestants à réclamer contre assez plausible, si toutefois ils ne se trouvent pas dans une minorité assez faible pour ne pouvoir presque pas compter. Il me semble, comme à vous, que de quelque utilité que puissent être les congrégations, la condition préventive à laquelle on voulait les admettre était bien faite pour en faire suspecter les intentions et pour mériter d'être repoussée, rien ne pouvant moins convenir à une congrégation dont la nature est de ne changer jamais, que de se mettre dans la dépendance immédiate de gouvernements, pour qui changer toujours est presque une nécessité. Ce genre de triomphe est déplorable pour la cause de la vérité, il irrite sans aucun avantage solide; cela peut plaire à l'amour-propre d'un jour, mais tout ce qui est marqué au sceau de la durée ne peut qu'y perdre. Le succès de votre grand projet est bien autrement merveilleux que tout cela [1]. Que dès la première proposition faite, vous soyez arrivé à l'accomplissement de vos vues, que quelques mots se soient immédiatement résumés en un acte émané de tous, il y a vraiment là de cet inattendu qui dépasse les prévisions! Les dispositions du moment actuel vous sont certainement propices, et il faut aussi cela pour se faire écouter. On ne met guère dans les esprits que ce qui y est déjà; seulement il y a une volonté puissante qui le leur révèle et qui vient faire ce que les médecins appellent aider la nature.

A propos de médecins, je suis heureuse de voir

[1] Société internationale de charité.

votre larynx en mesure de se passer d'eux, et aussi qu'il vous ait laissé liberté si pleine et si entière de prendre la parole. Je crois ce premier essai très-utile en vous donnant le sentiment de vos forces ; car on ne se connaît qu'à l'épreuve, et en particulier dans les cas où ce qu'il y a d'involontaire dans l'impression joue un grand rôle. Je vois que vous avez été court et animé ; court, parce que vous le vouliez, et animé, parce que vous osiez vous le permettre. Si j'avais été de votre auditoire cette animation ne m'eût nullement étonnée, car il est facile de pressentir sous votre habituelle réserve la chaleur qui peut vivifier vos convictions. Partout on se remue, me dites-vous, partout on s'enquiert dans l'intérêt de la charité publique ; mon Dieu ! qu'on a raison de le faire : c'est le *to be or not to be*. Il faut courir et on ne courra jamais assez vite après le temps qu'on a perdu.

Quant à nous, le temps que nous devons rester ici est encore incertain. Du reste la campagne est charmante, Tours inondé de lumière. Depuis près de six semaines que nous sommes ici, nous avons vu pleuvoir hier pour la première fois. Le pauvre Alfred est dans nos environs et pour la cause la plus triste, l'état presque désespéré de M. de Castellane [1] ; il était déjà allé à Rochecotte à son retour de Néris, où il lui a été si secourable ; une très-vive alerte l'y a fait revenir. On n'a aucune objection aux choses du dévouement, mais vraiment il n'est pas assez bien lui-même pour si bien soigner les autres. Plusieurs fois j'ai su des

[1] Le marquis de Castellane, fils aîné du maréchal de Castellane, mort dans l'automne de 1847.

nouvelles de monsieur votre père, et avec une vive satisfaction de son état; parlez bien de moi à madame votre mère.

Novembre 1847.

J'étais loin de vous supposer inquiet, mon cher ami; je pensais au contraire que vos parents devaient avancer un peu cette année leur retour à Paris, pendant que vous-même y prépariez vos grands travaux de l'hiver. Je vois, d'après votre lettre, que pour le moment l'inquiétude est dissipée, mais je conçois que des rechutes répétées ôtent la sécurité, et qu'on ne puisse jamais veiller assez et d'assez près sur un bien qui menace. Votre résolution de ne plus vous éloigner de votre cher père me paraît digne de vous; il est juste qu'il ne perde plus rien de la consolation de votre présence, mais j'espère qu'il n'en coûtera pas trop cher à vos amis, et que, conciliant tout, vous ramènerez bientôt vos parents à Paris. Le soleil de ces derniers jours d'automne est admirable, mais il vend un peu ce qu'il donne, par la longueur des soirées et le froid vif du matin.

Je voulais avant de vous répondre lire vos statuts dans le numéro des *Annales de la Charité* que vous m'indiquez [1]; mais il se fait que je n'ai pas ici celui d'octobre, et ce n'est plus la peine de le faire venir, notre retour à Paris étant fixé au 22. Je doute moins que jamais, mon cher ami, que votre œuvre ne grandisse, et que la société ne reconnaisse se devoir à elle-

[1] Les statuts de la société internationale de charité, dont la fondation avait été décidée au congrès pénitentiaire de Bruxelles.

même la création d'une magistrature qui représente dans son sein les pressantes nécessités du plus grand nombre. Tant qu'on ne s'est pas rendu compte de cette immense lacune et qu'elle n'a point été signalée à l'attention publique, on a pu ranger ce tort dans les péchés d'ignorance. Mais lumière oblige, et aujourd'hui qu'il n'y a plus ces institutions sur grande échelle qui jusqu'à un certain point répondaient à ces réels besoins, et que la société veut tout faire par elle-même, il lui est rigoureusement enjoint d'en prendre les moyens. Les résultats de votre charité internationale auront probablement moins d'ensemble, et par cela même moins de portée ; mais ils mettront en circulation une foule d'idées utiles sur lesquelles tout le monde pourra s'entendre à la fois. M. de Maïstre disait que nous n'étions broyés que pour être mêlés. Je suis bien disposée à croire que les hommes y gagneront toujours et davantage, à proportion de l'inégalité de leur valeur propre ou de celle des idées qu'ils représentent. Après tout la contagion doit être pour la vérité ; seulement il ne faut y exposer que les hommes faits, et ceci me ramène à la vraie joie que m'a donnée la solution très-récente de Pie IX à la question des colléges mixtes d'Angleterre. Tout ce qu'il y a de fatalité dans ce monde m'a toujours paru se concentrer dans les premières notions et impressions reçues.

Je savais déjà M. Molé dans la bonne voie, mais je conclus de ce que vous me dites qu'il y marche à grands pas. Ses traditions, les habitudes de son esprit lui rendaient familiers de grands exemples. Il y a du grand siècle dans M. Molé, et c'est bien prendre au

grand siècle ce qu'il a meilleur que de se reconnaître à la fin de sa vie et ne pas reculer devant un retour sincère.

Soyez assez bon pour dire à madame votre mère toute ma part à vos tristesses, et combien souvent, dans ces derniers temps, ma pensée s'est reportée sur elle. Recevez, mon cher ami, avec triste souvenir tous ces vœux que j'y joins, et que je demande à Dieu d'écouter.

Paris, 12 juillet 1849.

Voilà, mon cher ami, un de ces succès dont il n'est pas seulement permis, mais dont il est commandé de se réjouir; un succès de choses et pas de mots, rendu brillant à force de résultats solides, utiles qu'il promet, et surtout à cause de l'impossibilité, aujourd'hui, de rétrograder dans la voie qu'il ouvre. Je suis convaincue que d'avoir donné l'initiative de la proposition à l'Assemblée, inspiration qui serait de l'habileté si pour vous elle n'était de l'habitude, sera entrée pour beaucoup dans l'unanimité de son acceptation [1]. Déclarer qu'on ferait tout ce qui était possible implique bien que tout ne l'est pas, et l'intelligence

[1] M. de Melun, représentant de Rennes à l'Assemblée législative, avait proposé de nommer une commission composée par exception de trente membres, pour étudier et résoudre les questions d'économie charitable. La proposition de M. de Melun, développée par lui à la tribune, avait été adoptée à l'unanimité. Cette commission nomma pour président M. de Montalembert et pour rapporteur M. Thiers. Le plus grand nombre des mesures d'économie charitable promulguées après le 2 décembre 1851 ont été puisées dans le travail de cette commission.

gardant tous ses droits, les limites inflexibles toute leur puissance, il me semble qu'on a bien des armes contre l'exagération et la mauvaise foi.

Le discours de Victor Hugo me paraît maladroit, si tant est que le bien public seul l'anime et qu'il n'ait pas eu à satisfaire quelque mouvement d'humeur; néanmoins ce qu'il paraît vouloir établir rentre trop dans ma conviction que Dieu a fait la pauvreté, mais n'a pas fait la misère, pour que, la question d'opportunité écartée, je m'élève contre trop vivement. La pauvreté, comme toutes les inégalités, me paraît d'institution divine, tandis que la misère est d'une part le produit du vice, ou bien de l'autre l'effet de la dureté : deux choses, par conséquent, qui sont des anomalies dans une société chrétienne, qui peuvent donc raisonnablement se combattre avec l'espoir de les voir amendées. Lors même qu'on ne fait pas tout, on peut faire beaucoup. Ce qui empêche ici de se comprendre, c'est qu'éternellement on substitue à la gradation infinie, dont les progrès dans la réalité sont susceptibles, le sens absolu des mots, dont la réalisation n'est pas de ce monde. L'homme de lettres de M. Victor Hugo, mort de faim après six jours d'agonie, est un de ces faits, fût-il avéré, pour lesquels M. Royer-Collard avait tant de mépris, de ces cas exceptionnels, produit de mille causes; il y en aura toujours et ils ne peuvent compter. On a vu des gens se noyer dans leur baignoire, mais je pense que cette mauvaise chance possible ne serait guère entrée judicieusement dans les efforts d'étude qu'on a faits et qu'on continue de faire, pour affronter avec moins de périls les hasards de

l'Océan. Il faut convenir que l'action quelquefois entend beaucoup mieux raison que la parole. Si, au lieu de voter immédiatement, on avait discouru, vous, votre proposition et le sens commun seraient peut-être bien loin. Mon cher ami, vous savez si votre réussite et la joie que vous en avez me sont personnelles, et si je vous accompagne de mes vœux !

Je désire bien que vous rapportiez de bonnes nouvelles de Brumetz, et que cette course vous paraisse assez facile pour que vous puissiez la recommencer quelquefois.

Paris, lundi 17.

Ce que vous me dites, mon cher ami, des admirables dispositions de votre chère mère est bien fait pour aider votre courage. Rien ne nous fortifie autant que ce qui nous élève, et je ne sais s'il est quelque chose de plus propre à produire cet effet, que la vue d'une âme souverainement chère se montrant à nous supérieure à la redoutable lutte des derniers temps.

J'ai écrit à M. Thomassin depuis cinq ou six jours; je l'aurais fait le lendemain du retour de Mlle Rostopchine, si celle-ci, écrivant à M. Thomassin pour son propre compte, ne s'était engagée à lui dire en même temps avec quel bonheur je souscrivais à l'arrangement projeté [1]. Je croyais que c'était chose convenue ;

[1] Mme Swetchine s'était occupée d'assurer le sort d'une compatriote et lui avait choisi un asile en Anjou, dans un des couvents de la ville de Baugé. Ce pays, par reconnaissance pour la mémoire d'Anne de Melun, fille du prince d'Espinois, avait placé M. de Melun à la tête de sa municipalité. M. Thomassin était alors premier adjoint de la mairie de Baugé. Ce sont ces relations,

je n'étais donc vraiment impatiente que d'exprimer à M. Thomassin toute ma reconnaissance et aussi tout l'espoir que je mettais en lui.

Adieu, mon cher ami ; je prie avec vous et surtout je remercie, car dans votre douleur même vous avez des grâces à rendre, et la plus précieuse de toutes, celle de grandes consolations bien méritées.

d'un caractère si rare dans notre temps, entre M. de Melun et cette portion de l'Anjou, qui ont inspiré au petit-neveu de Mlle de Melun, la pensée d'écrire et de publier sa vie, bientôt suivie de la *Vie de la sœur Rosalie*.

A MADAME LA COMTESSE DE GONTAUT-BIRON

NÉE DE ROHAN-CHABOT [1].

Paris, 20 février 1840.

J'ai respecté votre douleur, madame, et j'avais tant suivi vos cruelles angoisses, je me suis sentie si profondément édifiée, que pas un instant je n'ai craint que vous puissiez vous méprendre sur ma réserve [2]. Je m'étais toujours dit pourtant que je ne quitterais pas Paris sans la mettre de côté, et encouragée par votre bonté, je viens avec d'autant plus de confiance vous demander si demain ou samedi, vers deux heures, je pourrais essayer de vous trouver. J'ai un vrai besoin de vous remercier, madame, de l'intime consolation que vous m'avez donnée et aussi de ce respect

[1] Adélaïde de Rohan-Chabot, fille du duc de Rohan-Chabot, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVIII, et de Anne-Louise-Madeleine-Elisabeth de Montmorency, mariée au comte Charles de Gontaut-Biron.

[2] Le comte Charles de Gontaut-Biron, mort le 14 février 1840, venait, dans un âge peu avancé, d'être enlevé aux plus douces et aux plus profondes affections.

qui s'attache à tout ce qu'on admire et dont l'impression a pour moi une douceur infinie.

Paris, 15 octobre 1842.

Jamais votre pensée ne vient jusqu'à moi, madame, sans me faire éprouver une bien douce impression, et je suis aise de toute question que vous voulez bien m'adresser. Je me serais donc hâtée bien davantage de vous répondre et de vous remercier, si je n'avais voulu faire l'un à bon escient et l'autre avec un peu plus de liberté.

L'abbé de la Bouillerie vous reste. Sa position est encore assez peu définie, mais les modifications qui peuvent l'atteindre n'ont pas une chance pour ébranler son désir de rester fixé à Paris [1]. La vie commune si précieuse que lui offre le petit séminaire, ces enfants qui recueillent dans le contact de sa piété l'héritage de l'amitié qui le liait à leurs parents, l'excellent esprit de la maison et en même temps les bontés dont M. l'abbé Dupanloup le comble, expliqueraient déjà sa préférence très-marquée; de plus, ses rapports avec Mgr l'Archevêque, très-propres à exciter sa reconnaissance, l'attachent également à un diocèse d'où, comme vous le remarquez si bien, madame, doit partir avec éclat et puissance cette impulsion qui dans le monde entier a tant à réparer. Le travail imposé à notre jeune ami par ses fonctions est à la vérité ingrat et sec; il pourrait même lui paraître rebutant si son bon esprit ne lui disait pas que rien de ce

[1] L'abbé de la Bouillerie secondait l'abbé Dupanloup dans la direction du petit séminaire de Saint-Nicolas, à Paris.

qui exerce sérieusement l'intelligence n'est perdu pour elle, que tout ce qui tient aux besoins de l'Église est digne de l'occuper, et que la science spéciale que l'on puise à l'Officialité peut trouver comme tout autre plus tard son application utile. Je crois que dans les positions, de même que dans les questions, il faut faire bon marché de ce qui est secondaire, et s'attacher aux conditions principales. Je vois ainsi obtenues pour l'abbé de la Bouillerie celles auxquelles il tenait davantage : une atmosphère ecclésiastique et du temps pour poursuivre ses études et son travail particulier. La double utilité des services qu'il avait toujours désiré pouvoir rendre au diocèse et de l'action morale qu'il est appelé à exercer journellement dans l'intérieur de Saint-Nicolas, répond également au but qu'il s'était toujours proposé et à son aptitude particulière. C'est un aimable et séduisant prêcheur d'enfants, et je ne doute pas qu'il ne leur fasse utilement agréer son patronage. A toutes ces convenances s'ajoute l'incalculable avantage de la règle, de l'homogénéité des éléments qui composent cette maison, et de la sagesse de cette direction forte et une qui leur est imprimée ; il me semble donc impossible que tout ce que l'abbé de la Bouillerie soumet de son côté à ces influences ne porte de bons fruits. J'étais sûre, madame, que votre charité et votre zèle auraient vite découvert les vraies grâces dont il a été prévenu ; rien ne lui manquera, j'espère, pour faire aimer la vérité, son onction et le charme de sa douceur s'ajoutant à un esprit doué d'une grâce naturelle, dont l'allure devient ferme et la trempe solide.

Ah ! madame, que de bonnes raisons on aurait et de tous côtés pour ne songer à servir que Dieu et ses intérêts, qui sont les seuls vrais que nous ayons sur la terre ! Et cependant, comme vous dites, on n'en forme pas moins des projets, on les exécute même avec une confiance presque aussi imperturbable que si on avait la certitude de les mener à bien ; mais c'est raisonnable, car Dieu l'a voulu ainsi. Hormis ceux qui, une bonne fois pour toutes, ont versé du côté du ciel de manière à n'avoir plus de liens sur la terre, il faut que ce qu'on appelle la vie réelle fasse son chemin, tout en ralentissant un peu son pas pour se laisser mieux régler et conduire. J'ai regretté, madame, d'avoir laissé sans réponse une question sur laquelle je suis si touchée que vous ayez la bonté de revenir, c'est notre prétendu changement de domicile, auquel nous n'avons jamais pensé. Nous avons affaire à un propriétaire qui s'est toujours montré fort disposé à nous garder[1] ; mon mari serait très-contrarié d'un déplacement, et quant à moi, j'en serais désolée. Ce sont les murs de ce monde que j'aime le mieux : ils ont reçu pour moi la consécration de toutes ces années qui s'inclinent, de toutes

[1] L'hôtel habité par Mme Swetchine appartenait à M. Gatteaux, père de M. Edouard Gatteaux, membre de l'Institut. En 1847, il passa par héritage à Mme Brame, qui avait été accoutumée dès son enfance au plus tendre respect pour Mme Swetchine, et qui continua avec fidélité les traditions de sa famille envers leur hôte vénéré. M. et Mme Brame occupent aujourd'hui l'appartement de Mme Swetchine, et ont élevé un petit oratoire dans l'emplacement même qu'occupait la chapelle, transférée intacte à l'hôtel de Luynes.

les pensées qui se pressent vers un but cher et prochain, et surtout de ce précieux sanctuaire qui devrait sanctifier tout ce qui en approche! Je ne puis vous dire, madame, combien l'espoir de vous y voir reprendre votre place, restée pour moi toujours marquée, me donne de consolation. La nuit de Noël dans ma chapelle réclame sur vous des droits imprescriptibles; mais je vous demanderai, si vous le voulez bien, un jour dans le mois, où sous la sanction du saint sacrifice nous puissions porter au pied de l'autel les pieuses intentions auxquelles vous voulez bien m'associer. Ce sera faire beaucoup pour mon édification, madame, et cependant je vous demanderai, non davantage, c'est impossible, mais d'y ajouter la permission de vous voir sans trop abuser de vos moments; toutefois assez régulièrement pour que cette consolation renouvelée passe dans les plus heureuses habitudes de ma vie.

Recevez, je vous prie, madame, l'expression de cette vénération si douce qu'avant de l'offrir on remercie Dieu de pouvoir l'éprouver.

Paris, 24 septembre 1844.

Si vous pouviez savoir autrement que par ces pauvres paroles humaines, qui mettent à peine sur la voie des impressions profondes, le bien réel, inespéré tant il est doux, que m'a fait votre dernière lettre, vous commenceriez par en remercier le bon Dieu! On a fini par tant souffrir quand on est vieille, la timidité du cœur appartient si bien aux deux bouts de la carrière, on arrive à tant redouter les consolations qu'on peut perdre, et on s'attend si peu à retrouver celles

qui ont disparu, que cet accent tendre, pieux et sincère, est un vrai baume sur les blessures, de vraies gouttes de rosée pour une terre plus desséchée à la surface qu'elle n'est aride en elle-même. Ah! que c'est librement et irrévocablement que j'accepte et vous donne ce nom d'amie que vous me rendez si cher, et dont je veux encore plus les charges que les droits! Comme je m'engage devant le Seigneur à aimer votre âme comme j'aime la mienne, à vous être jusqu'à ma fin dévouée et fidèle dans cette vérité que je respecte et qui est notre trésor! Dieu qui nous a rapprochées, vous persuadera tout ce qu'il y a en moi pour vous de tendresse et de reconnaissance, car vous, vous ne le voyez à rien. Ainsi, tandis que ce n'est pas seulement à votre heure que vous me manquez, que je vous interpelle sans cesse, que je vous fais une large place dans mon temps le meilleur, je n'en ajourne pas moins cela seul qui irait jusqu'à vous. Lorsque la confiance est sérieuse de part et d'autre, que l'on puise dans l'identité des sentiments la vraie sécurité, on regrette ce que l'on retranche, mais l'on n'en est pas troublé : on sait trop qu'on aurait parlé plus tôt si on avait eu moins à dire, et que ce qui seul avait passé auparavant était des devoirs. Les digues une fois rompues, comme je compte sur cet hiver pour achever de nous faire connaître l'une à l'autre, pour établir entre nous ces rapports, seuls dignes de deux chrétiennes dont un entier abandon fait tous les frais! Penser haut! chose si simple et qui se montre si habituellement impossible! Et pourtant quel soulagement de respirer en paix cet air pur de la liberté des enfants de Dieu, de céder sans ar-

rière-pensée à son mouvement intérieur, de rechercher ensemble ce qu'il y a de plus haut et de plus sûr dans les inspirations d'en haut, de n'hésiter jamais, de ne point mutiler son sentiment pour le faire entrer dans des proportions convenables ou lui donner une forme acceptable, enfin de marcher son pas, d'aller son train, sans que la réflexion, l'instant d'après, en fasse justice; puis s'avertir, se reprendre en toute droiture et même sévérité! Au fond, dès vos premiers témoignages de confiance, j'ai été à l'aise avec vous, parce que j'ai toujours senti que votre irréprochabilité, pour point de départ, établissait en ma faveur le privilége de dire tout ce que je voudrais sans pouvoir vous blesser jamais. Mais, bien chère amie, ne pensez pas qu'un pacte comme celui-là soit pour vous une sinécure, et qu'en acceptant mon dévouement vous le puissiez en conscience sans contracter des devoirs semblables envers moi. Ne croyez-vous donc pas que, moi aussi, j'aime la vérité, que je reconnais ce qui me manque et désire ardemment me réformer, que moins j'ai de temps par-devers moi et plus j'ai besoin d'aide, de cette lumière qui pour tomber d'aplomb sur nos imperfections a besoin de venir du dehors? Ne voulez-vous donc pas aussi être pour moi fidèle amie? Ah! si vous saviez tous les ravages qui peuvent être faits par l'amertume, la raideur, l'irritation, par tous ces poisons de la souffrance qui sans Dieu dénatureraient les cœurs; si vous saviez que mes dangers auraient été là, et qu'en les évitant à grand'peine, j'échappe encore difficilement à ces retours qui aggravent le mal, aux transitions brusques du mécontentement à la faiblesse, à la défiance de

toute affection, à ces tristes mouvements qui séparent et qui isolent et à l'abattement qui en est la suite, vous reconnaîtriez avec moi tout ce qu'il y a de providentiel dans le contact et l'affection d'une âme comme la vôtre, riche d'effusion, pleine de générosité et d'ouverture, douce par-dessus tout! Je vous ai laissé dire souvent que je vous faisais du bien, tandis que je sentais au fond de moi-même que vous m'en faisiez beaucoup. La vérité de votre caractère, cette absence complète de détours et de dissimulation sont ici mon premier point d'appui pour m'inspirer une confiance entière; mais cette première part faite aux vertus et aux qualités essentielles n'empêche pas que le charme qui s'ignore, ce charme d'une nature parfaitement aimante et aimable, se présente à moi en vous comme un dernier appel de Dieu à la pratique des dispositions qui plaisent davantage à son cœur et en obtiennent le plus de grâces. Très-chère amie, ces pauvres gens qui viennent du Nord sont tout de fer et de glace, ils ont besoin pour s'assouplir, pour s'épancher, des douces influences du Midi. Le bon monsieur Desjardins me disait autrefois : — Ma fille, il y a du Scythe en vous.—Il en est toujours resté un peu et voilà ce que vous achéverez d'emporter. N'avez-vous pas fait déjà des merveilles pour mon ami Yermoloff! Sans exagération aucune, depuis qu'il vous a rencontrée, il est tout autre : son accent n'a plus de rudesse, et avec moi qu'il houspillait, il file l'or et la soie, au lieu de ces cordelettes dont il me faisait une discipline. Savez-vous ce qui lui est arrivé? C'est que pour la première fois il a vu de près la vertu vraiment pieuse, avec tous ses attraits de sensibilité, de grâces et d'ex-

quise délicatesse. Jusqu'à vous, il s'était toujours un peu défié des personnes qui lui plaisaient ; et si j'ai encore à le combattre sur ce qu'il croyait inconciliable, comme l'aménité et l'ardeur, la foi inflexible et l'indulgence compatissante, vous me servirez d'argument : il me vaudra le dernier mot.

A présent que je sais que le P. de Ravignan sera à Bordeaux en novembre, non-seulement je ne vous espère pas plus tôt, mais je regretterais de vous voir manquer cette chance d'un si bon moment. Il me semble qu'on se croit partout ailleurs mieux qu'à Paris, où il n'est commode que de se haïr, tant il est aisé de s'y éviter. Le P. de Ravignan m'a écrit un mot en partant pour ses chères montagnes; aujourd'hui je reçois une lettre du P. Lacordaire, qui me dit qu'il venait de recevoir une lettre charmante de lui. Si je savais intriguer, je mettrais tout cet utile talent qui me manque au service d'un rapprochement étroit, cordial, du P. Lacordaire avec le P. de Ravignan, de tout ce qu'il y a de Dominicains avec l'ordre entier des Jésuites : de manière à les faire se toucher d'aussi près qu'il est possible sans se confondre, puisqu'ils se doivent chacun à soi-même de conserver intacte leur individualité propre. A ce concert, j'admettrais volontiers, comme vous le pensez bien, l'abbé Dupanloup, dont j'ai tant envié l'amitié pour le P. Lacordaire, c'est-à-dire tant désiré qu'il eût pu l'obtenir franche et entière.

Comme j'ai pensé à ce que vous perdiez d'expérience éclairée et d'utile concours dans Mme Brochant enlevée si promptement ! C'est une personne qui doit manquer autant dans sa famille que dans tout ce

dont elle se mêlait, et ces mérites positifs et réfléchis sont assez rares pour qu'il soit difficile d'y suppléer. Mme Thayer est toujours à la campagne chez sa belle-mère, près de Paris [1]; elle revient ici tous les lundis matin, et quand nous ne sommes pas trop souffrantes l'une ou l'autre, nous nous donnons rendez-vous. Sa douceur cache bien de la force, elle est tout empire sur elle-même; et cette belle et habituelle victoire s'exprime dans tout son être par une imperturbable sérénité. Vous avez su les chances de M. de Bussière pour être nommé à Strasbourg, et son projet à peu près formé de passer son hiver à Paris [2]? Adieu, ma bien chère amie.

Fleury, samedi 4, 1857.

Chère amie, votre dernier petit mot m'est venu jeudi soir; il m'annonçait votre départ pour le surlendemain, ce qui, par le fait des moyens épistolaires fort peu avancés à Fleury, au lieu de vous manquer à Paris me fera courir à Plombières [3]. Rien ne m'ayant mise sur la voie de ce dernier projet, j'ai commencé par un peu de surprise, passée presque immédiatement à une vive approbation. Il y a de la

[1] Anna Bertrand, fille du général Bertrand, née à Sainte-Hélène, mariée à M. Amédée Thayer.

[2] Le vicomte Théodore de Bussière, gendre de M. Humann, avait quitté la carrière diplomatique en 1830.

[3] Le château de Fleury d'où cette lettre est datée n'est plus celui de Mme de Pastoret, mais celui de Mme de la Rochejacquelein, situé sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, et où Mme Swetchine a goûté durant les dernières années de sa vie ces jouissances de la campagne solitaire qu'elle ressentait si vivement.

joie pour deux dans ce que vous avez résolu, et une grande sécurité pour qui bénira votre joie sans la partager; suivre ce cher malade pour le soigner, c'est protéger son traitement et s'épargner à soi-même l'inquiétude. Réduire ses tristesses aux termes les plus simples, c'est la vraie sagesse [1]. Je n'en dirais pas autant de votre projet du Midi; dès à présent je m'inscris contre, et je recommencerai assez tôt pour que vous n'ayez pas à m'opposer la prescription. Nous reviendrons plus d'une fois là-dessus; mais dites-moi le genre de mal qui atteint vos yeux, ce que vous appelez leur affaiblissement, et dites-moi aussi si Plombières affranchit Elie de cet hiver des Pyrénées qui semblait l'attendre? Non-seulement j'allais vous écrire au moment de votre seconde sommation, mais j'étais pressée de vous envoyer une image représentant la sainte Cène : trois figures, dont une des trois, celle du disciple bien-aimé, m'a paru de prime abord ressembler beaucoup à votre cher pieux compagnon. Elle vous attendra à Paris au lieu de vous aller chercher au loin, mais je suis curieuse de savoir si mon impression se répétera pour vous [2].

[1] Mme de Gontaut s'était soudainement résolue à suivre à Plombières l'un de ses fils, le vicomte Elie de Gontaut; elle voulait en outre l'accompagner au château de Navailles, en Béarn.

[2] Mme Swetchine parle encore ici du fils de Mme de Gontaut sur lequel le P. de Ravignan s'exprimait lui-même en ces termes, durant un voyage dans le Midi : « Elie de Gontaut est mon vrai *socius*, sa chambre donne dans la mienne et nous mangeons ensemble. Il est mon frère, mon enfant et mon ami tendrement chéri. J'ai bien appris à le connaître et par conséquent à l'aimer davantage encore. » — *Vie du P. de Ravignan*, par le P. de Pontlevoye, t. 1er, p. 394.

Bonsoir, chère amie; parlez bien de moi au cher malade, et parlez-moi de lui, de la colonie de Saint-Blancard. Et Auguste[1]? avez-vous exactement de ses nouvelles? J'ai vu M. de Falloux, mais depuis je ne sais rien d'Albert de Rességuier? Mille tendresses.

Paris, 17 août.

Effectivement, chère bonne amie, votre saint ami a été pris vivement, en dehors pourtant d'une vraie imminence de danger, dont la disparition entière a suivi de près l'explosion et l'inquiétude[2]; je tiens ces premiers détails des RR. PP. Soimié, de Pontlevoye et Gagarin. Le mal après s'être montré grave, a bientôt cédé, impression dont il restera assez d'effroi dans les cœurs pour faire prendre des précautions utiles, et devenir par là la meilleure sauvegarde humaine d'une si chère et si précieuse santé. En vous écrivant hier, je n'ai pas touché à ces tristes alarmes; il me semblait inutilement cruel de ne vous les point épargner même rétrospectivement. Le P. Soimié m'ayant fait promettre sa bonne visite pour demain mardi, je vous répéterai immédiatement ce qu'il m'aura dit de très-propre, j'espère, à vous rassurer encore davantage.

[1] Louis de Gontaut, marquis de Saint-Blancard, restaurait alors le château de Saint-Blancard, en Gascogne. — Auguste de Gontaut, le plus jeune des fils de Mme de Gontaut, l'un des combattants de Castel-Fidardo.

[2] Arrivé à Saint-Acheul pour faire une retraite, le 29 juin 1857, le P. de Ravignan y fut gravement atteint d'asthme et de phthisie; mais des remèdes énergiques lui avaient bientôt rendu l'apparence de la santé.

Quant à moi, chère bonne amie, j'ai toujours un triste immobile *statu quo*, coupé de remèdes qui demanderaient plus de forces pour amener quelque bien. J'ai été dérangée bien des fois pendant que je vous écris, mais je reprendrai; on arrive toujours assez à temps pour geindre. J'ai eu une lettre du prince Michel Galitzin, fort content de son lot [1], le meilleur accueil possible lui en faisant reconnaître les douceurs. Le mariage de M. de Melun se fera très-prochainement [2]. M. de Montalembert est revenu des eaux, et repart pour celles d'Evian; il ne se sent guère mieux. Voilà toutes mes nouvelles avec celles d'une visite du P. Hermann [3]. Donnez-moi des vôtres bien régulièrement : faites-les bonnes et commencez par me montrer M. de Saint-Blancard tout à fait bien.

Adieu, chère et très-chère.

Paris, 18 août 1857.

La messe dite, ma très-chère amie, j'ai encore repris en sous-œuvre avec le P. Gagarin la question du P. de Ravignan, et j'ai la joie de pouvoir confirmer ce que je vous disais hier de sa convalescence. On pencherait à croire que l'alarme eût été moins vive rue de Sèvres qu'à Saint-Acheul, dont les Pères ont moins l'habitude de ces sortes de crises qui

[1] L'ambassade de Madrid.

[2] M. de Melun épousa Mlle Marie de Rochemore, et eut encore la consolation de présenter sa femme à Mme Swetchine déjà mourante.

[3] La conversion du jeune Israélite Hermann avait suivi de près celle de M. Ratisbonne. Le P. Hermann appartient aujourd'hui à l'ordre des Carmes.

ne varient guère pour le P. de Ravignan que comme durée ou degré d'intensité. Mais enfin voilà que tout est rentré dans l'ordre après quelques jours d'inquiétudes qui ne laissent pas trace. J'ai demandé au P. Gagarin si le retour à Paris du P. de Ravignan n'en serait pas hâté ; il n'en savait rien, mais ne le croyait pas probable. Vous aurez joui au moins du retour du soleil pour la solennité du couronnement de Notre-Dame-de-Liesse. Hier trente évêques sont partis pour y assister ; le convoi qui les a emmenés est le premier qui aille à Laon. C'est le P. Gagarin qui vous donne ces nouvelles ; elles couvrent l'agacement de vésicatoires volants, en elle-même assurément la plus petite des douleurs. Il me tarde bien de savoir la fièvre de M. de Saint-Blancard dûment repoussée, et vous, très-chère, doucement reposée de toutes vos fatigues.

Combien j'ai encore été attristée par votre petite lettre, ma bien chère amie ! Quel voyage, quelle fatigue pour de pauvres forces telles que les vôtres ! et depuis, quelle attente chaque matin de quelque chose qui les compense et qui ne vient pas ! Cette poitrine brisée, ces grands efforts trop hardiment tentés demandaient, avec les nouvelles du lendemain, quelque confort[1]. L'inquiétude serait injuste, mais

[1] Il s'agit encore ici de la santé du P. de Ravignan, qui avait repris le cours de sa vie apostolique, écrivant lui-même à Mme de Gontaut : « Je vous demande en père, en ami, en frère, de ne pas vous laisser aller à ces inquiétudes et de ne pas communiquer vos sollicitudes à d'autres : vous savez que cela me fait de la peine. Dites avec moi : Le père veut travailler, prêcher, confesser ; il a raison : tant qu'il le peut, il le doit. La santé, la

non assurément le besoin d'être rassurée, et je puis dire que j'ai le contre-coup de ce qui vous émeut et l'impression fidèle de ce qui vous préoccupe. Comme vous le savez, si je pouvais encore quelque chose de ma seule pleine volonté ! Depuis votre départ ma souffrance ne fait qu'augmenter, l'état nerveux ne me laisse ni repos ni cesse; au nom de la fatigue, des remèdes, on m'interdit tout : écrire, parler; je ne vois presque plus personne et mes nuits sont pires que mes jours. Chère amie, puissiez-vous me donner bientôt quelque consolant bulletin, et vous faire une part de joie toute nouvelle encore dans celle que vous me donneriez. Parlez bien de moi à vos chers enfants. C'est bien tendrement que je vous embrasse et vous aime; ceci est de tous les temps, bons ou mauvais.

Paris, jeudi 20 août 1857.

Chère bonne amie, votre petite lettre du 18 m'apprend l'heureuse et prompte solution[1]. Je ne puis vous dire à quel point je me sens mêlée à votre joie, et combien aussi cette joie me touche pieusement, en tant qu'une de ces grâces que Dieu tient en réserve pour la récompense des siens. Voilà la destinée de la petite famille toute inaugurée et sous les meilleurs auspices. Soyez bien mon interprète auprès de vos enfants, jouissez bien pour eux et pour vous-même

vie ne sont que des instruments pour servir Dieu, et se sacrifier à son service, c'est être dans le vrai. » Les inquiétudes n'étaient cependant que trop fondées, car le P. de Ravignan succombait le 26 février 1858, dans sa 62e année.

[1] Le mariage de Mlle Charlotte de Gontaut-Saint-Blancard, avec le comte Antoine de Cossé.

dont la juste part remonte plus haut que tout autre. Je vous ai écrit tous ces jours derniers, moi qui n'écris plus à personne; mais quand on parle pour rassurer ou pour bénir, Dieu envoie les forces qui y suffisent.

C'est bien de tout mon cœur, et de cœur joyeux, que je vous embrasse, bonne chère amie.

A MONSIEUR YERMOLOFF [1].

Vichy, 5 juin 1840.

Mon cher ami, confidence pour confidence : dans cette même conférence que vous rappelez, et où il n'a été question de rien qui ressemblât à des engagements pris ou des protestations faites, la plus explicite possession d'estime a été articulée au sujet de M. Dupanloup [2]. Je fais peu d'exceptions d'estime,

[1] « Parmi les personnes qui suivaient le convoi de Mme Swetchine, se trouvait un homme que la grâce divine avait ramené, comme elle, des erreurs du schisme russe à la lumière de la foi catholique. Sa douleur était particulièrement profonde; il pleurait, dans la femme incomparable que nous conduisions à l'humble fosse qu'elle s'était choisie dans le vieux cimetière de Montmartre, une compatriote et une amie avec qui l'avaient lié la communauté du retour à l'Eglise et des sacrifices faits pour la foi. Cet autre confesseur de Jésus-Christ sur la terre étrangère, était Pierre Yermoloff. Comme Mme Swetchine, il était né à Moscou (1792), où, par l'ancienneté, la fortune et les alliances, sa famille tenait une grande place. Son père, le général Alexandre Yermoloff, avait paru avec distinction à la cour de Catherine II. Sa mère était la princesse Elisabeth Galitzin, schismatique sincère, mais d'une piété simple et douce. » *Correspondant* du 25 août 1858.

[2] M. Affre, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, venait d'être

a-t-il été dit, parmi ceux qui me sont contraires, mais quant à M. Dupanloup et M. de Brézé, ils seraient mes ennemis personnels que rien ne m'empêcherait de me déclarer plein d'estime pour leur caractère et leur mérite. Ce ne sont peut-être pas les mots, mais vous pouvez être sûr du sens; et comme M. de Montalembert me citait ces paroles entendues par lui, je l'ai sommé de les écrire ainsi que tout ce que sa mémoire fidèle a conservé de cet entretien. Il m'a répété entr'autres à plusieurs reprises que la mesure et l'indépendance ne s'étaient pas démenties un instant dans M. Affre, pas plus qu'un calme plein de dignité, et que son respect pour lui s'en était fort accru. Quant aux exagérations, falsifications, interprétations absurdes ou calomnieuses auxquelles les dernières difficultés ont donné lieu, je ne puis m'en étonner: des noms comme ceux qui ont été en jeu sont une vraie bonne fortune pour un public avide de se venger de tout ce qu'il respecte, et dont l'ignorance est telle qu'elle couvre presque sa mauvaise foi. Seulement ce que je reconnais pour vrai à l'égard des démarches et des paroles attribuées à M. Dupanloup, je l'étends à tous ceux qui sont assez en vue pour qu'on se plaise à les défigurer; il me semble que la justice, qui ressemble toujours au bon sens, ne donne à personne le monopole de l'*erratum*, et qu'il faut y laisser arriver M. Affre ou M. de Montalembert comme M. Dupanloup. Du reste c'est bien

nommé archevêque de Paris, et plusieurs ecclésiastiques attachés à M. de Quélen s'étaient trouvés blessés de quelques passages du mandement de prise de possession.

de tous les adversaires celui que je désire davantage voir rallié à notre nouveau pasteur. Ce n'est pas de la soumission de M. Dupanloup dont je m'inquiète, sa conscience est trop celle du prêtre catholique ; mais dans mon ardent amour pour l'Eglise, je désire que l'appui de tant de lumières et de zèle ne soit pas refusé à celui qui vient dans un temps rendu difficile par les succès mêmes, succès que nous pouvons regarder comme les bénédictions de Dieu. C'est l'obéissance active que j'aime par-dessus tout, et dans les circonstances où nous sommes ce que je craindrais, c'est le respect qui se résigne et se sépare, et qui ferait un vide si large et si dangereux.

La souscription buonapartiste est misérablement tombée, me dites-vous. Quant à ma manière d'en juger, cela me paraît parfaitement significatif dans la médecine des symptômes. Tout, dans ce projet des cendres, m'a paru de l'homœopathie pure[1] ; par cela même qu'on ne trahissait pas, on a prétendu guérir le mal avec les moyens qui semblaient le donner, comme on gagne de vitesse un mouvement pour lui barrer le chemin.

Adieu, mon cher ami ; grand merci de votre promesse d'aller voir mon mari. J'ai eu une bonne lettre de lui aujourd'hui, et c'est avant tout la sécurité dont ma cure a besoin.

Vichy, 12 juillet 1840.

Quant aux articles que vous touchez dans votre lettre, je vous dirai d'abord que je ne vais pas mal

[1] Translation du cercueil de l'empereur Napoléon de Sainte-Hélène à Paris.

comme santé, et que les dispositions législatives dont vous me parlez me font bien peu d'effet à la suite de la déclaration que je sais avoir été faite par les prêtres catholiques en Russie, que même à l'article de la mort, s'ils étaient appelés par un schismatique, ils ne recevraient pas son abjuration[1]. Quelque parti qu'ils eussent pris, la même difficulté subsisterait, et je ne saurais juger ces prêtres, car il ne s'agit pas pour eux du martyre seulement, comme au Japon, mais de la religion tout entière pour leurs coreligionnaires. Enfin que Dieu y mette sa grâce et que le moins possible de consciences y périsse !

Que M. de Montalembert ait été pour beaucoup dans la nomination de M. Affre, c'est probable, et ce qui est certain du moins, c'est qu'il l'a beaucoup désirée. Quant aux démarches que ce désir a pu entraîner, M. Affre y avait pris si peu de part, que c'est sur l'observation de M. Thiers qu'il était par trop étrange qu'il nommât archevêque de Paris un homme dont il ne connaissait pas le visage, que M. de Montalembert présenta M. Affre ce jour dont vous faites mention et auquel il fut rencontré. Pour ma part, ce que je souhaite, c'est que notre nouveau pasteur, sans cesser de reconnaître les bons offices qu'il a reçus, ne se laisse lier par personne ; sa position est si haute qu'entre Dieu et lui je ne vois guère place légitime aux influences, et que ceux de ses amis qui la rechercheraient en seraient bien peu dignes.

[1] Allusion aux mesures rigoureuses prises par l'empereur Nicolas contre les prêtres catholiques qui convertiraient les schismatiques.

Quant à l'obéissance active telle que je la conçois, je croyais m'être suffisamment expliquée en l'opposant à une soumission apparente qui laisserait subsister la méfiance et la séparation. Je ne comprendrais pas qu'on se dévouât à une marche qu'on ignore, mais pas davantage qu'on se maintînt dans une malveillante impassibilité. Du reste je crois que les écueils, tout comme les vents contraires, ont bien leur avantage : ils apprennent à bien manœuvrer le gouvernail et empêchent qu'on oublie de ramer. Adieu, mon cher ami.

Vichy, 19 juin.

Les tristes conditions dont je vous parlais, mon cher ami, n'ont pas été nouvellement imposées aux prêtres catholiques ; mais ils sont tellement menacés dans leurs personnes et en danger d'achever de perdre la foi dans le pays, que de très-bons prêtres catholiques ne croyaient pas, dans le cas où ils seraient appelés par un grec au lit de mort, pouvoir s'y rendre et recevoir son abjuration, par la juste crainte des suites d'un tel acte pour eux-mêmes et leurs coreligionnaires. Cette position est terrible, surtout parce qu'elle rend le devoir douteux et qu'elle est vraiment démoralisante. Le vrai courage, qui serait de passer outre, pourra être jugé par le prêtre personnellement intéressé de la témérité, et sa coupable pusillanimité de la prudence. J'ajoutais qu'un grec ne gagnait presque rien à faire abjuration hors du pays, parce que du moment qu'il y rentrait, connu pour être grec ou réputé tel, le prêtre catholique, par cela seul, ne peut plus communiquer sacerdotalement avec lui.

Il est évident que s'il tait son nom et que son visage ne soit pas connu, rien n'empêchera qu'il n'aille s'agenouiller au premier confessionnal venu et que sa confession ne soit entendue; mais ce sera toujours non pas seulement à ses risques et périls, mais aux risques de celui qui l'écoute; et puis toutes ces manœuvres ne sont pas applicables au temps de la maladie, où il n'y a plus la ressource de cacher son nom et d'en prendre un postiche.

Les lignes que vous me transcrivez de M. Dupanloup ont été pour moi un vrai baume; jamais échange ni suite de *trahisons* n'ont abouti à une joie plus sincère. Voilà ce que produit la greffe divine sur les supériorités naturelles, et comment jusqu'à la fin aussi la vertu déjouera l'esprit et l'attente d'un monde malveillant. Je me suis toujours senti pour M. Dupanloup une admiration pleine d'attrait; c'est une âme dont je comprends le mieux que l'on subisse l'autorité et la pensée, que j'aurais aimé connaître tout entière. Recevez donc, mon cher ami, mon bill d'indemnité et quelque chose avec. Que veut donc dire cette fusion de l'*Univers* avec le journal *la France*? Si c'est de l'argent, je l'en félicite, il en avait grand besoin. Relativement à son indépendance, je n'en suis pas inquiète, parce que c'est la condition de son existence, *to be or not to be*. Je ne dis pas que pencher à droite ou à gauche de temps en temps ne soit inévitable, mais il ne le fera jamais qu'à son détriment. L'Eglise, voilà son point de mire: hors de là tout lui est déviation. J'attends comme vous avec anxiété ce que fera le Saint-Père à l'occasion de l'évêque de Podlachie. C'est important surtout comme

redressement attendu et direction imprimée à l'opinion européenne ; quant au système de destruction, cela n'y changera rien. Vous verrez que la Prusse ne se montrera pas plus assagie, et que le nouveau roi marchera sur les traces de son prédécesseur.

Mon mari m'a dit, mon cher ami, combien vous aviez été aimable pour lui, et vous pouvez juger si vos bons soins ajoutent d'une part à ma sécurité pour lui, et de l'autre à mon amitié pour vous. Elle est de celles qui ne peuvent jamais qu'augmenter, car votre ingratitude même n'y avait fait autre chose que de me convaincre qu'un ami comme vous ne se remplacerait jamais. Pourquoi donc les langueurs, l'abattement dont vous me parlez, et toujours ces infinies misères de la vie? Mais, mon cher ami, que ferions-nous sans elles? La conversion qui a fait tout changer de face au fond de nos âmes doit être encore une même conversion à l'égard de nos jugements, de nos impressions sur toutes les choses extérieures. De quoi se plaindre quand on a Dieu près de soi, en soi-même, et que chaque instant ôte au temps d'épreuve qui en sépare ? Ce qu'il faut seulement pour sentir cela au lieu de le savoir, c'est de rappeler sans cesse cette présence de Dieu qui se rend sensible au cœur, comme dit Pascal.

Adieu, mon cher ami ; bien des amitiés à votre femme ; quel plaisir j'aurais eu à vous voir tous ici ! Vichy vous aurait fait beaucoup de bien.

Vichy, 17 juin 1841.

Vous avez été mille fois bon, mon cher ami, pour le fond et pour la forme, dans cette petite affaire de

M. de Montalembert, et si je vous en remercie tard, ce n'est certes pas que votre obligeance n'ait eu un vrai mérite à mes yeux. J'espère que M. de Montalembert vous aura exprimé ce que je me suis contentée de sentir, usant du privilége de cette ancienne amitié qui est, quoique vous en ayez quelquefois dit, placée bien haut dans mon estime.

Mon mari m'a dit tous vos bons soins et ce grand plaisir qu'il a eu à vous aller voir; je puis dire pour ma part que votre présence et votre amitié font presque toute ma sécurité : il y a de ces choses qu'on ne sait jamais par la personne elle-même, et ce sont ces omissions délicates ou généreuses que je voudrais que votre amitié pour moi voulût suppléer. Si mon mari vous paraissait moins bien ou un peu attristé, je reviendrais immédiatement : deux lignes de vous suffiront. J'ai un petit mot du prince Michel, de Vienne. M[me] de Chelaincourt me mandait que son fils pourrait bien s'arrêter à Berlin et ne point aller plus loin; j'en serais fâchée à cause des influences piétistes de sa sœur, non que j'en craigne la contagion, mais toutes les erreurs portent en elles-mêmes un dissolvant funeste. Quant à votre cousin Théodore, il est hors de cette redoutable lutte, et je ne pense pas que voire même l'aumônier de la chapelle de Berne la lui fasse recommencer [1]. Ils ne savent pas, ces pauvres gens, quel *fiat lux* c'est que le symbole catholique une fois prononcé. Tout ce qui n'a

[1] Le prince Théodore Galitzin, frère du prince Michel Galitzin. Le prince Théodore est mort en Italie, dans le sein de l'Eglise catholique, en 1849.

pas franchi le pas est encore soumis à l'obsession du doute; mais une fois dans le royaume, le démon n'a plus d'action sur la foi, et si les autres départements lui restent, c'est seulement jusqu'à ce qu'elle ait porté tous ses fruits.

Adieu, mon cher ami; deux mots quand vous le pourrez.

Aix-la-Chapelle, 8 août.

Votre silence m'avait fait de la peine, mon cher ami; ce retranchement de tout signe de vie depuis plus de six semaines avait quelque chose d'oppressant d'une part, et rien de naturel de l'autre : car ne pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié est vrai depuis l'Inde jusqu'à nous. Il est bien singulier ou bien menaçant que jamais ne vienne la pensée d'interroger les gens et de leur parler de soi !

Ne comptez sur aucune nouveauté germanique; je lis bien de l'allemand depuis que je suis à Aix-la-Chapelle, et avec un professeur, homme éclairé et très-pieux qui se délecte au bienheureux Suso, précédé de la très-belle préface du vieux Gœrres[1]; mais ce livre-là même, je l'ai apporté ici ainsi que tous les autres. Songez que j'arrive comme une affamée à la saison des eaux, et que j'ai à dévorer tout l'arriéré des livres achetés qui n'ont eu que les honneurs de ma table. Je suis enchantée que vous voyiez souvent le cher et excellent M. Moreau; dites-lui que j'ai eu sa seconde lettre, et que si je n'y réponds pas immédia-

[1] Œuvres du bienheureux Henry Suso, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Elles ont été traduites en français par M. Cartier.

tement, j'ai pour cela de très-utiles motifs. Je suis enchantée de cette histoire de Calvin; que c'est dramatique, animé, amusant [1] ! M. Audin est le Michelet catholique, soit dit sans l'offenser et seulement sous le rapport de la forme et de la verve.

Bien des amitiés à votre femme; pourquoi ne s'établirait-elle pas à Versailles? C'est presque un mouvement intéressé, mon arrière-pensée s'y dirigeant toujours. Adieu.

Paris, 18 juillet 1844.

Nous attendons, mon cher ami, l'arrivée de ma sœur, qui enfin nous promet positivement sa très-chère présence pour le milieu de la semaine prochaine. Elle amène son plus jeune fils Alexandre, et Léon vient de son côté par Marseille. Ce sera une vraie réunion de famille, qui malheureusement durera assez peu pour ressembler à ces feux de joie tranchant fortement avec l'obscurité qui les suit. Vous rencontrerez sûrement dans les Pyrénées le prince et la princesse Nicolas Troubetskoy, peut-être les Rességuier et Alfred de Falloux, ce qui vous rappellera cette atmosphère d'amis que vous avez laissés derrière vous.

L'abbé Kaycievicz m'a envoyé il y a deux jours un nouvel ouvrage de Theiner, selon lui plus important encore que les autres [2]; il n'y traite plus du gouver-

[1] *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, par M. Audin, auteur d'une *Histoire de Léon X* et de plusieurs monographies importantes du seizième siècle.

[2] Le P. Theiner, de l'ordre de l'Oratoire, a publié : *L'Eglise schismatique russe, d'après les relations récentes du prétendu saint*

nement et de l'Eglise russe dans leurs rapports avec les catholiques, mais c'est un exposé de l'état actuel de l'église orthodoxe fait d'après les comptes-rendus du synode lui-même. L'ouvrage est en allemand; le volume, qui est de 400 pages, m'a été envoyé en feuilles qui vont jusqu'à la page 256; le tout accompagné de beaucoup de notes, de tableaux qui ne contiennent que des chiffres, des pièces à l'appui des assertions contenues dans le texte. L'abbé Kaycievicz désirerait fort une traduction française de cet ouvrage, mais cela demande une main sûre et habile, de grands frais; et toutes ces conditions obtenues, l'incertitude du succès serait encore au bout, témoin les derniers volumes de Theiner qui, d'après ce qui m'a été dit, ne se sont pas bien vendus.

Vous aurez vu le grave désaveu donné à l'*Univers* par l'*Ami de la religion*, et peut-être serez-vous cette fois aussi affligé que moi des fâcheuses complications que suscite l'imprudence d'un zèle âpre et fougueux à l'épiscopat, dont la tâche est déjà si difficile et si périlleuse. M. Henrion vous aura probablement envoyé son prospectus de l'*Ami du clergé*. Pour peu qu'une chose ait vie (et quelle faible vie!), elle se divise. Quand il serait si urgent de se présenter comme unité rigoureuse et compacte, on éparpille, on délaye en nuances insaisissables pour le gros du public les vérités qu'on voudrait lui faire goûter. J'ai bien peine à croire que les enfants de lumière n'aient pas de

Synode, et *Vicissitudes de l'Eglise catholique en Russie et en Pologne*. Le premier de ces ouvrages a été traduit de l'italien par l'abbé Luquet, évêque d'Hésebon.

compte à rendre de manquer si complétement de l'habileté dont chaque jour se montrent capables pour le mal les enfants du siècle.

Adieu, mon cher ami; mille choses affectueuses à votre femme; donnez-moi des nouvelles d'Alexandre, puisque je ne puis en avoir que par vous[1]. Mon mari va très-bien et vous dit mille amitiés.

Paris, 16 août 1844

Je commence par vous dire que j'ai été presqu'aussi charmée que vous deux de votre rencontre avec Mme de Gontaut; c'est beaucoup dire, et il est bien généreux à moi de pouvoir le dire avec sincérité. Mme de Gontaut est une admirable personne, dont la perfection a une identité qui se constate à toutes les époques de sa vie, et avec cela toute la sûreté et la douceur du plus aimable caractère. Elle a été très-contente de vous, et vous l'aurez été d'elle; j'espère que c'est une relation que vous garderez. J'ai suivi votre conseil pour l'abbé Kaycievicz et cette traduction qu'il comptait obtenir de l'ouvrage de Theiner. Après en avoir parlé à M. Wilson, qui m'a promis de lui donner l'hospitalité dans sa Revue[2], j'ai engagé l'abbé Kaycievicz à en faire un résumé ou la traduction des morceaux les plus marquants, et de les insérer dans un des numéros du *Correspondant*. L'abbé Kaycievicz a accepté, mais comme un pis-aller, avec

[1] Alexandre Yermoloff, fils de M. Yermoloff, aujourd'hui marié en France et naturalisé Français.

[2] M. Wilson était alors l'un des rédacteurs principaux et l'un des directeurs du *Correspondant*.

le regret de ne point faire paraître l'ouvrage entier, et la crainte que cette espèce d'échec ne décourage le P. Theiner de ses utiles travaux. Cela peut être vrai, mais on ne fait que ce qu'on peut, ce qui veut dire quelquefois rien du tout.

J'ai vu hier M. Moreau, qui a dîné avec nous, et je suis fort aise de vous dire que Dom Guéranger, qui n'est pas un critique toujours facile, est dans l'admiration des *Considérations sur la vraie doctrine;* il a été jusqu'à dire que depuis le comte de Maistre aucun livre ne lui avait fait autant de plaisir. J'espère, mon cher ami, que le temps vous a mieux traité que nous, qui avons eu à subir toutes les sévérités d'un soleil de Laponie. Ma sœur n'était point encore arrivée quand je vous écrivais; je la possède ainsi que Léon et Alexandre, avec sécurité jusqu'au départ de Grégoire, et sans pouvoir rien prévoir au-delà. Si vous revenez, comme vous dites, dans les premiers jours de septembre, vous nous y trouverez encore en famille, après vous y être retrouvé vous-même ; ce qui doit vous tarder beaucoup, un fils unique représentant à lui tout seul tous les noms collectifs. Adieu, mon cher ami; je pourrais me borner à demander à Dieu de maintenir en vous tout ce qu'il y a mis, mais je suis plus insatiable, je lui demande de l'accroître. Mon mari va très-bien, et, tous deux, nous vous offrons à tous deux nos sincères amitiés.

Mars 1845, Samedi-Saint.

Mon pauvre cher ami, vous n'y étiez que trop préparé, mais quand le coup vient à frapper, il semble

qu'on avait tout à apprendre [1]. Il y a presque toujours bien des sacrifices en un seul, mais Dieu adoucit jusqu'aux appréhensions qu'il cause; la confiance domine tout ce qui vient de lui, et ce n'est pas là où il est le moins Dieu! Vous priez et j'ai prié avec vous, hier, aujourd'hui : pour celui qui croit, tout souvenir, toute pensée est une prière. Pourquoi remettre à demain la consolation, pour vous et pour moi, de vous voir?

Vichy, 18 juin 1845.

Mon cher ami, vous ne m'oubliez pas et je vous garde fidèle souvenir, c'est chose convenue; aussi n'est-ce pas pour la constater de nouveau que je vous écris aujourd'hui, mais pour de menus besoins de curiosité ou de sollicitude, dont vos réponses ne feront pas arriver jusqu'à moi seule le profit. Je commence par notre ami de Saint-Acheul [2], qui me dit entre autres : « Nous vivons dans la tempête, suivant l'expression très-juste de Yermoloff : c'est vrai; mais au sein même de la tempête nous jouissons d'une paix et d'une tranquillité que le monde ne peut donner ni ôter, et que je souhaite de tout mon cœur à tous ceux qui soulèvent des orages contre nous. » « Il doit avoir paru, me dit-il encore, dans le *Semeur* [3], une série d'articles intitulés *Les Jésuites et la Russie*, qu'on doit même avoir réimprimés séparément. Ce sujet est trop

[1] M. Yermoloff venait de perdre son frère.
[2] Le prince Jean Gagarin, alors au noviciat des Jésuites.
[3] Le principal journal protestant à Paris.

direct pour ne pas m'intéresser; si vous avez l'occasion d'y jeter les yeux, veuillez me dire si ce travail vaut la peine d'être consulté. » Voilà, mon cher ami, le petit service que je vous demande de me rendre, de vous informer, au bureau du *Semeur*, si effectivement les numéros en question ont été imprimés séparément, et dans ce cas-là, de m'envoyer la brochure qu'ils composent ou bien d'acheter pour moi, un à un, au bureau du journal, les articles, ce dont je vous tiendrai compte de reconnaissance d'abord, et dès mon retour, d'argent. Gagarin me chargeait en même temps pour vous de mille amitiés.

Mais vous n'êtes pas quitte encore de mes importunités. Il y a des choses que j'ai grande hâte de savoir. Que devient la situation actuelle de l'*Univers?* Que devient le projet qu'on avait conçu, peut-être arrêté, d'un autre journal, dont les fonds devaient être très-libéralement faits par un monsieur de la ville de Draguignan? Y a-t-il eu fusion entre les deux journaux, ce qui serait si désirable? ou sommes-nous menacés d'une concurrence qui aura tant de peine à maintenir de bons termes, les adversaires étant toujours prêts à devenir ennemis? Je voudrais là-dessus le plus de détails possible, et si vous êtes en fonds, mon cher ami, que rien ne vous manque, pas même la bonne volonté; votre réponse n'intéresserait pas moi seule, mais encore le compagnon fidèle de mes soirées, que nous passons en tête à tête, M. de Champagny et moi. Je veux aussi vous donner mon contingent de nouvelles. Ce matin j'ai eu une lettre de Rome, du 8 juin, où l'on me dit : « Il ne vous sera » pas indifférent d'être rassurée sur les efforts qu'on

» fait pour obliger l'Eglise à licencier ses meilleures » troupes. Jusqu'ici on a répondu par la plus grande » fermeté aux propositions et aux menaces, car on fait » aussi des menaces. Le Saint-Père a quatre-vingts » ans, mais Fontainebleau lui-même n'effrayerait pas » sa vieillesse. Toutefois la solution de cette question » est naturellement placée en France et non à Rome, » car tout dépend de nos Evêques. S'ils se montraient » disposés à sacrifier les Jésuites, que pourrait faire le » Saint-Siége? La position actuelle des Jésuites est » celle d'auxiliaires des évêques, et si nous les aban- » donnons, le Pape ne pourrait pas plus les sauver » qu'il ne pourrait les imposer à ceux des évêques qui » n'en ont pas. » Quel honneur se fût fait l'épiscopat si tout entier il avait fait cause commune avec son chef d'une part, et ses meilleurs serviteurs de l'autre!

J'ai reçu une petite lettre de Mme de Gontaut, remerciez l'en bien pour moi. Votre femme est-elle partie? Vichy a fait une très-bonne impression sur mon mari; la promenade y est facile, ce qui le charme. En tout je remercie Dieu, mais il n'est pas nécessaire pour cela que les choses aillent bien.

Vendredi 16, rue de la Santé, 29.

Mon cher ami, croire sur parole qu'on n'est pas oubliée est déjà une très-bonne chose, mais il y en a de meilleures, et je penche pour le proverbe chinois qui dit—que rien n'est un peu longtemps au fond du cœur sans arriver à la surface.

J'ai maintenant dans mon voisinage [1] un très-cher compatriote, le P. Gagarin, un de ces esprits pénétrants, vifs et raisonnables, bien propre à étonner ceux qui s'imaginent encore que la retraite émousse l'intelligence et l'éteint. J'ai vu les deux numéros de l'*Univers* à l'entrée en scène du *Correspondant*, et plus que jamais je crois que la polémique religieuse n'est nullement utile à la cause même. Une Revue d'ailleurs n'est pas un journal; on y parle à son public à soi, c'est lui qu'il s'agit de satisfaire, de convaincre, de confirmer dans la ligne qu'on suit. Il y a deux systèmes en présence : que chacun fasse le mieux possible valoir le sien, et puis que les intelligences à l'état libre choisissent. Je vous écris, mon cher ami, pendant que Cloppet, qui emporte mon petit mot pour le mettre à la boîte, est là qui attend; je vais trop vite pour être claire. Ce que je veux seulement dire c'est que le *Correspondant*, selon moi, ferait bien de ne pas répondre à l'*Univers*.

Mille sincères amitiés.

[1] Mme Swetchine habitait alors le couvent des Augustines, d'où cette lettre est datée et où, depuis la mort du général Swetchine, elle fit plusieurs fois d'assez longues retraites.

A MADAME LA DUCHESSE DE RAUZAN

NÉE DE DURAS.

Paris, 23 juin 1856.

Pauvre chère amie, qui pouvez tant pour les autres, c'est pour vous seule que vous ne pouvez pas assez ! Le malheur d'Alexis de Tocqueville m'a fait bien penser à la part que vous y prendriez [1], et qui aurait été bien autrement vive, si l'accent pénétrant de sa piété filiale avait frappé votre oreille. Cet accent a été pour moi la révélation d'une sensibilité de vraiment bon aloi, et qui fait bien comprendre la source du vrai charme qui nous frappe en lui. J'aime à vous parler de celui-là, parce que nous sentons de même. Il part ou va partir pour retourner chez lui. Son livre a paru [2]; on le dit très-énergique dans l'expression de ses sentiments: ceux-là ont pour eux d'avoir été toujours parfaitement désintéressés et identiquement les mêmes.

Il n'y a plus que des départs; Montalembert s'en va aujourd'hui pour arriver après demain à Maiche.

[1] La mort de son père.

[2] *L'Ancien régime et la Révolution.*

Vous lirez dans le *Correspondant* prochain son article sur Rome[1], le protocole et lord Palmerston y compris. On en paraît content. Montalembert a bien assez de verve pour gagner à la contenir. C'est ce que me paraît vouloir faire aussi M. Veuillot, dans les deux articles parus jusqu'ici dans l'*Univers*, à l'occasion qui vous dicte de si judicieuses réflexions[2]. Quoique moins incisif que d'habitude, son talent s'y retrouve au milieu de parties assez faibles, comme la justification des motifs qui ont décidé son immédiate opposition à la loi de l'enseignement. On peut y relever aussi une ou deux contradictions, et surtout, avec quelque surprise, le soin renouvelé sans cesse de mettre Montalembert en lumière, en le flattant jusqu'à l'apothéose. Combien les moyens de la pauvre tactique humaine, qui que ce soit qui les emploie, sont stériles et percés à jour! J'ai toujours cru que pour dissiper toute incertitude sur la ligne qu'on voulait suivre et pour la tracer irrévocablement, il suffirait de la parler et de savoir attendre; mais voilà qui est difficile aux plus méritants. Pendant cette guerre, Alfred de Falloux est ici aux Néothermes, dont le régime aquatique lui réussit assez; du reste il est comme vous l'avez vu, tranquille, d'humeur égale, pas du tout ennuyé de Paris, où il faudra qu'il nous revienne périodiquement, et, je le pense bien, sans trop de con-

[1] Pie IX et lord Palmerston. *Correspondant* du 25 juin 1856.

[2] J'avais publié dans le *Correspondant* un travail intitulé : *Le parti catholique, ce qu'il a été, ce qu'il est devenu*. M. Veuillot, accusé de nuire à la cause de l'Eglise par l'attitude nouvelle qu'il avait fait prendre depuis plusieurs années à la polémique religieuse, me répondait dans l'*Univers*.

trainte pour lui; nous échangeons sans cesse les nouvelles que nous recueillons sur vous. Etes-vous allée voir l'extatique de Niederbrunn? Je serais curieuse de votre impression. Sans esprit assurément d'exclusion, je n'ai pas précisément d'attrait pour les voies extraordinaires; leurs effets les plus incontestés et les plus frappants me remuent bien moins que la simple touche silencieuse et invisible de la grâce divine. Le vrai miracle, à mes yeux, c'est l'eau jaillissant de la pierre, ce cœur d'aujourd'hui tout différent du cœur de la veille, ou bien cette action plus lente et non moins merveilleuse du secours présent, qui absorbe et transforme tout par l'unique effet d'une entière confiance.

Je n'ai pu écrire à votre sœur ni à personne; il me tardait de lui dire, comme à vous, que le repos que vos deux amitiés me ménagent m'est déjà présent, comme une force contre la fatigue qui me surmène. Fleury serait libre que je ne pourrais encore quitter Paris; mais il est certain que, de volonté, je ne perdrai pas un jour; qu'il n'y en a pas où je ne lutte opiniâtrement contre les obstacles qui m'arrêtent, où je ne sois avide de tout ce qui me libère et me rapproche de Fleury, à la seule exception un peu redoutée, tant votre sœur y a mis de bonté, qu'elle n'y abrège sa présence à mon intention. Que d'éloges et de remerciements dans cette seule appréhension, quelque fugitive qu'elle soit!

Adieu, chère et très-chère amie.

Mardi, 18 juin 1857.

J'en suis convaincue, chère amie, vous ne pouvez deviner le crucifiant contraste d'un cœur avide d'aller à vous et qui n'a plus un mouvement qu'il ne refoule! Ma journée succombe et disparaît sous ces asthmatiques vicissitudes. On dit autour de moi que je suis un peu mieux, et pourtant pas un mauvais symptôme d'affaibli ; jamais je n'ai eu plus de malaise, d'angoisses, jamais je ne me suis moins appartenue. Que dire de ce monotone régime de dépouillement complet, sinon que ce qui se saisit le moins c'est le vide. Ah! chère amie, que ce serait le bon moment de ne se pas quitter : car voir, quand ce ne serait que voir, c'est encore posséder! Hier soir, à neuf heures, Charles de Montalembert est venu avec Catherine, sa compagne de voyage, comme ils allaient s'emboîter tous deux dans un wagon qui les emportait en Franche-Comté. Il y avait longtemps que je n'avais vu Catherine, que j'ai trouvée fort grandie, vraiment embellie, ce dont ma frivolité s'est fait un grand plaisir. Ce qui par-dessus tout ne m'a pas manqué par la volonté de Montalembert, c'est la bonté affectueuse, la persévérance de ses soins, cette aimable douceur qu'il sait si bien, quand la compassion s'en mêle, imprimer à ses témoignages d'intérêt. Voilà M. de Melun également revenu d'avant-hier pour jusqu'à vendredi, qui nous l'enlève définitivement à travers la Picardie. J'attends de jour en jour mes deux ménages de nièces et de neveux, grande consolation de tout autre nature qui me rajeunit en me

reportant, après tant de privations et de si amères tristesses, à des temps dont je pouvais croire que je ne verrais aucun retour.

Ma bonne, ma chère amie, vous savez si c'est de cœur et d'âme que je vais à vous ! Mes amitiés à M. de Rauzan. Votre Thil est encore modeste de nombre ; comme il me semble que je m'y trouverais bien entre vous !

Fleury, 27 juin 1857.

Ma pensée, bonne chère amie, fait, hélas ! la navette de vos souffrances aux miennes. J'ai voulu attendre pour vous écrire quelque effet produit par le changement d'air, d'aspect, de vie extérieure ; mais jusqu'ici aucun : pleine et entière ressemblance avec mon état de Paris. Ce terrible asthme nerveux qui s'est introduit à petit bruit comme un vrai larron, le voilà, je le crains beaucoup, maître de la place ; il se permet une ou deux crises par jour, et cela tout à côté de la névralgie en permanence. La peur de manger, de dormir, l'impossibilité de marcher, tout cela va de front avec des poids aux jambes qui varient de pesanteur trois ou quatre fois par jour ; mes nuits en sont la continuation. Je me suis sentie attendrie, très-aise de me retrouver à Fleury, et jusqu'ici je ne l'arpente que ses grandes portes ouvertes, le long de sa façade. J'avais compté sur un fauteuil porté à bras pour mes promenades lointaines, l'expérience a échoué. La contre-partie de ces doléances, c'est que mes yeux vont bien : je m'intéresse à tout ce que je vois. L'impression du repos, quand rien ne la gâte, m'est à elle seule une distraction. J'écris quand je peux, je lis

sans fatigue, et puis viennent les lettres. Vous voyez, chère bonne amie, que ceci n'est point encore la solitude de l'épigraphe d'Ourika[1] ! Mais, parmi ces lettres, si vous saviez que plus d'une fois déjà j'ai cherché votre écriture, avec les légers mouvements d'un mécompte qui n'avait heureusement rien d'inquiet ! Il me semble que non-seulement nos pensées habituellement se croisent, mais que dans l'intervalle elles s'arrêtent aux mêmes points.

Je suis très-sensible à la peine qu'aura eue Montalembert du résultat de sa lutte électorale, en raison de sa peine seulement, simplement ; et s'il avait dépendu de moi, saint Bernard aurait profité de tant de forces presque inutilement dépensées au préjudice d'une santé précieuse. Je n'ai rien su de lui depuis, mais tout ce qui concerne ce sujet avait été fort discuté dans de longues conversations, et ce ne sont plus que les mouvements et les réflexions qui viennent après coup, qui me restent à savoir. Alfred l'aura beaucoup vu ces derniers jours, et je dois le voir aujourd'hui ou après demain, avant son retour à ses pénates. J'espère qu'il aura su quelque chose de vous, et si cela est, dès les premières cinq minutes j'en aurai le cœur net, votre nom prononcé n'attendant jamais au-delà. Il me tarde, chère amie, de vous entendre, de bien savoir comment tout se passe près de vous : d'abord le voyage, l'état de M. de Rauzan, celui de M. de Blacas qu'on m'assurait se sentir mieux. C'est

[1] This is to be alone, this, this is solitude.
Cela est être seul, cela, cela est la solitude.
BYRON.

sur Félicie que reposent en ce moment mes consolations[1]; et à côté de tout ce qui touche votre cœur, sans cesse je sens s'émouvoir votre orgueil de mère en entendant parler d'elle. Et quant au monde, avez-vous quelqu'un ou quelques-unes pour vous défatiguer de toute cette foule qui n'a de bon que de commencer par vous avertir de n'y rien chercher? Vous me direz tout cela, chère bonne amie, et que ce soit le plus tôt possible.

C'est bien de cœur que je vous aime et vous embrasse.

[1] Félicie de Rauzan, mariée au comte Xavier de Blacas.

A MONSIEUR LE COMTE D'ESGRIGNY.

Paris, 16 novembre 1838.

Au moment où votre lettre m'est arrivée, j'allais vous écrire, sous l'impression du coup si inattendu de la mort de Mme de Chastellux, et dans mon inquiétude de son effet sur Mme de Rauzan [1]. Ces disparitions soudaines, ces brusques vides faits dans la famille sont douloureux, lors même que rien particulièrement d'intime dans l'affection n'a pu s'étendre au chagrin que l'on ressent. Tout un centre frappé! cette personne si animée et tellement en possession de ce qui fait l'orgueil de la vie! jusqu'à ce Comarin, qui n'avait jamais été plus brillant [2]! Il y a à peine trois jours que je suis sur la voie de ce triste événement, et déjà auparavant j'étais inquiète de ce qu'on rapportait de la santé de Mme de Rauzan. L'effet des eaux serait-il donc déjà effacé? ses maux ont-ils la violence des crises de l'année dernière? remarque-t-on de l'altération dans ses traits? De tous les symp-

[1] La comtesse César de Chastellux, née de Damas, belle-sœur de M. le duc de Rauzan.

[2] Château voisin de Chastellux, en Bourgogne.

tômes qui m'affligeraient, ce dernier est le seul que je redouterais véritablement. Souffrir s'appelle vivre, et ne l'a jamais empêché; les menaces alarmantes ne sont que dans ce qui nous fait cesser d'être ou même de paraître nous-mêmes. Si je n'ai point profité de votre obligeance pour vous charger d'un message, c'est que j'ai spéculé sur votre présence au Thil, espérant que vous y communiqueriez quelque chose de la bienveillance que vous emportiez, et me disant qu'après tout, même sans vous en charger, mes affaires étaient mieux entre vos mains que dans les miennes. C'est bien là, me direz-vous, le calcul de l'inertie! C'est bien aussi, je vous assure, celui de la confiance. Dans le cas où cela vous paraîtrait orgueilleux, avant de vous en scandaliser, adressez-vous, je vous prie, à Mme de Rauzan pour savoir ce qu'elle en pense. Elle vous dira, si je ne me trompe fort, qu'elle se sait, qu'elle se sent, que je parle ou que je me taise, tendrement aimée d'abord, et puis louée, comme le cœur loue quand il s'unit à tout ce qu'il approuve.

Je vous remercie de vos bons offices et de vouloir bien que vos amis s'entr'aiment. Je suis entrée dans vos idées, et c'est avec grand plaisir que j'ai vu M. Dulac s'apprivoiser doucement, si bien qu'à votre retour vous trouverez, j'espère, bien du chemin de fait. Le choix de vos amis fait vraiment partie de votre mérite; je vous en sais un gré extrême. Rien n'est si rare que de choisir ses amis simplement pour le plaisir de les aimer. Adieu; j'en aurai beaucoup à vous revoir. Sans mon malaise, je n'aurais pas tant tardé à vous dire

tout mon regret de vous avoir manqué plusieurs fois. Vous êtes venu toutes celles où je suis sortie, et c'est comme cela que le guignon a encore plus d'esprit que tout le monde. Je n'ai rien vu de plus joli et de meilleur goût que cette préface aux *Mémoires d'une Poupée*, et j'espère que je ne vous fais pas trop de peine en vous obligeant d'en convenir [1]. Il faut que la justice passe avant tout. *Vermeille* a porté bonheur à tout le monde, de ce bonheur qui va aux heureux, comme l'argent aux riches.

16 novembre 1839.

Il y a longtemps que je sais tout ce qu'il y a en vous de véritable bonté! D'autres me l'avaient dit, mais depuis ces dernières épreuves, je la sens cette bonté, elle me pénètre par tous les bouts; et soit que je vous écoute, soit que je vous parle, je crois comprendre ou être comprise, et suis toujours à l'aise : j'ai le plaisir de joindre la parfaite vérité des impressions à l'entière négligence des paroles.

J'ai été aise de vous voir retenu en Normandie; elle ne pouvait à la longue manquer de vous faire du bien. La solitude, surtout celle de la campagne mêlée de distractions, la musique, ce terrain neutre où viennent s'apaiser les troubles et les émotions, et plus que cela une sérieuse et intelligente affection, étaient pour le

[1] Les *Mémoires d'une Poupée* sont un charmant livre d'enfant, essai de Mlle Julie Gouraud, qui, encouragée par le succès, quitta l'anonyme, et a été couronnée par l'Académie française pour le roman de *Marianne Aubry*. *Vermeille* est le nom de la poupée héroïne.

moment le seul régime qu'il vous fallait. C'est comme cela que les contrastes qui se heurtent intérieurement viennent à céder, qu'on reprend possession de soi-même, et que tout ce qui est secondaire dans le passé et dans le présent tend à s'évanouir; ce qui est un plus grand débarras qu'on ne pense, car nos peines ont leur train, qui n'en est pas la partie la moins incommode. Après avoir beaucoup souffert, lorsqu'une sorte d'équilibre se rétablit, on sent toute la vérité des belles paroles que vous me dites : Sans bonheur il y a encore dans la vie bien des joies. A ceux qui en ont fini avec elle, ce n'est pas toujours heureuse que paraît la vie, mais toujours belle; et cela seul ne rendrait-il pas raison de ce qu'elle a de rigoureux et d'austère, la beauté, dans sa notion la plus haute et la plus pure, ne nous apparaissant jamais qu'un peu sévère?

Je vous reconnais si disposé à écouter mes réponses jusqu'au bout, que je suis prête à faire droit aux interrogations que vous voudrez me faire. Tout ce que j'ai pu quant à la Russie, c'est de demander qu'on me fît connaître le mal dans toute son étendue, et qu'avant tout on mît à l'abri de ses conséquences nos pauvres paysans, qui n'ayant jamais l'inutile ne doivent au moins jamais perdre le nécessaire. De plus j'ai fait ici toutes les réductions possibles, même des réformes gênantes, qui m'ont été pénibles parce qu'elles portaient sur des personnes; et quoique imposées en tant que raisonnables, je les vois si disproportionnées avec les pertes, qu'on se demande si c'est bien la peine pour ne pas obtenir davantage. Mon premier soin, comme vous pensez bien, est que mon mari

n'en souffre pas. A son âge, tout ce qui touche aux habitudes est sensible; mais les nôtres resteront à peu près les mêmes. Tout cela réglé, je m'en préoccuperai bien peu; il y a si longtemps que je descends comme fortune, et je suis si près d'en aller tenter une tout autre, que là où je pourrais me faire une part de culpabilité, mon sacrifice est bien aisément fait. Du reste je devrais me récuser ici, car je suis toujours contente des choses de ce monde, contente comme les gens les moins philosophes le sont toujours de ceux dont ils n'espèrent rien.

On me dit tous les jours que M. l'archevêque est en convalescence, et j'ai l'affliction de ne pouvoir me le persuader. A peine croit-on pouvoir alléger l'affreuse souffrance des moyens qu'on emploie, qu'on se trouve obligé d'y revenir par des moyens analogues; je ne vois pas de constitution assez robuste pour résister à une telle continuité. Adieu; un de mes premiers soins sera de faire cesser le vrai scandale de ne vous voir pas connaître ma chapelle. C'est bien plus votre faute que la mienne, mais en revanche bien plus mon déplaisir que le vôtre.

Chantilly, 10 septembre 1839.

C'est vraiment un très-bon effet qu'a eu votre lettre, car elle a soulagé un doute pénible. Je demandais bien *in petto* compte de votre absence, mais je ne vous interrogeais pas, par cette sorte de prudence qui respecte le vague; c'est, sans reproche, la seconde ou troisième fois que vous m'échappez ainsi, sans qu'un mot ou un message me fasse connaître l'intention qui me dédommagerait. L'inégalité entre dans les habi-

tudes de tant de personnes, que dans les lacunes, c'est toujours la première idée qui se présente; mais c'est aussi une de celles qui vont le moins à ma nature et qui la contractent davantage. Immédiatement après les gens qui sont toujours bien, j'estime ceux qui sont toujours mal, tant les hauts et les bas me font peur, et tant j'ai besoin de confiance pour jouir même des choses qui me plaisent. Voilà donc une vraie querelle qui ne vous laissera pas ignorer que votre justification était nécessaire.

Il était bien temps que je vinsse me reposer! Le charme de la campagne s'est borné à la vérité jusqu'ici au charme de la solitude; nous n'avons encore respiré que la pluie, et c'est seulement d'aujourd'hui que le soleil semble nous revenir. Je m'en suis passée de mon mieux au moyen des occupations que j'ai pu reprendre; et si aucun livre n'a été mon *Baruch*, c'est bien le plaisir de lire que je pourrais croire avoir découvert, tant il est encore en moi vif et peu usé. La bulle du Pape ni les clameurs qu'elle soulève ne sont encore tombées sous ma main; j'y serai moins sensible parce que je m'y attends. En général ce ne sont pas les ennemis qui me font du mal : je fais comme les braves, je ne les compte pas et je me dis que leur métier est d'attaquer. Il n'en est pas ainsi pour ceux dont le parti est moins pris, l'erreur moins opaque, et qui sont encore dans ce combat douteux de la nuit et du jour. On me mande que M. de Lamartine vient de faire une préface à la *Chute d'un Ange*, et y a changé deux mille mots. Ne serait-ce pas en rendant le venin plus subtil retrancher l'antidote? Ce n'est pas dans l'exécution qu'est le plus

grand mal : c'est dans la pensée qui domine tout l'ouvrage, et on aurait beau purifier les eaux de ce fleuve que sa direction n'en conduirait pas moins à l'abîme.

Votre histoire de M. Dulac est charmante, et vous avez raison de dire que ses admirables paroles valent l'action même. J'ajoute volontiers qu'une de leurs récompenses serait d'en savoir l'auteur. Y arriverez-vous? Il existe des secrets que Dieu maintient dans le monde, afin qu'au milieu de tout ce qu'il y a de plus sec et de plus froid nous ayons le droit de nous figurer, inconnus mais possibles, de tels cœurs.

Adieu ; ne me trouvez pas trop exigeante, et laissez-moi prendre date de ces reproches articulés.

Vichy, 8 juillet.

Je reçois votre bonne nouvelle et j'y réponds sur l'heure, ne voyant que cela pour ajouter au plaisir qu'elle me fait. Il me semble que cette année le sexe féminin a la prétention de l'emporter comme nombre ; et succès plus significatif, les petites filles, au lieu de l'humeur qui les accueillait autrefois, sont aussi bien venues que les garçons dans les familles qui même souvent inclineraient pour elles, preuve aussi que tout marche à la paix. Vous ne vous doutiez pas que vous me donniez une homonyme dans votre petite Jeanne? Je porte ce même nom, et je ne l'ai pas seulement reçu, mais choisi à cette époque de la vie où l'on sent quelque chose de ce que dit Platon sur l'importance des noms [1]. Votre Jeanne n'en est pas là

[1] Mme Swetchine a expliqué elle-même, dans une lettre à

encore, mais pendant qu'elle tette ou qu'elle dort, le saint Jean à qui elle est particulièrement recommandée, la couvre de sa sainteté toute spéciale : tous les saints Jean en sont là.

Adieu; vous savez combien j'aime et j'estime votre bonne affection, et tout ce qu'il y a de sincère dans la mienne. Ne m'oubliez pas auprès de Mme d'Esgrigny, et dites-lui tous mes vœux pour ce bonheur qu'elle n'avait pas besoin d'acheter pour le sentir immense. Mon mari y a pris bien part, et il m'a bien demandé de vous le dire en vous offrant ses très-affectueux souvenirs. Yermoloff vous nomme dans la liste de ses consolations, et à sa place j'aurais fait aussi bien que lui.

Lundi.

Non, je ne suis pas ingrate, car je n'accorde à personne de vous mieux comprendre. Ce point consenti donne raison sur tous les autres, et c'est encore bien mieux que j'ai en réserve. Voulez-vous savoir ce qui vous fait très-positivement injuste, quand je ne suis rien moins qu'ingrate? C'est que je vous vois trop peu : ce n'est jamais que par le hasard d'un souvenir

Mlle de Virieu, comment elle avait ajouté un second nom à celui de Sophie.

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu le sacrement de Confirmation, qui n'est pas valide reçu dans l'Eglise grecque. J'y ai pris le nom de Jeanne à l'intention de saint Jean l'Evangéliste, pour qui je me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé un peu entre ce nom et celui de Marie ; mais je comprends encore mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la mère, et le premier l'a emporté ! »

(*Vie de Mme Swetchine*, p. 276).

aimable, et jamais en vertu d'une habitude formée, qui seule persuade. L'ingratitude se compose de deux termes; constatez bien l'un, et je vous réponds que tous les deux disparaîtront bientôt.

Je suis sous l'impression du ravissant morceau auquel votre nom se rattache[1]; malgré de cruelles dissidences, comme le cœur se sent près de ce cœur-là! Je répugne à croire que l'imagination à elle seule puisse faire vibrer en nous de telles cordes : ce qui ne serait qu'un cantique d'illusions n'y réussirait pas.

Paris, 18 août 1851.

Je ne prends, je vous le déclare, l'injure que vous m'adressez que pour un signe de malaise; on sait combien l'initiative querelleuse entre dans la tactique des consciences embarrassées. Vous êtes bien le maître néanmoins de ne pas compter sur mon souvenir, mais je le suis de mon côté de me venger généreusement en jouissant beaucoup du vôtre. Je ne crois pas qu'avant vous, une fois, on soit parti de Paris pour son plaisir dans l'idée de s'établir à Douvres. Il fallait pour cela les très-exceptionnelles conditions d'une famille d'excellents amis, où tout est chrétien, jusqu'au mobile des relations, jusqu'à la science, jusqu'à l'agrément tant soit peu sévère, et surtout

[1] Lettre à M. d'Esgrigny, publiée, comme prologue aux *Harmonies poétiques et religieuses*, dans la grande édition des œuvres de M. de Lamartine, en 1849. Il a depuis inséré cette lettre dans le recueil de pièces choisies, intitulé *Lecture pour tous*.

jusqu'à la sincérité de l'accueil qui vous y attendait[1]. J'ai toujours entendu dire que rien n'était comparable à la cordialité de l'hospitalité anglaise, restée sur le modèle de l'hospitalité antique. Il ne m'en faudrait pas tant pour que la beauté de la plage ne vînt qu'en second. J'aimerais beaucoup la mer à certains moments solennels, mais je ne comprends pas trop la familiarité avec elle. La nature dans sa majesté nous écrase : la mer et les hautes montagnes, c'est son poëme épique; je me rabattrais sur l'églogue en plaçant mon toit tout au plus sur le lac et à mi-côte. Comme c'est surtout le néant de l'homme en regard de tout ce qu'il n'embrasse pas, qui est au fond de cette impression, j'accorde qu'elle ne s'applique guère à la Manche, sillonnée dans tous les sens et qui n'a rien d'incommensurable; ici notre pauvre être n'est point écrasé, il grandit au contraire de tous ces flots qu'il dompte.

J'attends Mme de Rauzan avec impatience. Comme j'allais lui écrire, on m'a dit qu'elle arrivait. J'ai la confiance de n'être nullement inquiète de nos tête à

[1] M. d'Esgrigny se rendait chez M. Digby que M. de Montalembert a jugé digne de l'hommage suivant :

« Le livre le plus propre à faire connaître et aimer le moyen âge est l'œuvre d'un laïque revenu de l'anglicanisme à l'Eglise. C'est le recueil intitulé *Mores catholici*, ou les *Siècles de foi*, par Kenelm Digby, Londres 1831 à 1843, 10 volumes. Je ne connais pas d'écrivain qui ait mieux compris et mieux rendu le *bonheur de la vie monastique* tel qu'il est décrit et constaté par les anciens auteurs. Il m'a servi de guide dans cette étude pleine de charmes et m'a valu des jouissances que je voudrais faire partager à tous mes lecteurs, en les renvoyant à ce précieux travail. » (*Les Moines d'Occident*, introduction, p. 233 et 75).

tête; on s'arrête n'importe à quelle page avec un dévoué témoin du passé, mais aux heures où l'on n'est pas seul, que lui donnerais-je à l'exception de Mme *** et de M. Brifaut, qui encore ne sont pas toujours ingambes? Personne est déjà fâcheux, il y a des quelques-uns qui le sont bien davantage.

J'ai pensé à vous, à tout ce qui aime Mme de Lamartine, à cette mort de M. de Champeaux, dont toutes les circonstances sont attristantes [1]. M. de Lamartine en est très-affecté, cependant il a pour lui son courage d'homme et ses espérances toujours vertes; mais sa pauvre femme si frêle et en si mauvais état de santé au moment de cette scène lugubre, où elle ne se sera sûrement pas épargnée! C'est par M. Caillé, que je vois avec grand plaisir, que j'ai su ces détails [2]; il m'a dit aussi que M. de Lamartine passait par ici le 20 septembre, se rendant à Londres pour y chercher cet engrais qu'attend la magnifique concession qui remue tant d'envie. Serez-vous encore à Douvres à son passage? M. Digby fera tout pour

[1] M. de Champeaux, officier de la garde, démissionnaire en 1830, s'était attaché à M. de Lamartine et lui rendit des services vivement appréciés, tant pour ses œuvres littéraires que pour ses affaires privées. Il accompagna M. de Lamartine à Constantinople et en Asie-Mineure pour prendre possession de la concession de terre faite par le Sultan. En revenant de ce voyage, dans l'automne de 1851, il tomba malade à bord, fut averti de sa fin prochaine par M. de Lamartine lui-même, qui lui proposa l'assistance religieuse d'un Jésuite, passager sur le même navire. Il expira en mer avant d'avoir revu la France.

[2] M. Caillé, alors colonel, aujourd'hui général. C'est lui qui a terminé avec les commissaires espagnols le traité de la délimitation fort difficile de notre frontière sur les Pyrénées.

vous y retenir, et votre petit monde gynécéen ne vous rendant pas les évolutions faciles, je pense que vous ne serez pas pressé de quitter l'Angleterre. D'ailleurs il me semble qu'après le ressassement de la politique locale et personnelle, cette haute question religieuse, débattue sur les lieux où ses intérêts paraissent davantage en jeu, doit plaire même comme pâture nouvelle à votre intelligence. Ces questions de doctrine, qui prennent corps par le sacrifice et le dévouement, sont vraiment une bien belle chose. Individuellement la vérité catholique ne peut marcher que lentement, mais enfin en Angleterre elle marche toujours. Pour le moment je suis particulièrement intéressée par la conversion remarquable d'un sir Georges Bowier, dont on me montre les lettres toujours très-courtes, mais pleines d'une mâle raison et des plus tendres sentiments [1]. Il semble que l'intolérance marche parallèlement avec les progrès de la vérité; on m'en a cité depuis quelque temps des exemples inouïs. La colère et l'impatience! je voudrais en laisser le monopole à nos adversaires; elles me paraissent inexplicables dans le sein de la vérité, qui n'est jamais à bout de voie. On me disait l'autre jour que l'immobile impénétrabilité de la couche inférieure faisait en Angleterre la grave préoccupation d'esprits non-seulement bien disposés mais convaincus, et qui redouteraient en franchissant le pas de perdre à jamais toute espèce d'action sur les masses. Cette objection n'est pas sans force, mais je ne comprendrais bien qu'elle arrêtât que si on avait une âme de rechange.

[1] M. Bowier est aujourd'hui l'un des membres considérables de la Chambre des communes.

L'habituelle exactitude de Cloppet m'a joué un mauvais tour. Je le chargeais uniquement de s'assurer de votre retour à Paris, et lui, dans son zèle, a pensé aux deux volumes à votre adresse. Qu'auriez-vous dit de cette restitution sèche après les tentations auxquelles j'ai exposé votre indulgence? Ce dernier mois, censé celui de mon repos, pris en détail, vous dirait bien des mécomptes. Nous avons toujours une illusion à perdre, on ne change que de gamme. Au demeurant, Chantilly m'a fait du bien; mes yeux ont été de bons serviteurs, et mon goût pour l'étude a pu se satisfaire. L'intérêt ou l'apaisement du moment, c'est beaucoup, même lorsque rien n'en survit.

Un autre que vous me demandant si j'écris, j'y aurais vu quelque chose d'insidieux ou de railleur; à vous je réponds sérieusement. Je n'ai jamais écrit que par mouvement soudain, comme tout seul quelquefois on se met à parler haut. Certains sujets sont maîtres de mon imagination et comme mes démons familiers : je n'y touche pas sans que mon attrait ne parle, sans que les idées ne viennent. Tout ce que je recueille comme faits ou analogies, va grossir cette source, ce sont les délices du *Courtship*; mais quand je veux passer outre et ordonner ces éléments qui sont bien en moi, les grouper, leur faire prendre corps, le savoir-faire manque là où le travail a manqué. C'est avoir les instincts de l'intelligence qu'on n'a pas ou en avoir moins que soi-même, c'est-à-dire n'être pas pour la manière au-dessus même de sa pauvreté. Il aurait fallu en temps opportun à ma trempe d'esprit, une gymnastique forte, propre à

l'alléger et à assouplir les mouvements; au lieu de cela, tout en choyant mes hôtes du dedans, j'ai toujours vécu de je ne sais quel étourdissement sérieux, de dissipations graves qui intellectuellement m'ont toujours fait manger mon fonds avec mon revenu. Est-ce assez vous traiter en éditeur testamentaire que d'oser commencer ainsi par vous donner mon secret et ma mesure?

Je me préoccupe de la séance d'hier et n'ai pas encore vu le journal. Dans les temps de politique active, il faudrait s'en abstenir dès qu'on s'éloigne de Paris, où les appréciations se rectifient dix fois le jour. Ce qui seul me semble ne pas échapper à distance, c'est combien les partis se pressent toujours de détruire le bon effet qu'ils viennent de produire : ils ont hâte de consoler ceux qui sont demeurés battus.

AU RÉVÉREND PÈRE GAGARIN.

Le prince Jean Gagarin, fils du prince Serge Gagarin membre du conseil de l'Empire, et neveu du prince Grégoire Gagarin beau-frère de Mme Swetchine, avait connu celle-ci dès son enfance. Il la retrouva à Paris lorsqu'il y arriva au commencement de l'année 1838. Sa conversion au catholicisme est du 19 avril 1842, son entrée au noviciat de Saint-Acheul du 12 août 1843.

On s'est souvent demandé quelle part avait eue Mme Swetchine à ces deux graves déterminations de son jeune ami ; je crois pouvoir, en pleine connaissance, résumer la réponse en deux mots : par son salon, par l'ensemble de sa vie, une très-grande ; par son intervention personnelle, par sa coopération directe, aucune. En arrivant en France, le prince Gagarin savait, comme beaucoup de Russes, que l'Eglise catholique et la papauté avaient joué un très-grand rôle dans l'histoire ; mais, comme beaucoup de ses compatriotes aussi, il se figurait que ces grandes institutions étaient frappées de mort, et qu'un petit nombre seulement d'esprits attardés continuaient, par habitude et par routine, à se dire et à se croire catholiques. Le salon de Mme Swetchine vint lui

révéler tout le contraire. Il y découvrit à sa grande surprise que le catholicisme, en tant que doctrine, était bien vivant encore et librement accepté par des intelligences qui n'étaient ni endormies, ni asservies. Qu'il fût question d'un événement politique, d'un livre nouveau, d'un discours prononcé aux Chambres, d'un procès considérable, d'un article de journal ou de revue, parfois même d'une pièce de théâtre; de ces mille circonstances enfin, imprévues et en apparence insignifiantes, qui successivement attirent l'attention et alimentent l'entretien, le prince Gagarin s'apercevait que le ton de la conversation était presque toujours vif, animé, convaincu, que chacun y apportait son contingent individuel, défendait son opinion, qui n'était pas toujours celle des autres; et que cependant, au milieu de cette variété infinie de sujets et d'interlocuteurs, qu'au sein de ces nuances si différentes de position, d'âge et de parti, toutes ces intelligences avaient une doctrine commune, qui embrassait l'ensemble de toutes choses, et que cette doctrine était la foi catholique. En y regardant de plus près, en approfondissant davantage le sujet de ces observations, force était de reconnaître que cette doctrine, librement acceptée, ne régnait pas seulement sur les intelligences, mais qu'elle régnait aussi sur les volontés, qu'elle ne réglait pas seulement la conversation, mais la conduite, et que chez la plupart les actes correspondaient aux paroles. Mme Swetchine elle-même en était le plus touchant et le plus frappant exemple. Dès lors l'Eglise catholique, sans apparaître encore comme la vérité, se présentait déjà comme une souveraine imposante, qui n'était point

descendue dans la tombe, qui n'avait point abdiqué, mais qui exerçait son empire sur des esprits très-éclairés, sur des cœurs sachant apprécier la liberté. C'est en faisant connaître sous ces traits l'existence, la vigueur et la beauté de la doctrine et des œuvres catholiques, que le salon de Mme Swetchine préparait l'âme à les aimer : ce fut-là l'influence qui s'exerça particulièrement sur l'esprit du prince Gagarin.

Mais lorsque ce travail intérieur qui devait aboutir à l'acte solennel de l'abjuration entra dans sa dernière phase, Mme Swetchine y fut peu initiée ; et elle éprouva un très-vif étonnement lorsque le lundi de Pâques 1842, au terme d'une soirée qui n'avait offert aucun incident remarquable, le prince Gagarin, ayant laissé écouler tous les visiteurs, lui annonça à onze heures du soir que le lendemain matin, dès six heures, il était attendu chez le P. de Ravignan, et qu'il était parfaitement résolu à se soumettre à tout ce que lui dicterait, sur le temps et le mode de son abjuration, le guide qu'il avait choisi. Mme Swetchine tenta d'abord beaucoup d'efforts pour obtenir un sursis ; puis les voyant inutiles, elle demanda du moins au prince Gagarin qu'il lui permît d'aller à sa place au rendez-vous du lendemain matin, et qu'il ajournât ainsi de vingt-quatre heures son propre rendez-vous. Le prince Gagarin y ayant consenti, Mme Swetchine se rendit exactement chez le P. de Ravignan, avec lequel, dans cette circonstance, elle se trouvait pour la première fois en relation directe. Tout le temps de cet entretien fut employé à donner au P. de Ravignan des renseignements qu'elle jugeait nécessaires pour avertir son jugement, pour éviter

tout ce qui pouvait être mis sur le compte de la précipitation, de l'enthousiasme, ou d'une exaltation passagère. Seize mois ensuite, lorsque le prince Gagarin, après cet intervalle passé sous la règle catholique, prit la résolution de quitter le monde pour s'enfermer à Saint-Acheul, quelques-uns des Russes convertis qui étaient à Paris pensèrent qu'une démarche aussi éclatante était de nature à attirer la colère de l'empereur Nicolas sur leur petit troupeau. Mme Swetchine se préoccupa moins de ce péril, probablement parce qu'il pouvait l'atteindre, que de la douleur où la résolution du prince Gagarin allait plonger ses parents. Enfin, elle se tint sur la réserve, inclinant plutôt à l'ajournement et aux délais, s'abstenant de toute incitation ou approbation jusqu'à ce que le dernier engagement fût consommé.

On va voir maintenant par les lettres qui suivent si cette conduite provenait de l'indifférence, ou si elle était le fruit d'une prudence née de profondes méditations sur le cœur humain, et passée en pratique comme en maxime chez Mme Swetchine, dès qu'il s'agissait, à quelque titre que ce fût, d'une détermination où Dieu et la conscience humaine se trouvaient intéressés.

Nancy, 12 septembre 1839.

Cette date vous dira, mon cher prince, que je suis venue chercher plus loin que je ne croyais le rendez-vous avec Mme de Nesselrode dont je vous avais parlé

et qui a subi tant de vicissitudes. C'est un grand voyage pour moi que quatre-vingt-seize lieues; mais je n'ai pas voulu reculer devant un témoignage d'amitié qui pouvait être le dernier, et que l'affliction du moment motivait si bien. Votre lettre est venue quand se décidait mon départ; j'ai pu agir dans la direction que vous m'indiquiez, et qui, dans tous les cas, eût été si parfaitement la mienne. Quoi qu'on ait pu me dire, je ne pouvais me soustraire à une sorte de doute sur l'intensité et la consistance des impressions sur lesquelles on croyait statuer; aussi à quelque regret s'est trouvé mêlé un vrai soulagement, quand j'ai vu la question tranchée par la fermeté droite et noble de Mlle C. C'est l'acte le plus moral que de se refuser à des devoirs que l'on voit au-dessus de ses forces; et en général il faut, pour entreprendre, des raisons bien autrement puissantes que pour s'abstenir. Personne ne rend plus de justice que moi aux bonnes qualités de M*** ; mais sa fille a trouvé l'écueil là où elle aurait dû rencontrer l'appui. Vraiment je pense que c'est surtout la raison des parents que M. de Châteaubriand avait en vue quand il disait : Nos enfants valent mieux que nous. Je ne doute nullement des regrets de M. de G., mais je pense en même temps que personne n'a plus que lui l'élévation et la générosité qui concédent la liberté, lors même qu'elle est exercée contre lui; il va au-devant de toutes les préoccupations et s'efforce de dissiper le moindre trouble dont il pourrait être l'objet. Vous savez, mon cher prince, combien j'étais frappée par ces mêmes considérations; et dans une lettre à Mlle C., que je vous envoie pour plus de sûreté, je fais de

mon mieux pour lui exprimer mon bien sincère assentiment de sa conduite.

Je pense que vous êtes à Moscou, et je suis bien contente de vous y savoir, pour la joie de votre famille et l'utilité de la mienne, ce qui n'exclut pas ici la douceur. Grégoire sera peut-être arrivé assez à temps pour que vous l'emmeniez ; ma sœur aura eu la consolation de revoir son cher fils, et vous, qu'elle est si disposée à regarder comme le bon ange de tous. L'accueil qui vous a été fait n'a rien qui m'étonne ; les reflets quand ils sont vifs s'étendent beaucoup; mais ils ne vous sont pas nécessaires, parce que de chaque point particulier vous faites surgir des impressions personnelles. Quand on a commencé comme vous, si les degrés de bienveillance et d'affection restent divers, l'estime peut être une et générale ; et je suis convaincue que les injustices dites inévitables, les mérites inconnus ou toujours persécutés, et dont on parle tant dans le monde, en sont les contes bleus. Je ne dis pas que d'arriver à une appréciation universelle ne soit pas difficile, je veux dire seulement que lorsqu'on s'y prend à temps, elle n'est pas impossible. Rien n'a été décidé pour vous, mais tous les chemins vous restent ouverts; vous avez mille fois raison de surseoir et de vous donner le temps de vous reconnaître : les sages résolutions ne se prennent que par des vues d'ensemble, et pour voir loin, il faut voir de haut.

Bien des souvenirs tendres et inviolables vous sont assurés, mon cher prince; je ne vous parle pas du mien : il s'en sépare ici par des motifs qui peuvent mériter à vos yeux.

Paris, 26 octobre 1839.

Mon cher prince, vous pouvez compter, de ma part du moins, sur tous les bills d'indemnité possibles; seulement votre confiance n'a pas été assez vite en besogne, et c'est là ce que je vous reproche. Pourquoi de l'hésitation et de la peine à dire une chose si simple? Je pourrais bien avoir compromis les destinées de votre portefeuille, mes pauvres affaires étant frappées d'un guignon qui ressemble à quelque chose de contagieux. Je m'en vais reprendre tout cela en sous-œuvre, travail avant lequel je veux vous dire la joie électrique qui nous a pénétrés tout à coup à certains bruits qui circulent et même se croisent. D'abord, on me mandait de bonne source qu'il était fort à supposer que vous reviendriez à Paris occuper la place de secrétaire, et à cela on ajoutait qu'on y avait grand plaisir, quoique plaisir parfaitement désintéressé. Le texte portait encore : C'est un jeune homme qui a de l'avenir, il faut le pousser. De plus, hier soir, j'ai su que des dispositions faites à Londres coïncidaient avec une lettre de Pétersbourg, le tout confirmé par ces notions qui me venaient de Berlin. Il serait bien étonnant qu'au milieu d'une campagne si brillamment entamée sur plusieurs points nous ayons des échecs à redouter; je ne vois que la volonté contraire de M. votre père qui pourrait en décider autrement par une seule bataille perdue. Il y a bien des chances pour qu'il n'en soit pas ainsi. Son désir de vous voir une carrière, les succès que vous promet la diplomatie, qui de plus en plus s'appauvrit d'hommes, le dis-

poseront favorablement. Le parti que vous avez pris de ne songer à votre avenir le plus prochain que dans l'intérêt de votre avenir éloigné, de ne régler, de n'imaginer même que sous l'influence d'un désir grave et sincère de vous rendre utile et de faire pour le mieux, vous méritera, mon cher prince, je n'en doute pas, cette initiative divine qui nous est si propice. A mesure qu'on vieillit, on prend confiance dans les choses en proportion qu'on s'en est moins mêlé, et l'activité n'a pas à en souffrir; son champ est encore bien vaste lors même qu'elle attend que les devoirs aient parlé. Si on veut bien y regarder, ils se succèdent de manière à ne point laisser de place au vague et à l'incertitude; il y a toujours quelque chose à faire et de positivement indiqué, soit pour accomplir le vrai et l'utile, soit pour le découvrir. Du reste, à quelque conclusion que l'on s'arrête, il est certain que la circonstance ne nous fait pas, mais elle montre pleinement ce que nous sommes. La facilité à suivre rapidement l'impulsion reçue ne vient pas de faiblesse, pas toujours du moins, et la faiblesse elle-même n'est pas aussi fatale qu'on le suppose. Un homme n'est pas faible comme il est brun ou blond, petit ou grand; reconnaître sa faiblesse pour l'accepter comme s'il n'y avait rien à faire, est une évidente erreur et assurément des plus dangereuses. Un caractère se trempe avec plus ou moins de peine, mais la volonté porte en soi le principe de sa croissance et de son développement; c'est une force qui se renouvelle en elle-même, et qui est certaine d'arriver au niveau de ce qu'exigent les événements extérieurs, si toutefois elle emploie les moyens appropriés. C'est la né-

cessité seule du moyen qui est fatale. Sans le feu, comment tremper le fer? Sans Dieu, comment redresser et fortifier la volonté humaine?

Je sais que mon cher Grégoire a été beaucoup avec vous, ce qui me charme toujours. Ma sœur aussi me dit toute la joie qu'elle a eue à vous retrouver; je ne sais personne qui ait plus que vous les conditions de lui être utile.

Mai 1843.

J'ai reçu hier soir cette lettre pour vous; elle était accompagnée d'une recommandation de qui vous savez bien, de vous la transmettre sûrement. Son cœur généreux, me dit-on, trouvera sans doute un attrait de plus dans les attaques présentes, comme nous y trouvons de nouveaux motifs de consolation et d'attachement. C'est dans ce sens seul que je puis craindre pour vous la séduction, et je demande que vous soyez armé contre vous-même, et que la volonté suprême décide uniquement de la vôtre. Ce matin, j'ai communié pour vous; j'ai prié comme on prie une première et dernière fois, dans une de ces pensées venues de loin, sous cette touche divine en qui tous les temps se confondent.

D'occasion sûre, je n'en sais pas qui le soit davantage que la poste : je ne peux mieux faire que de m'en servir; cependant j'attendrai avec impatience que vous m'ayez dit cette lettre en vos mains.

Paris, 20 mai 1843.

Ma sœur, à qui j'ai fait lire la première feuille de votre lettre, veut que je vous dise qu'elle en a pleuré

de joie, et que tous ces détails si édifiants de la disposition intérieure de *** nous ont touchées profondément. Voilà ce que j'ai vu plus d'une fois : la contagion puissante exercée par la foi sincère et pure; il suffit souvent qu'un homme soit ce qu'il doit être pour que tout ce qui en approche se fasse semblable à lui. Et puis, qui, parmi ceux que le monde fascine et entraîne, sait seulement ce que récèle le fond de son âme! Les grandes eaux écoulées par l'effet d'une tribulation quelconque, le vrai moi reste à découvert et germe pour l'éternité. Je ne suis pas moins frappée de ce que vous me dites de votre maman et du peu de résistance qu'elle semble opposer à votre dessein. Je vous avoue que ma pensée n'osait pas même aborder l'impression qu'il ferait sur elle, et que, la chose considérée humainement, on ne peut s'expliquer qu'elle n'ait pas reposé une dernière espérance sur quelque terme moyen. C'est tout l'esprit du sacrifice que d'être entier, et il est bien vrai aussi que tout ce qui l'élève l'allège, qu'un dernier trouble s'en va avec une dernière attache, et qu'après le *consummatum est* vient la consolation. En de telles questions, tout ce qui n'a pas mission, c'est-à-dire devoir de parler, doit s'imposer un inviolable silence; il n'existe ni route, ni signaux, aucune trace extérieure qui fasse s'orienter dans de si hautes régions; et à l'exception de celui qui tient entre ses mains le fil divin, il y a témérité pour tout ce qui s'ingère : seulement au bas de la montagne le regard confiant suit encore et prie toujours, ce qui est la part heureuse de ceux-là mêmes qui n'en ont pas.

La dernière fois que j'ai vu le P. de Ravignan, j'ai

su de lui qu'il vous avait répondu immédiatement après son retour, et probablement vous lui aurez écrit depuis. Je les crois tous préoccupés, mais comme ils peuvent l'être, en toute paix et en toute liberté, de la vraie crise où nous sommes. Ils sont le point de mire de toutes les attaques, car les adversaires savent que pour en avoir plus tôt fait il faut s'en prendre aux forces les plus vitales. Les journaux religieux ont manqué dans cette petite guerre, selon leur coutume, de tactique et de discipline; en soulevant de dangereux débats, ils n'ont point assez calculé s'ils étaient en mesure de répondre. Je conçois bien que vous ne puissiez rien statuer sur le moment de votre arrivée ici, et que tout soit encore pour vous incertitude; dans tous les cas, je pourrai profiter de votre passage, car en quittant Paris nous nous en éloignons si peu, à Saint-Germain où nous devons passer notre été, que toute chance de vous revoir m'est laissée. Ma pauvre sœur n'en dit pas autant, et voit avec un grand regret son départ de Paris ne pouvant plus guère tarder.

Aux livres sur l'étymologie allemande était jointe une lettre adressée au prince Grégoire Wolkonsky, par M. de Suckau, son ancien professeur de langue allemande; il s'agissait de la lui faire parvenir à Varsovie. M. de Suckau a reçu de la part de l'Université de France des encouragements très-flatteurs, et il désirerait voir ses livres également bien accueillis par l'Université de Moscou. Mais voici une autre affaire que je veux rappeler à votre charité. Vous souvenez-vous des démarches que vous avez faites auprès de monsieur votre beau-frère, dans l'intérêt d'un jeune réfugié polonais

qui m'était bien vivement recommandé par le prince Amédée de Broglie, un des chrétiens les plus vertueux que je connaisse? Je crois que M. Boutourline ne vous a jamais répondu à ce sujet, mais s'il est impossible de l'obtenir, n'y aurait-il pas moyen de procurer à ce jeune homme un passeport prussien ou la permission plutôt de se rendre à Posen, ce qui le rapprocherait beaucoup de sa famille et lui serait d'une grande consolation? Il n'y a sorte de bons témoignages que le prince de Broglie ne m'ait rendu de ce jeune homme, qu'il semble avoir vu de près. Je vous en prie, occupez-vous de cette petite affaire, vraie bonne œuvre.

Saint-Germain, 23 août 1843.

Mon bien cher enfant, je ne voulais vous écrire que demain afin de vous dire votre lettre partie, mais je reçois la vôtre d'hier 22, et je ne perds pas un instant pour ôter tout ce que je puis à votre inquiétude. Les deux lettres dont vous me parlez sont un dernier effort que je savais devoir être tenté. C'est sur l'incertitude et le doute seulement que l'on peut se croire le droit d'agir; et du moment où ils vous auront trouvé inébranlable, non-seulement vous n'avez pas à craindre de nouvelles tentatives, mais je suis convaincue encore qu'ils seront amenés à lire la volonté de Dieu dans la vôtre, et à ne lui demander plus que de vous rendre tout à fait digne des grâces signalées dont il vous prévient. Quant à moi, mon bien cher enfant, vous savez si, sans mission pour avoir un avis, j'oserais en émettre un, et s'il est une considération humaine qui me fît jamais m'interposer

entre Dieu et une âme! Dans cette question, tout ce concentre, tout se résume, selon moi, en un point unique, qui de sa hauteur sublime commande tout le reste. Quand cette vocation, dont je ne suis pas juge, apparaît avec toutes les conditions désirables, les caractères les plus frappants, non pas seulement à celui qui en est l'objet, mais à ses conseils vénérés, à l'autorité compétente et qui doit prononcer, que puis-je faire? sinon remercier, bénir, me sentir profondément émue, heureuse de cette action de Dieu sur une âme, action qui me paraît la plus glorieuse manifestation de sa puissance sur la terre. Et quand c'est sur un être déjà bien cher que viennent se reposer tant de grâces, quand c'est une âme qu'on sentirait de la nature de la sienne si elle n'était transfigurée, je vous donne à penser de quelles impressions la foi et la reconnaissance pénètrent le cœur! Mon bien cher enfant, c'est au moment où je vous perds que je vous adopte, que je m'attache plus fortement à vous, me reconnaissant indigne de toute solidarité de mérite, mais en réclamant une de gratitude et de joie. Quant aux dangers et aux menaces, je crois qu'ils existent, bien que très-peu appréciables dans la forme qu'ils peuvent prendre et quant au temps où ils peuvent éclater; mais la pleine sécurité ne pouvait être que temporaire ou exceptionnelle : et certes nous étions fort avertis, que tout événement heureux du point de vue de la foi menacerait de compromettre nos intérêts mondains, et qu'enfin nous ne tarderions pas à être un peu fâchés toutes les fois que nous serions extrêmement contents.

La double part héroïque que l'on semble me faire

dans l'espèce de crise où nous sommes, ne me préoccupe pas comme danger personnel; j'ignore si j'y crois, mais je sais que je n'y pense que lorsqu'on m'en parle, et dans le cas du rappel en Russie, ma résolution prise d'y obéir immédiatement me laisse toute la paix d'un cœur qui aime tant qu'il peut celui qui nous l'envoie. A l'origine de cette ardue discussion, j'ai toujours écarté, en commençant par moi, tout ce qui pouvait regarder les personnes; dans tout ce qui est grave il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer. Si j'y ai fait une exception, c'est pour la douleur de vos parents, et Dieu sait si j'y suis sensible! Je pense, comme vous, qu'une approbation en termes modérés de la part de quelques-uns des Russes qui sont ici, placée à propos, serait d'une sage politique; de toute façon vous devez être assez sûr de vos amis pour croire qu'il en sera ainsi. Nous pouvons être plus ou moins généreux, mais nous devons tous n'avoir qu'un seul et même langage, nous tenir étroitement unis, et ne désavouer dans aucune circonstance la solidarité dont nos ennemis mêmes nous feraient un devoir. Vous pouvez compter que je verrai très-incessamment nos amis, que, bien avant l'ébruitement possible, la petite agitation sera pacifiée, que nous n'agirons, ne parlerons que de concert; au moins c'est tout ce que j'essaierai de faire comprendre comme digne, convenable et urgent. Je vous promets qu'après avoir revu nos amis, je vous rendrai un fidèle compte de l'état de nos esprits.

Adieu, mon bien cher enfant et maître; priez bien pour moi, je vous en conjure, et avec moi pour le retour de mon mari : ce retour dont le désir ardent

et inexaucé jusqu'ici est la plaie sanglante de mon cœur !

27 août 1843.

J'ai fait hier ma course du samedi ; j'ai vu à Paris tous vos amis, Schouwalof excepté. Théodore Galitzin [1], qui a toujours suivi nos mouvements pour les défendre, a reçu les communications que j'avais à lui faire avec le contentement recueilli que vous lui connaissez. Votre doyen à tous, Yermoloff, a été vivement touché, ce qui est bien la meilleure de toutes les approbations ; mais celui dont vous auriez été le plus content, c'est de l'ami temporiseur, dont les inquiètes prévisions ne faisaient que mieux ressortir l'exquise délicatesse. Je puis vous certifier qu'il vous fait passer avant tout le monde et surtout avant lui-même ; depuis qu'il sait votre résolution prise, la droiture de son intention est telle, qu'immédiatement il n'a plus formé qu'un vœu, c'est un glorieux et final accomplissement des vôtres, c'est de se trouver démenti par toutes les éventualités subséquentes, c'est de ne vous voir plus marcher que de joie en joie, de sécurité en certitude. Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de ses paroles si pénétrantes et dont l'accent même en lui seul est une vérité. J'espère, mon bien cher enfant, que cet ami excellent, à qui vous êtes si cher et à qui vous manquerez tant, vous sera souvent présent devant Dieu ; gardez fidèle mémoire de toutes les sollicitudes dont vous avez été l'objet, de la persistance avec laquelle son affection

[1] Voir la note tome II, page 252.

vous a suivi dans les moments où la vôtre paraissait distraite, et où nous pouvions craindre en vous pour tout ce qu'il nous importait d'y voir conserver. Mon cher enfant, c'est ainsi que les choses vont dans ce monde; les rôles s'intervertissent dans une même relation : tantôt on est l'ange et tantôt Tobie! Mais à présent vous ne pouvez plus perdre votre titre d'ange à nous tous, jusqu'au moment où vous serez notre apôtre. Que le bon Dieu veuille achever son ouvrage, vous faire croître dans la perfection; je sens qu'elle sera profitable à chacun de nous, et j'ose en augurer ainsi aux sentiments dont votre dévouement remplit mon cœur. Je vous remercie avec effusion de ne pas reculer pour moi devant le voyage ou le séjour en Russie, s'il est nécessaire; un ami vrai nous donne tout le courage de la confiance qu'il met en nous, et tout en me reconnaissant indigne de servir Dieu extérieurement, je le porte en moi-même si vivant et si sensible, qu'il est un trésor qu'on ne peut plus m'ôter.

J'ai lu une partie des lettres de ***; il y a beaucoup à en tirer comme inconséquence et contradiction; en continuant, je noterai les passages qui m'ont frappée. Adieu; vous m'êtes et me serez toujours présent en celui qui nous réunira un jour!

28 septembre 1843.

Mon cher ami, il y a un temps infini que je ne vous ai écrit, mais ce n'est vrai qu'en parlant de moi-même; car le temps, comme l'espace, supputé à deux termes opposés, n'est pas égal quelquefois: ainsi vous, tout ce qui interrompt le silence de votre retraite, vos

entretiens seul à seul avec Dieu, vous fait tort, et moi, aller à vous est un gain sûr et cher sur le courant qui emporte ma vie. Je m'abstiens d'une douceur si égoïste, j'use, sans en abuser, d'une liberté que je redoute de compromettre; et si l'échange habituel de nos idées et de nos sentiments n'est plus en mon pouvoir, si sa privation pèse sur moi malgré moi-même, je ne m'en relève pas moins par la vertu de l'abnégation volontaire, et votre bonheur ne cesse pas d'être ma plus vraie et plus puissante consolation. Ah! mon cher ami, vous savez tout par intuition! Dieu vous a fait la grâce de deviner ce qu'il nous faut laborieusement apprendre : c'est seulement par ces joies que vous vous assurez d'avoir choisi la meilleure part. Ah! si vous aviez été comme presque nous tous, condamné à le reconnaître par de successives et douloureuses expériences! Remerciez, appréciez plus que jamais, mon cher enfant, le don précieux qui vous a été fait; croyez que pour ceux surtout qui ne vivent pas de mensonges, croyez que pour les cœurs ardents et sincères la vie du monde n'a guère que des amertumes et des déceptions. Ce qu'on sait de la souffrance n'est presque jamais rien auprès de ce qu'on en apprend, et c'est de surprise en surprise qu'on marche jusqu'au bout.

Tourguenief vient d'arriver et il m'a parlé de vous avec beaucoup de sollicitude; il vous croit en voyage en Belgique, notion que je n'ai nullement cherché à rectifier. Dans son immense désir de tout concilier, les projets les plus extravagants lui viennent en aide, comme entre autres votre rentrée en Russie au moyen d'un prêtre catholique que vous emméneriez pour

desservir la chapelle qu'il vous serait apparemment si loisible d'établir dans ce pays-là. Vous voyez qu'au milieu de tous ces vœux patriotiques il ne vous sacrifie pas trop, et que sa tolérance est des plus bénignes. Si je vous disais tous ceux qui demandent de vos nouvelles, qui s'enquièrent de vous avec l'accent d'un tendre intérêt, je ferais retentir dans votre solitude plus de noms qu'elle n'en comporte; aussi je les supprime, me bornant à vous citer les paroles d'une lettre de Mme de Rauzan. « Que devient le prince Jean? Noble esprit, cœur d'or, âme des siècles privilégiés! » Il y a peu de jours précisément que je lui disais combien je trouvais ses médailles bien frappées et ressemblantes; ce n'est point un démenti qu'elle me donne ici : la nature vous avait déjà fort bien traité, la grâce mille fois mieux, et ce qui arrive si rarement, tout vous est venu en temps opportun, à l'issue de la première jeunesse et avant votre entrée dans l'âge tout à fait mûr, qui ferme la saison du plus grand essor. Vous arrivez-là comme un arbre en plein rapport, chargé de fruits dont la parfaite maturité peut se faire attendre sans ombre de déchet même pour le présent. Ce bonheur si vif que vous éprouvez est la récompense de la générosité; vous avez compté sur Dieu plus que sur vous-même, vous avez attendu de lui ce qu'on attend généralement du temps, de la réflexion et de l'expérience : il a magnifiquement suppléé à tout cela. Je le pense comme vous, la vraie vocation contrariée est un épouvantable malheur : c'est ce que Dieu appelle notre heure et la sienne, et qu'on ne peut laisser échapper sans avoir à trembler. Vous éprouvez ce que j'ai senti souvent, à quel point Dieu

dans ses promesses, est fidèle pour peu que nous le soyons; dès qu'on l'a trouvé, on a bien de la peine à s'empêcher de croire que c'est vers lui uniquement qu'on a tendu. Tout ce que le cœur aime, un but exclusif, tout ce que l'esprit estime, le calme nécessaire à sa liberté, se trouve en Dieu et ne se trouve qu'en lui. Mais toujours : *Gustate et videte*; il faut pour que les yeux s'ouvrent que les lèvres se soient approchées de la coupe.

Combien je vous ai trouvé aimable de vous être laissé conduire en pensée de votre chapelle à la mienne, et d'avoir auguré quelque chose de mon bonheur par le vôtre, en toute justice si supérieur au mien. Je vous en prie, ne m'oubliez pas dans les moments les plus précieux de tous; rendez moi par-là tout ce que m'ôte l'absence. En commençant cette lettre, je m'étais proposé de vous l'envoyer sous le couvert du P. de Ravignan, et d'y joindre un mot pour lui; mais un de vos amis est venu m'interrompre pendant que je vous écrivais, pour m'annoncer l'excellente nouvelle de sa bonne visite. Je lui remettrai donc cette lettre au lieu de la lui envoyer, et j'aurai le bonheur de le voir, de l'entendre, de l'écouter parlant de vous, son cher fils et disciple, dont je le sais déjà profondément content. Vous n'avez sûrement pas excepté de mes tribulations, celles qui m'ont paru les plus graves de toutes par l'importance des intérêts qu'elles compromettaient; jamais au dehors et au dedans une plus vive tempête n'a grondé : ce sont tous les éléments déchaînés. Néanmoins, quant à votre sainte compagnie, j'ai toujours espéré et j'espère encore, les prétextes man-

quant contre elle au moins autant que les raisons.

Adieu, mon cher enfant, frère et ami; c'est de toute mon affection pour vous que je demande à votre charité l'aumône de vos prières.

Saint-Germain, 5 novembre 1843.

Mon bien cher ami, je ne réponds pas aujourd'hui à votre excellente lettre, je me borne à vous en remercier. Vous allez avoir la joie de revoir deux amis, et il est bien juste que la pauvre parole écrite s'efface devant tous les priviléges de la présence; mais quand je vous saurai reposé dans le silence, je retournerai vers vous en tâchant néanmoins de ne pas vous enlever trop longtemps à cette autre présence adorable et si profondément adorée qui ne vous laisse plus seul.

Pour votre affaire des livres, je me suis adressée non pas à M[me] de Meulan, mais tout simplement à Yermoloff. Le comte Schouwalof était présent à nos explications; il a paru les approuver en plein. Si vous trouvez quelques objections, il me sera très-aisé d'arriver par une autre voie; parlez-moi sincèrement et ne faites que ce qui vous semblera bon. Vaton paraît croire qu'il n'a absolument besoin que de votre autorisation, que sur votre lettre on lui laissera ouvrir les caisses, et que pour les ouvrages français il lui sera très-facile de s'adresser aux éditeurs respectifs.

Je ne puis vous rendre ma sincère admiration des sentiments exprimés dans la lettre de vos parents; il n'est pas de grâces qu'elle ne doive leur attirer. Monsieur votre père n'est pas celui des deux qui me touche le moins. Quand un cœur d'homme, qui n'est

pas encore chrétiennement dompté, peut ressentir une affliction à la fois si vive, si tendre et si soumise, il n'attend qu'un rayon de plus, et sans le savoir encore, il a pris déjà parti pour Dieu contre lui-même.

Paris, 21 janvier 1844.

Mon cher ami, l'affaire de vos livres me paraît terminée. J'ai su par Yermoloff qu'ils étaient entre les mains de Bossange, que vous n'aviez plus qu'à en faire acquitter les frais, et indiquer la personne à laquelle ils devront être remis. Si vos amis Galitzin ne peuvent pas s'en charger et que vous aimiez mieux me confier ce soin, ma bonne volonté s'offre à vous tout entière; je les ferai déposer chez moi et dresser le catalogue, ou bien rue des Postes, en suivant toutes les indications que vous me donnerez. Ce que me dit votre petite lettre, que je reprendrai plus tard, de l'immobilité où vous a jeté votre inquiétude sur la santé de votre excellent père, m'est bien compréhensible, car cette même appréhension m'avait été fort sensible, et au point que je n'osais pas aller au-devant des informations qui, grâce à Dieu, sont venues la dissiper. La santé de vos parents est délicate et ébranlée depuis longues années, comme vous le savez bien, mais rien n'a empiré dans leur état, si ce n'est la lente et inévitable action de l'âge. Ma sœur me disait bien que l'un et l'autre avaient été malades, mais qu'ils étaient remis; et quant au prétexte qu'ils auront probablement allégué pour se dispenser du voyage de Pétersbourg, qui, dans les circonstances présentes, devait leur coûter beaucoup, on sent bien que c'est à leur santé à en faire tous les frais. Je sais que dans

la langue philosophique du chrétien épreuve est corrélatif de grâce, que l'une et l'autre sont toujours en équilibre, et qu'un même degré d'élévation, de grandeur, d'intensité, les signale l'une à l'autre. Mais moi, si faible naturellement et que ma profonde affection pour vous a rendue forte en tant de circonstances, je recule et je fléchis devant le seul chagrin, la seule douleur que je craigne pour vous et que Dieu ne permettra pas, je l'espère de toute mon âme. Tant que vos parents vivent, je ne suis pas sans beaucoup d'espoir pour votre action sur eux; toutes leurs expressions en parlant de vous sont tendres, toutes leurs paroles reconnaissantes de ce surcroît d'affection qu'ils sentent pour eux-mêmes en vous; les passages de leurs lettres cités par ma sœur en font foi. Dieu m'est témoin que c'est pour eux que m'a pesé votre longue retraite. Aujourd'hui j'aborde à peine tant de sujets qui vous intéressent ici; je vous donnerai plus tard textuellement les passages, et vous y verrez que leur plus cruelle privation est celle de votre parole. J'attends non pas seulement de bons, mais de grands effets de votre lettre; osez vous y montrer tout à fait comme vous êtes : la perfection, à mesure qu'on l'entrevoit et surtout qu'on en approche, jette une merveilleuse beauté sur le langage, qui s'empreint en même temps de majesté. Quand je n'aurais jamais eu que vos lettres pour me dégoûter du monde et de ses insipides saveurs, cet effet-là eût été assuré. Mon jeune et cher, bien cher ami, vous m'avez fait beaucoup de bien, vous m'en faites chaque jour par votre seule pensée, qui est pour moi comme une sorte de diapason; au fond vous êtes, dans le milieu où je vis,

la personne que je comprends le mieux, celle à laquelle tous mes sentiments me ramènent.

Adieu; je reprendrai bientôt et souvent, jusqu'à ce que je me sois remise au courant qui vous intéresse, pauvre filet d'eau qui n'en sort pas moins de l'Océan pour y rentrer. En attendant, vous saurez qu'une des plus saintes brebis du petit troupeau a passé aux pâturages éternels : la princesse Elisabeth Galitzin, religieuse, depuis 1825, au Sacré-Cœur. Elle était retournée en Amérique pour faire sa tournée des maisons qu'elle y avait fondées il y a trois ans, et c'est le 8 décembre, un peu plus d'une année après sa mère et son frère, que Dieu l'a rappelée. J'ai son portrait, qui m'a été légué par sa sainte mère. Heureuses morts, toutes les trois! pleines d'efficacité par l'intercession et l'exemple pour ceux qui survivent. Je ne vais pas mal de santé, mais je suis bien fatiguée; pour vous, portez-vous bien d'âme et de corps.

Paris, 1er février 1844.

Mon bien cher ami, nous n'en avons pas encore fini pour vos livres, et il faut que vous vous décidiez à faire une démarche nouvelle. Les livres ont bien été retirés du ministère de l'intérieur par M. Bossange, et ils sont entre ses mains; mais il semble que cela n'a pas été fait avec les formalités requises, et il a été enjoint à M. Bossange de légaliser cet acte par une lettre de vous. C'est Vaton qui est venu me dire cela hier et qui vous laisse le choix d'une démarche officielle ou d'une lettre que vous adresseriez à M. Bossange, dans laquelle vous le prieriez de retirer

du ministère de l'intérieur la caisse ou les caisses de livres qui vous sont envoyés de Saint-Pétersbourg par le Hâvre, livres français et russes pour votre usage particulier, et cela en disant qu'en vous adressant directement à M. Bossange, vous pensez que cette démarche suffira pour vous faire délivrer les caisses que vous attendez depuis longtemps. Ceci a été écrit sous la dictée de M. Vaton, qui prétend que la date du lieu n'est nullement nécessaire et que Jean Gagarin est très-suffisant ; l'autre modèle est de M. Bossange et s'adresse au ministre, ce qui ôterait toute ambiguité sans prendre d'importance, ces détails-là ne dépassant guères le niveau des bureaux. De plus, mon bien cher ami, il faut que votre bonté aille au secours de la susceptibilité un peu blessée de M. Bossange ; sa lettre que je joins ici l'exprime déjà un peu, mais quelques lignes de vous suffiront pour la guérir, en lui disant comment les choses se sont passées.

Je ne suis pas étonnée de l'impression que vous a faite l'écrit de votre saint et vénérable ami [1] ; jamais ouvrage soi-disant de circonstance ne s'est trouvé plus pénétré de l'infini. Ce n'est pas seulement le redressement de la vérité outragée, c'est une révélation profonde et intime de cette vérité même, son impression sensible, qui vous transportent dans la région des réalités qu'elle oppose à tous les yeux. Pauvres aveugles, s'il

[1] En face des attaques toujours croissantes contre la Compagnie de Jésus, le P. de Ravignan venait de publier un éloquent plaidoyer intitulé : *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, suivi d'une *Lettre* et d'un *Mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées*, par M. de Vatimesnil, ancien garde des sceaux sous la Restauration.

en est, que tant de lumière n'illuminerait pas! Je ne me rappelle pas une lecture qui m'ait plus remuée, qui du P. de Ravignan m'ait portée davantage à vous, pour m'élever à Dieu et m'épancher en bénédictions des grâces signalées dont il vous a comblé, en vous associant à sa sainte et dévouée milice.

Je me presse de finir, parce que je veux que cette lettre parte aujourd'hui, mais je reviendrai à vous très prochainement.

Paris, 12 février 1844.

Cette date peut vous dire, mon bien cher ami, que vos six mois de noviciat n'ont pas été oubliés ce matin devant Dieu, et que la table sainte a reçu, avec mes actions de grâces pour le passé, de ferventes prières pour le temps à venir; car ces pauvres chrétiens qui semblent tout donner pour rien, ne remercient que pour obtenir. Vous dites à merveille pour ces six mois qui ont passé comme six jours, et qui d'une autre part vous séparent du monde par beaucoup plus que six ans. Je crois, mon cher enfant, que vous ne tenez guère compte de ma promesse de vous écrire un peu longuement; c'est que, tout en vous confiant dans ma tendre et profonde affection, vous ignorez encore la place immense qu'elle prend dans mon cœur, cette sollicitude si habituelle qu'elle est presque incessante et dépasse de beaucoup ce que serait l'assiduité pour ceux que le monde rapproche davantage.

Je commence par Vaton et Bossange, en vous reprochant comme fort indigne de la simplicité chrétienne les excuses que vous me faites. Je soigne avec

bonheur des livres qui peuvent devenir utiles à votre sainte cause; mais quand il n'y aurait que vous seul dans ces livres, je ne m'y emploierais pas moins volontiers. D'ailleurs les choses, dans ce monde, sont-elles jamais grandes ou petites autrement que par l'intention qui les meut, ou l'idée qu'on y attache? Les lettres que vous m'avez envoyées m'ont fait un plaisir toujours très-grand. Celle de vos parents est la plus touchante, par les admirables dispositions dont elle témoigne, et le progrès sensible qu'elle constate; jamais, hors de l'union complète, l'adhésion ne s'est exprimée d'une manière plus incontestable que dans ces paroles : Je fais des vœux pour son bonheur, n'importe dans quelle voie le ciel l'aura mené. Et dans cette pieuse et si tendre lettre de votre maman, tout me paraît significatif : l'accent, la date, l'absence de toute amertume, de toute opiniâtre assurance; car elle se croit dans la vraie et bonne voie, et prie cependant pour que Dieu la lui montre. C'est la perfection même, toute la perfection possible pour une âme qui n'a pas encore toute la vérité. La tâche qui lui avait été donnée jusqu'ici a été accomplie; viennent à présent les lumières qui découvrent un horizon nouveau, et après quelques luttes encore, l'espace sera franchi! Certes, mon cher ami, ce n'est pas dans une âme comme la vôtre, dans une âme que Dieu a si visiblement et tant aimée le premier, que la confiance pourrait manquer; mais vous en auriez moins, et il n'y aurait que le miracle comme solution possible, que vous croiriez à cette éternelle réunion avec vos parents dans le sein de Dieu : surtout ne nous lassons pas de prier!

A l'apparition de certains livres, on croit sentir qu'il y a des gens qui précisément les attendent; j'en dirai autant des deux versets qui composent votre lettre à votre ami *** : bien des cœurs faibles mais émus pour Dieu, bien des esprits flottants et qui n'attendent qu'un signal, l'auraient reconnu et suivi, grâce à cette indirecte et pourtant très-intime interpellation. Dieu veuille cette fois la faire aller à son adresse, avec cette puissante rapidité dont il touche les cœurs! J'ai suivi vos instructions pour cette lettre; après y avoir mis un pain à cacheter, je l'ai enfermée dans celle de votre maman. Je l'ai trouvée si remarquablement belle dans sa gravité tendre et recueillie; cette langue russe au service d'idées au travers desquelles j'en voyais encore d'autres, et qui s'essayait à devenir plus explicite, me touchait tant, que je n'ai pu résister à la tentation de copier cette lettre qui pourra bien en toucher d'autres que moi. J'espère que vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise, et sur laquelle je reviendrai à votre premier mot, si vous ne vouliez pas qu'il y eût une chance pour que cette lettre fût lue. En en prenant copie j'ai pensé un peu aussi à Tourguenief, dont le trouble et l'incertitude vont toujours croissant. Il attaque de questions théologiques Yermoloff, qui s'abstient par défiance de ses forces; il lui disait l'autre jour qu'en tête-à-tête dans une île déserte il ne reculerait sûrement pas devant la discussion, mais qu'au milieu de toutes les ressources et de toutes les autorités, il ne veut pas prendre la place de ses maîtres, et qu'il y renvoie l'éternel chercheur. Je crains bien que ce pauvre homme n'ait pas beaucoup de temps à perdre;

son état est déjà jugé sérieux, et il me paraît à moi beaucoup plus menaçant qu'on ne le croit : j'y retrouve tous les symptômes péniblement observés par moi dans la maladie de M. de Quélen. Pendant que l'imminence du danger peut être révélée d'un moment à l'autre, il reste en proie à ces ombres mobiles d'une religiosité qui n'a jamais apporté ni la lumière ni la paix à une conscience. La princesse Wolkonsky le soigne beaucoup ; elle est bonne et par conséquent propre à consoler, mais, dans le vague elle-même, elle n'a rien de ce qu'il faut pour user du remède ou même pour l'indiquer. D'ailleurs, décidément, ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous ; l'indifférence même s'irrite, et l'erreur fait semblant de vivre quand elle se trouve en présence de la vérité. La mort de Mme *** a mis au grand jour encore ce qu'il y a d'illogique dans nos compatriotes ; ainsi, au milieu d'un respect au moins apparent pour la religion, on a laissé mourir sans sacrements, et à la suite d'une longue maladie, une pauvre femme très-sciemment croyante et pieuse : tout cela parce que les devoirs religieux, comme tous les autres, ne se présentent que comme facultatifs, et qu'on se fait presque honneur de laisser la passibilité l'emporter sur l'obéissance à la loi.

On attend le comte X... vers le 1er de mars ; sa prudence personnelle a été, en fait de retranchement et de silence, au-delà de tout ce que l'on peut imaginer : les noms suspects n'ont paru dans aucune de ses lettres. Mais il faut croire que sur les lieux il rentrait davantage dans les habitudes de son caractère, car, pendant qu'il évitait toute apparence de conta-

gion, des lettres faisaient mention de quelques divergences. Je présume que la peur a toujours été croissant, et aussi que l'accueil reçu à Pétersbourg, et dont il s'est montré très-touché, s'est joint au désir naturel d'éloigner toute complication fâcheuse. Il semble positif qu'il a annoncé l'arrivée de son fils en Russie pour cet été, et il s'est même engagé à l'amener, ce qui n'était pas dans son projet primitif. Pour les choses qui ne touchent point au devoir même, il y a toujours une part à faire à l'empire des objets extérieurs, des impressions qu'une sorte d'unité, toute singulière et spéciale, façonne chez nous plus vite que partout ailleurs : tout s'y présente comme piége, jusqu'aux bons sentiments. Une fois hors de cette atmosphère, les appréciations redeviennent ce qu'elles avaient été; et dans cette circonstance-ci, le fond demeurant droit et intègre, il ne restera de toutes ces impressions de voyage que des affaires terminées, et par conséquent un effectif de liberté et peut-être un apaisement de soupçons qui pourra être très-utile.

Vous me demandiez si quelques espérances nouvelles avaient paru sur l'horizon? Hélas! non, je n'ai rien à vous apprendre sur Z... qu'on assurait avoir vu communier à Notre-Dame-des-Victoires. Les plus grandes grâces manquent leur coup; on ne veut se sauver qu'à distance. La générosité qui obéit à l'instant est rare, et voilà peut-être pourquoi il y a si peu d'hommes complets, si peu de piétés achevées jusque dans les états les plus saints. On conteste trop longtemps avant de se donner; et le temps et les forces perdues ne se retrouvent plus. Quelqu'un qui sait marcher vite et qui a su tirer de la maladie un pres-

qu'aussi bon parti que le saint roi Ezéchias, c'est Mme de C....; d'abord l'avertissement, puis la fidélité avec laquelle elle marche dans sa nouvelle voie. Déjà elle en est récompensée par des effets extérieurs qui manifestent l'heureux travail opéré au dedans. Je la trouve remarquablement plus simple, plus calme et plus d'aplomb; ce qui, dans sa situation pénible et difficile, ne peut assurément être attribué qu'à la source où elle va puiser des forces. Nous avons ici la princesse ***, ma plus ancienne connaissance de ce monde, que je vois souvent et avec qui je vis fort en paix, malgré que nous ne puissions mettre en commun ou en échange la moindre fraction d'idée. Elle se croit un des plus fermes piliers de la foi orthodoxe; ce qui est certain, c'est qu'elle n'échappe à aucun des lieux communs de l'ignorance, assaisonnés de grandes phrases à travers lesquelles on aperçoit de temps à autre le Métrophane[1], voire même quelque retour au patriarchat. Du reste, elle trouve à redire à tout ce qui se passe, et s'en inquiète mortellement; elle voit l'anarchie partout et dans le clergé également. Chaque prêtre, me disait-elle, fait ce qu'il veut; et, selon elle, cette volonté les inspire assez mal, pour que déjà, à plus d'une reprise, elle ait fait de vertes remontrances à l'aumônier de la chapelle russe. Son idée fixe est de combattre l'élément révolutionnaire, qui déborde partout, qui met la Russie au bord du précipice, qui, après avoir pénétré dans les conseils des rois, en veut

[1] Métrophane est le nom d'un évêque de Voronèje que l'empereur Nicolas avait fait canoniser. Mme Swetchine se sert de ce nom pour indiquer l'un des côtés les plus vulnérables de la dévotion russe.

au peuple resté chez nous sain et sauf; c'est aussi cette idée qui la fait sortir de Russie pour chercher des défenseurs à sa cause, qu'elle qualifie de toute sainte. Elle n'est pas cinq minutes dans un salon sans aborder son sujet, et pour peu qu'on abonde dans son sens, elle vous demande de faire un livre sur la question. On m'assurait qu'elle avait écrit à l'abbé de Lamennais, probablement pour le ramener à ses propres idées d'ordre social où la religion n'entre toutefois que pour un très-petit appendice.

Adieu, mon cher ami; que le bon Dieu vous garde tel que vous êtes, gage certain de vous voir devenir ce qu'il veut que vous soyez.

Dimanche soir, 1844.

J'ai été bien douloureusement frappée depuis que je ne vous ai écrit! La comtesse Edling vient de mourir à Odessa, c'est Eugène qui me l'annonce. Je la savais malade, mais je croyais à un mal guérissable, et je n'ai pris une véritable inquiétude que peu de jours avant la triste nouvelle, sur ce qu'Eugène me disait de son grand changement. Il me parle dans cette lettre des regrets unanimes de tout Odessa, de la vive douleur de son beau-père et de sa pauvre Marie, de tous les genres d'hommages rendus à la mémoire de la comtesse Edling, des œuvres qui lui survivront. Il entre dans quelques détails sur les dispositions qui concernent sa sépulture, mais aucun sur ses derniers moments; seulement quelques considérations générales sur les mérites de la vertu pratique, et sur la place que la sienne lui a méritée. J'attends tout de la miséricorde divine; mais quelle amertume

ôtée de ma tristesse si j'avais pu garder près de moi cette pauvre amie, et au lieu d'une activité toute extérieure, la recueillir activement aussi dans le sein de la vérité! Hélas, cette consolation ne m'a pas été donnée, et aucune autre! A leur place me viennent par accumulation toutes les peines, les déceptions; ce régime qui est déjà ancien se fait toujours plus sévère. Je n'ai pour moi que d'être loin de m'en plaindre, car rien n'est jamais assez direct de celui dont on ne craint que l'abandon. Jamais je ne pourrai rendre assez à quel point est libre, entière, vivante, mon approbation de Dieu dans toutes ses conduites, dans toutes ses sévérités! Dire comme lui est bien plus dans mon sang que dans mon esprit.

Paris, 16 avril 1844.

Mon bien cher ami, j'ai reçu votre lettre, et au lieu d'y répondre je veux du moins qu'aujourd'hui vous sachiez tout ce qu'il m'en coûte de ne pouvoir encore vous écrire comme je le voudrais. Une grande et nouvelle affliction, la mort presque imprévue de M. de la Bourdonnaye [1], est venue me frapper, m'ôtant non pas seulement cette liberté d'esprit dont je me passe si bien avec vous, mais encore l'usage de pauvres yeux fatigués de larmes. Le samedi il était sorti encore, et le mardi, à midi, il a perdu connaissance pour ne plus la retrouver. Une saignée par laquelle on avait cru combattre la menace d'une fluxion de poitrine ayant été suivie d'une congestion au cerveau, M. Dupanloup est arrivé sans pouvoir l'admi-

[1] Voir la note, tome Ier, page 268.

nistrer; mais M. de la Bourdonnaye avait fait ses Pâques : et s'il fallait choisir, un acte de volonté obéissante et pieuse dans l'état de santé, eût été dans tous les cas bien préférable aux soumissions si souvent distraites et douteuses des mourants. Cette perte, quant à ce pauvre moi qui ne meurt jamais ni assez tôt, ni assez entièrement, est bien sensible : plus de vingt années de rapports, d'entière confiance et d'affection échangées, et en dernier lieu encore, tout cela s'était resserré! Je le voyais beaucoup, et malgré les agitations de la politique dont j'aurais voulu diminuer sur lui l'influence, le charme de son caractère en répandait beaucoup sur les plus légers témoignages de son amitié. Si la grâce de Dieu n'aidait notre pauvre regard de sa force surnaturelle, aux vides profonds qui se font autour de nous, la tête tournerait! Mais c'est le propre de l'âge d'être condamné à voir disparaître! C'est la condition humaine, comme pour les ruines, le temps ne les fait pas toutes, et ce sont les ruines faites de mains d'hommes qui laissent la solitude plus aride et plus dévastée. Je ne compte plus mes pertes, tant elles se succèdent rapidement, que ce soit la mort, ou comme pour vous la vie, que ce soit l'absence, l'oubli ou le changement qui les causent. Dieu m'ôte tout, et il répand bien de l'amertume souvent sur ce qu'il me laisse; malgré cela, je me sens toujours plus heureuse, plus sincèrement contente, parce que je sens qu'il se met à la place de tout ce qu'il m'ôte. Les choses ont pris pour moi l'allure des hommes : elles se retirent; mais on ne souffre pas d'un mouvement qu'on suit, et si d'une part le zèle s'attriste, de l'autre la volonté conquise

et qui ne choisit plus a bien ses intimes douceurs.

Mon bien cher ami, je vous parle de moi précisément parce que je ne touche en rien aujourd'hui à l'immensité des choses que j'ai à vous dire, et auxquelles je procéderai régulièrement et promptement. Sachez seulement aujourd'hui que je ne suis pas morte, c'est-à-dire que la personne du monde, et je n'en excepte pas même vos parents, dont la pensée se tourne le plus habituellement vers vous, qui vous garde le plus de profonde et vive tendresse au milieu de tous les affaissements, de toutes les préoccupations, vous sent encore présent comme si vous étiez là. Mon respect, mon admiration, ma sollicitude pour vous, m'ont tellement identifiée à tout ce que vous êtes dans le présent et à tout ce que Dieu consacrera, je l'espère de toute mon âme, dans l'avenir, que vous êtes devenu cette partie de moi-même qui souvent me repose et me console de l'autre. Je ne saurais vous dire combien de fois Alfred de Falloux m'a chargée de vous dire tout son affectueux souvenir, et demandé aussi si je m'étais acquittée de sa commission.

Adieu, mon bien cher ami; à bientôt.

Paris, 28 mai 1844.

J'ai reçu hier, mon cher ami, votre paquet du 26, et vous pouvez penser avec quelle diversité de sentiments j'en ai parcouru le contenu. Je veux croire que M. *** accomplissait en l'écrivant un douloureux devoir; mais comment son jugement ferait-il assez complète abstraction de votre disposition d'âme et d'esprit, pour ne pas sentir qu'il vous déchirait inutilement. Hélas! ne pouvons-nous pas mourir alors

même que nous ne pouvons être ébranlés ? Votre réponse est admirable, péremptoire, irréfutable ; elle explique et rend sensible tout ce que vous voyez à l'horizon du point où vous êtes ; elle vous défend non moins bien. Reprenant toujours les arguments de la partie adverse, vous les combattez sur le terrain tout humain qu'elle ne veut pas quitter ; car, comme vous le démontrez, à moins d'apostasie, ce que l'on vous propose n'est rien moins qu'impossible. Moins que jamais on peut se faire illusion là-dessus ; et à leurs yeux mêmes que serait donc la valeur, la dignité de vos actes passés, votre considération à l'avenir, l'estime et le poids que vos paroles et vos convictions pourraient avoir jamais, si vous ne reconnaissiez plus Dieu dans les mouvements de la conscience qui vous font agir ? Votre vocation religieuse, vous pourriez encore la sacrifier au bonheur, aux inquiétudes de vos parents ; mais la foi ! est-ce donc quelque chose qui s'immole ? renonce-t-on au salut éternel ? Les proches peuvent parler ainsi quand ils appartiennent au monde ; vos parents, qui se sont montrés si chrétiens, ne le pourraient pas. Votre pieuse mère peut être profondément affligée ; mais si elle entrevoyait le mensonge dans un acte qu'elle vous verrait faire au nom de la vérité, je suis convaincue que son malheur d'aujourd'hui lui serait léger auprès de celui que vous lui infligeriez dans ce cas à jamais inadmissible. Que peut donc vouloir celui qui réclame leurs droits ? N'est-il donc pas un point où on pourrait dire que la nature finit et que Dieu commence ? S'il y a une vérité apportée par l'Evangile qui lui appartienne en propre et que notre divin Maître se soit attaché à

mettre dans tout son jour, c'est précisément l'acte sublime que la légèreté et l'ignorance des voies divines prétendent mettre contre vous. Vos textes sont accablants par leur choix et leur nombre pour tous ceux qui admettent sérieusement la vérité chrétienne; et si je vous les applique aujourd'hui, mon bien cher ami, c'est qu'en voyant la concentration en vous de toutes les lumières, la consommation de toutes les grâces, j'ose me livrer librement à la joie qui en moi vous bénit et vous loue. Jamais je n'aurais osé vous pousser dans des voies si sublimes, et toutefois un bonheur indicible me pénètre en vous y voyant entrer. Ah! je le sens, si votre sainte mère reste en dehors des convictions qui sont à la fois toute la vie de nos intelligences et de nos âmes, c'est qu'en les partageant et vous ayant pour fils elle eût été trop heureuse ici-bas. La révélation se fera, mon cher ami, soit prompte, soit tardive sur cette terre, soit au seuil de l'éternité, où la gloire sans danger se mêle au bonheur. Mais, si votre pays vous est fermé, pourquoi ne tenteriez-vous pas une dernière épreuve en attirant vos parents auprès de vous, comme voyage au moins momentané? Quelquefois il semble que votre maman, instruite, enseignée par une autorité qui dans son fils croît chaque jour, verrait tomber une à une les objections qui la retiennent. Qui me dit que ce n'est pas à votre présence que Dieu veut communiquer la puissance du miracle? Si vos supérieurs n'y étaient pas contraires, pourquoi une invitation tendre, pressante ne serait-elle pas cette rosée bienfaisante que l'âme abattue attend quelquefois pour revivre? Il me semble que vous pouvez tout attirer à

vous sans avoir rien à redouter pour vous-même : ce n'est plus pour vous qu'est la contagion.

Selon ma coutume, mon bien cher ami, j'ai commencé par copier votre lettre à M. ***, d'abord pour la garder, sauf votre défense, et aussi pour la lire plus facilement à Michel Galitzin et à Schouvalof, que j'ai convoqués pour un de ces jours ; ils en seront touchés comme moi. S'ils n'y trouvent rien à redire, votre lettre partira au moment même. Je vous rendrai compte de cette séance.

Paris, juin 1844.

Je vous fais grand plaisir en vous entretenant de ce que vous savez, mon cher ami ; à présent je suis encore plus sûre de vous en faire, en vous apprenant ce que vous ne savez pas. Commencez par remercier le bon Dieu : c'est la conversion d'un de nos Russes, d'un jeune gentilhomme, élève à l'Université de Pétersbourg, où il a suivi tout le cours d'étude, ce qu'atteste le certificat très-complet qui lui a été donné. Il y a à peu près huit jours que l'abbé F... vint me dire qu'il avait reçu un jeune Russe converti, mais dont il ne savait que faire, et qu'il me demandait de m'en occuper, ce qui était tout indiqué. Je le fis venir et voilà son histoire.

Serge S..., comme dit son attestat, avait été élevé dans la maison de son père, qui, après avoir fait de grands sacrifices pour l'éducation de ses enfants, plaça celui-ci, qui est l'aîné, à l'Université pour y achever ses études. Son cours fini, il obtint immédiatement une place à Varsovie qui lui valait trois mille deux cents florins de Pologne. C'est en 1840 qu'il vint à

Varsovie, où il fut accueilli d'abord dans une famille d'amis que les circonstances éloignèrent bientôt; ce qui le laissa dans un isolement dont la tristesse donna lieu à la réflexion et au réveil du sentiment religieux. Aucune impression de ce genre ne semble avoir précédé ses études à l'Université, qui tinrent son esprit ouvert aux opinions les plus contradictoires; mais obéissant à cette voix de Dieu qui parlait à son cœur, il se mit à prier. Il voulut s'instruire; des doutes lui vinrent sur la religion qu'il professait, et un grand attrait l'inclinant pour l'Église catholique, il questionna, se rapprocha d'ecclésiastiques, se fit prêter des livres, et grâce à celui du P. Rosaven en particulier, vit clairement ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir; par surcroît de bonheur, il rencontra un prêtre assez généreux pour recevoir son abjuration. Ceci se passait en 1840, et se prolongea jusqu'en 1844, où son secret commençait à s'ébruiter; de plus, dans le même temps, un avancement de grade l'obligeant à prêter serment entre les mains d'un prêtre schismatique, il comprit que cette profession publique d'une religion qu'il avait abjurée ne lui était plus permise. S... prit alors le parti de quitter le service. Bientôt après, sa position à Varsovie n'en devenant pas plus tenable, il crut devoir quitter le pays. Dans l'intervalle, plein de ses convictions, il avait voulu convertir son père; mais n'ayant pas réussi à s'attirer autre chose que son très-grand mécontentement, il vit qu'il n'avait plus un instant à perdre pour mettre sa foi et sa liberté en sûreté. Son ami, son confident, son protecteur le prince ***, lui obtint un passeport que j'ai vu et qui le conduisait en Silé-

sie. Une fois arrivé à cette première destination, il le fit viser pour Berlin, où un peu d'argent qu'il avait encore lui avait permis de se faire transporter par les voitures publiques; mais arrivé là, il ne lui restait plus que 39 fr., et voulant se rendre à Paris, il lui fallut se décider à faire le voyage à pied, ce qu'il exécuta au milieu de toutes les privations et de toutes les fatigues imaginables. Ce pauvre garçon en arrivant n'avait plus d'autres effets que les vêtements qui le couvraient; la veille il n'avait pas mangé! Après de pénibles recherches qui éprouvèrent rudement son courage, il arriva enfin à M. D..., dont l'accueil se ressentit de cette défiance qui est le premier écueil du malheur; cependant l'air sérieux du jeune homme, son accent de vérité le touchèrent, et il lui donna cette lettre pour l'abbé F..., qui me l'amena de seconde main. Depuis, je l'ai vu tous les jours; j'ai beaucoup causé avec lui, et il a vite gagné mon intérêt. S'il trompe, je n'aurai jamais vu tromper comme lui, car sa candeur ne cherche point à persuader, et on le sent sincère à la sécurité même où il est de le paraître. Le prince Théodore, le seul des nôtres qui l'ait vu, a partagé en plein mon impression; il a été frappé de ses manières calmes, simples et aisées sans manquer à la déférence qui va si bien à la jeunesse. L'abbé F..., chez qui il passe toutes ses journées, n'ayant pu le loger, lui a fait louer un cabinet dans un hôtel connu à eux, place Saint-Sulpice. Il m'a dit que S... était religieusement assez instruit, ce que j'avais cru déjà reconnaître, et qu'après l'avoir étudié, il se confirmait toujours davantage dans l'idée de sa solidité. Notre premier soin n'en

doit pas moins être de tout tenter pour l'assurer, et voilà ce que nous comptons faire. Depuis la conversion de S..., bien des idées, bien des velléités se sont présentées à lui. Il avait pensé à entrer dans les Ordres, et même à se faire Dominicain. Mais dans sa vie toute de menaces et d'inquiétudes, et l'espèce d'aventureuse campagne qui l'a suivie, il n'y a guère eu de place pour le recueillement, pour cette connaissance de soi-même qui demande la liberté et la paix de l'esprit. Mon plan serait donc, au préalable, de lui faire passer trois ou quatre mois dans une maison religieuse où il trouverait à la fois le repos, l'étude, des secours de toute sorte, et des guides par-dessus tout. De cette façon nous procéderons avec ordre et nous obtiendrons, j'espère, les grâces dont nous avons besoin. Joignez-vous à nous pour remercier d'abord et pour demander ensuite.

Quand vous vous lancez, mon cher ami, d'espérance en pleine mer et osez élever votre pensée jusqu'à la conversion de notre pauvre pays, je me dis que Dieu vous tiendra compte d'une si haute ambition, mais la réalisation de ces vœux ne m'en laisse pas moins incrédule. Les âmes qui reviennent une à une, voilà ma foi : je crois que nous en aurons toujours. Le commerce du cabotage, si ce n'est l'autre ! On marche lentement, petitement, mais enfin on marche, et cela suffit pour s'enrichir. Je vois le plus que je peux et soigne de mon mieux ce pauvre cher B..., que je trouve mieux disposé ; le tout serait de savoir où le prendre, car il n'y a rien en lui d'impénétrable à la vérité : seulement il passe comme l'eau entre les divins doigts. Pour ce qui est de l'amiral, je

me sens près de lui si contristée, si démontée, si maladroite, si timide, que je ne pourrais que gâter, si toutefois il y avait lieu. Je suis tout à fait impropre à cette œuvre, et il faut absolument qu'on m'en relève.

Paris, 22 juin 1844.

Mon bien cher ami, je ne sais si vous vous rendez bien compte de mon désir de vous complaire, et pourtant il faudrait cela pour avoir la mesure de la contrariété que j'éprouve de ne pouvoir vous envoyer immédiatement votre nouveau frère, qui est bien en règle du côté de la loi de Dieu, mais qui n'en a pas fini encore avec les règlements de la police. Arrivé ici avec ses papiers en bonne et due forme, il n'en a pas moins été en une sorte de suspicion à cause des oppositions qui résultaient des papiers dont il était porteur et des démarches qu'il avait omises, ou qu'il reconnaissait ne pouvoir faire vis-à-vis de l'ambassade. Messieurs de la préfecture de police, tout gens d'esprit qu'ils sont, ne pouvaient se tirer du conflit d'idées que leur présentaient un nom russe, la qualité de Russe sur le passeport donné pour la Silésie, Varsovie comme domicile, et le refus de comparaître devant ses juges naturels; ils ne voyaient pour se tirer d'embarras que d'en faire un réfugié polonais, ce à quoi Serge S... ne voulait point consentir. Enfin l'énigme se faisant toujours plus inexplicable, M. le préfet de police sut que S... se réclamait de moi, et il me dépêcha un de ses employés pour savoir à quoi s'en tenir à son sujet. J'exposai la situation entière avec d'autant plus de facilité, que je pouvais dire tout ce que j'en savais; on s'en montra parfaitement satis-

fait. Néanmoins comme on ne lui a pas délivré encore de passeport en règle, et qu'il en est à un simple permis qu'il faut renouveler tous les huit ou dix jours, il a été jugé pour lui imprudent de s'éloigner. J'ai donc cru devoir reculer devant cette complication nouvelle, et m'en tenir à mon premier projet qui avait été d'obtenir qu'on le reçût rue des Postes pour une retraite. Le R. P. provincial, que je n'avais pas l'honneur de connaître, m'accorda cette grâce avec la charité qu'on est toujours certain, connu ou inconnu, de rencontrer en eux. Mon premier mouvement avait été de surseoir, d'attendre que cette affaire de passeport fût réglée; mais l'impatience de mon jeune homme en ordonna autrement. Il sentait un grand besoin de recueillement après tant de circonstances et d'émotions diverses. Je lui répondis que c'était à d'autres à en décider, et que l'obéissance allait lui donner toutes les lumières et tous les soulagements. Il est entré rue des Postes, samedi 19. Je lui ai lu votre lettre, et ses yeux baignés de larmes ont été la meilleure part de sa réponse, bien touchante pourtant dans toute l'affectueuse reconnaissance qu'il me charge de vous transmettre.

J'ai été si frappée du passage de votre lettre qui concerne Tourguenief, qu'immédiatement je l'ai copié et lui ai écrit en le lui envoyant. Il paraît touché de l'intérêt bien sincère que ma sœur et moi lui témoignons; mais je croirais que le moment est venu d'exiger de sa conscience de se mettre en rapport direct, quand ce ne serait que de controverse, avec quelque ami de Dieu. Il faut le laisser choisir : la grâce se sert de tout et de tous comme instruments;

seulement elle veut presque toujours que le choix soit personnel, dût-il être moins régulier et moins bon. Ah! que vous avez raison de dire que l'homme à chaque instant sent qu'il ne peut rien faire, mais que seulement il peut tout gâter! Souvent même il le sait presque trop, c'est-à-dire que la foi, l'espérance et la charité ne sont pas assez fortes en lui, pour combattre victorieusement le sentiment de son néant et de sa misère.

Paris, 4 août 1844.

Vous pensez bien, mon cher ami, qu'il n'est entré ni distraction ni négligence dans le retard que j'ai apporté à provoquer une décision pour votre grande affaire; je dis grande, par tout l'intérêt dont elle est pour moi. Par cela même que le déplacement d'un novice est l'objet d'une délibération grave, que la règle est une chose assez précieuse pour rendre considérable tout ce qui la suspend, que j'aime l'intégrité de cette règle, comme je le disais au R. P. provincial, presque autant qu'il la respecte, et qu'enfin c'était de moi que viendrait l'exposé des motifs sur lesquels l'autorité statuerait, je devais mettre ma conscience à user de réflexion et de réserve. Il est parfaitement résolu que, si vous ne venez pas ici, j'irai vous trouver dans les premiers jours du mois prochain, au plus tard; mais il est certain également qu'un déplacement ne m'est pas facile, que je vous garderais ici plus longtemps que je ne vous verrai à Saint-Acheul, plus à l'aise, comme tout ce qui se renouvelle, et que ma sœur partagerait notre joie que ses vertus méritent si bien. J'admire chaque jour quel accroissement de vie prend son zèle, et à quel point

il triomphe des instincts de sa nature. La transformation de X., dans l'année qui vient de s'écouler, est aussi des plus consolantes; les tendances de son esprit sont tout autres, et font ressortir ses très-réelles qualités. Z., qui n'a jamais été que ce qu'il est, l'est davantage par cela même; et deux ou trois entretiens ont suffi pour nous le rendre dans son véritable état, comme ces belles colonnes de marbre d'un blanc pur découvertes à Versailles, dans le vestibule de Louis XIV, sous les enduits de plâtre du règne de Louis XV. Vous voyez, mon cher ami, qu'au milieu de nos hésitations, il y a bien à bénir Dieu qu'une sainte émulation se maintienne dans quelques âmes du *pusillus grex*, et que son pas s'accélère dans la voie où il est appelé à marcher. Gratitude donc et patience: ne désespérons de rien ni de personne; le vaisseau qui a perdu sa boussole dans la tempête, qui ne sait où il va, ne s'en rapproche pas moins souvent de sa destination. Nous nous ignorons si profondément nous-mêmes! Et de nous-mêmes il faut étendre cela à tous les autres; il faut croire, savoir, affirmer pour ceux qui ne croient pas, ni ne savent, et qui ont perdu le droit d'affirmer. Pour reprendre de haut et me résumer, je vous dirai donc, mon cher ami, qu'après mainte et mainte délibération intérieure, je me suis arrêtée à la résolution d'attendre l'arrivée du P. de Ravignan, qui sera ici dans huit jours, à ce qu'on m'a dit; il me faut la condescendance d'un ami qui m'aide à débrouiller ce conflit d'intérêts opposés, et à me faire arriver à ce que je dois vouloir. Ah! combien vous êtes heureux, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, de ne reconnaître

que l'obéissance et de ne recourir qu'à elle! Les paroles qui exprimaient votre sage et vertueuse défiance des mouvements de votre cœur, m'ont bien touchée : elles se sont gravées dans le mien en lettres vivantes. Je me rappelle que vous me disiez déjà dans une de vos lettres : « Plus je connais, plus j'approfondis la vie religieuse, et plus je me sens heureux, plus j'éprouve de reconnaissance envers Dieu qui m'y a appelé. » Que de fois je me suis dit, mon cher ami, que c'était bien vrai, que vous saviez, que vous sauriez toujours davantage la douceur, la force, la paix, qui sont la récompense d'un heureux dévouement; mais ce que vous ignorerez toujours et ce que la vie du monde nous révèle dans la longue série des jours, c'est le nombre infini de tourments, de déboires et d'épreuves de toutes sortes auxquels votre vie cachée en Dieu vous fera échapper. En fait de douceurs, vous savez ce que Dieu vous donne, en fait de chagrins, vous ignorez ce qu'il vous épargne; c'est à d'autres, moins heureux que vous et qui vous aiment, à finir le triste chapitre qui est obscur pour vous, et qui seul pourtant compléterait votre reconnaissance.

Voilà plusieurs jours que je n'ai vu le prince Théodore, qui a eu bien des chagrins de tant d'âmes arrachées d'une manière si arbitraire à la voie où il les avait fait entrer [1]; mais la vertu sert à tout : à agir comme à s'abstenir de l'action, et si elle afflige, elle console. Je ne sais si le comte Z. vous a écrit; il avait demandé votre adresse à cette intention. Son mariage

[1] Le prince Théodore Galitzin s'occupait beaucoup à Paris de l'œuvre de l'instruction religieuse des soldats, et le Gouvernement venait de prendre des mesures pour entraver cette œuvre.

semble le rendre très-heureux, ce qui laisse supposer une satisfaction double. Je trouve sa future charmante; et quand on se marie, il semble impossible de faire mieux que de l'épouser. Ah! mon Dieu, qu'il est donc difficile d'accorder sa vie tout entière au diapason d'un noble mouvement! Si seulement on était toujours comme on est quelquefois! Dites-moi, quand vous m'écrirez, si vous avez des nouvelles de vos parents et quelle est leur disposition présente. Votre ami X. vous écrit-il? Espérez-vous, ou bien l'espoir n'est-il encore possible que dans cet ordre surnaturel qui se passe de préparation et même de symptôme?

Paris, 28 août 1844.

Mon cher ami, je le savais bien que votre réponse serait un baume pour mon cœur, et avant qu'elle ne vînt, je me félicitais d'avoir rompu la glace. Pourquoi n'ai-je pas parlé plus tôt? cette petite légère vapeur ne serait point devenue nuage. Le vrai de cet incident, c'est que je suis timide, de cette maladive timidité que l'âge augmente et qui nous met toujours dans la dépendance de l'impression vaine et commune.

J'ai de plus consolantes nouvelles à vous donner de ce bon Serge S..., qui, par-dessus tous les dons de la grâce, a encore celui de se faire bien venir de tout ce qui le voit de près. Il a fort intéressé le P. de Montesson lors de sa retraite, et les jeunes prêtres polonais se sont fort attachés à lui; les quatre mois qu'il a passés chez les Bénédictins lui ont concilié une véritable affection, tant de la part des Pères qui sont à Bièvre que de ceux de Paris. Le père Abbé, que la pénétration et l'expérience rendent difficile, me disait l'autre jour en me parlant de lui : — C'est une nature tout à fait

riche et par l'esprit et par le cœur. — Il ajouta en faisant allusion aux difficultés d'admission que le P. Lacordaire faisait encore : —Quant à moi, si son attrait l'avait porté vers nous, je me serais hâté de l'accepter et sans condition aucune. — Vous savez que mon intention avait été, en mettant S... en pension chez les Bénédictins, uniquement de lui ménager une retraite qui lui permît de se recueillir et de se mieux interroger; je voulais que d'aucune manière cet intervalle et ce choix de maison ne préjugeassent en rien ses résolutions ultérieures.

Paris, 8 septembre 1844.

Mon cher ami, j'ai de grands tracas pour mon pauvre Serge S..., à qui le Ministre de l'intérieur a donné ordre de quitter Paris sous trois jours, pour se rendre à Nancy, dans le cas où il préférerait résider en France. C'est venu comme une bombe; on ne sait pas d'où le coup part, si c'est à cause de son refuge chez les Bénédictins que l'on traque, ou si cela vient de quelque exigence de l'ambassade à la suite d'une communication de la préfecture de police. Si c'était cela, ma position serait plus que délicate; j'y mets de la prudence sans quitter la partie. Je vous dirai plus tard ce qui en aura été.

J'ai assisté avant-hier à la bénédiction de la chapelle des Bénédictins, dans une solitude digne des catacombes.

Paris, 1844.

Je suis bien aise, mon cher ami, de pouvoir vous rassurer sur des dispositions qui n'ont pas laissé que de me donner beaucoup d'inquiétude. Vous avez su la

demande de Serge S... à l'ambassade, qui a usé de toute son influence pour le décider à retourner en Russie; mais ce grand parti une fois en présence s'est montré à lui ce qu'il était, un inévitable écueil pour sa foi. Le bon Dieu a parlé à son cœur, et le pauvre jeune homme a reculé devant l'abîme : il s'est pressé de quitter Paris pour aller habiter Nancy, que lui assignait le gouvernement français pour lieu de demeure. De quelque manière que son affaire tourne, la vérité, j'espère, en fera son profit; car Dieu est aussi près du cœur dans ce qui l'afflige que dans ce qui le réjouit. Il n'y a que le plaisir qui ne soit pas chrétien, et cette dissipation par laquelle l'esprit s'évapore et le cœur sommeille.

Adieu, mon bien cher ami.

Paris, 17 septembre 1844.

Je commence d'abord par répondre à la question qui termine votre lettre. Yermoloff n'est point encore de retour des Pyrénées, et je ne l'attends guère avant les derniers jours du mois. Il ne m'a jamais écrit sans me demander de vos nouvelles; en dernier lieu, vous croyant à Paris, il me disait : « Si le frère Jean-Xavier est avec vous, offrez-lui mon tendre respect, car, avec lui, on en est au respect. Demandez-lui en même temps ce qu'il pense du projet de Rome pour Serge S... » Yermoloff en était très-effrayé. Rome plus qu'aucun autre lieu lui semblait point de mire, et les espions officiels plus dangereux que ceux qu'on est certain de rencontrer partout; de plus, tout y était fait, selon lui, pour exalter le zèle, et par cela même pousser à l'imprudence. J'ai bien fait, à son

instigation, quelques observations, mais avec la certitude que S... passerait outre. Je ne vous ai pas appelé pour arbitre à ce grand procès, par la bonne raison que ce qui s'est trouvé retranché d'abord, c'est le procès lui-même.

L'effet de votre présence sur *** a été excellent, et peu d'heures passées à Saint-Acheul l'ont parfaitement réconcilié avec vos sacrifices (je parle ici sa langue); il ne vous envie pas encore, mais il vous trouve heureux, raisonnable, conséquent. Il nous disait : « Jean m'a raconté sa conversion, et tout m'en est devenu si compréhensible que non-seulement je conçois qu'il ait agi comme il l'a fait, mais encore qu'il n'ait pu agir autrement. »

Comme vous, j'ai pensé au comte de Maistre, à l'admirable solennité de Chambéry; on devrait renouveler sa mémoire à l'accomplissement de tout acte semblable, car il a été un grand semeur; pas le premier à beaucoup près : l'honneur de l'introduction du catholicisme parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard, vieux chevalier de Saint-Louis. Tout était de commencer. Quand non-seulement une œuvre dans son exécution, mais dans sa pensée même comme désir, semblait absurde et impossible, le génie de la foi était de la concevoir et de s'y confier. Je ne vois jamais un *soixante-quatorze* sans reporter mon hommage plus vif encore et plus intime sur le canot du premier navigateur.

Lundi 22, 1844.

Vous me trouvez toute gagnée à l'idée pour Serge S..., du séminaire de Nancy; cela simplifie tout, et j'y

prends de toute la force des difficultés qui me frappent ailleurs. J'ai toujours été très-contraire à l'idée de Rome, et je n'y ai jamais guère vu qu'un atermoiement. Mettre une nature, comme vous la désignez bien, énergique et mobile, au régime de toutes les dissipations d'un voyage, et commencer pour la recueillir par la jeter dans un avenir presque aventureux, m'a toujours paru une sorte de consciencieuse manière de s'en débarrasser. La maison des Polonais n'obviait à rien, en admettant qu'il y fût reçu, ce qui n'était pas certain; et dans tous les cas, ce terrain si peu neutre, en lui imposant un parti-pris, commençait par entamer cette liberté que si justement vous voulez conserver tout entière à son avenir. Je me rends donc tout à fait aux objections que vous me faites, et je m'accroche plus vivement que jamais à Nancy, qui a pour lui toutes les considérations imaginables : l'avantage de s'y trouver, d'y connaître plusieurs personnes qui s'intéressent sincèrement à lui, entre autres le P. Jandel, et M. de Dumast, qui, tous deux, j'en suis certaine, rivaliseront de témoignages d'intérêt. Nancy se trouvant être le lieu de séjour assigné par le gouvernement à S..., est encore un motif. La modicité du prix est une considération aussi; et à cette occasion, mon bien cher ami, je renouvellerai bien volontiers l'engagement de ne jamais, pour ma part, l'abandonner. Si nous pouvons être trois ou quatre, j'en serai aise, mes charges augmentant toujours; mais resterions-nous deux, le prince Théodore et moi, que S... n'en souffrirait pas. Si le P. D., à qui je vous demande d'offrir mes plus tendres hommages, veut s'en mêler, obtenir l'admis-

sion de ce grand jeune homme qui peut n'être que très-petit écolier, le recommander, intéresser à lui, le proposer comme bonne œuvre d'indulgence et de soins, j'aurai l'âme tout à fait en paix. Le prince Théodore est du même avis, et vote comme moi pour Nancy. L'âge de S... est entre 24 et 27 ans, et ne sera point un obstacle, s'il veut y mettre de la volonté. J'ai sous les yeux un bon jeune homme qui précisément à cet âge a commencé ses toutes premières études, et arrive néanmoins à grands pas. Si Nancy était impossible, je pense que c'est parce que tout séminaire le serait, et dans ce cas-là je n'espérerais qu'en Brugelette. La charité de la Compagnie est si ardente qu'elle en est flexible, et qu'aux grandes nécessités elle sait appliquer de sages et libres concessions. Le laisserait-on périr? Il suffirait pour cela de l'abandonner à lui-même.

Mon cher ami, cette interminable lettre et toute notre discussion ne sont jusqu'ici que le civet auquel manque le lièvre, ce mariage d'Arlequin conclu par lui seul. Je ne sais pas un mot des idées de S... et de l'impression que lui fera le séminaire, car les provisions pour son voyage de Rome sont faites. Il s'agit donc maintenant de porter la parole : qui le fera? Par mille raisons, je désire que ce ne soit pas moi. J'ai beau chercher, en mon âme et conscience, je ne vois que vous pour entrer en matière, pour frapper le premier coup, que nous tous un peu plus tard pourrons appuyer. Au reste, vous pensez bien que je me range de votre avis contre le mien et sans qu'il m'en coûte. Faites aussi vite que vous pourrez, le pauvre garçon doit être sur le gril.

Paris, 12 novembre 1844.

Mon cher ami, j'ai passé en revue tout ce que j'ai de papiers, et en particulier ceux que vous m'avez remis ; je n'ai point trouvé le passeport de M..., et si j'osais, j'affirmerais presque que vous ne me l'avez pas donné. Au prix même de sacrifices assez pénibles, j'ai détruit tant de papiers, que j'en ai peu et que je suis moins exposée à perdre ceux que l'on me confie, mis toujours à part et qui, lors même qu'ils sont insignifiants, sont soigneusement gardés par moi. Une commission que vous m'aviez donnée et que je n'ai pu remplir, précisément à cause de ce passeport que je n'avais pas, c'est de retirer de la poste les lettres de M...

Puisque j'ai, ne vous déplaise, le bien heureux espoir de causer bientôt avec vous sur une foule de questions importantes, épineuses ou délicates, je ne toucherai aujourd'hui qu'aux choses qui se pourraient oublier. Je veux donc commencer par les lignes de Mme X. qui, passant par Amiens, vous croyait à Saint-Acheul. « Il y a, m'écrivait-elle, un souvenir que j'ai partagé avec vous et qui m'a été le plus précieux de tous ; je me suis crue transportée auprès de notre ami, et tout ce qui entoure sa pensée m'a saisie avec recueillement. » M. X. ne vous en dirait pas autant ; son sourcil se fronce et son visage se contracte à votre nom ; vous l'avez rendu plus maniaque, caractère tout spécial de la fièvre de contradictions.

Venons-en à notre patient de fait et de vertu. Vous imaginez bien que tout naturellement j'incline vers

un plan approuvé par le prince Théodore et tracé par vous. Le tout pour le moment est d'amener, sans trop de répugnance et d'efforts, Serge S... au même point. Je crains que son imagination ne se soit prise très-vivement à un beau voyage et à un plus beau séjour; le séminaire peut paraître bien monotone et bien sombre en regard d'une vie très-libre et presque aventureuse [1]. Quoi qu'il en soit, j'ai fait porter les premières paroles par Eleuthère de Girardin, parti pour Nancy il y a deux jours; il devait exposer au P. Jandel la vraie position des choses, et lui faire bien observer que nous ne renonçons à faire moins que pour faire davantage; c'est-à-dire qu'au lieu de payer simplement le voyage de S..., comme il nous le demandait, nous nous chargions de lui pendant tout le temps de ses études. Eleuthère m'a bien promis de me dire immédiatement l'impression qu'il aura faite; dès que je la saurai, j'écrirai au P. Jandel pour répondre sur les points qui auront été attaqués, et lui demanderai de pourvoir à l'existence de notre pauvre jeune homme pendant les vacances, car il est urgent de le tirer de cet hôpital de Saint-Charles d'où il vient de m'écrire. Si le P. Jandel, au moyen d'une pension, peut le recevoir dans sa maison de Nancy, ce serait mieux [2]; dans la supposition contraire, je le prierai de chercher quelque bon ecclé-

[1] A Rome, les élèves ecclésiastiques suivent librement les cours de théologie, et ne sont point astreints à la règle d'une vie commune.

[2] Le P. Jandel, aujourd'hui à Rome, supérieur général de l'ordre de Saint-Dominique, dirigeait alors un noviciat de Dominicains à Nancy.

siastique qui, comme vous le jugiez utile, pourrait occuper ses loisirs par un peu de latin. En faisant preuve de soumission pour la préférence que vous donnez au séminaire, et à un séminaire en France, je ne me réconcilierai pas aussi aisément avec l'idée de lui faire quitter Nancy. Je vous avoue que l'avantage de relations excellentes et toutes faites me paraît très-grand ; enfermer complétement un jeune homme qui jouit depuis si longtemps de toute sa liberté, me paraît bien difficile ; quelques distractions sûres et honnêtes au dehors peuvent servir utilement à faire supporter la vie très-sérieuse et pénible du dedans. Ainsi, sans compter le P. Jandel, en qui notre jeune compatriote a grande confiance, nous avons pour lui faire accueil l'excellent M. de Dumast et M. J. R... dont le contact peut lui être utile et la bienveillance si assurée. Il me sera tout aussi aisé de disposer en sa faveur M. et Mme de Lambel [1], qui passent à Nancy une partie de leur été, et ce bon Eleuthère qui consacrera toujours à sa sœur, Mme de Ludre, ses mois de liberté. Dans tous les cas, mon bien cher ami, rien ne sera fait que d'après votre avis ; très-incessamment j'espère vous en parler.

Une même pensée nous réunira demain, jour heureux qui commence pour moi toutes les grâces !

Paris, 1844.

Mon bien cher ami, dans la semaine prochaine vous recevrez donc les ordres mineurs ! Sans être ir-

[1] Le comte de Lambel, fils du général de Lambel, et la comtesse de Lambel, née de Beaumont, habitent le beau et historique château de Fléville, près de Nancy.

révocablement engagé, vous serez néanmoins marqué du sceau des serviteurs de Dieu; vous serez mis à part pour entrer dans sa maison. Encore deux ou trois ans au plus et vous monterez à l'autel; y serai-je? Quoi qu'il arrive, j'espère bien être toujours, par la grâce de Dieu, quelque part où cette grande joie pour les élus de la terre et du ciel pourra être entrevue.

Mme de Nesselrode est ici; voilà déjà neuf jours de passés sur les quinze qu'elle m'avait promis. Sur ces neuf jours, nos contacts n'ont porté que sur les questions générales; aucun individu compromis ou suspect n'a été nommé, pas même vous qui êtes, d'après quelques symptômes, le point le plus brûlant. Je ne veux pas néanmoins en rester là, et je compte au premier tête-à-tête aborder ce sujet, en l'établissant avec modération sur des bases sincères. Quelqu'un me disait que le départ de Mme de Nesselrode était annoncé pour samedi 12; elle s'abstient de me le dire pour ne pas gâter mon plaisir; mais si je ne puis obtenir quelque délai, je m'efforcerai davantage de profiter de la liberté qui me sera laissée. Je l'ai retrouvée affectueuse, partiale pour moi comme de coutume, mais plus intraitable que jamais sur le point essentiel. Il m'est également démontré que sa confiance en moi, toujours illimitée sur les autres questions, est fort altérée sur celle qui nous intéresse; d'une part elle se garde de moi, et de l'autre d'elle-même : de moi comme contagion, d'elle-même comme danger de me blesser, appréhension qu'on sent lui être toujours présente.

J'aurais beaucoup à ajouter à tout ceci, mais nous

pourrons causer, ce qui vaut mieux qu'écrire; aujourd'hui je me borne à ce qui presse. Certes ce n'est pas notre affaire de Serge S..., qu'une résolution héroïque semble terminer; après des lettres écrites et répondues, et beaucoup d'inquiétudes de ma part, la passion du voyage de Rome a cédé dans le cœur de cet honnête jeune homme aux indications providentielles. Au moment où j'avais le moins de raison d'espérer, le P. Jandel m'écrivait que S... acceptait les offres d'un séminaire de France, et qu'il optait pour celui de Nancy. J'ai bien vite exprimé ma joie des solides mérites que s'était acquis notre jeune compatriote par cette résolution; il ne nous reste plus qu'à procéder à la réalisation de ce grand parti. Vous serez sûrement heureux de cette issue tout inespérée, qui est bien faite pour nous rendre entièrement confiance. J'entrerai dans plus de détails quand nous serons ensemble.

Dimanche 4.

L'incluse vous dira et expliquera, mon bien cher ami, ce que je ne m'explique pas trop moi-même. Je vais répondre, afin qu'on trouve plus de facilité à vous aller voir avant de rentrer à Paris. Vous voir, raffermit et renouvelle, je le sens, et le bon Dieu me fera, j'espère, la grâce de ne pas me tromper.

Mon cher ami, j'ai eu hier un mot du P. de Ravignan; il me dit entre autres: « Les nouvelles de notre cher et bien aimé frère Jean m'ont été au cœur. Nous ne nous écrivons guère, nous nous entendons! » Je viens d'avoir encore une lettre de Mme de Nesselrode, toujours à Baden, où une indisposition l'a retenue.

« Ce que je recueille, me dit-elle, de l'état de l'Allemagne est vraiment fort alarmant; l'Autriche se dissout tout doucement, et qui ne s'occupe pas de ce pays sera un jour fort surpris des graves embarras qui le circonviendront. » Je crois ces réflexions parfaitement justes, mais je doute que les moyens irritants vers lesquels on incline modifient ou arrêtent le mal. Ah! mon Dieu, qu'il est heureux d'avoir la face tournée vers le ciel et les yeux seulement ouverts pour lui!

Paris, 4 mai 1845.

J'ai pensé à vous chaque jour, mon bien cher ami, et bien des fois par jour je reviens sur toutes les douces et salutaires impressions que j'ai emportées d'Amiens; pourtant telle est ma misère habituelle et la fatigue de mes encombres, que je ne sais si je vous aurais écrit encore aujourd'hui, sans la tristesse pleine d'amertume qui inonde mon pauvre cœur depuis l'inique arrêt de la séance d'hier[1]. Aurait-on cru jamais que dans un tel pays et dans une ère de liberté, en regard de cette voie de libéralité où entre un pays voisin, l'on ose invoquer de vieux simulacres de lois et les mettre au service de l'arbitraire et d'une persécution d'autant plus lâche qu'elle est latente! Le contraire des mots et des actes fait ressortir ici une hypocrisie qui dégoûte, mais qui du moins ne trompera personne. La séparation qu'on prétend faire de l'Eglise et de ses plus fidèles, plus dévoués serviteurs, ne sera acceptée par aucun cœur droit et sincère, et

[1] Voir la note page 97, tome II.

tous, comme je le sens pour le mien, s'attacheront avec plus de force, plus de vénération que jamais, à ceux qui sont l'objet d'une si criante injustice. Hélas! ce n'est pas eux, ce n'est pas vous, mon cher ami, qui êtes à plaindre, c'est nous qui le sommes : nous condamnés à vivre dans un monde qui poursuit toujours le Christ, nous si profondément atteints dans la menace de vous perdre ou même seulement de vous voir dispersés. Mais dans ce monde de vicissitudes, toute espèce de triomphe n'a qu'un jour, et tous les jours sont à celui qui étroitement uni à Dieu, veut toute sa volonté sainte. Notre part, quoi qu'ils fassent, sera toujours la meilleure; et puisqu'ici-bas il faut mourir ou survivre, faire le mal ou le subir, remercions notre adorable Maître de nous faire mourir, souffrir, mais en nous épargnant le malheur de l'offenser. Comment tout cela se dénouera-t-il? Par quelles privations, par quels sacrifices d'âme et de cœur nous faudra-t-il encore passer? Dieu seul le sait! Tout ce que nous savons, nous autres, c'est à quelle source il nous faudra puiser le courage dont nous avons besoin.

Je compte sous peu vous donner le plaisir d'une lettre de ***, qui d'un bout à l'autre est un persiflage à claire-voie sur le pays et ce qui s'y fait. Je sais que rien n'est plus moquable que la vanité, le dédain et l'ignorance qui ne s'entrevoit pas elle-même, ignorance à sa plus haute puissance; mais dans les choses sérieuses, le rire sardonique, même sous le voile de l'apologue, froisse et serre le cœur; cette manière de critiquer son pays est la façon la plus irrespectueuse de le mettre en cause. L'ironie est mauvaise, lors

même qu'elle vient de la souffrance. Je n'ai jamais oublié un mot de M. de Lamartine, qui m'a été fort secourable à ce sujet-ci. Il écrivait à quelqu'un dont l'ironie est l'arme favorite : « Rappelez-vous que tout rire qui n'est pas gai est satanique. »

6 mai 1845.

Mon bien cher ami, je vous envoie une relation de Rome qui porte le cachet de la vérité. Ne me la renvoyez pas, je la sais par cœur. Que de grâces n'avons-nous pas à rendre ! Pourvu que nous jouissions des consolations qui nous sont données, dans l'esprit de charité et de douceur[1] ! Ce que je redoute, c'est que l'Empereur, après avoir emporté de son entrevue avec le Saint-Père et même de son passage à Rome une douce et utile impression, n'apprenne deux mois plus tard, par les commentaires subséquents, qu'il y a été insulté. Que le monde connaît peu cette sévérité chrétienne, si haute, si belle, si enseignante jusque dans ses rigueurs !

A vous, mon bien cher ami, jusqu'au grand jour de l'éternité.

Paris, 11 mai 1845.

Vous n'avez pas voulu joindre un pauvre petit mot pour moi, aux deux lettres que j'ai fait immédiatement passer, et c'est un châtiment sensible, mon bien cher ami, mais que je reconnais avoir bien mérité par mon

[1] L'empereur Nicolas, revenant de Naples, s'était arrêté à Rome, et il avait paru écouter avec une profonde émotion les reproches paternels du pape Grégoire XVI, plaidant la cause des catholiques de Russie et de Pologne.

long silence. Ce qui l'expliquerait tout à fait n'est vraiment su que de Dieu, car il y a toujours mystère là où la volonté sincère et profonde ne l'emporte pas sur des obtacles, après tout surmontables. Je reprendrai plus tard les articles de vos deux lettres, tout comme si je les avais reçues hier ; mais je commence par vous demander si vous avez connaissance d'un dernier ouvrage de Theiner qui a paru ou qui va paraître sur Pierre-le-Grand, sur sa vie, ses projets de réunion des deux Églises, ses vues politiques et sur les causes qui leur ont imprimé une direction différente? Cet ouvrage achèvera et complétera les travaux de Theiner sur cette matière, en faisant suite à l'Histoire des vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Russie. Il paraît que cette histoire de Pierre-le-Grand a été faite sur des documents lus et copiés par Theiner, aux archives secrètes de la Bibliothèque vaticane, et que le Souverain Pontife fait grand cas de l'auteur et approuve ses efforts. La partie narrative, à ce que disait Theiner à la personne qui m'écrivait, ne doit contenir qu'une dizaine de feuilles d'impression ; tout le reste sera documents, proportion qui se rapporte assez au goût, aux besoins du siècle, qui n'est plus guère sensible qu'à l'éloquence des chiffres, des dates et des faits ; du reste on espérait que cet ouvrage sur Pierre-le-Grand serait d'un haut intérêt historique, et qu'il ouvrirait bien des yeux bandés. Je vous donne ces espérances telles que je les reçois, et avec des vœux auxquelles les vôtres s'uniront bien vivement.

Je n'ai jamais douté que les impressions emportées de Rome par l'Empereur n'eussent été bonnes ; mais

que de choses depuis sont venues tout au travers, et en tout dernier lieu cette levée de boucliers de Cracovie, à laquelle il semble que beaucoup de membres du clergé polonais ont participé; ce qui expose toujours l'Empereur à confondre davantage l'esprit de révolte, avec celui de l'Eglise du monde qui lui oppose le frein le plus puissant. Quand je dis que les impressions de Rome avaient été bonnes, ne vous méprenez pas, mon cher ami, sur la portée que je leur donne; c'est personnellement le Pape qui a eu cette bonne influence sur la personne de l'Empereur. Cela seul a été évident et malheureusement n'invalidait en rien le jugement du cardinal Lambruschini [1] : *Nega tutto, promette poco, e fara niente* [2]. Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'exaspération des Russes à l'occasion de la publicité donnée à l'interrogatoire des Basiliennes; si ce pauvre comte P... n'en devient pas fou, il l'aura échappé belle. Cette question religieuse, dont il fait vraiment une question de vie et de mort, ce qui lui fait honneur et, j'espère, lui attirera la grâce, envahit son cœur comme son intelligence; il ne peut parler d'autre chose, et interpelle à ce sujet tout ce qu'il croit pouvoir lui répondre. Il me parle toujours de vous et me demande à chaque fois que je le vois ce qu'il faut de temps pour vous faire une visite; je conclus de son trouble qu'il le craindrait encore plus qu'il ne le désire.

J'ai su, mon bien cher ami, l'arrivée à l'ambassade de la sommation qui vous était faite et qui ne vous

[1] Secrétaire d'État du pape Grégoire XVI.

[2] Il nie tout, promet peu et ne fera rien.

causera pas même l'ébranlement auquel n'échappe pas le cœur aux prises avec les affections. Cette pièce officielle ne vous a pas encore été envoyée, mais au préalable tous vos amis se sont occupés de l'opportunité pour vous du silence absolu, ou de la réponse telle que la foi et le respect en vous sauront la faire. Je suis convaincue qu'avec la concision, la simplicité, qui éloignent dans l'esprit de celui à qui on s'adresse toute idée de pose ou d'effet, vous saurez mieux que tout autre faire parler une conviction impérieuse.

Samedi 8.

Mon bien cher ami, voici la réponse de votre lettre qui a comblé de joie notre bon jeune homme. Il part demain pour sa retraite, je voudrais oser dire pour sa patrie définitive, tant on aime à en finir quand le ciel est au bout! Prions, prions les uns pour les autres, et redoublons d'instances là où Dieu a fait davantage; car il est bien vrai : les plus grandes grâces ne rendent pas la voie moins difficile, elles imposent trop pour cela à la fidélité.

Demain, commencent les conférences du P. de Ravignan. C'est une carrière de ravissements pour ceux qui le suivront, et d'instruction solide, ce qui vaut encore mieux; bonheur et secours dont nous aurons à rendre compte si nous n'en profitons pas. Mais voilà ce que par la grâce de Dieu il ne faut pas admettre. A bientôt.

Paris, 23 août 1845.

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir reconnu en moi, par votre promptitude à m'écrire, une des

personnes de ce monde qui vous a toujours voulu le plus de bien, et qui, en le comprenant dans son sens vrai, a joui davantage des immenses grâces que Dieu vous a faites. Tout en me taisant, je ne vous ai pas moins suivi dans votre retraite; chaque jour mes pauvres *Memento* se sont joints à vos ardentes prières, et le jour de l'Assomption en particulier votre nom a été au fond de tous mes *Alleluia*. Placé comme vous l'êtes en regard de l'éternité, il m'est aisé de me figurer la chaleur de votre reconnaissance, votre joie d'une si haute et si chère élection, et en même temps une sorte de surprise mêlée au ravissement. Les mystères de la miséricorde divine paraissent plus inaccessibles que tous les autres à celui qui en est l'objet. Ainsi, tandis que nous disons comment votre fidélité, votre généreux dévouement sont entrés en part, vous oubliez plus généreusement encore qu'après avoir tout mis contre vous, le monde, la chair et le sang, vous n'avez gardé pour le suivre que l'Evangile. Cependant vous la sentez cette réalité du bonheur que vous possédez, et dont la moindre étincelle révélerait le ciel à ceux qui le nient, si pour se laisser persuader ici il ne fallait pas commencer par l'être au moins quelque peu : Savoir pour apprendre ! Les joies surnaturelles ne se laissent sentir que par ceux qui essaient de se déprendre de ce qui n'est pas elles.

J'ai été frappée de la justesse de vos réflexions au sujet de l'écrit de M., et j'ai fort loué votre prudence de la loi qu'elle faisait à votre zèle. Je suis convaincue, d'après ce que je sais de M. et de toute la fécondité que porte en elle-même une conviction vive et profonde, qu'il y a de très-bonnes choses dans son

écrit, qui partiellement seraient très-utiles, mais, en même temps, qu'il n'a eu jusqu'ici ni le loisir ni les ressources nécessaires pour faire un tout complet, quelque forme qu'il lui donne, quelque resserrées que soient ses proportions. Or, en prenant l'initiative, nous assumerions sur nous toutes les responsabilités du monde, jusqu'à celle de l'heure que nous aurions choisie, et nous laisserions à la partie adverse le droit de conclure que notre cause n'a d'autres forces que celles que nous mettons en œuvre. Il ne faut pas ici, à peine quelques soldats rassemblés, tenter un combat décisif s'il est malheureux, au moins pour la grande portion des intelligences ennemies qui s'y seront engagées. Avant d'entrer en lice, il faut avoir recueilli beaucoup de matériaux, discuté, élaboré les idées qu'on chercherait à faire prévaloir, les points qu'il est le plus important d'attaquer ou de défendre; il me semble qu'il faut que rien de tout cela ne soit improvisé, et même qu'à cause de la solidarité des conséquences, l'ouvrage de l'individu soit le produit de la délibération de plusieurs. Quoique nous ayons tout avantage, et en particulier sur le terrain de la discussion, j'avoue que je préférerais que nous attendissions quelque attaque directe, qui très-probablement ne tardera pas. D'abord, je crois qu'il y a particulièrement grâce pour la réponse qui s'impose à nous comme nécessaire, et puis l'ennemi sorti de ses retranchements est plus facile à atteindre, ses mouvements vous découvrent mieux le défaut de sa cuirasse; et si eux-mêmes, en répondant aux objections, peuvent encore faire quelquefois illusion, cela deviendrait tout à fait impossible quand, amenés à parler, il ne

dépendra pas d'eux de dissimuler cette alliance monstrueuse de la prétention d'être la primitive, la seule Eglise de Jésus-Christ, et de l'état de promiscuité dans lequel ils vivent avec l'erreur. Je serais étonnée si la légèreté, la présomption, qui se nourrissent d'ignorance, d'adulation et d'orgueil national, ne les poussaient pas un jour ou l'autre à quelque manifestation; il me semble aussi, d'après quelques symptômes, que dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, l'esprit de division fera son chemin dans l'église de Russie et que, malgré les entraves et les compressions, il s'y formera un parti d'opposition interne. Les pleureurs du patriarchat me semblent l'annoncer, quoiqu'ils n'osent point encore prononcer les mots sacramentels. Ce qui achèvera une diversion utile, c'est que le gouvernement ne manquera pas de se préoccuper de quelque chose qui vit et se meut si près de lui, se passant de son inspiration et joignant peut-être plus d'un vœu d'émancipation politique à l'estime de la liberté de l'Eglise, n'exista-t-elle que dans sa plus fallacieuse image. Il me paraît donc que pour tout ce qui ressemblerait à une déclaration de guerre, tout nous dit de surseoir, mais non assurément de perdre de vue le but, ni de cesser d'y travailler. Confesser la vérité en toute occasion, multiplier les dévouements, attirer à soi par la beauté de la vertu et l'éclat qu'ont toujours les grands sacrifices, voilà pour le moment le genre d'éloquence que je voudrais à nos prédicateurs. Je serais très-loin néanmoins de proscrire le travail, qui me semble d'autant plus nécessaire qu'on n'a presque rien fait dans cette voie; mais il semblerait désirable que conduit avec

sagesse et régularité, sans se borner, comme la paresse érudite, à assembler des matériaux, on essayât bien de se mettre à l'œuvre, de creuser au moins les fondations du monument qui s'élèvera plus tard, et même de le faire sortir de terre si l'on veut, mais entre soi et hors des regards de ce public devant lequel on n'a pas trop de tous ses moyens pour déjouer le mauvais vouloir. Vous ne saurez probablement jamais tout ce que j'ai souffert de cette justice si profondément blessée, et tout ce qu'elle entraînait de luttes et de divisions; vous ne le saurez jamais, car moi seule je pourrais vous le dire, et je veux le taire si je ne puis l'oublier.

Ma pensée a bien souvent cherché la vôtre pour l'interroger, mais sans trouble pour vous; que vous fait personnellement un lieu plutôt qu'un autre? Et quant à moi, vous ne serez jamais assez loin pendant vos études pour que je perde tout espoir de vous revoir. Dans quelques jours nous retournons à Paris; j'y saurai les dispositions prises et tout ce qui touche à ces intérêts que Dieu saura bien protéger. Jusqu'ici nous gardons vos Pères, consolation immense, mais assez assombrie pour nous apprendre à vivre au jour le jour. Après vos vœux, vous deviez passer par Paris, vers le mois de septembre; rien n'est-il changé à cet égard? Vous pouvez penser si je dois désirer converser avec vous, tant que je vivrai de rapports ininterrompus; mais je sais quels sont vos devoirs, et de plus toutes vos correspondances obligées : je respecte sincèrement ces entraves et me contenterai de la plus petite part possible de votre temps.

Adieu; que Dieu vous conduise! Ce n'est plus

monter qu'il vous faut, c'est vous maintenir pour que la route royale du sacerdoce s'aplanisse sous vos pas. Je demanderai chaque jour pour vous la sainte persévérance; mais vous avez tout son secret dans la fidélité à la grâce.

Marly-le-Roi, 2 septembre 1845.

Mon cher ami, j'ai reçu hier la lettre ci-jointe; je vous l'envoie au lieu de l'extraire, elle se fera mieux comprendre que ce que je pourrais vous en dire. Le P. de Ravignan est ici. Je ne puis me refuser l'extrême bonheur de vous dire tout ce qui s'ajoute encore, quand on le voit de près, aux sentiments de vénération et d'attachement qu'il inspire; c'est à la fois la grâce même et la raison la plus haute. Une vertu s'échappe de chacune de ses paroles, et elle modifierait presque sans qu'on s'en aperçût. Voilà ce qu'après avoir tant goûté vous n'avez retrouvé au bout d'un long temps que pour une demi-heure! Ce n'est pas de tous vos sacrifices celui dont Dieu vous tiendra le moins compte.

Adieu; ces lignes hors d'œuvre ne comptent pas pour une lettre.

Paris, 9 décembre 1845.

Mon cher ami, j'ai suivi vos conseils en tout; mon mari porte déjà sa médaille, et je viens de commencer une neuvaine qui finira le 21, fête de l'apôtre saint Thomas qui, lui aussi, a été soumis au malheur d'avoir besoin de voir. Priez, mon bien cher ami, et si dans l'intervalle quelque idée de secours vous venait, vous me mettriez sur la voie.

Le comte Alexandre T..., que j'avais complétement cessé de voir par un acte de sa très-libre volonté, m'est revenu depuis son retour. Je lui ai fait très-bon accueil, et l'embarras qu'il m'avait apporté s'est dissipé. Il a pris l'initiative pour me parler de vous, et avec beaucoup d'affection, tout en se pressant de s'établir en partie non hostile, mais adverse. Adieu; je vous assure que je ne recevrai jamais une vraie grâce sans vous y faire une large part.

Paris, décembre 1845.

Mon bien cher ami, vous étiez resté longtemps sans m'écrire; je le comprends sans qu'aucun doute vienne m'affliger : vous avez mieux à faire, et cette vie digne à chaque moment d'être racontée à Dieu, peut n'avoir rien à dire aux hommes. Aussi, si c'est par le silence que j'ai répondu à votre silence, cela tient aux encombres de ma pauvre vie, et nullement à quelque défiance de vos bonnes dispositions pour moi. De combien de manières plus explicites, nos pensées, nos peines et nos craintes ne se sont-elles pas confondues dans cet intervalle! La maladie du P. de Ravignan, tout ce qu'elle comprend en elle-même de privations personnelles, de retranchements en secours généraux en réponse à l'attente publquei, à tant d'âmes qui ne veulent aller qu'à lui, est une grande et difficile épreuve, qui n'a perdu de sa rigueur que depuis la tranquillité comparative qui nous est rendue sur le fond de cette santé si précieuse. Un autre coup bien sensible est celui dont nous avons été frappés dans la défection du P. D...; voilà ce que j'appelle du vrai nom de chagrin, chagrin aride, désolé et qui

porte une sorte de ravage au fond des âmes. J'ai toujours nié que nos ennemis eussent le droit de nous affliger; ce sont les amis, les nôtres qui en gardent le monopole, et ce sont eux qui font les blessures inguérissables. La malignité du monde s'en repaît au premier moment, mais c'est à la charge, pour celui qui lui donne cet infernal plaisir, d'avoir un peu plus tard à subir son vrai et cordial dédain. Que de gens liés avec le P. D... rompront toute relation avec l'abbé de ce nom! Quoique les antécédents ne soient pas les mêmes, il lui arrivera quelque chose d'assez ressemblant à la position que s'est faite M. M..., qui est repoussé aujourd'hui de presque tous. Il postule je ne sais plus quel emploi à l'Université, et comme quelqu'un en parlait à M. Saint-Marc Girardin, celui-ci répondit qu'à coup sûr il ne le protégerait pas: — et si on m'en demandait la raison, disait-il, député ou ministre, interpellé à la Chambre, je répondrais simplement par ces mots : C'est que M. M... était jésuite et qu'il ne l'est plus. — Enfin, mon bien cher ami, le bon Dieu nous envoie pourtant quelques consolations; ces deux conquêtes nouvelles ont rempli mon cœur de joie! Quand on pense à l'immense courbe décrite par une pauvre âme partie des idées de tout le monde pour arriver à celle des prédestinées, l'incommensurable s'empare bien autrement de l'esprit que pour toutes les circumnavigations imaginables.

J'avais noté une question à vous faire. Connaissez-vous et pourriez-vous me dire le nom d'un de vos pères que le vicomte de la V..., à son passage à Laval, a entendu dans un discours sur la sainte Vierge qui annonçait, selon lui, un prodigieux talent? Déjà, plus

d'une fois, j'ai entendu dire que la compagnie avait dans son sein des jeunes gens point connus encore, mais d'une grande espérance, et dussé-je ne pas la voir éclore, cette seule promesse me fait grand bien. A côté des arbres séculaires qui donnent appui, repos et ombrage, il faut que viennent ces successives générations, vraie famille de Dieu plantée de sa main. Demain, samedi des Quatre-Temps, Gaston de Ségur[1] sera sous-diacre, et Eleuthère de Girardin ordonné prêtre. Dimanche, à Saint-Sulpice, nous assisterons à sa première messe ; et de cette émotion pleine de joie, je passerai à Notre-Dame pour la conférence du P. Lacordaire, dont je suis si aise de vous voir content. Il s'est encore tellement surpassé dans celle de dimanche dernier, qu'au sortir de l'église, n'étant encore qu'à la troisième conférence, je me préoccupais un peu de l'impossibilité presque manifeste où il serait, non pas de s'élever davantage, mais seulement de se maintenir à cette hauteur. Comme je ne l'ai pas encore lue, je ne sais si l'effet à la lecture en aura été reproduit; il y a eu des moments où l'auditoire était vraiment enlevé. Demandons à Dieu que ces mystérieuses et saintes commotions ne se limitent pas à des effets éphémères.

Je ne suis pas étonnée des aveux qui vous frappent dans les livres que vous avez sous la main ; ils sont partout, jusque dans les coups d'encensoir que nos compatriotes se donnent, quand ils vous apprennent que pour la première fois ils se sont employés à faire venir au christianisme une peuplade de Tchéremisses

[1] Fils du comte Eugène de Ségur.

payens [1]. Evidemment il n'est pas pour eux un progrès qui ne soit d'imitation, et je ne sais rien de plus glorieux pour l'Eglise que de faire partout du bien, même à ceux qu'elle blâme et qui la détestent. Mais c'est comme pour cette science que vous qualifiez si bien d'incrustation ; dans aucun temps le clergé grec n'a pu avoir de vie propre, attendu que la vie est chose individuelle, et que tous les éléments étrangers dont elle peut se nourrir doivent encore avoir été élaborés par elle-même. Je vous avoue que je ne partagerais pas votre confiance sur la libéralité dont vous supposez Mgr Philarète capable; je le crois si peu disposé à vous faire livrer d'anciens livres d'Eglise russe, que je ne doute pas que plus avisés aujourd'hui ils n'en poursuivent la destruction. Les réimpressions et éditions nouvelles sont un grand moyen entre leurs mains, témoin ce qu'ils ont fait dans l'affaire des Grecs unis. Je vous engage à ne pas perdre de vue les renseignements que vous aviez demandés en Amérique sur le missionnaire Galitzin ; vous pourriez facilement, je crois, en obtenir également sur notre sainte mère Galitzin. Il faudrait pour cela s'adresser directement à Mme Barat, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Son assistante, Mme de Gramont, est bien malade, me dit-on : elle a été administrée; mais les roseaux ploient : peut-être Dieu la rendra-t-il encore à la maison dont elle est l'édification. Que Dieu en ordonne dans sa miséricorde ; il me semble que le bon sens n'a pas d'autre prière.

Je vous retrouve si habituellement dans ma chère

[1] Peuplade russe habitant les bords de la Kama.

chapelle, que je vous conjure de lui rendre souvenir pour souvenir, en particulier dans cette nuit de Noël qui est la fête des sanctuaires privés.

Paris, 16 janvier 1846.

Je ne sais, mon cher ami, si, dans l'incluse, notre excellent ami Michel vous parle d'une nouvelle que vous n'apprendrez pas sans chagrin, la mort d'Alexandre T... enlevé à Moscou par une attaque d'apoplexie. J'en ai été profondément contristée! C'est une de ces morts douloureusement dépouillées de consolations certaines, mais qui permettent toujours l'espérance, par l'étonnant mélange de la recherche de la vérité dans un esprit qui s'abreuvait habituellement d'erreur. De plus, toutes ses tendances étaient généreuses, son cœur s'ouvrait à toutes les formes que pouvait prendre la charité; et son frère disait à Yermoloff que, presque jusqu'au dernier jour, il s'était occupé des pauvres condamnés à la Sibérie et de leur porter lui-même des secours. Espérons que la lumière qui aura dessillé ses yeux aura été prévenue par cette miséricorde qui transforme quelquefois le mourant un moment avant qu'il ne paraisse devant le tribunal du juge redoutable.

Adieu, mon bien cher ami; ce petit mot ne compte pas, il est d'occasion et je suis pressée.

Vichy, 22 juin.

Le départ du prince Michel étant fixé au 26, j'ai profité de la permission que vous me donniez de lire votre lettre, très-intéressante dans ses détails si complétement ignorés. L'étonnante impassibilité du clergé

russe, soit pour attaquer, soit pour se défendre, ne laisserait sûrement pas soupçonner que, dans les temps encore barbares de notre pauvre pays, on savait néanmoins prendre fait et cause pour la vérité, admettre du moins que par la grâce de Dieu cette vérité existait encore sur la terre à l'état pur et divin, et que plusieurs églises ne pouvaient pas être l'Eglise. Je ne sais si ces détails ont été connus par Theiner, et s'il en a fait usage; mais, dans ce cas, ils auraient besoin d'être reproduits, et pour cela tirés du fouillis allemand pour être mis en lumière. Si vous vouliez me faire le plan d'un tel ouvrage, indiquer les sources, citer les documents, j'ai en idée que je pourrais vous fournir un metteur en œuvre des plus habiles.

Quant à mes affaires personnelles, les lettres de Russie continuent à m'annoncer des désastres de toute sorte. On ne vieillit pas dans la grâce de Dieu sans qu'elle vous fasse participer en quelque chose à la destinée de son serviteur Job, et il est plus facile qu'on ne le croirait soi-même d'en prendre tous les sentiments.

Vichy, 27 juillet.

Mon bien cher ami, l'immense inconvénient, dans toutes les questions, de ne pas arriver suffisamment armé pour le combat, me paraît si évident que le renoncement à une attaque immédiate me semble tout indiqué. Mais comme le bien ne vient pas toujours en dormant, et que même pour gagner le quine à la loterie il faut y mettre, ne serait-il pas sage de vous faire un plan pour la recherche des matériaux, des personnes qu'il y aurait à interroger et à con-

sulter, afin de se ménager, avant la conquête, la découverte? C'est en y pensant, et il faut que plusieurs personnes y pensent, que d'une investigation à l'autre on arriverait à quelques bons résultats, sans lesquels il faut se garder d'entreprendre : car rien n'est pis que de prendre l'initiative pour constater la pénurie ou une infériorité trop marquée. Ce qui d'après votre lettre me semble déjà se pouvoir faire, c'est d'arriver aux archives des affaires étrangères, et de trouver quelqu'un qui ait le tact et la pénétration nécessaires pour les compulser dans ce but, à certaines époques qui promettraient un filon un peu riche. Je crois qu'en s'en occupant on trouvera cela, le but de ces recherches n'ayant rien qui puisse effaroucher le gouvernement. En second lieu, tâcher de se faire ouvrir les archives diplomatiques de Madrid. Il serait plus difficile peut-être de trouver quelqu'un qui voulût se charger de ce travail et qui en fût capable, mais enfin cela pourrait se rencontrer, et il y aurait bien des chances d'obtenir des recommandations qui aplaniraient les voies, chose du reste moins nécessaire en Espagne que partout ailleurs, rien n'étant comparable à leur libéralité envers ceux-là mêmes qui leur sont le plus étranger. En troisième lieu, savoir où sont les papiers et les archives de la Sorbonne. Quand je serai à Paris, je ferai tout pour m'en informer; je pense déjà pour cela à notre ami Moreau, que la bibliothèque de Sainte-Geneviève aura bien pu mettre sur la voie; en attendant, il me semble que ceux de vos Pères dont les occupations sont plus particulièrement littéraires pourraient nous savoir cela. Mais en ne désespérant nullement de secours étrangers, je reconnais,

comme vous, que la perfection ne se rencontrerait que dans des Russes catholiques, précisément la chose impossible; car, pour ceux-là mêmes qui ne sont pas à découvert, la suspicion d'une part et la prudence de l'autre leur défendent d'approcher. Que de fois j'ai regretté que pour des notions de ce genre, et entre autres de vieux livres, vous n'ayez pu mettre à profit le temps passé à Moscou! Depuis votre retour, je sais que la comtesse ***, qui a toujours suivi cette idée, se félicitait d'avoir rencontré des trésors; elle les possède encore, mais après elle que deviendront-ils? Je lui en avais fait parler par M., je n'en ai rien pu savoir encore. Ce qui importerait beaucoup, c'est de désigner avec soin, non pas seulement les lieux et les personnes, mais les époques auxquelles les questions soulevées ont dû être traitées avec le plus de développement; cela aurait l'utilité de restreindre le travail et de le concentrer.

Relativement à ce projet d'ouvrage, mon cher ami, il n'y a donc pour le moment qu'à amasser, vrai travail de fourmi; mais je ne vois aucune difficulté à ce que nous nous rabattions immédiatement sur le monument à élever à la mémoire des vrais ancêtres des Galitzin catholiques. Il est toujours avantageux de placer ce qu'on tient davantage à dire, à l'ombre d'un enseignement général et comme amené accidentellement. Les biographies qui entreraient dans la notice ne seraient qu'une sorte d'introduction. On pourrait tirer très-bon parti du contraste curieux et piquant qui régnait dans le ménage : Stolberg, Overberg, Clément, Auguste et d'autres notabilités catholiques de l'époque, mis en regard de l'enthousiasme du mari

pour Helvétius et toute la gent philosophique. Lise suivrait tout naturellement. Il y a bien des détails sur elle que l'on pourrait fournir et certifier, et je suis convaincue que l'on trouverait, dans sa correspondance pendant ses deux voyages en Amérique, les détails les plus intéressants. Je me rappelle qu'elle m'a conté des choses merveilleuses de ces bons sauvages, qui lui avaient voué une reconnaissance si vive ; elle a reçu d'eux plus d'une ovation, entendu plus d'une harangue, et c'était bien mérité ; elle avait établi deux pensionnats, entre autres un de cinquante petits Osages. Il est impossible que ces détails et mille autres ne se retrouvent dans ses comptes-rendus à ses supérieures. On arriverait très-naturellement à multiplier les détails et les noms propres, que tout le monde aime tant, témoins le journal de Dangeau et même l'almanach de la Cour. Vous savez bien, n'est-ce pas, que c'est toujours dans l'intérêt de nouvelles fondations que Lise a été envoyée en Amérique? C'est, si je ne me trompe, rien moins que trois maisons qu'elle y a fondées. Il serait bien désirable qu'on entrât dans beaucoup de renseignements à cet égard, et surtout sur elle-même, sur sa foi si vivante, ses grands tableaux à l'huile, œuvre presque unique de son obéissance, et ce qui touchera plus que le reste, sur les circonstances de sa mort qui aura été, je n'en doute pas, celle des saints [1]. Je vous suggère

[1] Le vœu de Mme Swetchine a été accompli par le prince Augustin Galitzin, qui a publié le plus touchant récit sous ce titre : *Notice sur Madame Elisabeth Galitzin.* — 1795-1843. Librairie de Douniol, rue de Tournon.

tout cela parce que je suis certaine que vous seul aplanirez les voies.

Quant à votre idée d'un noyau de pensionnat russe destiné plus tard à une pépinière d'institutrices, je la trouve excellente; seulement jusqu'ici les moyens d'exécution me semblent manquer complétement. Je ne connais pas un enfant russe dans un couvent de Paris ni même de France, ni dans aucun autre pensionnat, et cela pas plus d'enfants catholiques par leur famille, que schismatiques. Je crois que la coutume générale étant encore d'élever ses enfants chez soi, les mères se résoudraient difficilement à placer leurs filles si loin d'elles. Un certain nombre de pères de famille s'y décidât-il pour leurs fils, ce serait dans l'espoir de ces fortes études qui représentent pour un homme le succès dans sa carrière, et par conséquent un avantage tout matériel. Remarquez encore que s'il n'y a pas d'enfants russes dans les couvents de Paris, il n'y a pas plus de dames russes d'âge fait. Les dames russes qui s'y trouvent ne le sont que de naissance et de nom, nullement par la langue, qu'elles n'ont jamais sue ou qu'elles ont oubliée; ajoutez que rien en elles n'y supplée, ni une éducation première qui ait eu quelque chose de national, ni ce courant de livres et de publications qu'on suit au moyen des Revues et des journaux. Mme Davidoff, du Sacré-Cœur, n'est pas plus russe que sa sœur, Mme de Gabriac, qui elle-même ne l'est pas davantage que leur mère qui était française. Pour parvenir à ce que vous voudriez, il faudrait des conversions de femmes russes Kopenetes, et de plus je les voudrais du *mezzo ceto* [1],

[1] Classe moyenne.

de la caste en majorité dans ces universités, qui puissent arriver avec quelque chose d'acquis, de foncièrement russe, et avec cette habitude de travail qui est l'instrument indispensable pour bâtir sur un terrain solide. Je n'aperçois peut-être qu'un côté de la question, celui des difficultés, et je vous serais reconnaissante si vous vouliez répliquer à mes objections par d'autres, que j'étudierai soigneusement avant d'y répondre.

Adieu, mon cher ami; à bientôt.

Vichy, 10 août.

Mon cher ami, nous avançons toujours quoiqu'à pas de loup et petitement. Je vous trouve trop ambitieux avec l'exiguité de notre pêche, comme vous dites; songez que ce qui paraissait complétement impossible il n'y a pas cinquante ans surgit ou demeure sur une foule de points, et que cette lenteur de progrès écarte l'idée de vogue et d'entraînement. Je défie nos adversaires d'invoquer contre nous la prescription, pas même une solution de continuité. Vraiment, vous n'êtes plus assez jeune pour être si pressé; pour moi qui suis tout à fait vieille, ce n'est pas le nombre que je poursuis. Si une grande vertu, une grande persévérance se manifestent dans nos convertis, ils seront toujours assez nombreux pour faire grand bien un jour ou l'autre, à cette heure venue que nul ne sait! Je les voudrais bons surtout à montrer à nos ennemis; entre amis tout passe, on n'est pas si difficile.

Je ne vous ai jamais dit à quel point j'avais été touchée des admirables paroles de votre père : « Puisqu'il n'y a plus d'espoir de te revoir au milieu de nous, Dieu veuille que tu persévères dans la voie que

tu as embrassée ! » Ces paroles sont si belles, si vertueuses, si méritantes, qu'elles lui seront comptées et qu'elles l'identifient presque au mérite devant Dieu de votre vocation. Malgré cette grande générosité de sentiments, les préventions subsistent en lui, et je ne m'en étonne pas, quoique j'en sois l'objet ; il semble que le temps n'ôte rien à la force des accusations qui ont changé complétement mes rapports avec vos parents. Il y a quelques jours encore, je recevais de votre père une lettre d'une dureté glaciale dans sa politesse, lettre qu'il m'adressait à l'occasion d'un envoi d'argent. La première impression est toujours un peu pénible, mais la seconde est de se demander comment il se peut qu'on attribue à quelque chose d'humaine influence la puissance d'effets dont soi-même, on y est bien contraint, on admire la grandeur et dont on désire l'éternelle consistance.

Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de la manière dont vous vous exprimez sur nos deux pauvres chers enthousiastes, faisant si bien la part des nobles inspirations, sans aveuglement sur les mouvements chimériques et peu ordonnés de notre infirme nature ; de ce point de départ qui apprécie à la fois le mal et le bien, l'efficacité et même l'attrait peuvent s'attacher aux conseils sévères. En vous lisant je me suis dit : Voilà ce que la retraite fait d'une âme chrétienne ; hors de là il n'y a qu'amertume, irritation, appréciations passionnées, toutes choses soufflées par cet esprit du monde et qui font tant souffrir ceux qui y vivent sans en être.

Adieu, mon cher ami ; puisse quelque chose de la paix que vous goûtez venir jusqu'à nous !

29 novembre 1847

Mon cher ami, je vais vous expliquer un silence dont vous ne me demanderiez pas raison et qui peserait sur mon cœur, si, dans l'angoisse où il vit, le plus ou le moins comptait. L'intervalle qui vient de s'écouler a été difficile et pénible; tout pour moi se fait sombre et bien grave, et ce n'est pas sans tremblement intérieur que j'approche d'une menace que je n'ai jamais envisagée qu'avec terreur. La santé, les forces de mon mari déclinent visiblement, et rien n'est modifié dans ses dispositions morales. Bien des symptômes se joignent à son grand âge pour m'inquiéter. Je suis convaincue que leur signification ne lui échappe pas, sans que cela l'émeuve ou l'ébranle; il oppose à ces avertissements sa longanimité habituelle; l'égalité de son caractère reste la même : toujours le même soin à ne blesser personne, mais en même temps je retrouve cette désolante indifférence, ces persistantes préventions, cette volonté, immobile jusqu'ici, de n'accéder à aucun des moyens qu'on lui propose pour l'éclairer. Le P. de Ravignan lui a fait une bonne et agréable impression, mais uniquement celle d'un homme du monde plein de bonne grâce et d'urbanité. Tout ce que j'ai fait pour rattacher à ces justes appréciations quelque vraiment bon résultat a été inutile, comme toutes mes tentatives directes et indirectes, depuis la supplication jusqu'à toute occasion saisie par une pensée invariablement présente. L'archiconfrérie, la médaille n'ont pas été oubliées, comme bien vous pensez; mais à ces moyens, au

premier desquels je compte recourir de nouveau, ne pourriez-vous m'en indiquer aucun autre qui s'y puisse joindre? Certes ma trop juste humilité n'attribue aucune force à mes prières, et pourtant je sens que ma douleur prie, de cette prière sincère dans laquelle l'âme passe tout entière. C'est dans un silence que je ne romps jamais, que cette redoutable pensée ravage mon pauvre cœur. Je n'ai pas la ressource des épanchements, de la confiance qui allége la peine en l'émoussant; d'ailleurs un tel sujet ne peut recevoir de lumière ou d'adoucissement d'aucun rapport humain. Si je ne vous aimais, mon cher ami, que selon le monde, certes je ne vous en parlerais pas, mais je vois en vous un homme de Dieu. Lors même que vous ne pourriez me porter secours, je suis convaincue que vous me pardonnerez de vous occuper de moi dans une situation d'âme et d'esprit où je suis complétement réduite à moi-même; dans tous les cas, j'en suis bien sûre, vous parlerez de moi au bon Dieu mon unique confiance.

Paris, 17 janvier 1848.

Croyez, mon cher ami, que j'ai bien compris comment, de peine en peine, de jour en jour, vous étiez conduit presque fatalement au silence. Il faut, quand il ne s'agit ni du devoir ni de l'espoir de faire quelque bien positif, un acte de souverain empire sur soi-même pour remuer la pointe acérée dans sa blessure, pour raviver le chagrin au dedans de soi par tout ce qui se rattache à un sujet affligeant. Je sais si bien par moi-même l'effort presque impossible de soulever par la parole le poids qui oppresse, que j'étais en vous le

propre complice du tort qui m'éprouvait. Les témoignages extérieurs de vous à moi me seront toujours très-doux, mais jamais indispensables; et vivante je me résignerai, sans rien perdre de ma confiance, à ne recevoir de vous que les mémoires qui de votre âme s'élèveront à Dieu quand vous me saurez morte : voilà qui est entendu. Vous êtes éprouvé, mon cher ami, de la manière unique et constante dont Dieu éprouve ses élus. Dans ce qui vient des hommes, rien n'est soutenu ni complet, pas plus dans les peines qui viennent d'eux qu'en toute autre chose. Aussi, quand l'infini, la durée non interrompue se rencontrent dans nos peines, Dieu s'y fait si sensible que toute résistance contracte quelque chose de sacrilége, et qu'on est soutenu, fortifié, je dirais consolé par l'excès même de ce qu'on souffre. Mon cher ami, ce que je vous dis là ne vient pas de l'imagination, mais de l'expérience.

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de Serge S...; il a reçu les ordres mineurs, et j'ai su qu'on était très-content de lui. Schouwalof est à Rome où il est retenu par l'état désespérant de sa fille dont les souffrances ne font qu'augmenter; sa résignation fait comme elles, grâce à Dieu! Théodore Galitzin est encore à Rome; il est d'un grand secours à Schouwalof. C'est ce qui le retient, et beaucoup aussi le grand intérêt des événements dont Rome est le théâtre; il s'est mis de la garde civique, comme quelqu'un qui n'a plus rien à ménager. Avez-vous jamais rencontré un jeune artiste nommé Hermann, grand talent de musique, qui a été élevé entre Mme Sand, Litz et Daniel Stern? Dieu vient de toucher son cœur; de juif qu'il

était il est devenu catholique des plus dévoués et des plus fervents. Mme de Rauzan a été sa marraine, avec le docteur Gouraud [1]. Vous serez heureux d'apprendre que Nathalie Narishkin, qui était à Venise avec une de ses sœurs mariées, vient d'arriver à Paris dans le dessein arrêté de compter parmi les filles de Saint-Vincent-de-Paul [2]; ce n'est plus en confidence qu'elle le dit : ce qui m'avait été confié comme un secret m'a été confirmé hier par M. ***, qui m'en a parlé du reste avec beaucoup d'intérêt.

Paris, 29 avril 1848.

Mon bien cher ami, j'ai fait passer avant vous d'impérieuses, de tristes et quelquefois d'inutiles choses, et au milieu de cela personne plus que vous n'est resté lié à toutes mes pensées. Le contre-coup que vous receviez des circonstances s'est toujours présenté à moi de premier mouvement, et je suivais avec anxiété les sévères enseignements qui dressaient votre expérience, jeune encore dans la voie que vous suivez. Jamais je n'ai été plus convaincue que c'est à la vertu que Dieu mesure l'épreuve, qu'elle est avant tout le signe du degré de confiance que Dieu met dans les siens, et que ses élus arrivent presque toujours à cette intensité de souffrance au delà de laquelle, ne fût-ce que d'une ligne, toute créature

[1] Le P. Hermann appartient aujourd'hui à l'ordre des Carmes déchaussés. Il rattachait les premières impressions qui avaient transformé son cœur à la chapelle du Thil, où il avait accompagné sur l'orgue des chants religieux.

[2] Tout le monde sait que c'est une Narishkin qui a donné Pierre-le-Grand à la Russie.

humaine, comme dit le psaume, faillirait. Dans la persécution que vous subissez, on sent que notre bien-aimé Pie IX est la première victime, et que tout au dedans de lui dément l'inaction qui lui est imposée. Une force majeure, aveugle et sourde, réside quelquefois dans les événements extérieurs : il faut courber la tête devant ce qu'elle a d'irrésistible et de fatal ; c'est peut-être moins difficile que de s'en prendre à la pensée intime qu'on révère et qu'on aime, ou de douter d'elle.

Ce que vous me dites, mon cher ami, de votre appréciation, plus vive que jamais, de la grâce de votre vocation, ne m'étonne pas plus que vos espérances s'exaltant toujours pour le triomphe de l'Eglise. La lutte, les périls, tout ce qui tient du martyre, dont vous prenez avec les vôtres si bien votre part, resserrent tous les nœuds ; et comment croire que l'Eglise, seule debout au milieu de toutes les ruines, donnant seule la règle et le préservatif des sublimes vérités qu'on lui prend pour les déguiser, forçant, malgré tout, le respect et l'involontaire admiration d'un siècle de révolte et de désordre, ne finisse par attirer à elle dans les proportions d'unanimité que comporte, hélas ! l'infirmité humaine? Au fond, l'instinct de vérité de la partie saine de l'humanité à notre époque, cet élan vers le bien, qui ne dépasse pas le niveau des qualités naturelles, cherche les préceptes sublimes apportés par le christianisme dans le monde et ne s'arrête que quand il les a trouvés ou même seulement rêvés. Trop de gens de bonne foi les prennent encore au rebours du bon sens, mais leur tendance, quelquefois même à leur insu, est chré-

tienne, seulement, alléchés par le trésor, ils ne savent pas veiller à sa garde; ils ignorent que ce que le christianisme inspire, c'est l'Église seule de Jésus-Christ qui apprend à l'exécuter. Néanmoins, mon cher ami, tout en admettant que le tour de vos pauvres races slaves viendra, je croirais bien que le tour de notre pays sera le dernier. Il est impossible que l'impulsion actuelle, favorable à l'alliance de l'Eglise avec la liberté, n'achève l'Eglise dans l'esprit du maître; il confondra trop aisément la juste portée d'un principe vrai, avec les conséquences forcées, funestes quelquefois, que les mauvaises passions y mêlent. L'extension légitime que nous avons peine à séparer des extrémités dangereuses où la pensée sans règle les fait aboutir, ne doit faire à ses yeux qu'un tout abusif, monstrueux et incompatible avec l'exercice de son pouvoir. Mais si la société ne doit pas encore périr, il faudra bien que les conséquences des principes posés rentrent dans leurs limites, dans les limites du juste et du vrai; pendant ce travail, les hommes passent, et le fruit de l'élaboration reste. D'ailleurs tout marche vite au temps où nous sommes. L'inconnu vient de se présenter à nous sous une forme si peu devinée, c'est tellement l'inattendu qui est venu nous surprendre que, par analogie, nos prévisions peuvent être trompées en faveur du bien, comme elles l'ont été en faveur du mal.

Ayez donc la bonté de me donner vos instructions pour les papiers que j'ai à vous, qui se composent de lettres et de quelques écrits; voulez-vous que je vous en fasse l'inventaire, ou que je vous les fasse passer par une occasion qui serait sûre? Je ne sais

rien qui soit plus propre qu'une révolution à introduire l'ordre dans les papiers, si ce n'est dans la conscience : les enthousiasmes ont beau faire, elle rappelle toujours par quelque bout la nécessité de songer à faire ses grands paquets. Ce n'est pas tout à fait l'unique idée qu'elle suggère à nos amis de Rome. Vous aurez su l'élan belliqueux de Théodore Galitzin et son dévouement de croisé [1]; l'espoir de la liberté et de la régénération italienne l'a saisi violemment. Je ne crois pas qu'il soit sage d'établir la haute lutte avec une effervescence quelconque : on aurait le dessous; seulement il faut y mettre sa patience et savoir qu'on y survit sans grande longévité. Son frère Michel, de son pas régulier, calme et ferme, justifie tous mes horoscopes. *Chi va piano va sano;* il fait honneur à ce vieux dicton, car au fond de son allure, il y a une force de résistance qui dominerait sans efforts apparents les plus difficiles obstacles. Dans sa dernière lettre, il me disait : « Que va devenir notre cher Jean? Je le vois déjà voguant vers des rivages plus hospitaliers; mais il ne les trouvera guère qu'en Amérique. » Je pense, grâce à Dieu, qu'il ne faudra pas aller si loin, ni même aller du tout, et que la tranquillité, moyennant cette prudence par laquelle on ménage les faibles, suffira pour vous protéger.

La santé du P. de Ravignan est sinon remise, très-certainement meilleure; sa voix est très-bonne. Il est venu deux fois dans ma chapelle pour la réunion de

[1] Le prince Théodore Galitzin s'était enrôlé dans les milices qui, au début du règne de Pie IX, partirent de Rome pour se joindre à Charles-Albert.

vos dames, et jamais je ne l'ai vu plus pénétrant, plus persuasif, plus pénétré lui-même de cette piété qui l'embrase et qu'on ressent toutes les fois qu'on l'écoute. Je suis heureuse de penser que son immobilité à Paris aura pour pendant la mienne.

J'étais bien sûre que vous ressentiriez la perte que nous avons faite de M[me] Albert de la Ferronnays. Elle est de celles dont le temps ne comble pas le vide; mais elle est heureuse, et cet incontestable espoir me reste comme consolation. Adieu, mon bien cher ami; ne m'oubliez pas.

Paris, 7 mai 1848.

Une fois de plus j'ai béni l'heureux jour qui vous a ramené dans le sein de l'Eglise, sa commémoration étant entrée pour quelque chose dans cette chère et bonne lettre qui rompait un silence mille fois plus inconcevable en moi qu'en vous. Mon cher ami, de tous ceux que je vénère et que j'aime, personne ne dépasse le respect et l'amitié que j'ai pour vous; seulement l'idée que vous n'avez plus besoin de personne met ma paresse trop à l'aise, et quand vous daignez, ah! daignez n'est pas trop fort! vous montrer sensible à ce que je fais ou ne fais pas, vous ne mettez pas seulement du baume sur mon cœur, vous me relevez comme relève le bon Dieu, sans qu'un mauvais orgueil se mêle au courage rendu. Ma vie intérieure se stérilise à force d'abondance, le trop plein y établit une sorte d'immobilité; je ne fais pas prendre corps à cette multitude d'idées vagues, confuses, qui se pressent, s'enlacent et m'étouffent faute d'être articulées.

A présent que vous n'y verrez plus une forme d'excuse, je vous dirai que plusieurs jours avant votre lettre j'avais fait une note qui résumait une lettre de Serge S..., qu'après tout je préfère vous envoyer. Je ne sais quel effet vous feront toutes ces éventualités de rit ruthénien, de congrégation basilienne, de missions slaves, un peu, je crains, pour le moment dans les nuages; je m'en défierais surtout pour notre jeune compatriote, dont j'ai vu l'imagination inquiète bâtissant toujours, essayant de situations nouvelles et n'en acceptant guère une sans en rêver une autre. Rome, depuis qu'il est à Nancy, a toujours été son point de mire; même avant que d'entrer au grand séminaire, où au surplus on paraît content de lui, il ne demandait que les moyens de se rendre auprès des prêtres polonais. Ayant su combien sa confiance à cet égard-là était chimérique, j'ai combattu ce projet; je lui ai représenté que s'il voulait rassurer les autres sur lui-même, par la solidité de ses plans et la fermeté de ses résolutions, il fallait qu'il fît preuve de persévérance dans une situation simple, assez fixe et assez sérieuse pour que rien d'aventureux ne s'y mêlât. Le zèle assurément a bien le droit d'ambitionner l'espace; mais il n'y a que l'obéissance qui me rassure parfaitement contre les grandes enjambées. A sa lettre, que j'enferme ici, j'ai répondu qu'il fallait surseoir à cause des événements politiques, mais que je consulterais et qu'on verrait ce qu'il y a à faire.

Je n'ai point, mon bien cher ami, à vous donner de bonnes nouvelles de ma santé; je souffre encore tout en vous écrivant. Mon terrible mal a tous les caractères du tic douloureux. Je l'avoue, c'est une

cruelle préoccupation en sus de beaucoup d'autres; un mal avec lequel il faudra vivre est tout autre chose qu'un mal dont simplement il faut mourir, et celui-là me frappe dans toutes les habitudes de ma vie.

Paris, 1er août 1848.

Mon cher ami, vous aurez douloureusement ressenti l'immense perte que nous venons de faire; douleur commune au petit troupeau, mais qui a ses degrés, depuis la douleur du tendre respect jusqu'à celle de l'affection fraternelle si cruellement atteinte. Pauvre prince Michel, dont les sentiments sont à la fois si profonds et si contenus, quelle peine de n'avoir pas même eu la consolation d'une dernière assistance, pas même celle de pouvoir aujourd'hui hautement épancher ses regrets avec l'espoir de les voir compris! Et puis cette mort qui, bien qu'étant comme toute autre un décret de la Providence, marqué dans sa cause au coin de la pauvre volonté humaine, laisse toujours penser qu'elle eût pu être moins prématurée! Michel se dira tout cela et en souffrira davantage, tout en admirant les vertus de son frère qui ont tant prospéré sous la main de Dieu. Ce bon Schouvalof a été le plus favorisé de vous tous, par la grâce que Dieu lui a faite d'arriver assez à temps pour être reconnu par son ami, recevoir ses derniers adieux et lui fermer les yeux. Dans les lettres pleines de détails qui nous sont venues de lui, j'en choisis une qu'il écrivait à Yermoloff, pour vous en transcrire quelques passages qui vous intéresseront sûrement.

« Voici des détails sur la maladie de notre ami, très-exacts et qui ne peuvent laisser aucun doute. Les

deux premiers professeurs de Bologne qui l'ont soigné, et ont assisté à l'embaumement, ont déclaré que sa maladie était d'une nature squirreuse, en outre d'une lente inflammation du foie; que le mal en lui était très-ancien et devait immanquablement amener sa mort, mais qu'il a été accéléré dans sa marche par les fatigues et le genre de vie auquel son héroïque entreprise l'avait soumis. Après l'affaire de Trévise, il a dû quitter le camp. A Padoue il a été très-mal, et quand les Autrichiens se sont avancés sur cette ville, on le fit partir en voiture pour Ferrare où il a beaucoup souffert, et puis pour Bologne où il a vécu vingt-sept jours. Il forma le projet d'aller aux bains de Lucques, après quoi il comptait retourner à Rome pour l'hiver. Les médecins espéraient toujours, quoiqu'il fût bien mal et bien faible; ils ne commencèrent à se décourager que le 30 juin, après un vomissement sanguinolent qui le réduisit à une faiblesse extrême. Ce fut le 30 qu'on m'écrivit d'arriver; je partis de suite, et après trente-deux heures de voyage j'étais près de lui. Oh quel spectacle! non jamais il ne s'effacera de mon cœur. Théodore avait été mieux pendant deux jours, et déjà on regrettait de m'avoir écrit; mais hélas! on n'avait que trop bien fait, car bientôt après mon arrivée, dans la journée du 6, le mal fit d'immenses progrès; la nuit suivante il reçut le dernier sacrement, et le 7 à deux heures et demie de l'après-midi, cette âme si pure et si pieuse s'est envolée au ciel, je l'espère. Ah! ne croyez pas qu'il n'ait agi que par impression, non: sa conduite dans les grandes circonstances de sa vie a été le résultat d'une profonde conviction et du plus noble élan; je l'ai vu

et je puis en juger. Si vous saviez les regrets qu'il laisse en Italie, et l'admiration et le respect qu'il a inspirés ! Comme il était aimé ! et cette vie militaire qui le sortait de ses habitudes, avec quelle héroïque persévérance il en a supporté les fatigues ; encourageant, stimulant les autres, convertissant les mauvais, défendant les faibles devant l'opinion publique, avec une charité de saint ! il retenait les lâches et était l'apôtre et l'âme de sa légion. Il faudrait entendre parler de lui ses camarades, c'est à pleurer d'admiration pour lui et de douleur pour nous. Aussi avec quel éclat se manifestait la douleur publique à Bologne ! Son enterrement avait l'air d'un triomphe. En effet, c'en était un : les soldats, les officiers, les gardes civiques, le peuple, tous couraient au devant, et j'ai vu pleurer des personnes qui ne le connaissaient pas. L'église était tellement pleine qu'on ne pouvait y entrer, et sur le passage du convoi les toits étaient couverts de monde. Pauvre Théodore ! il s'est immolé pour sa patrie adoptive. A Rome, on lui a fait célébrer un service solennel ; il le méritait bien, car il est mort en héros et en héros chrétien. Voici une parole bien consolante du jour de sa mort, pendant une sorte d'état entre le sommeil et la veille : Ah ! qu'on est heureux de sentir qu'on verra Dieu ! »

Le pauvre Michel, à la veille de son malheur, n'en avait pas l'ombre de pressentiment, et je ne lui ai jamais vu plus de calme et de sérénité. Qui donc est épargné au temps où nous vivons ! qui, si ce n'est vous, mon cher ami, dont les sentiments sont déjà surnaturellement transformés !

Vichy, 18 août 1848.

Mon cher ami, vous pouvez croire ce qu'est pour moi non pas seulement le regret, mais encore la vraie tristesse de ne pas vous voir, et de laisser là sans presque y toucher tant de sujets d'un intérêt vif et commun. Tant de choses ne se disent jusqu'au bout que grâce à l'interlocuteur ; écrire, lorsque la séparation a été longue, ne suffit à rien ; aussi je me promets bien, si d'ici au printemps vous ne repassez pas par Paris, d'aller vous faire une petite visite à Brugelette. A mesure qu'on vieillit on est mené, lors même qu'on paraît conduire, et il y a toujours pour nous autres vieilles gens quelque chose de la parole presque dernière que Notre-Seigneur adressait à saint Pierre.

Le P. de Ravignan vous a-t-il dit, à vous à qui tout se peut dire, quelques-unes de nos consolations? Schouwalof vous a-t-il écrit? On m'avait dit que le prince Michel partirait pour l'Angleterre afin de se rendre en Allemagne, si l'Allemagne était possible ; depuis, je n'ai rien su et personne ne le nomme dans les lettres que je reçois. J'aurais grand intérêt à le savoir dans un lieu où ne le compromettrait pas une grosse lettre, depuis longtemps en ma possession, qui contient des détails fort importants sur son frère. Avec cette lettre, j'ai encore sur le cœur la privation, pour son amitié fraternelle, de tant de circonstances faites pour le toucher. Je me reproche, mon cher ami, de ne vous avoir pas rassuré aussitôt que je l'ai pu sur notre bon Serge S... ; votre avis et quelques autres, ainsi que les observations que je me suis permis de

lui faire, ont suffi pour qu'il renonçât à son projet. Il y a toute apparence qu'il ne fera plus que des choses raisonnables. On en rend le meilleur compte possible; il est généralement estimé à Nancy de tous ceux qui le connaissent, si bien que l'excellent M. de Dumast a mis une grande importance à ménager à son fils le contact de notre compatriote, pendant ses vacances du grand séminaire [1]. M. de Dumast me parle de lui dans les termes du monde les plus faits pour nous rassurer.

Ma sœur est encore à Dresde; elle était au moment de partir, quand une nouvelle indisposition d'Alexandre est venue l'arrêter; sa dernière lettre est de huit jours. Je vis d'anxiétés de toute sorte, ne vous lassez donc pas d'aller à mon secours. Agréez mon éternelle amitié.

24 septembre 1848.

Mon très-cher ami, je vais à vous le cœur ému, profondément touché, et qui serait presque aussi reconnaissant que le vôtre, si la reconnaissance, quand on l'éprouve pour Dieu, ne se mesurait pas à la vertu.

[1] Il était naturel que Mme Swetchine citât comme une autorité le témoignage du baron Prosper Guerrier de Dumast, l'un des érudits les plus distingués de la Lorraine. Il est depuis trente ans le fondateur et le soutien de tout ce qui s'est fait de plus utile à Nancy, au triple point de vue de la religion, de la science et des intérêts provinciaux. Ses principaux ouvrages sont : *Nancy, histoire et tableaux*, une traduction en vers des *Psaumes*, enrichie des plus curieuses recherches sur les langues orientales, et la première grammaire sanscrite qui ait été publiée, en collaboration avec M. Burnouf.

Vous voilà au point le plus élevé de votre carrière terrestre : vous ne pouvez plus monter qu'en justifiant toujours davantage la grâce signalée de votre élection. Quel n'a pas été aujourd'hui votre bonheur! Le ciel ne s'est pas seulement ouvert à votre voix, c'est Dieu même qui lui a obéi. Mon cher ami, vous savez combien votre âme m'a toujours été chère ; depuis bien longtemps je vous dois la joie pure d'une approbation croissante et profonde : vous m'avez fait goûter toutes les consolations du monde, même celle de la sécurité. Souffrez que je vous en remercie, et que remerciant avec vous, j'y joigne, par un retour personnel, la confiance qu'à l'autel vous ne m'oublierez pas ; mes jours sur la terre sont bien comptés, mais votre mémoire saura toujours où me prendre !

Je ne vous en dis pas davantage, je répondrai plus tard à votre dernière petite lettre. Je viens d'être très-souffrante, je le suis encore ; mais je tenais immensément à faire aller jusqu'à vous, dès aujourd'hui, l'écho de mes actions de grâces. Donnez-moi votre bénédiction ; je crois la recevoir déjà avec les sentiments de la plus tendre vénération ! Voici une lettre de ma sœur ; elle vous prie de lui écrire à Francfort. Alexandre est toujours souffrant ; quel voyage les attend !

Paris, 7 octobre 1849.

Mon cher ami, c'est moi qui ai été cette âme charitable par qui notre cher prince Michel a eu votre adresse. C'est de toute la vérité de ma privation personnelle que je suis heureuse de la consolation qu'il

aura à vous voir ; vous reprendrez en sous-œuvre des souvenirs bien chers et bien tristes, mais vous les reprendrez ensemble sous une impression commune, et ce qui adoucit le chagrin vaut toutes les joies. Mon cher ami, je n'en suis pas encore là pour l'affliction qui m'a frappée! Je ne sais ce que fera le temps; à mon âge il y a moins à espérer de son action, et j'ai bien peine à croire qu'une blessure si profonde ne saigne pas toujours. A chacun son lot! Le mien a été qu'aucune consolation ne se soit mêlée à mes épreuves; tout ce qui pouvait me rendre le coup qui m'était porté, plus poignant, plus inattendu, s'est trouvé réuni. Cette même année, nous devions passer trois mois de l'été ensemble, ce que les troubles du pays de Baden ont rendu impossible. Le jour de la funeste nouvelle, j'avais une lettre d'Hélène, du matin même de son inconsolable douleur; lettre où elle ne parlait que de l'excellent état de sa mère, des joies de leur réunion, dont elle me disait avoir un sentiment plus vif que jamais. Cinq ou six heures après celle où elle m'écrivait, tout était fini! Mme de Nesselrode avait auprès d'elle ses deux filles; elles avaient passé la journée ensemble. Mme de Nesselrode paraissait à merveille; grave, sereine. Quelques moments après dîner elle rentre dans son cabinet, presque immédiatement on vient chercher Hélène, qui accourt et trouve sa mère étendue sans connaissance, affaissée sur elle-même et la mort dans les traits! Les secours les plus prompts ont été donnés, mais tout a été inutile : pas un signe de vie, pas un mot, pas un regard; ni même un serrement de main n'ont permis d'espérer qu'elle eût conservé quelque chose de cette

vie du cœur si active, si ardente au fond d'elle-même. A l'entrée de la nuit, a paru une lueur d'espoir, vite éteinte, pour se perdre dans une agonie qui s'est prolongée jusqu'à une heure après midi. Vous pouvez vous figurer, mon bien cher ami, les ravages sur moi d'une telle affliction, le nombre de chagrins intenses compris dans un seul! Ah! je succomberais sous le fardeau, sans cette confiance qui vient de la foi, et sans cette foi qui est au moins autant dans mon sang que dans mon âme. Tout me manque en même temps, mais je sens que Dieu dans un des plateaux de la balance suffit bien. Ma pauvre chère Hélène, qui a tant du cœur de sa mère, est dans la douleur que vous pouvez vous figurer; je suis convaincue que ce bonheur de la jeunesse, qui vit de sécurité, est entièrement fini pour elle, et que désormais elle pourra s'étourdir, mais sans plus arriver jamais à l'illusion. Les mots de votre lettre qui m'ont tant touchée seront mis sous ses yeux et lui feront le bien qu'ils m'ont fait; jamais accent ne m'a paru plus sensible, plus sincère. Bien des gens m'ont parlé de leurs regrets, pris part aux miens : pourquoi ne m'ont-ils pas fait l'impression de vos toutes simples paroles? C'est que les leurs ne partaient pas d'un intérieur aussi recueilli, tout pénétré des réalités divines et humaines; c'est que dans la retraite seule l'impression reçue garde son caractère individuel et sa vie, et que là seulement il y en a assez pour que les morts ne soient pas à la lettre une ombre qui s'efface un moment avant que de se dissiper.

Adieu; il me paraît impossible que je ne vous revoie bientôt, ou, si je ne devais plus vous revoir, que

vous ne redoubliez encore d'indulgente charité pour moi ; c'est tête baissée que je m'y confie.

3 janvier 1850.

Mon bien cher ami, un seul mot pour vous dire que j'accepte, avec la reconnaissance que vous savez, votre bon secours pour le 5 à l'intention de Mme de Nesselrode, et le 6 à celle de ses filles. Les deux jours de suite ne me font rien, l'heure non plus.

Tout ce que je sais sur la question que vous m'adressez au sujet de ce qui a été l'occasion des lettres du comte Joseph de Maistre sur l'éducation publique, c'est que ces lettres, à la suite de conversations sur ce sujet, lui avaient été demandées par le comte Nicolas J..., approchant de fort près l'empereur Alexandre. Le comte de Maistre rencontrait beaucoup le comte chez sa femme, première convertie parmi les femmes russes ; et probablement il aura fait le travail dans l'idée qu'il serait soumis à l'Empereur, et qu'il ne lui était demandé qu'à cet effet. Je tâcherai d'en savoir davantage soit par la comtesse T..., soit par Mme de S..., petite-fille du comte T...

Adieu, mon cher Père et ami, une de mes confiances dans cette vie en attendant qu'elle soit ma protection dans l'autre.

Fleury, mardi 7 octobre 1854.

Comme vous, mon cher ami, je suis très-cordialement satisfaite de la marche du nouveau règne. Dans un aussi court intervalle, sur toutes les routes, notre Empereur est allé, je le crois, jusqu'au dernier terme du possible. Mais, comme la confiance publique est

également en train de progrès, il sera bon de ne pas trop s'arrêter, car il n'est pas dit qu'on pourra toujours ce qu'on peut quelquefois pour commencer.

Je ne suis pas étonnée que votre écrit rencontre encore beaucoup de tiédeur. En France, la question intéresse peu, en Allemagne guère plus, si on excepte les Russes qui foisonnent sur les bords du Rhin. Mais je suis convaincue que les cinq ou six exemplaires qui ont pénétré en Russie, y auront été non-seulement lus, discutés, controversés par cent fois plus de personnes, mais encore que, dans les classes qui lisent, de longtemps une question religieuse ne sera mise sur le tapis sans que votre écrit ne soit rappelé d'une manière ou d'une autre. Il est plus que probable qu'il ne produira aucun effet positif ou immédiat; mais une idée, qui avait à peine traversé la tête de quelques-uns, se trouvera dans celle de tout le monde, et là elle fera son métier de semence, qui est de germer. Si les Polonais sont en colère, cela ne vous fera pas de tort auprès des Russes. Dans ce monde, toutes les fois que l'on gagne, on perd d'un autre côté; tout tient à la proportion ou à la nature du gain et de la perte.

A MADAME LA COMTESSE DE MESNARD

NÉE DE BELLISSEN.

1845.

J'ai bien regretté hier que vous ayez quitté Paris si tôt; d'abord vous auriez été rassurée sur la santé du P. Lacordaire qui était déjà beaucoup mieux; et puis quelques mots prononcés par lui à l'occasion du tiers-ordre de Saint-Dominique, vous eussent laissé l'impression intime et si pieusement pénétrante que sa parole a toujours : il semble que pour toucher, il n'ait jamais qu'à se recueillir. Son absence ne sera pas longue; d'après toute probabilité, il reviendra pour la Toussaint, et c'est juste le temps nécessaire aux nombreux progrès que vous aurez, j'espère, à lui faire constater. Hélas! n'est-il pas trop triste de trouver, surtout dans le passé, la longue liste des grâces négligées? Et ce qui est désolant à la fin d'une époque quelconque, fût-elle de peu d'heures, quel nom lui donner quand ce regret est sans retour parce que la vie est à la fin? Empêchons cela de tous nos efforts. Le P. Lacordaire est parti hier à onze heures

et demie; il sera demain à Bâle et dimanche ou lundi chez lui.

Vous ne m'oublierez pas, j'espère, quand vous aurez un moment.

A MADEMOISELLE CAROLINE DE MESNARD.

1845.

Ma bien chère Caroline, je n'ai que cinq minutes, mais j'en profite avec grande hâte pour que demain vous me sachiez présente à votre bonheur et unie à vos prières. Votre enfance, dans tout ce qui restait d'elle, sera close demain; car le sacrement qui confirme toutes les grâces, impose sinon des devoirs nouveaux, du moins une perfection plus grande dans l'accomplissement de chacun d'eux. Chère enfant, soyez bénie, et puisse toute votre vie se mettre en harmonie avec ces premières années protégées par tant de soins, par de si chers et précieux exemples! Il m'eût été doux de me trouver en réalité près de vous et de votre maman, dans cette humble et pieuse chapelle où Dieu est si honoré, si bien servi dans les membres de son Église qui lui sont les plus chers; mais, ma chère Caroline, ce que je retranche forcément est la moindre partie de ce que je vous donne, et c'est mon vrai moi qui sera avec vous.

Dites, je vous prie, à votre maman, que je lui écrirai dès que j'aurai un instant de libre; elle me pardonnera de vous faire passer avant elle, puisque c'est ainsi qu'elle-même fait toujours. Je n'attends pas pourtant pour lui dire que le P. Lacordaire sera

ici le 8 novembre, mais à demeure à Paris seulement depuis le 21. Je vous embrasse toutes deux de tout mon cœur.

A MADAME DE MESNARD.

Dimanche soir.

Sauver du temps devient plus difficile, ma bien chère, que de se sauver soi-même; je l'espère du moins, car je désespère du premier. Le courant emporte, et si encore l'arriéré n'avait pas d'abîmes! Il faut, dans ce temps-ci, que la bonne volonté intérieure supplée réciproquement à tout. On me dit de tous côtés que la station du P. Lacordaire à Strasbourg va à merveille, et que de solides effets suivront. Dieu le veuille! La moisson n'est vraiment belle que rentrée dans les greniers de la Providence.

Je vous embrasse, vous et Caroline, et cela bien tendrement. Je ne vais pas trop mal; je fais ce que je puis pour aller jusqu'au bout, et en conséquence, je limite ma fatigue au strict devoir. Voilà comment, pour manger, on s'en abstient.

Vendredi.

Je viens de lire la dernière conférence et d'en copier immensément. Il y a bien quelques petites taches, des mots contestables, mais elle n'en est pas moins magnifique, et peut-être la plus belle de toutes. C'est l'auditoire qui pouvait ne pas lui aller; mais je suis convaincue que le monde véritablement pieux

rétablira les appréciations dans leur justice, et maintiendra que jamais peut-être le P. Lacordaire ne s'est élevé plus haut. Son discours est pour le sens humain comme la sainteté elle-même : s'il blesse, il ravit. Jamais on n'a tant exposé en apparence la chose qu'on voulait défendre, et jamais on n'en a fait ressortir des rayons plus divins. Je suis très-heureuse de cette épreuve de la lecture; on en sort victorieux, et cette impression à cela de bon, que c'est celle qui demeure. Grand merci de l'avoir avancée pour moi de deux grands jours.

Jeudi.

Ma très-chère, rien que des éloges unanimes, pas un mot à reprendre; les sujets les plus hardis traités avec une modération et une sagesse parfaite; quelle tristesse de ne savoir cela que par ouï-dire! J'ai vu les amis d'abord, les indifférents plus tard, et tous le même langage, jusqu'au parti contraire, au moins prévenu. Il semble que ce qui a le plus frappé cette fois dans le P. Lacordaire, c'est l'exorde et la péroraison; on m'a cité du milieu une foule de beaux passages; mais là, chacun avait les siens. Ce qui l'emportait dans tous les esprits, c'est la sagesse, ce que sa parole avait toujours eu de mesuré et d'admirablement correct; ce jugement là répondait à toutes les suppositions qui pouvaient avoir précédé. Je viens d'écrire au P. Lacordaire pour savoir comment il va; on devait repasser par chez vous et vous prier, si vous me destiniez quelques moments, de venir avant deux heures et demie.

Samedi, 1848.

Les gens qui s'élèveraient beaucoup contre ce premier article sont de ceux, à ce qui me paraît, ma très-chère, que rien ne réconcilierait; pour ma part, je l'ai trouvé d'une beauté merveilleuse, manifestant le point de vue chrétien, celui qui me paraît tel, le mien enfin, car, au bout du compte, on n'approuve guère dans cette voie que les idées qu'on partage. Chacun de nous différerait de quelque peu dans les choses de détail, mais dans celles d'ensemble, il n'en est pas une que je ne saisisse, que je ne sente comme lui. Il faut en faire son deuil : les contradictions et même la tempête croissent naturellement avec l'éclat, et surtout avec la hauteur de portée. Le P. Lacordaire n'a jamais eu d'admirateurs passionnés dans les salons; il en aura peut-être moins que jamais, jusqu'à ce que la confiance en lui s'établisse, c'est-à-dire jusqu'au jour de la justice qui viendra, mais, comme toujours, chèrement acheté. Concevez-vous qu'encore hier, le plus sérieusement du monde, on me demandait si positivement il n'était pas socialiste, communiste, etc.? on le croyait! Je puis me rendre le témoignage qu'en répondant, je n'avais pas le plus petit espoir d'en dissuader, ce qui fait grand honneur à ma judiciaire. Je sens tous ses périls, je tremble à chaque écueil, je ressens tous les coups; mais, ce qui me met à l'abri de tout découragement, c'est que je me sens toujours plus amie de la vérité d'abord, de l'énergie qu'elle réclame, et de notre ami pardessus le marché.

Je ne finirais pas, mais on entre, et il faut que je glisse sur le regret de ce matin; aimez-moi toujours, et tant que vous pourrez.

Paris, 1848.

Très-chère, vous ne saurez jamais à quel point dix lieues de distance ne vous empêchaient pas d'être ma providence, de veiller sur moi, de m'être bonne et secourable dans mille détails! Ma sortie de Chantilly a été dramatique : le bon curé courait après ma voiture pour me faire rebrousser chemin; l'excellent Jean s'y employait de toute sa dialectique et venait en sens inverse de M. le curé arrêter mes chevaux. Il voulait absolument que j'allasse m'établir chez vous; est-ce là un serviteur qui ait bien l'esprit de son maître! Je suis convaincue que jusqu'à la fin du jour il m'aura attendue à Vineuil[1], le courrier du matin manqué à Chantilly, ayant fait croire Paris herméti-quement fermé; dans l'idée de tous les habitants, c'était tout risquer pendant la navigation et surtout au port. Que de choses n'aurions-nous pas à dire! J'ai vu le P. Lacordaire ce matin, et je veux me faire auprès de vous le mérite de la grande consolation que j'ai eue de voir tous mes jugements, toutes mes impressions revêtues de son admirable parole et me donner la conscience d'une parfaite rencontre sur tous les points.

Ma chère Caroline voudra me permettre, en dédommagement de mon regret de ne pas la voir, de remettre enfin entre ses mains le chapelet qui depuis

[1] Maison de campagne de Mme de Mesnard, près de Chantilly.

si longtemps lui était destiné; il me vaudra une parole de tendresse dite devant Dieu.

24 juin 1848.

Je ne sais rien depuis 11 heures, heure à laquelle j'ai vu M. de Falloux qui sortait de la Chambre, sans me rapporter d'autre nouvelle que celle qu'on avait le dessus, mais rien, hélas! de terminé. Rien, ce semble, n'est comparable à la violence de la passion qui les emporte : ils savent qu'il leur faudra mourir, mais ils tueront et cela leur suffit. Pauvres êtres qui ne se connaissent plus, et dont le délire haineux est aujourd'hui presque fatal! La troupe, la garde nationale arrivent de toutes parts. Si ce n'était qu'une émeute, ils seraient accablés par le nombre; ce qui est à redouter c'est la guerre civile. Quelle solution possible à un tel état! Les secours religieux ne manqueront pas aux mourants : des prêtres sauront toujours arriver jusqu'à eux; ce que j'aurais voulu, c'est qu'une voix puissante pût se faire entendre aux rebelles. Si une mission de paix était possible, qui aurait plus de droit que notre ami d'en être investi? Figurez-vous que depuis ce matin, cette pensée m'obsède [1]. Dès que j'apprendrai quelque chose de plus, je vous le manderai.

Paris, mercredi, 1850.

Mes premières nouvelles appartenaient à ces deux bons cœurs qui les ont suivies avec une persévérance

[1] Il est presque superflu de dire que cet ami était le P. Lacordaire ; mais je ne puis laisser passer inaperçu ce sentiment spontané, qui naissait à la fois dans l'âme de Mme Swetchine et dans celle de l'archevêque de Paris.

de soins, d'indulgence et d'affection dont l'impression en moi ne s'effacera plus. Ici je vous assimile l'une à l'autre comme si vous étiez deux sœurs; c'est peut-être irrespectueux, mais, dans tous les cas, à la manière dont vous-même concevez la dignité maternelle, manière qui n'est pas, hélas! à l'usage de toutes les mères. Croyez-vous donc que, la reconnaissance mise à part, je sois ingrate, de cette ingratitude qui se borne à rendre ce qu'elle doit, et qui n'a pas à offrir un sentiment libre et né de lui-même? Celui-là, ma bien chère, vient en moi d'un fond que le poids des ans et de la souffrance réduit à peu de chose, mais il est si tendrement sincère que, dans ses humbles proportions, il se sent pourtant être quelque chose. Ces jours derniers se sont passés tranquilles, c'est tout ce qu'on peut demander à ma profonde tristesse [1]; pas une impression d'isolement, Dieu soit béni! Rien n'est plus vrai : il ôte tout, et en même temps, en se donnant, il rend tout. Dans ce tête à tête avec Dieu, et la mort en tiers, avec quelle force la vérité se montre en regard du néant de la vie! et qu'il devient sensible à notre âme, que nous ne restons sur la terre que pour y faire un pas de plus! Le grand stimulant désormais de ma vie intérieure est l'espoir qu'en marchant, je ne marche plus pour moi toute seule. Je n'ai jamais douté, ma bien chère, de ce qu'aurait voulu être votre charitable assistance; mais, vous le savez, en tout ce qui est d'impression, chacun porte en soi une loi qu'il ne s'est point faite, et la mienne, dans la douleur, n'a jamais invoqué que la solitude.

[1] Cette lettre est écrite peu après la mort du général Swetchine.

Je ne puis vous dire mon chagrin de cette persistance du mal de Caroline. Il n'y a que le système nerveux qui puisse à ce point-là être rebelle à l'action des remèdes; ils commencent du moins par agir dans tous les autres maux, mais le tyran par excellence du pauvre corps humain n'obéit qu'à son vrai caprice de despote. Je vous embrasse tendrement.

1853, jeudi.

Ma bien chère, je vous ai attendue longtemps de votre chère personne; depuis, j'ai simplement attendu que vous me fassiez dire quelque chose de vos nouvelles; rien n'est venu, et voilà déjà bien des fois que je suis au moment de suspendre la dignité de mon silence pour vous en demander. Je crois vraiment que je me tairais encore, n'était l'idée plus qu'incommode qui, depuis deux ou trois jours, traverse mon esprit, que vous pourriez être non pas souffrante, mais inquiète ou préoccupée. Dites-moi seulement qu'il n'en est rien, et j'entre sur tout le reste dans un repos que couronnera, j'espère, le plaisir de vous revoir bientôt! Vous me ferez bien plaisir aussi de me dire comment va M. de Melun? Je ne veux pas lui donner la peine d'écrire, et simplement envoyer, c'est ne rien savoir.

J'ai eu ce matin un réel et intime plaisir à la lecture de l'article de M. Ampère sur M. Ozanam, avec qui je ne le savais pas si étroitement lié. Jamais la plume de M. Ampère ne m'a paru avoir plus de charme; c'est simple et vrai d'accent. On sent la corde détendue par l'émotion, et on est tout heureux

de découvrir le cœur de l'homme dont on goûtait l'esprit, sans que celui-ci, tant s'en faut, y perde.

Adieu, ma bien chère; que je sois loin ou près, que je parle ou me taise, je suis toujours bien près de vous par l'affection et la reconnaissance. J'embrasse bien Caroline et la remercie de me remercier : nous nous reconduisons comme des Chinois.

Fleury, 8 septembre 1856.

Vous savez que je n'ai qu'une faculté un peu développée, c'est de comprendre dans l'habitude de la vie l'incompréhensible de certaines contradictions apparentes; et quand il s'agit de n'arriver pas à faire ce qu'on veut, je suis merveilleusement aidée par ma propre expérience, qui me l'apprend à peu près tous les soirs. Pourvu que vous ayez toujours le temps de m'aimer, je me dis, sans insensibilité pour les retards, qu'enfin vous trouverez bien celui de m'écrire. Quant aux chagrins, voilà ce qui échappe à tous les changements, à toutes les améliorations de régime; il faut toujours commencer par leur faire place dans son budget, sans deviner souvent la nouveauté des têtes de chapitre. Après les eaux que ferez-vous? C'est d'une double affection que je vous suivrai par la pensée. Quant à exécuter, ou quelque chose qui lui ressemble, c'est devenu pour moi cet impossible qui décourage jusqu'à la volonté; je ne marche pas mal encore dans le strict régulier, mais je ne supporte plus l'accidentel, je ne le subis plus sans qu'il soit suivi, pour m'en remettre, d'une sorte de convalescence.

Il faudra bien cependant qu'un jour ou l'autre, le

P. Lacordaire revoie Paris, et je fais des vœux pour que ce jour soit prochain. Je lis tout ce qu'il publie, et bien plus affectueusement encore les courtes lignes qu'il m'adresse, et qu'il sait rendre pénétrantes de bonté. L'éclat de sa parole augmente toujours et sa beauté est incomparable : on n'a jamais vu un talent mûrir sous des conditions plus brillantes, et qui semblent appartenir exclusivement à la jeunesse. Je ne sais si cela tient à la force et à la sincérité de mon affection pour lui, mais je crois et je sens que je croirai toujours à la sienne : c'est ce point immuable qui passera à l'éternité. Comme vous le pressentez, très chère, ce qui me revient ici des bruits du monde suffit souvent pour m'attrister, mais j'ai pour moi, grâce à Dieu, de n'en plus être ; c'est avoir le même cœur, mais suivre d'un autre rivage tout ce qui peut faire ma sollicitude. Je ne me suis jamais trouvée aussi bien qu'à Fleury ; c'est la campagne et toutes ses conditions de paix et de tranquille bien-être. Ma journée n'est jamais assez longue, et je les verrais presque avec plaisir allongées de mes mauvaises nuits.

Adieu, très-chère ; remercions ensemble.

AU PRINCE AUGUSTIN GALITZIN [1].

18 août 1853.

Oui, mon cher Augustin, j'ai bien remercié avec vous et d'un cœur bien ému ! L'issue heureuse d'une première inquiétude dispose à tout espérer, et quand je vous vois récompensé par ce qu'il y a de meilleur dans les biens les plus véritables, je me dis que vous arriverez aux moindres, désirables et même nécessaires pour vous faire tranquillement jouir des premiers. Vous ne me dites rien de la santé de la princesse, et il m'est facile d'en conclure votre parfaite sécurité ; parlez lui de moi, je vous en prie. Voilà pour vous deux un horizon nouveau ; vous aviez le bonheur présent, un enfant c'est l'avenir, et de ce point de vue plus large on embrasse mieux l'ensemble d'une situa-

[1] Le prince Augustin Galitzin, petit-fils de la princesse Alexis Galitzin, marié à Stéphanie-Marie-Bernardine-Louise de la Roche-Aymon, fille du comte de la Roche-Aymon, pair de France, et petite-fille du comte de Villeneuve, l'hospitalier restaurateur du château de Chenonceaux. Le prince Galitzin eut à lutter, sous le règne de l'empereur Nicolas, contre des exigences religieuses auxquelles Mme Swetchine fait allusion dans les lettres qui vont suivre.

tion : ce qu'on a jugé avec plus de calme, on l'exécute avec plus d'énergie.

Je n'ai pas perdu un instant pour vous faire lire par Alfred, qui veut vous dire lui-même toute sa part à votre joie. Vous savez, mon cher Augustin, de quelle vraie et tendre sollicitude je puis vous offrir l'expression.

Paris, 27 septembre 1853.

Mon cher Augustin, je suis si aise de vous savoir une nouvelle et grande joie, que je n'attends pas un instant à vous le dire. Je me répète, pour mon propre compte, qu'au milieu de tant de pénibles difficultés vous avez néanmoins, pour vous, deux bonheurs, les premiers de tous : celui de la conscience, et celui du foyer, qui à la vérité seul peut toucher de près aux regrets du bonheur absent sans en être moins sa consolation puissante. Voilà, mon cher Augustin, la part de votre jeunesse, mais je ne cesse d'espérer que d'autres biens encore attendent votre pleine maturité. Vous reconnaîtrez alors d'un cœur tout à fait léger, qu'avoir souffert, au début de la vie, de ces peines que Dieu envoie et dont on n'a pas été l'artisan, est presque une grâce de prédilection. J'ai eu très-promptement l'impression, en dernier lieu, que nous souffrions ensemble. Ce que vous écriviez sous le coup de la mort de l'empereur Nicolas, disait assez l'amertume de l'émotion qui vous a saisi à la chute de Sébastopol. Ce malheur, qui en résume tant d'autres, n'a pas même pour contrepoids d'avancer la solution du sanglant débat. L'attitude de notre pays est admirable comme sa défense; il y a un vainqueur, mais il

n'y a pas de vaincu. La triste nouvelle est arrivée la veille ou surveille de la Saint-Alexandre; ce jour là l'Empereur s'est rendu en grand apparat à Newsky, et on mande que rien ne peut se comparer à l'enthousiasme de la population, pressée sur son passage. Cet enthousiasme est de bon aloi, il écarte toute idée de découragement; on souffre comme d'habitude, sans se plaindre, sans s'abattre, disposition dans un peuple qui doit éveiller toutes les sympathies généreuses.

J'ai lu votre article du *Correspondant*; il m'a paru très-bien dans plus d'un détail et développement, mais je vous avoue que je n'en ai pas saisi la donnée première, ni vu bien nettement en quel nom vous parliez [1]. En revanche votre traduction du *Souvenez-vous* m'a fait un vrai plaisir; sous le nom de saint Bernard, qui est ici de contrebande, on dirait du Slavon du cru. Vous m'avez rappelé ces médailles (ici très-méritoirement subreptices) dont on a poussé la perfection jusqu'à leur faire prendre la *patina* des siècles. J'ai déposé votre petite feuille sur le prie-Dieu de ma chapelle, mêlée à celles de la prière plus intime.

Je vous demande d'offrir à votre chère femme mes plus sincères félicitations, et de bénir de ma part le nouveau-né, d'une bénédiction toute pénétrée du pieux souvenir de sa sainte aïeule et de ma tendre affection pour ses parents.

[1] Cet article était intitulé : *Luther condamné par Photius* (*Correspondant* du 25 août 1855). Le prince Galitzin avait envoyé à Mme Swetchine une traduction, faite par lui en langue russe, du *Memorare* de saint Bernard, sous un format propre à être placé dans un livre de prières.

Dimanche 12.

Mon cher Augustin, j'ai reçu votre première petite lettre et la seconde avec celle du P. Jean Gagarin, qui m'a paru, malgré sa concision, présenter l'aperçu complet de la situation. Cette lettre est encore entre mes mains, le P. Jean se trouvant en retraite à Saint-Acheul. Je saurai le jour de son retour à Vaugirard, et j'ai pris toutes mes mesures pour l'y joindre dès son arrivée. Vous avez bien raison, mon cher Augustin, de lui donner toute confiance; ce n'est pas seulement un conseil d'ami qu'il vous faut, c'est un conseil de maître, et nul n'en a mieux que le P. Jean toutes les conditions.

Croyez ma pensée habituellement préoccupée de vous, jusqu'au moment de la résolution que je demande ardemment à Dieu de bénir.

Mardi 5, Paris.

Mon cher Augustin, votre accident me désole, m'inquiète, et ce que je crains encore en sus, c'est qu'il ne vous rachète de rien! Vous savez où en sont les certificats de médecins, leur profond discrédit, cet abus tout près de l'usage qui fait que, dans les circonstances où la nécessité parle en personne, aussi pressante que sincère, on paie pour ceux qui ne sont ni sincères ni vraiment et sérieusement pressés. Que puis-je vous dire, mon bien cher Augustin, sur votre situation, qui ne rentre dans ma lettre à la Princesse! et quels regrets n'ai-je pas de la profonde inutilité dont je vous suis, malgré ma vive sollicitude et

tous ces souvenirs d'une de mes plus anciennes et plus saintes amitiés, qui aujourd'hui ne se concentrent plus que sur vous seul? Mais les limites qui m'arrêtent, croyez-le, mon cher Augustin, c'est ma conscience qui les pose; j'aurais un fils, qu'en pareille circonstance je n'assumerais pas une trop inquiétante responsabilité.

Je vous en prie, ne restez pas longtemps sans me donner de vos nouvelles, de celles de la princesse, et sachez moi unie à tous vos vœux pour la fin heureuse de l'attente où vous êtes.

A MADAME CRAVEN

NÉE DE LA FERRONNAYS.

Paris, 12 août 1852.

J'avais bien raison, chère madame, d'attendre un moment plus libre, car une fois commencés, il m'eût été impossible de quitter ces chers petits volumes [1]. Aujourd'hui vous pouvez les reprendre, je les ai longuement, lentement savourés ; ils sont, je l'espère, passés en moi-même. Quand vous voudrez toucher une âme ou presser son pas, confiez-lui ce trésor; il agira à quelque état qu'il la prenne, en lui présentant tout à côté de ce qui attire, tout ce qui stimule et pénètre. Jamais le contraste de beautés éparses dans la vie et de son profond néant ne m'est apparu plus frappant que dans ces pages. Toutes les conditions et toutes les aptitudes du bonheur s'y trouvaient, et pourtant que de retours de la nuit sombre! et pour corrélatifs à des élans sublimes, quelle mort prématurée! Mais il n'en est pas moins vrai que, joies et

[1] Collection des lettres d'Eugénie de la Ferronnays, marquise de Mun, transcrites et recueillies en volumes par sa sœur.

peines, tout ressort ici de grâces de prédilection. Le malheur même, chère madame, prend dans votre famille l'aspect de je ne sais quelle faveur singulière, et dans les coups les plus poignants, il y a de divins honneurs rendus. Quant à vous-même, comme je comprends maintenant que vous demeuriez inconsolable, et que tous les bonheurs du monde puissent vivre auprès d'un tel vide sans le combler jamais ! D'une autre part, quelle force dans le souvenir présent d'une telle affection ! qu'on doit se trouver honorée d'être aimée ainsi ! quoi de plus charmant que sa parole si inventive dans sa tendresse caressante, si inépuisable, si flexible pour mieux approcher, mieux pénétrer jusqu'à vous qui êtes à la fois sa première étoile sur la route du ciel, et aussi sa vraie sœur siamoise? Depuis cette admirable lettre où son amour pour l'Eglise lui fait seul comprendre l'exil volontaire, et comment, l'Eglise bannie, l'exil même cesse d'être exil, jusqu'à celles où sa jeune pensée communique à toutes les choses de la vie sa fraîcheur et son enjouement, que de bonne grâce, que de naturel là même où elle est moins simple ! et avec quel bonheur se rencontrent sur son passage les paroles qui lui semblent manquer aux mouvements intimes ! A travers la plaisanterie fine et gracieuse, on sent toujours le sérieux de la pensée. Une basse continue de tristesse, nulle parole revêtue d'éclat qui ne jette aussitôt son ombre : tout le secret de sa destinée est là. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir une progression sensible, une élévation successive de la pensée dans toutes les lettres qui précèdent son mariage. Arrivée là, il y a un temps d'arrêt; la vie terrestre reprend

ses droits, elle alourdit un peu, car c'est un pesant bagage que toutes les sollicitudes entrant à la fois dans une âme à la suite d'une seule nouvelle espérance. Je comprends votre pénible froissement à ce regard de regret qu'elle jetait derrière elle, au moment où il semblait que l'affranchissement résumait pour elle toutes ses joies. Ah! c'est que nous entrevoyons bien des choses, nous les goûtons par éclairs, mais nous ne les possédons pas! La mort garde toujours son premier caractère, qui est d'être la solde du péché. L'idée de sacrifice et d'expiation s'y retrouve sous une forme quelconque. S. Paul lui-même, parlant de la mort, dit comment il aurait voulu qu'elle fût et comment il reconnaît qu'elle n'est pas. Ce que nous voudrions tient toujours un peu de l'apothéose; et cette humble incertitude où l'exemple des plus saints nous entretient est la vraie sauvegarde de nos précieuses consolations. Nous sommes si sincères, souvent sans qu'il y ait dans ce que nous disons un mot de vrai, et cela pour les plus incapables de se tromper eux-mêmes. Nous ne savons pas! mais que nous importe, chère madame, Dieu sait!

Je ne puis vous rendre assez de grâces de tout ce que vous m'avez fait connaître, apprécier, chérir. Quel rare bonheur que la rencontre d'éléments qui s'assimilent si bien! et vous tous, comme il me semble que j'ai vécu au milieu de vous! Chère madame, veuillez prendre cette grande bonté que vous avez eue, pour une date que j'inscris et qui ne s'effacera plus; si j'osais, je dirais qu'elle vous engage, car je crois fermement aux devoirs contractés envers ceux pour lesquels on a beaucoup fait.

Paris, 20 juillet 1853.

Chère et bien chère Pauline, madame de Sainte-Aulaire n'étant pas bien sûre de votre adresse, m'envoie cette lettre pour vous. C'était, sans le savoir, tendre une main secourable à la volonté infirme qui ajournait toujours, malgré la présence sensible de l'affection la plus tendre. Mon silence s'explique, et cependant j'y crois à peine tant il est un mensonge. Un mot l'aurait rompu, mais c'est précisément à si peu que je ne me résignais pas.

J'ai toujours votre manuscrit que monsieur votre frère n'a point encore demandé. Avant de revenir plus à loisir sur la controverse dont il a été l'objet et l'esprit qui y a présidé, je veux vous rendre les très-agréables impressions qui leur servent de contrepoids. Je m'arrête à celle de Mme de Montalembert, que vous aimez bien autant qu'une autre, et je copie textuellement le passage : « En rentrant hier au soir, j'ai trouvé votre paquet, j'ai décacheté avec curiosité, ouvert vite, et sans changer de place tout lu d'un trait, tant cela m'a intéressée. Pauline a très-bien rendu cela ; elle serait une charmante Marguerite, elle a si bien su la peindre ! Je vous remercie, j'ai passé une bonne heure avec ce cahier rouge. » Voilà bien des éloges retardés ; mais il y a des éloges qui ne perdent rien à attendre.

Je vois que tout concourt à vous faire pencher pour Naples ; qu'y a-t-il de plus naturel que de tenir à un bon établissement, à un milieu où l'accueil est aussi sincère que gracieux? Cependant, tâchez d'y moins

tenir, c'est ma recette, moins superstitieuse qu'elle ne le paraît. L'attrait fortifié par l'habitude, c'est l'instinct du bien-être pris comme dans un étau. J'ai taillé ma plume pour gagner un peu de place; je n'ai plus à présent que celle de vous embrasser aussi cordialement que si je ne m'en étais pas rendue indigne.

Paris, 4 août 1853

Ma bien chère, plus on est décidé à garder son indépendance, plus il est facile de prendre en belle humeur les atteintes qu'on voudrait y porter. Un Saint cité sans cesse a dit : *In dubiis libertas.* Cela n'est plus compris que par le Pape, et ce qui l'est trop par les gens raisonnables, c'est la pauvre et mesquine *Unitas* qui résulterait de l'adhésion aveugle à un joug si arbitrairement imposé. Avec ce système, l'application successive du jugement est proscrite, et en conséquence tout se passerait pour l'intelligence, dans cette adorable Eglise catholique qui permet tout ce qu'elle ne défend pas, entre la réprobation d'une part et l'acquiescement inerte de l'autre; c'est-à-dire qu'on fermerait son oreille à la parole la plus légèrement adverse, et qu'on s'abstiendrait de tout contrôle pour la parole si souvent dangereusement amie. Que quelques-uns le soutiennent, il n'y a pas trop de mal : dans le sein de l'Eglise toutes les nuances peuvent être représentées; mais si une pauvre ornière se substituait à la grande route, où en serait-on? J'ai toujours eu une peur instinctive du succès; les plus saints peuvent être des piéges, et la rapidité des pas de votre ami dans la carrière du despotisme intellec-

tuel m'y confirmerait encore. On se dit en bloc qu'on a réussi, et c'est bien de quoi prendre confiance en soi-même ; et dans le nombre des moyens dont on a usé, on s'arrête à son insu à ceux de sa nature propre qui n'ont souvent pour eux que de n'avoir rien empêché. Les Mardochée sont clair-semés et ne comptent pas.

Ma très-chère, je finis par aimer votre vie de Londres : d'abord parce que rien jamais ne pourra vous faire aimer celle de Paris ; et aussi il me suffirait pour la préférer qu'elle soit précieuse à notre très-aimée princesse Marie, et tout à fait dans l'intérêt de ce bon emploi du temps qui est le meilleur de tous les régimes pour l'intelligence. A toutes les dates du mois de septembre vous êtes certaine de me trouver dans la rue Saint-Dominique, heureuse de vous revoir, et n'ayant jamais cessé de vous regretter ou de vous attendre. Jamais je n'ai eu moins le courage de bouger. Aujourd'hui nommément, 4 août, j'aurais dû me rendre à la très-instante et très-amicale sommation du P. Lacordaire qui reçoit ses amis à Flavigny, pour l'inauguration de la chapelle qui vient d'être fort agrandie, et qu'il fait coïncider avec la solennité du grand patron, saint Dominique. M. de Montalembert, M. Foisset, doivent s'y trouver et beaucoup d'autres, s'ils ne sont pas empêchés, ce qui arrive rarement même aux plus petits projets.

Et la guerre, qu'en croit-on à Londres? Je suis intéressée à la question à peu près comme l'était, au lendemain, l'évêque de Québec, la veille du jour où il était mangé par ses bons sauvages. Je n'ai jamais vu une agonie si longue ; c'est ce qui me fait croire qu'on vivra, car il n'en faut pas tant pour mourir.

Paris, 17 août 1853.

Je suis déjà, ma très-chère, sous la très-douce impression de votre prochaine présence et de la promesse de passer ici quelques jours de plus que je ne l'espérais. Je n'ai su que par votre lettre la maladie de ce pauvre cher petit Carlo [1]. Qu'est-ce donc qu'il a eu? est-ce bien fini? Je me figure aisément les angoisses de notre chère princesse. Ce cœur est tout fibres maternelles, et il doit lui en bien coûter de se partager entre Richemond et Londres. C'est probablement ce qui retarde le départ pour Hamilton.

Si M. de *** vous a un peu critiquée, il ne vous en a pas moins dit le fond de sa pensée et, au demeurant, c'est tout ce que peut la plus belle fille du monde. Je le défends ici d'intérêt personnel. Consultée par lui, s'il lui fallait envoyer ou supprimer une de ses lettres, j'ai opiné pour qu'il l'envoyât, ne sachant rien de pis, dans les rapports anciens et affectueusement simples, que de garder à part soi quelque chose qu'on veut penser toujours et ne dire jamais.

Nous avons un temps détestable dont la déplaisance frivole a un côté sérieux; de pauvres nerfs qui ne vivent que d'air et de clarté en demeurent écrasés. Heureusement, le ciel politique n'en est plus là. C'est la nuit de moins en attendant le soleil.

[1] Fils de la princesse Marie, duchesse d'Hamilton.

Paris, 27 septembre 1853.

Ma bien chère, je marche de petit chagrin en petit chagrin, parallèlement avec de grandes souffrances. J'avais voulu qu'un mot de moi vous reçût à Naples. Votre chère lettre venue, je n'étais plus pressée que de vous suivre, quand toutes mes volontés ont été mises à néant par une atteinte de ma névralgie des plus aiguës ; mal en lui-même arbitraire et capricieux, à marche de comète. Rien n'est petit dans ce monde et rien n'y est court. Traitez donc avec une certaine importance cet hiver pour vous le faire agréable et profitable en tous sens. Quoi qu'en dise notre ami, ce ne sont pas là pour vous deux extrêmes, et le seraient-ils, vous avez tout ce qu'il faut pour les concilier. Si j'osais, j'insisterais sur ce point unique de quelques heures de la matinée irrévocablement réservées. Tout est dans ces heures que Philippe à jeun destinait aux affaires, où les bruits, les fumées du monde se dissipent, s'apaisent ; où l'on s'impose un tête-à-tête avec soi-même que le bon Dieu vient toujours déranger. Vous fais-je peur déjà ? J'ai toujours l'intention d'aller à Fontainebleau pour cinq ou six semaines, je compte partir du 1er au 3 octobre. En attendant, j'ai toujours la bonne fortune de ceux qui restent, les gens qui traversent Paris. Hier, c'était Montalembert ; avant-hier le P. Lacordaire, qui fonde une maison à Toulouse, et qui en couvrirait la France, si sa famille était assez nombreuse pour suffire aux demandes qu'on lui fait. Lisez le petit volume de Mme de Gasparin ; il est spirituel et piquant ; il y a

vraiment dans ce livre, à côté de contradictions et d'inconséquences flagrantes pour tout le monde, à prendre et à garder.

Et le passage des Dardanelles! Qu'en dites-vous tous les deux? On soutient néanmoins qu'il n'y a pas une chance pour la guerre. On nous dira cela jusqu'à quelque chose qui renouvellera Navarin. Adieu, ma bien chère; mille souvenirs affectueux pour votre cher mari.

Fontainebleau, 17 octobre.

Vos retours sur vous-même, ma très-chère, sont des plus philosophiques; je n'en suis pas moins mortifiée d'en être l'occasion : on peut être très-malheureux d'avoir travaillé à la perfection des autres. Je vous en prie, faisons un pacte. Je redoublerai d'ouverture et de sincérité, mais vous, de votre côté, vous croirez ce que je vous dis, et dans la mesure précise où je vous le dis? Si je vous avais écrit hier, je vous aurais dit que je quittais Fontainebleau, d'inquiétude pour Mme de Gontaut dont les souffrances étaient fort augmentées et faisaient craindre un état grave. Mais Cruvelhier qui a toujours soutenu que c'était purement névralgique, paraît ne s'être pas trompé, car la voilà beaucoup mieux depuis deux jours; ce qui fait qu'au lieu de rentrer à Paris, je n'y ferai qu'une course et reviendrai ici jusqu'à ma retraite, en novembre, rue de la Santé. Cette course que j'ai projetée me sera agréable : je reverrai Mme de Gontaut avec un plaisir nouveau, en raison de l'inquiétude qu'elle m'a donnée; et puis j'ai à Paris un neveu qui y passe et Hélène qui arrive, et je leur épargne en

même temps de venir ici en risquant de tomber sur un jour et des heures où les coups de lancette me ferment la bouche. J'ai passé ici des jours terribles, ne pouvant pas plus manger que parler, et même au complet repos, livrée à un animal plein de rage. Je n'en suis pas délivrée, mais il faut qu'il ait vieilli dans l'intervalle, car c'est encore sa morsure, mais ce ne sont plus les mêmes dents. On est si pressé d'être content de quelque chose, ou d'en espérer, que je fais honneur à Fontainebleau du mal enrayé plutôt que contenu. C'est une expérience faite sur la nécessité de me mettre sous le régime des arbres et du soleil.

Ce qui vous manque à Naples, ma bien chère, ce n'est rien moins que les deux pôles du monde, le spirituel et le matériel ; heureusement vous vous arrangez passablement du milieu. Je vous assure que pour ma part, je ne traite pas légèrement les petits ennuis qui additionnés en font un grand. Je ne suis pas assez heureuse, disait la duchesse du Maine, pour savoir me passer des choses dont je ne me soucie pas. Mais quant aux privations considérables et sensibles, je crois vraiment que, par *interim*, non-seulement elles ne sont pas nuisibles, mais qu'elles peuvent être très-utiles. Ne faut-il pas au moins de temps en temps vivre un peu de son propre fond, se tenir debout et aller enfin jusqu'à marcher sans bras et même sans canne? Sait-on bien en creusant un peu au fond de soi-même ce qu'on y trouverait quelques lignes plus bas? J'ai peine à croire que Dieu ait voulu mettre nos efforts, nos progrès, tout ce qui nous est le plus précieux dans la dépendance absolue des forces et des moyens qui sont refusés si souvent à nos bonnes et meilleures

volontés. Je ne vous dis pas pour vous-même l'*Italia farà da se*. Mais l'Italia ici a un auxiliaire si grand, si puissant, si miséricordieusement ami d'elle, que j'espère qu'elle se passera sans s'en trouver mal, de tout autre secours. Dans tous les cas, Londres et Naples, c'est trop. Jamais oiseau n'a eu deux nids ; c'est comme savoir servir deux maîtres. Ainsi donc Naples et en hors-d'œuvre Paris. Dites bien à M. Craven tout ce qui se mêle en moi d'affectueuse reconnaissance à la pensée de cet hiver entier que sa bonté me promet. Je me suis surprise déjà plus d'une fois à rapporter à ce temps-là des soins que je prends aujourd'hui, des arrangements qui fourniront à nos bonnes causeries.

N'avez-vous pas regretté Ozanam et la vraie perte que nous faisons en lui ? Et si vous voyez les *Débats*, n'avez-vous pas été tout-à-fait contente de deux articles de M. Ampère? Combien il arrive souvent qu'un fait isolé, un accent qui surprend et qui touche, quelques lignes émues, révèlent tout un homme qui a pu s'évertuer dans une longue suite d'actions, dans beaucoup de livres, sans pour cela s'être fait connaître ! Cela ne s'applique-t-il pas à telle ou telle lettre du comte Joseph de Maistre? Où en serait quelqu'un qui ne connaîtrait de lui que ses deux volumes sur Bacon? Eh bien ! il y a un bon nombre de gens qui meurent en laissant après eux une impression aussi fausse que celle-là. Dites-moi bien le jour où il me faut écrire pour que ma lettre parte de Marseille ; dites-moi non pas le jour de Marseille, mais celui de Paris. Adieu, très-chère, c'est bien de tout mon cœur que je vous embrasse et vous aime.

Paris, 15 décembre 1853, couvent des Augustines.

Ma bien chère, je me passe très-aisément de comprendre le bien que je vous fais, et je m'arrête à la douceur que je sens être mutuelle. Dans la sincérité des rapports, les parts se nivellent : ce que l'un inspire, l'autre l'achève, et dans ce mouvement je défie qu'on démêle ce qui appartient en propre à la pensée qui s'articule. A force de voir les choses rendues faciles, on s'attend presque à ce que tout le soit, jusqu'aux éléments, et j'étais loin de supposer si pénible cette traversée jugée très-mauvaise par vous qui avez tant de points de comparaison. Je pense que c'était une coquetterie que la mer faisait à Naples, une manière d'ajouter à son charme et au prix du repos. A ce qu'on voit sans prisme il n'y a pas de danger, et bien des choses militent déjà contre les splendeurs méridionales en faveur de votre *Home* brumeux. Car, si vous êtes établie dans le Nord, d'où on sort toujours, rien ne peut faire que nous ne soyons pas votre première étape.

Ne vous étonnez pas que le mal fasse tant de chemin en si peu de temps; il ne fait que descendre, tandis que le bien aspire toujours à monter. Mais s'il y a souvent lieu à s'attrister localement, il n'y a point je crois à s'inquiéter au point de vue général. Un bien notoire, qui s'appuie sur une vérité, ne peut disparaître de ce monde. Les éclipses et les oscillations ne comptent pas, et même, un peu comme le caporal, qui jugeait l'immobilité « le plus beau mouvement de l'exercice ; » on peut juger le *statu quo* nécessaire

pour condenser et tasser ce qui s'évaporerait ou s'en irait en poussière. Cela n'empêche pas que sous le régime de cette immobilité, tout ne s'étiole et ne périclite, jusqu'aux forces disposées à travailler pour elle. Tout devient alors occasion ou matière de soupçon, jusqu'à l'exercice du bien le plus pur qui se fasse sous la voûte du ciel. Néanmoins c'est peut-être moins absurde que cela ne le paraît ; et sous certaines conditions, je ne répondrais pas qu'il n'y eût quelque chose de séditieux dans la raison et le discernement.

Qu'avez-vous dit du comité des Duchesses [1] ? de ce grand apparat donné à leur sympathie pour la *Case de l'oncle Tom*? Je ne sais pas trop si ce premier mouvement n'est pas de ceux dont on dit qu'il faut se défier ; mais la générosité a toujours une sorte de grandeur. Ce que je voudrais voir, ce sont les termes mêmes dans lesquels cet acte s'est produit. Il est évident que ce qu'il y a d'insolite, demande pour échapper à un peu de ridicule, une grande simplicité. Dans tous les cas, il y a ici un signe prophétique des destinées de la liberté dans ce monde, de la liberté civile du moins, qui à la rigueur peut attendre l'autre. La discussion s'engage aujourd'hui entre les sentinelles de la civilisation avancée ; et pendant qu'on parlemente à travers l'Atlantique, les idées qu'on soulève prennent droit de cité dans les intelligences. On rétorquera les arguments des deux parts. Dans le domaine de l'action, toute question a son côté vulné-

[1] Réunion de dames qui avait eu lieu à Londres, chez la duchesse de Sutherland, dans le but de témoigner une publique sympathie à Mme Beecher Stowe, et à la cause défendue par elle dans ses ouvrages.

rable ; mais les obstacles ne tiendront pas indéfiniment. Au siècle où nous vivons, l'impossible perd toujours du terrain.

Je rentre chez moi le 20. J'ai une peine infinie à me tirer d'ici, mais l'épisode ne doit pas devenir l'histoire, et mes plus indéplaçables limites sont ma chère nuit de Noël. Adieu, chère et bien chère.

Paris, 25 janvier 1854.

Ma bien chère, votre lettre est si bonne, si affectueuse, que l'impression qui m'en reste est encore aussi chaude que si elle était récente. Il n'y manque qu'une chose, c'est la date fixe, prochaine, irrévocable, de votre venue ici. Votre présence a pour moi une valeur intrinsèque, qui n'a besoin de rien emprunter aux accessoires, pas plus que d'être rehaussée par les contrastes. Néanmoins il me semble que dans ce moment-ci, j'apprécierais mieux encore ce que j'appréciais déjà si bien, la franchise de la parole pour tout ce que je rengaine ou débite mal à propos. Quel guet-apens au sortir d'une retraite qu'une lice qui vous renferme, et où se heurtent tous les intérêts et toutes les passions ! Ah ! que je m'aimerais en Italie, deux fois pour une ; l'une pour y être, l'autre pour ne pas être ici en ce moment ! Cette atmosphère de colère, d'acharnement, de malignité, m'est antipathique ; entre l'injure et le morne silence, il n'y a pas même place pour la discussion. Cette opinion divisée à l'infini ne s'unit que dans l'ironie et la haine. N'y a-t-il pas hors de ce monde un lieu où les choses doivent se passer à peu près ainsi ? Que cela ne vous fasse néanmoins pas trop peur. Les grandes eaux de cette

colère sont un peu comme les torrents d'Italie qu'on passe bientôt à pied sec. Et puis, vous trouverez un certain nombre d'indépendants, disséminés, comme le bon sens, dans le monde des salons, mais promettant de s'accroître.

Quand reviendrez-vous? Pourquoi pas avant Pâques? Si vous et M. Craven avez bien secoué les chaînes du beau ciel de Naples, vos souvenirs de la nuit de Noël ne viendront-ils pas à notre aide pour vous décider? Mais si par une disposition que j'ai beaucoup de peine à admettre, vous ajourniez, pourquoi ne vous feriez-vous pas précéder de ces feuilles qui m'appartiennent par nos points de vue communs, nos accords de pensée presqu'en toutes choses? Vous qui savez si bien nourrir vos souvenirs, en vivre, et pour qui le passé est à peine absent, que de bons moments vous ménage dans l'avenir le soin de fixer les pensées qui traversent votre esprit, cette essence cachée au fond des faits et qui leur survit! Il faut la parole et peut-être même écrite pour prendre vraie possession de sa pensée, peut-être même pour lui donner l'existence. Dans l'Eden même, les choses n'ont vraiment existé qu'après avoir été nommées.

J'ai eu depuis vous un seul, mais vrai plaisir, c'est de revoir la princesse Marie, plus simple, plus candide que jamais. La vérité de ce caractère est adorable. C'est une de ces natures qui n'ont pas même la conscience de leur humilité, tant elles en sont pénétrées; et c'est un vrai phénomène moral que cette navigation saine et sauve à travers les éléments très-suspects dont notre pauvre monde est composé. A revoir, bien chère; dites-moi bientôt qu'il sera prochain ou

consolez-moi encore plus vite s'il doit être ajourné. Vous savez, j'espère, tout ce que vous êtes pour moi !

Paris, 15 mars 1854.

Ma bien chère, je reste en France, et il est certain que c'est ce que je préfère, quoiqu'il ne soit pas moins vrai que cette guerre, pour moi intestine, me condamne, présente ici, à beaucoup d'émotions pénibles. La guerre lointaine, sur le sol étranger, est encore quelque chose d'abstrait. Le Danube est un peu comme le Caucase, ou pour vous l'Algérie; mais depuis que la Baltique est devenue le point de mire, je m'en émeus bien autrement. C'est la menace de luttes sanglantes, de désastres de tous genres sur le terrain de mes plus anciens souvenirs et sur des rivages connus; c'est l'idée de patrie, mais par la chair et le sang. Que de maux contenus dans une seule démarche, dans une seule parole cupide, orgueilleuse ou imprudente ! Il faut que la guerre soit irrévocablement arrêtée dans les décrets éternels, comme le pensait, pour la durée de tous les temps, votre ami Radowitz, dont je ne vous ai pas encore parlé, et que pourtant j'ai beaucoup regretté, de vos regrets à vous, que je sais douloureux, et aussi de ceux que le monde n'a jamais assez de la disparition de ces lumineuses intelligences qui l'honorent par-dessus tout. Je ne sais si l'Allemagne lui a rendu l'éclatant hommage qu'elle lui devait; mais le temps où nous vivons est particulièrement complice de l'ingratitude humaine. Toujours on a beaucoup oublié; mais aujourd'hui le public n'a plus signe de vie à donner à la mort de ses plus chers favoris. J'observais l'autre jour que je n'a-

vais pas entendu nommer Silvio Pellico une fois depuis qu'il nous a été enlevé !

Vous savez M. de Bois-le-Comte revenu dans le meilleur état de santé possible. Il est fort intéressant sur l'Algérie. Vous verrez son mémoire sur le martyr de Géronimo, dont une tradition mystérieuse révélait l'existence à travers la nuit des temps, à la place même où il vient d'être découvert. La solennité qui a été donnée à l'examen des pièces qui constatent l'identité du corps saint, portait, par le nombre et la qualité des examinateurs, un caractère qui constituait une véritable anomalie avec les préoccupations de notre temps ; ce que M. de Bois-le-Comte a bien fait ressortir dans le rapport qu'il était chargé d'en faire.

Adieu, très-bonne et très-aimée. Je m'ennuie beaucoup et je me plains de tout, me disiez-vous dans votre dernière lettre. Eh bien ! moi qui vous veux plus heureuse que personne, je vous dis et vous conjure de ne vous plaindre jamais *in petto*, seule plainte qui compte, et de remercier toujours. Bien des gens vous le diraient, et moi je vous le dis de conviction intime, moi qui morte à tout ne peut plus vous envier que vos douleurs. Croyez à mon affection la plus tendre et la plus inaltérable.

Paris, 7 mai 1854.

Je lance ce petit mot au hasard, ma bien chère, pour me donner en grande hâte le grand plaisir de vous dire que c'est immobile que je vous attends, avec certitude de ne rien perdre du temps que vous passerez ici. On me dit que je ne puis l'espérer que très-court : il suffira toujours pour nous remettre à

flot et ramasser le fil qui ne peut se rompre. Je ne vous dis rien des pages dont vous faites mon bien; je les ajourne à nos entretiens, longs, je l'espère, et paisibles. Je ne m'arrête, dès à présent, qu'à vos chères douces paroles, auxquelles rien ne manque, pas même l'inflexion, tant celles de votre voix sont présentes à mon oreille. Je vois que Naples est un rival que Londres et Paris ne craignaient point assez; s'il l'emporte indéfiniment, vous l'assainirez; il ne faut pour cela que la sainte amulette d'une droite et pure volonté, le plus sûr des contre-poids.

Vous aurez eu comme moi le cœur navré de la mort du pauvre Donoso Cortès! Tout ce qui a été révélé de lui à sa mort, nous l'avions pressenti. M. de Bois-le-Comte vous aura donné les détails de cette longue et douloureuse lutte dont toutes les péripéties m'ont frappée comme sinistres. Je n'ai jamais rien espéré; la certitude était ailleurs, et rien ne se peut comparer à la sublimité de la foi qui en était le gage.

Que ce mot vous joigne ou non, vous vous savez toujours attendue, je l'espère, avec l'impatience d'une chaude et vive tendresse.

Montmorency, 29 novembre 1854.

Ma bien chère, pour tout le monde cette guerre est la guerre d'Orient, pour moi, c'est la guerre civile! Mes impressions en ce qui regarde mon pays sont bien assez vives, me laissent bien assez susceptible, pour que je sois assurée de ne manquer envers lui à aucun devoir. Depuis Sébastopol, je me dis qu'il n'y aura d'infériorité de vaillance ou de dévouement pour personne, hélas! seulement, des larmes pour

les uns et pour les autres! Et de quelle durée menace une lutte qui se prolonge? On commence sans animosité, mais l'acharnement croît, et on finit par la haine. Ah! qu'il ferait bon dans des temps comme ceux-ci, se réfugier dans un pays neutre, c'est-à-dire dans un pays livré à d'autres querelles, mais dont la nature est moins acerbe. Vous pouvez croire que j'ai pensé mainte et mainte fois que ce serait un bien bon moment pour aller vous voir; mais un voyage en hiver! mais rentrer, ce qui n'est pas toujours le corrélatif de sortir! Plus d'une personne que vous serez bien aise de revoir prennent le chemin de Rome. Je voudrais bien que notre chère princesse Marie pût faire de même. Je viens de la voir; elle est encore ici pour s'en aller très-immédiatement à Nice, qu'on lui conseille. Je ne la revois jamais sans être plus frappée de cette nature si droite, si limpide qui, à elle seule, fait lumière.

Qu'avez-vous dit du discours de Mgr d'Orléans[1]? Question oiseuse : je vous ai vue soulignant les mêmes passages que moi. Mgr l'évêque d'Orléans me semble à l'Académie être le seul qui aurait pu faire ce discours, et à qui, seul aussi, rien n'en aurait été contesté. Il faut pour cela, assurément, beaucoup d'autorité justement acquise, mais aussi beaucoup d'appui dans le monde politique pour oser, quoique fort de son droit, un langage à la fois si haut et si oublié. Quant à moi, vous savez si, sur la foi de tant de grands exemples, je me permets d'y applaudir. Mme de Staël ne disait-elle pas que ce n'était pas la

[1] Discours de réception de l'évêque d'Orléans, à l'Académie.

liberté qui était nouvelle en France, mais le despotisme? Je suis souvent tentée, en remontant la tradition, d'appliquer ces paroles à l'Église, non assurément en ce qui concerne le suprême pouvoir qui s'y exerce, mais les tentatives de la foule des petits envahisseurs.

Et nos pauvres amis Sainte-Aulaire! Cet intérieur frappé ne vous fend-il pas le cœur? Le malheur qui s'aggrave, on ne voit que cela; mais je ne puis dire la peine que j'ai à un bonheur qui se détruit et un bonheur dans toutes les conditions que je lui aurais imposées. Mourir quelques jours après une mère qui a vécu près de cent ans a été, pour M. de Sainte-Aulaire, une mort prématurée et précédée d'une autre mort bien autrement contraire à l'ordre de la nature[1]. Ce sont les fondements et la clef de voûte qui m'ont paru ébranlés en même temps. Je doute que cet intérieur si charmant puisse jamais reprendre à tout ce que son calme habituel comportait de doux et en même temps d'actif. De longs et intimes entretiens m'avaient fait bien connaître cette chère Victorine; et dès lors rien ne me paraissait comparable à cette équanimité d'âme, à cette sérénité d'esprit qui, passant en revue tous les malheurs possibles, n'admettait pas que la mort en fût un. Jamais on n'a professé, d'une manière qui semblât plus naturelle, ce stoïcisme chrétien qui fait du péché le malheur unique; et pour Mme de Langsdorf toutes les pièces sont venues à l'appui. Depuis 1848 qui, en brisant

[1] Victorine de Sainte-Aulaire, mariée au baron de Langsdorf, ministre plénipotentiaire de France à la Haye.

l'avenir de M. de Langsdorf, privait elle et ses enfants d'une brillante existence, les revers de fortune, les symptômes du mal dont elle a péri, n'ont jamais rencontré chez cette femme, si jeune encore, qu'une vraie magnanimité d'acquiescement; c'est sur une nature heureuse et surtout équilibrée que la grâce est venue se greffer.

Rien que des tristesses, ma très-chère, et combien les miennes auraient besoin de vous! Pourquoi cet hiver que je vous remercie tant de me donner, se trompe-t-il d'un chiffre? Je suis cependant un peu réconciliée avec Naples, depuis que vous n'avez plus à lui reprocher son incompatibilité avec le travail. Je suis charmée, pour vous et pour moi, que vous ayez achevé le vôtre, et j'espère que sans presque d'interruption, vous vous découvrirez, même en le créant un peu, quelque nouveau devoir qui sera pour votre pensée une intarissable source d'intérêt. Nous ne sommes jamais assez en paix avec nous-mêmes pour ne pas avoir besoin d'auxiliaire. Le travail est cet ami-là. Il est seulement de ceux qui ne veulent pas que l'herbe croisse sur le chemin qui mène à eux. Là comme ailleurs, il y a péril à la négligence; on ne se retrouve pas comme on veut. Ne m'oubliez pas près de M. Craven, et dites-lui combien sa bienveillance m'est douce.

Paris, 14 juin 1855.

Vous me demandez, ma chère et bien chère, ce que je fais? Je perds mon temps de la manière la plus grave et la plus stérile qui se puisse imaginer, à côté des grands embarras et des grandes tristesses. Tous

mes projets personnels se résument en une immobilité complète. Une fois enfoncé dans un fagot d'épines, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de ne pas remuer; et si l'air dense de Paris n'est pas celui de l'hygiène recommandée, cette très-petite considération se perd très-aisément dans l'anxiété où l'on vit.

Mme de Montalembert est ici retenue par l'indisposition de sa petite sœur. Ce que vous me dites des appréciations de son mari est tout ce qu'on lui avait prophétisé. Il lui restera toujours assez de goût pour l'Angleterre, et l'Angleterre a assez de mérite pour fondre ses préventions *come neve al sol* [1]. L'Ecosse complétera ses enthousiasmes; ce sera la poésie descriptive après l'histoire parlementaire, dont sa forte imagination ne fera plus qu'un seul tout. Vous aurez du plaisir à le retrouver à son complet d'admiration; il en aura davantage à vous retrouver dans cette charmante demeure dont vous ne jouissez plus depuis que vous devez la quitter. Je comprends vos regrets : aucune de nos volontés n'est prise à rebrousse-poil, sans qu'il en coûte; mais vous avez abrégé les hésitations et tranché dans le vif, c'est heureux et sage.

Qu'espère-t-on dans votre pays de la guerre? A quelles conditions s'arrêtera-t-elle? quelle suite aux desseins dont le produit net n'a été encore que d'innombrables désastres et malheurs? Des intérêts opposés ne peuvent faire des vœux identiques, et la seule consolation, c'est que chacun ne croit faire que son devoir. Que ferez-vous quand vous aurez assez de Londres? Suivrez-vous votre projet d'Aran [2], à la

[1] Comme la neige au soleil.
[2] Château du duc d'Hamilton, en Ecosse.

grande satisfaction de notre chère princesse Marie, que j'attends très-immédiatement? Je voudrais bien conclure de la course que le duc fait à Londres, que son séjour ici sera prolongé, sa présence m'est toujours si douce! Dit-on toujours autour de vous que la reine Victoria vienne ici au mois d'août? Il me semble que les impressions emportées sont en tout analogues à celles qui y ont été laissées, et la sincérité se rencontre bien plus souvent qu'on ne le croit dans ce qui s'exprime [1]. La vérité du moment est chose fort peu rare, et le peu de durée souvent qu'on lui oppose ne prouve rien contre. Tout s'explique et rien n'étonne quand on a pu voir, comme moi, à quarante ans de distance, deux empereurs Alexandre en guerre avec deux empereurs Napoléon, et qu'on a pâti des deux guerres; ce qui ne laisse pas de rendre plus incisifs le souvenir et l'impression.

Si je veux votre amitié? si je veux qu'elle dure, qu'elle augmente? Vous ne demanderiez pas cela si vous saviez qu'elle est au nombre des plus grandes grâces qui composent mon trésor.

Paris, 19 juillet 1855.

Je ne vous ai pas dit immédiatement à quel point j'ai été heureuse de votre dernière lettre, et le secret de mon ingratitude. C'est que, lorsque le silence gardé m'inquiète, je ne pense qu'à écrire; et puis, suis-je rassurée et contente, je fais comme les neuf

[1] L'empereur Napoléon était allé en Angleterre, et la reine d'Angleterre se disposait à venir à Paris.

bons juifs sur dix, qui emportaient le bienfait sans en remercier. Toujours est-il que je suis aise et joyeuse de la perspective de vous tenir. Tout y est ici : durée, voisinage, certitude, dans la mesure que comporte le mot. Je vous pardonne vos regards rétrospectifs et vos regrets du moment ; je fais plus, je les comprends : vous y rattachiez des plans d'avenir. Rien de ce qui n'est que passage ne peut être mis en comparaison de ce point fixe, assuré, où la pensée revient comme au gîte pour s'y promettre les douceurs du repos. La déception est toujours amère, mais son fruit peut être doux : c'est une rente qui survit au capital perdu, et de nous seuls, irions-nous jamais au devant d'une épreuve utile, souvent nécessaire? Lors même que nous en aurions le courage, nous n'en savons pas assez long pour cela. Laissons faire! L'abandon, en tout ce qui échappe à notre volonté, est la suprême sagesse. Un des privilèges du chrétien, c'est de ne jamais subir.

Quant à moi, ma bien chère, j'étais déjà toute réconciliée avec mon immobilité. Jugez si aujourd'hui j'y trouve à redire! Nous mènerons bonne, paisible vie ; rien ne peut empêcher qu'elle ne soit triste, mais je ne sais si elle ne l'est pas davantage pour ceux qui s'étourdissent. Adieu ; c'est de cœur et d'âme que je vous embrasse.

Paris, mercredi 17 octobre 1855.

Votre lettre de Marseille m'a fait beaucoup de bien, tout le bien que vous désiriez, ma très-chère, et votre bonne amitié le savait à l'avance. J'avais besoin aussi d'être rassurée sur votre route. On m'avait parlé d'é-

boulement, et je vois que la rapidité a racheté tout ennui, comme le doit faire un honnête chemin de fer qui sait son métier. Je dis comme vous : les deux heures qui nous restaient auraient pu être mieux employées ; mais quand l'abandon ne prévoit ni ne calcule ce qui va se dire, on se trouve commandé par l'inopiné. En général la sincérité est emportée par son mouvement propre : ce qui vient d'elle se place comme il peut. Du reste il n'y a pas de regrets à avoir : nous redirions les mêmes choses, seulement affranchies de la précipitation qui les dénature presque, ou du moins qui empêche qu'on ne se comprenne aussi bien. Enfin, quoique de trop loin, nous allons continuer à cheminer ensemble : vous, dans la voie de ces progrès qui vous tentent, et moi, renfermée dans mon rôle de témoin, que vous saurez bien empêcher d'être ingrat.

Combien j'ai pensé à vous hier, en lisant d'un cœur ravi le manuscrit intitulé : *Frédéric Ozanam*, que le P. Lacordaire m'a fait passer pour le livrer à l'impression ! C'est un morceau délicieux. Nul ne sait mieux que lui faire vibrer les cordes les plus intimes. Le sujet appelait des questions délicates, mais elles sont touchées avec une réserve qui laisse cependant intacte la sincérité. Je ne veux pas manquer le paquebot de vendredi ; je m'arrête donc ici. Aurez-vous pensé à me dire immédiatement votre arrivée ? Chère et bien chère, dites-vous que vous me manquez, ce qui, chez moi, est le symptôme de l'amitié la plus tendre.

Mme de Sainte-Aulaire est de retour de ses courses dans le midi ; elle est pour le moment à Etiolles. Je

l'ai trouvée bien pleine de souvenirs recueillis à Fumel [1], et l'âme aussi triste que consolée.

Paris, 30 octobre 1855, couvent des Augustines.

Chère et bien chère Pauline, je m'étais dit que ma première lettre datée du refuge serait pour vous; mais j'étais loin de deviner sous quelle dure condition je serais doublement pressée d'aller à vous! Hier, au moment de partir, en remuant des papiers, figurez-vous ma stupeur en tombant sur un gros paquet à votre adresse, que Montalembert m'avait remis pour vous à son passage, il y avait plus de deux mois, et dont j'avais si bien perdu toute souvenance que, le corps du délit entre mes mains, je ne pouvais me rappeler ni le moment où je reçus ce paquet, ni aucune des circonstances qui s'y rattachât. Mon chagrin seul a pu égaler ma surprise. Comment qualifier un si étrange oubli? Il a fallu pour cela un état de vacance et d'absorption tout nouveau; car sans faire comme une femme de chambre que j'avais et qui, toutes les fois qu'elle oubliait quelque chose, faisait l'éloge de sa mémoire, il est pourtant certain que c'est le premier grand mauvais tour de ce genre que me joue la mienne. Aussi, en suis-je profondément déconcertée et humiliée. Mon plus vif malaise est ici pour Montalembert, et vous démêlerez combien cela est confiant et tendre pour vous. Je me dis, pour me supporter, que ma faute est bien involontaire, que mon grand soin du paquet, mis dans le tiroir réservé aux plus importants, a tourné précisément contre

[1] Château de M. de Langsdorf, dans le Périgord.

moi, tout en m'absolvant de négligence. Mais qu'importe? le mal a toujours été fait, et un grand châtiment me menace si vous ne voulez plus, l'occasion s'en présentant, vous servir de moi. Sous le coup de ce vrai regret, j'ai fait immédiatement à ce pauvre paquet une double enveloppe, et je l'ai envoyé à Joseph de Gabriac, en lui demandant de vous le faire passer par les Affaires étrangères, aussi promptement et aussi sûrement que faire se pourra. Je suis partie là-dessus, et n'ai point encore de réponse; mais comme un premier trouble dispose à tous les troubles du monde, je doute à présent si j'ai bien fait.

Votre rapatriage avec la mer en arrivant à Marseille m'avait rendu toute confiance, et le beau temps n'y a pas nui. Je vous ai suivie; j'ai compté les jours, et, le lundi matin, je me suis dit que vous pouviez être arrivée, comme votre bonne et chère lettre me l'a depuis confirmé. Etre chez soi est l'essentiel, et si je veux bien que vos regrets de Paris aient commencé par être douloureusement vifs, je ne leur en demande pas moins de ne refléter aucune ombre sur les objets qui sont sous vos yeux. Pour cela, rien de plus efficace que d'y associer des idées d'avenir, en les acceptant immédiatement sans trop se préoccuper des contrastes d'admiration et de tristesse, réveillés en vous : nous sommes bien assez complexes pour que deux cordes vibrent à la fois.

Je suis contente ici de ma chambrette, du temps clair et doux, de la bienveillance de tous les visages que je rencontre, de ceux-là même, en assez bon nombre, dont le budget intellectuel n'est pas fort en équilibre, sans qu'il y ait précisément danger de le

voir verser *on the wrong side*[1]. Je ne rentre jamais dans la retraite sans avoir peine à concevoir que je m'en passe si habituellement. Il y aurait là un mot à prononcer, car c'est vraiment le courage qui manque à mon attrait. J'ai encore relu votre lettre une troisième fois, tout y est satisfaisant de vérité! Pour peu qu'on observe et qu'on réfléchisse, ce qui frappe davantage en partant du bas de l'échelle jusqu'à son sommet, c'est combien nous sommes artisans de nos plus grands maux, complices dans les faits extérieurs et agents provocateurs de nos peines les plus vives. Nous pouvons bien nous féliciter que ce ne soit pas au soin intelligent de notre bonheur sur terre que Dieu ait attaché la récompense finale, car il y aurait eu, de cette affaire-là, un bien autrement petit nombre d'élus. La veille de mon départ et du sien pour Azy[2], j'ai passé la soirée avec M. Cochin. Nous avons bien parlé de vous, et c'est avec un sentiment qui me coûtait peu, que j'ai compati à son regret de vous avoir manquée.

Les échantillons que j'en ai ici, me mettent sur la voie des susceptibilités partout ailleurs, et notre temps n'est que trop propre à les entretenir; temps de vraies ténèbres qui livre les imaginations à leur peur ou à leur haine. Vous avez vu nos pertes, désastreuses en elles-mêmes, sans pour cela abréger davantage la lutte ou faire prévoir son issue? Il y a assurément beaucoup plus de souffrances d'un côté, et néanmoins

[1] Du mauvais côté.
[2] Château, dans la Nièvre, du comte Benoist d'Azy, beau-père de M. Cochin.

il y a encore, plus qu'on ne le croirait peut-être, égalité de chances; car si nos pertes sont appréciables, il y a des dangers qui ne le sont pas : Dieu tient la dragée haute à notre curiosité.

Pouvez-vous me demander si j'ai le temps de lire de longues lettres quand elles sont de vous? C'est seulement comme cela que je les aime. En tout, je n'aime ni l'abrégé, ni le condensé. S'il n'est pas vide, il n'est pas assez sincère. Pour les gens qu'on aime, on ne les embrasse jamais assez dans tous leurs replis. Demanderait-on leur portrait en raccourci? Cette idée s'est-elle jamais présentée, même dans l'intérêt de faire briller le talent d'un artiste habile? On m'interrompt ici ; à bien des traits vous reconnaîtrez la précipitation.

Paris, 7 novembre 1855.

Rien qu'un mot, ma bien chère, pour suivre le cours de mes lamentations. Les mauvaises affaires ont une mauvaise queue; votre paquet, au lieu de courir et de voguer vers vous, gît immobile au fond d'un tiroir. La réponse à mon envoi a été que Joseph de Gabriac était absent, on ne savait pour combien de jours. Depuis, on a repassé chez lui; mais jusqu'à présent pas de retour. S'il tarde, peut-être aurez-vous le temps de me répondre et moi de m'en féliciter : ce retard a peut-être prévenu un mode d'envoi qui ne vous convenait pas. Vous voyez que mes hypothèses n'enveniment pas mon chagrin, et qu'à tout incident fâcheux je cherche un amendement possible. Il me vient une idée à l'instant. Le journal de ce matin annonce l'arrivée de la grande-duchesse de Baden; la prin-

cesse Marie ne tardera donc pas. Si je la priais d'envoyer de sa part votre paquet à la comtesse Walewska, en le lui recommandant beaucoup? Je vous interroge comme si vous étiez là pour me répondre. Hélas! il ne s'agit plus de la rue Saint-Dominique, ni même de Londres où je préférerais tant vous savoir et vous écrire! Le contrôle que je fais subir à bien des choses que je voudrais vous dire, et à bien plus de choses dont je voudrais vous parler, me plonge dans un triage de pensées qui n'est pas commode. J'aurais cru difficilement avoir à me défier des miennes; mais écrites et passant d'un ciel à l'autre, le sens et l'acception des mots varient; et puis il y a deux personnes dans une lettre, comme il y en a deux dans un portrait. Ceci me mène très-logiquement et très-inopinément à un envoi que je vous ai fait peu de jours après votre départ: une gravure du P. de Ravignan au burin, frappante de ressemblance, et très-passablement exécutée. Vous vous direz que quelque chose y manque encore, d'abord tout ce que le P. de Ravignan conserve de jeunesse et l'âme du regard; mais qui, au surplus, est jamais content d'un portrait? C'est plus tard qu'ils deviennent chefs-d'œuvre pour ceux qui n'y voient qu'un tableau. Néanmoins j'ai pensé que ces traits, rendus à peu près pour la première fois d'une manière quasi fidèle, récréeraient votre vue et qu'ils auraient les honneurs du sanctuaire domestique.

Vous vous rappelez l'un de mes *desiderata?* Eh bien! l'autre jour, je suis tombée sur une ligne qui résumait tout ce que j'avais voulu et n'avais su vous dire, et qui instantanément m'a fait vous nommer. Il s'agissait de la possession de soi-même, de quelqu'un

qui avait atteint le point si envié de l'assiette dans le succès. L'assiette, voilà ce que je cherchais! ce mot dit tout. Adieu, ma bien chère Pauline, la solitude me fait grand bien, mais pas encore celui du repos; j'ai apporté ici un trop lourd arriéré.

Couvent des Augustines, 28 novembre 1855.

Votre lettre, venue hier, était vivement désirée, ma bien chère, et m'a fait tous les biens du monde. Je savais le choléra à Naples, mais point la tempête, cause plausible de retard, et qui m'a mise bien mal à l'aise. Il est piquant, en terre ferme, de dépendre autant de la mer; mais c'est encore la rapidité, vu la terrible facilité avec laquelle toute espèce de bien passé en habitude crée une souffrance par exception. Grâce à Dieu, le choléra s'en va; et bientôt, j'espère, il ne vous restera de tonnerre, de grêle et de tous les ébranlements à grands fracas, qu'un temps encore un peu trop chaud qui ne peut manquer de faire envie aux gens qui grelottent. Tout est bien depuis vos bonnes nouvelles. J'avais su déjà cette mort de la fille du duc Santo Isidoro, et d'autres encore qu'on nommait. Sur ce que vous m'en aviez dit, j'ai bien pensé que vous regretteriez M. de Lacour, qui a réussi partout où il a été, même à Vienne; ce qui suppose, dans un homme qui a vécu ailleurs, un esprit souple et assez riche pour changer de répertoire selon l'occasion[1].

M. de Falloux a passé quinze jours ici; Montalem-

[1] Le baron de Lacour, ambassadeur de France à Naples.

bert sept ou huit; Albert de Broglie aussi; enfin tout l'état-major du *Correspondant*, qui les réunissait. Le pauvre M. de Melun vient de perdre sa mère, triste issue d'une longue maladie. Elle n'était pas très-âgée: il pouvait espérer la conserver encore. Le voilà bien seul! Avez-vous lu les articles de Veuillot sur la reprise du *Correspondant*, qu'on voit, selon lui, depuis tant d'années, toujours occupé à renaître? Cet homme serait amusant, si on ne s'arrangeait pas pour en faire un symptôme des plus graves. Lisez-vous la *Revue des Deux-Mondes*? Après beaucoup d'excellents articles, et un en dernier lieu, détestable, qui n'est pas même du cru de son auteur, tout emprunté qu'il est à la perverse école de la philosophie allemande, je vous engagerais à demander le *Marquis des Saffras*, roman en trois ou quatre articles, d'un débutant, M. Jules de Madeleine. Il y a des longueurs, mais beaucoup d'esprit et mieux que cela. Je vous recommande aussi l'*Avertissement* dont M. Thiers fait précéder son onzième volume. Ces pages m'ont ravie; l'accent de la vérité ne peut pas tromper ici ceux qui en éprouvent un vrai besoin.

Je ne sais plus ce que je vous dis, tant j'écris en courant pour ne pas manquer le mercredi du paquebot; ce jour unique talonne comme l'heure du chemin de fer. Vous avez donc un jour! Ce soir même, du fond de ma très-solitaire cellule, je me donnerai le plaisir de vous voir au milieu de votre monde, et de vous écouter. Sous d'autres conditions, mon imagination me servirait mieux! Et cette mort de M. Molé? Celle-là fera un vrai vide parmi les siens, et comme centre disparu. Adieu, et tant que je pourrai, à bientôt.

Paris, 2 janvier 1856.

Ma chère Pauline, il est toujours possible de dégager sa volonté même du chaos des difficultés les plus embrouillées; aussi, non seulement je m'accuse, mais je m'intéresse assez à moi-même pour m'amender; en vertu de quoi je me promets de vous écrire mercredi prochain, et puis tous les quinze jours, à ce même jour de la semaine qui, unique pour le départ, est un piége tendu à tout ce qui manque d'exactitude et de prévision. Ne croyez pas pour cela que je pose des limites à votre amitié, ou à votre indulgence. Elles m'auraient soufferte même non corrigée : voilà ce que j'aime à me dire afin d'avoir à vous aimer davantage par une raison de plus.

Je vous aurais dû, avant tout, ma joie du paquet entre vos mains. Tant de fois, je vous ai parlé de mon inquiétude, et si tard de l'avoir échappé belle! Voilà comme on est reconnaissant! J'avais à vous expliquer qu'en vous parlant de *Frédéric Ozanam,* je croyais qu'il ne paraîtrait pas dans le *Correspondant* et que je ne pourrais vous l'envoyer qu'imprimé à part. Ce n'est rien moins qu'un succès fou obtenu par ces pages charmantes sans doute, mais dépassées par tant d'autres qui ont été moins aperçues. Tout est sommaire aujourd'hui. Ce que vous me dites se grave, et je vois ce que vous me racontez, et pas vous seulement, mais jusqu'aux détails de ces épisodes de salon, de ces intimités dont vous êtes le centre. Pour tableau de genre, je me donne l'intérieur de votre bibliothèque avec son admirable point de vue et ses

conforts anglais, qui ne sont pas nés le même jour, mais qui doivent très-bien vivre ensemble. Grâce à cette mobilité qui est souvent plus apparente que réelle, même chez les plus frivoles, tout s'est promptement rasséréné autour de nous après la disparition du choléra. L'ennui du salon est de droit quelquefois; c'est la seule pièce de votre maison où je vous le permette. Partout ailleurs on y échappe par le bon emploi de sa liberté. A mon âge, je sens encore que libre des peines qui écrasent, le temps à lui seul est amusant, car il y a une manière d'en faire tout ce que l'on veut. Ce qui pour le moment n'est pas à notre disposition, c'est de rester passif au milieu des intérêts de vie et de mort qui s'agitent, et dont le terme, s'il est ce que l'on redoute, laissera très-loin derrière lui les périls et les malheurs subis. C'est là que vont toutes prévisions. De temps en temps on voit flotter à la surface des espérances légères comme la plume ou le brin de paille. Comme Russe, la guerre me rend bien malheureuse, et la paix me serait un deuil. On vit à l'aise comme vous pouvez croire, entre ces deux termes-là.

J'ai bien pensé à vous lors de la joie (fort calmée) qui perçait de toutes parts aux symptômes de quelque mésintelligence occulte entre la France et l'Angleterre. Vous auriez bien ri de tout ce qui s'est dépensé d'habileté politique, de vues profondes anticipant un avenir prochain. Il y a bien ici assez d'esprit pour l'aberration de chaque jour, sans que cela nuise le moins du monde à l'éclatante raison et à la sagesse du lendemain.

Adieu, ma bien chère, je vous embrasse avec toute l'aise qu'on a à se sentir pardonnée.

Paris, 16 janvier 1856.

Ma bien chère, je vous reviens dans un piteux état, rejetée dans une crise de mon mal pour la quatrième fois depuis six semaines. Nuits sans sommeil, douleurs aiguës, et pour relâche les fumées des affreux narcotiques que la violence du mal impose! Les jambes portent mal une pauvre tête qui se fait si lourde de son ténébreux et douloureux chaos, et tout s'en ressent, à l'exception de ce qui échappe à tous les poisons du monde. Il faut que votre vie de Naples soit heureuse, car elle commence à me plaire. Cette importation de la famille au milieu des éléments étrangers et mondains, me paraît une très-enviable combinaison. Je fais plus qu'admettre tous les regrets du passé, je les aime; mais j'insiste sur la reconnaissance pour tout ce qu'on en sauve : c'est un cordial presque toujours providentiellement ménagé. Cette visite de tout un hiver est faite, de toutes façons, pour resserrer vos liens, et cela jusqu'à rendre M. votre frère clément pour vos *deficiencies* politiques.

Avez-vous ouvert la *Revue* du 15, et jeté les yeux sur les dernières lignes de Mme de Hautefort? J'en ai le cœur ému et ne m'en défends pas. L'accent ici est intime et profond. C'est presque un engagement, et ce qui est aussi d'un mouvement vrai, c'est de s'engager avec les autres afin de l'être un peu plus avec soi-même [1]. L'heure presse, adieu chère et bien chère. Mille vœux pour vous et votre cher mari.

[1] Voici la belle page de M. Cousin qui produisit sur Mme Swetchine cette vive impression.

« Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société

Paris, 17 juillet 1856.

Très-chère, je conviens qu'un des plus difficiles courages est de céder à la peur devant des gens qui la surmontent ; néanmoins j'aurais voulu vous voir épargnée cette journée qui compte parmi les détestables. Il y a encore autre chose que le naufrage, et je me serais, je crois, rachetée par un délai de ce désagréable prélude aux délices de l'Angleterre. Je vois que votre temps a été immédiatement mis à profit. La princesse Marie d'abord, dont vous m'avez valu une bonne lettre ; puis, le complément de toutes les grâces accordées à votre néophyte dans votre visite à Mgr Manning ; et puis une part faite à la saison qui se meurt, et que je laisserais si insoucieusement mourir si j'étais Anglaise, sans oublier le mélancolique regard jeté sur l'ancien *home!* Le goût que j'ai pour l'Italie, me dites-vous, est déraisonnable. Eh

à jamais évanouie, et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus. Encore quelques pages sur Mme de Longueville, et nous aurons dit adieu à ces rêves de nos heures de loisir, que caressa notre jeunesse, et qui nous ont accompagné jusqu'au terme de l'âge mûr. Nous l'avouons : nous ne quittons pas sans regret cet aimable et généreux commerce. Soyez bénies, en nous séparant, muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachements vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière ; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie, et j'ai été trouvé fidèle à une grande cause, aujourd'hui abandonnée, mais à laquelle est promis l'avenir. Soutenez-moi dans les épreuves suprêmes qui me restent à traverser. Contem-

bien ! mon Dieu non : l'impression ne raisonne pas, et ici elle était bien libre ; seulement pas aussi opportune pour votre bonheur que permise. Au fond, rien n'est trop compromis : vos regrets sont plus sincères que sérieux et ne vous empêchent pas d'avoir l'esprit très-libre sous tous les méridiens.

De notre temps, on ne soulève plus guère un sujet que pour en toucher un autre : la pensée et la parole ne font plus corps, mais se renvoient la balle. Lisez, pour vous en convaincre, dans le dernier numéro de la *Revue*, la *Fin de l'Autonomie grecque* par Mérimée[1]. C'est l'histoire contemporaine remontée à trois cent vingt-cinq ans avant notre ère ; et on y dit encore gare à la Russie, tout en ne nommant que Thèbes et Sparte. C'est le regard louche par excellence : on voit là où on ne regarde pas ; et dans cet article ce n'est plus le rapprochement, l'allusion, c'est tout bonnement le calque.

Je suis toujours en puissance de crise, mais il m'est

poraines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe de Vigean, Louise de la Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Evangile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu. »

[1] *La fin de l'Autonomie grecque. Philippe et Alexandre (History of Greece, de M. Grote)*, par M. P. Mérimée, de l'Académie française. — *Revue des Deux-Mondes*, nº du 15 juillet 1856.

évident que le mal s'atténue et qu'avec les mêmes colères le méchant animal n'a plus les mêmes griffes. Le jour de mon départ n'est pas encore fixé, et c'est une affaire que de lever le camp lorsque depuis si longtemps on s'est interdit tout mouvement. J'espère que vous allez bien me laisser suivre tous les vôtres : on dit aux indifférents ce qu'on fait et aux amis ce qu'on fera, et vous me mettez bien au moins dans ce pluriel.

Adieu, ma bien chère ; mon ferme propos de vous revoir avant que vous ne vous éloigniez de nouveau se passerait bien de serment. Je serai sûre ici de tenir tout ce que je n'ai pas promis.

Fleury, 8 août 1856.

Je suis ici depuis quelques jours, et il m'en a coûté de quitter Paris précisément au moment du rapide passage de ma chère Hélène ; mais M. Rayer était impératif, l'enflure montait et augmentait par l'immobilité. Mon ménage dissous, le jour pris et annoncé, tout a conspiré pour me faire passer outre. Arrivée ici, où il n'y a ni pavé, ni escalier, j'ai recommencé à faire quelques pas, et chaque jour depuis se constate un progrès si insensible, que j'ai le droit de me ranger, de finesse d'organes, avec ceux qui voyaient croître le brin d'herbe dans la prairie. J'ai regretté pour vous et pour la princesse Marie que Hamilton ait été sacrifié. Je l'ai regretté aussi pour moi : il y a double bonne chance dans le contact des souvenirs amis.

Il me semble que c'est bien des choses, très-chère, que vous avez mises à la place d'une seule. Trois

grandes visites à la campagne balanceraient pour moi un voyage aux grandes Indes ; mais quand je pense que je sais par moi-même combien vous manquez à ceux qui ne vous voient pas, et la joie de ceux qui vous voient, je comprends que vous vous divisiez en petites parts. Votre perplexité à la réception d'une lettre dont l'envoi était facultatif, m'a paru bien simple. Vous auriez été si heureuse de servir une ambition si parfaitement simple et honorable ! puis on sait ce que de tels succès rapportent dans le cœur des hommes. Assurément votre influence s'exerce d'une façon attrayante sur tout l'ensemble de sa vie ; mais disséminée, s'évaporant en émanations balsamiques, tandis que vous aimeriez faire prendre corps à ces atomes légers, les concentrer dans un fait heureux, un de ces faits qu'on ne méprise, j'en demande pardon à l'ombre de Royer-Collard, que lorsqu'on ne les associe ni à sa joie ni à son souci. Vous me montrerez vos dernières lettres de Naples ? Que tout ce qui souffre nourrisse l'espoir d'un meilleur avenir, rien de plus juste ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'on le reporte sur un seul homme, ou sur un seul peuple, au milieu du chaos dont Dieu seul de nos jours tire la lumière. J'ai vu dans le journal d'aujourd'hui que des faits déjà accomplis témoignent d'une politique plus douce, et que sous peu le gouvernement napolitain en donnerait des preuves plus larges. Je crois bien que ces concessions qui ne dépassent pas l'épiderme sont peu de chose aujourd'hui et ne seront peut-être rien demain ; mais la protestation compte quand elle part de haut.

Adieu, très-chère, mille tendresses bien vraies.

Fleury.

C'est hier, mercredi, le jour où vous partiez pour Dangu [1], que j'ai eu votre lettre d'arrivée. Où devez-vous retrouver M. Craven? Parlez-moi de lui. Ce qui est trop certain, c'est que vous partez toujours. Vous me rappelez l'histoire d'un vieil oncle se plaignant de son neveu, mauvais sujet qui, disait-il, rentrait à peine une fois sur dix qu'il sortait. A part votre dévouement qui me va au cœur, ce que je comprends le mieux et ce que je vous envie le plus, ce sont les longs sommeils que la présence de votre compagnon de voyage n'a point empêchés. Savez-vous ce que j'en ai conclu? D'abord, une détente nerveuse complète; ensuite, qu'il y avait dans vos dispositions l'étoffe d'une bonne et simple amitié, sans aucun mélange de ce grand désir de plaire que je n'analyse pas, mais qui tient toujours éveillé.

Je n'ai garde d'oublier notre convention et je vous propose le premier ou les premiers jours d'octobre; en me prévenant exactement du *giorno e dell ora* vous trouveriez au débarcadère une voiture qui vous amènerait ici pour ma plus grande joie. Voilà donc qui est bien réglé. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Fleury, jeudi.

Très-chère, merci de votre petit mot. C'est trois jours de moins, et c'est beaucoup sur un temps si

[1] Château, en Normandie, du comte Charles de la Ferronnays.

court ! Mais enfin, il vous sera doux ; et sur le fond attristé les souvenirs mêmes ont leur baume ; le présent aussi a des satisfactions déjà chères et d'enviables espérances [1]. Remerciez toujours, ma bien chère, et plus que jamais de tout ce que Dieu mêle et a toujours mêlé de douceur à vos peines. Les ombres ne sont là que pour faire ressortir les lumières. Je le dis plus que jamais, depuis la lettre entre mes mains que vous m'avez fait lire ; elle me laisse l'impression d'une tendresse infinie.

Je m'arrête ; votre messager se montrant pressé, je ne l'ai gardé que cinq minutes ; trop peu pour vous en dire davantage, mais bien assez pour que vous continuiez longtemps devant Dieu, et au plus profond de votre âme, le texte de mes dernières paroles.

Fleury, jeudi soir.

Je reçois à l'instant votre lettre, et par une bonne fortune très-rare à Fleury, je puis vous répondre le jour même. Vous imaginez si je prends au vol votre proposition et la volonté arrêtée de me voir au milieu de vos inquiétudes et du qui-vive qui vous tient suspendue ? Si vous ne pouvez me donner plus d'une journée, je vous offre, l'un après l'autre, tous les jours de la semaine prochaine. Rien ne vous sera plus facile que de me donner une journée : en vous trouvant à la gare lundi à neuf heures, vous auriez l'express

[1] Cette lettre est adressée chez le marquis de Mun, beau-frère de Mme Craven, au château de Lumigny, où elle avait perdu sa sœur, Eugénie de la Ferronnays.

qui vous amènerait à Melun à dix heures vingt minutes. Là vous trouveriez une voiture qui vous conduirait ici, et vous y seriez un peu après onze heures. Nous passerions la journée ensemble. Qui vous obligerait à repartir à sept heures et demie pour aller chercher à Melun le train de neuf heures et demie? Si vous ne pouvez pas faire mieux, ne laissez pas échapper l'occasion de ma joie prochaine. C'est bien quelque chose qu'une bonne journée au milieu de tant d'encombres et d'incertitudes. Je vous embrasse de tout cœur. Cloppet vous portera ce petit mot demain, vendredi. Répondez-moi vite [1].

Fleury, lundi 13.

Très-chère, vous m'initiez à toutes les péripéties du monde, mais la dernière me repose et me console de toutes les autres. Vous attendez, c'est-à-dire, traduction libre, vous restez jusqu'ici indéfiniment, et

[1] Mme Craven alla passer cette journée à Fleury, et en a consacré le souvenir dans un journal d'où il m'est permis d'extraire les lignes suivantes :

« Le progrès qu'elle désirait me faire faire, était celui de me lever de bonne heure afin de me réserver, coûte que coûte, quelques heures d'entière solitude le matin. « La qualité du temps, me disait-elle, est autre à cette heure-là. » Elle me parla de sa propre tenacité sur ce point, au moyen de laquelle elle avait su trouver dans sa journée tant d'heures à elle, malgré toutes celles qu'elle donnait aux autres. Je lui demandai dans cette conversation si elle ne croyait pas que sa santé eût souffert de ce constant effort, et de la grande diminution de sommeil qui pour elle en était la suite. Après un moment de réflexion, elle me répondit : « Oui, je crois bien en effet que c'est cela qui a causé ma névralgie. Mais quand même cela serait, je ne croirais

c'est toujours bon pour commencer. Il suit de là, que d'ici à dix jours qu'Hélène vient, j'ai la chance de vous rendre à Paris vos deux chères visites. Le regret de m'être en allée deux jours avant qu'Hélène ne vînt, a laissé trace ; et ne pouvant la recevoir ici, je compte aller passer deux ou trois jours avec elle à Paris, dès que je l'y saurai arrivée. Si Marie Seebach l'y précède et que vous la voyiez, soyez assez bonne pour le lui dire, comme aussi mon impatience de l'entendre sur les vraies merveilles qu'elle vient de passer en revue.

Ne croyez-vous pas que si le roi de Naples consent à laisser traiter ses affaires aux conférences de Paris, cela n'y retienne M. Craven, et qu'alors tout naturellement l'hiver se perdra dans le printemps? Vous vivez, très-chère amie, par *intérim*. Mettez bien celui-ci sous l'invocation du P. Gratry. C'est quand le temps se fractionne autant, qu'il faut le prendre au vol.

pas avoir payé trop cher les avantages que j'ai recueillis de cette habitude. » Ceux qui se souviennent de ce qu'était cette torture qu'elle appelait sa névralgie, apprécieront la force de cette parole.

» Ce n'était pas seulement pour consacrer à Dieu les premières heures de la journée qu'elle la commençait de si bonne heure ; mais aussi pour avoir toujours un temps considérable à donner à l'étude. Elle me dit ce jour-là, que le plaisir qu'elle y prenait n'avait fait qu'augmenter avec les années. « C'est au point, me dit-elle, que lorsque je m'approche de cette table pour reprendre mon cher travail le cœur me bat de joie. »

» Je me souviens encore que ce travail qu'elle aimait tant à cette époque, était l'étude d'un manuscrit de M. le duc de Broglie. Elle me dit cela sans me dire quel en était le sujet, et ajouta : « C'est ce que j'ai lu de plus beau depuis longtemps. »

J'ai bien pensé que la triste cérémonie était pour ce matin. Vous aurez voulu y assister, en dehors de l'usage ancien qui se modifie. J'aime à voir combien le vrai, un jour ou l'autre, pour petites ou grandes choses, finit toujours par faire son chemin. Quoi de plus naturel, de plus indiqué, que des femmes aux obsèques d'une femme! Adieu, ma bien chère. Si par hasard vous apprenez l'arrivée d'Hélène, vous me le ferez dire, n'est-ce pas? Je pèse sur vous sans scrupule; vous croyez peut-être que c'est grâce à votre affection, et je vous réponds que c'est en raison de la mienne.

Fontainebleau, 31 octobre 1856.

Très-chère, vous avez mes premières lignes de Fontainebleau, où je me trouve installée très-passablement quoique n'ayant pas beaucoup mieux qu'une chambrette de pensionnaire pour faire suite à mes *vastités* de Fleury. Heureusement il y a plus d'une manière d'être bien; et ce n'est guères qu'après coup que je m'aperçois d'avoir été mal, ce qu'il faut cependant se garder de généraliser.

On a dû vous porter *Calixta*. En rangeant mes livres, je ne savais plus si vous me l'aviez donné ou prêté, et seulement que je l'avais gardé un temps démesurément long. Si c'est un présent que vous me faisiez vous me le rendrez; je tiens à toute intention première; et dans tous les cas, vous m'absoudrez. Nous reparlerons de *Calixta;* c'est tout un genre et tout un système. La supériorité de l'auteur s'y retrouve, mais c'est cette supériorité même qui me confirme dans mon peu de goût pour tous les sujets sérieux édulcorés,

comme une potion amère, et pour l'inévitable factice du roman à quinze siècles de distance, farci d'érudition, avec le but avoué d'agir sur les convictions, but que la gravité du Dr Newmann peut croire se devoir à elle-même. Il résulte de là, ce me semble, un de ces ouvrages qui n'ont ni le poids de la pensée dans sa liberté et sa force, ni l'agrément du frivole, quant à la forme; de ce frivole en apparence, très-apte souvent à provoquer la réflexion et à toucher le cœur. Pour toucher ces sublimités délicates j'en appellerais à une femme, à lady Georgina Fullerton, par exemple, qui s'en tirerait beaucoup mieux que la grosse main du savant, qui a toujours un peu du gantelet de fer [1]. Qu'Agellius soit le plus pauvre héros du monde, c'est le sort de presque tous ses pareils; mais ce qui m'a étonnée, c'est que l'objection, banale à la vérité, mais exprimée avec verve, n'est nullement confondue dans ce roman. Tout ce qui y défend la vérité est irrésolu presque jusqu'au bout, à l'exception de Cécilius qui ne paraît guères que dans un seul entretien où il s'avance peu. Dites-moi donc votre impression sur ce livre? Rien ne me l'a fait pressentir; du reste je ne m'élève guères que contre le genre de l'ouvrage, et là même je dois me récuser, en vertu de l'impression que m'a laissée, il y a une quarantaine d'années, la pastorale de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer.

Il faut être loin de toute parole vivante, comme je le suis, pour savoir la peine qu'on a à se faire une

[1] Lady Georgina Granville, fille de lord Granville, longtemps ambassadeur d'Angleterre à Paris, mariée à M. Fullerton.

idée sur ce qui se passe en politique. On croyait avoir tranché dans le vif, et on est dans ce que M. Guizot appelait une mauvaise queue. Bien des choses indéchiffrables, ou pour moi indéchiffrées, font revivre l'idée du sphinx. Adieu, très-chère; je ferme ma lettre ce matin dimanche; on me dit que vous l'aurez ce soir.

Fontainebleau, 12 novembre 1856.

Je comprends si bien, ma très-chère, vos anxiétés quand elles sont actuelles et positives, que vous me devriez bien le sacrifice de celles qui ne le sont pas. On peut dire, quant aux lieux habitables, que vous avez l'ubiquité des regrets : sur le chemin de Londres, vous jetez un triste regard sur Naples, en réservant quelque chose pour Paris; ce qui me ferait, soit dit entre nous et malgré la guerre que je vous fais, indulger tout le reste. Dans tous les cas, ce qui me paraît certain, c'est que nous nous y retrouverons; certitude à la durée près : ce qui s'est renouvelé beaucoup de fois semble toujours pouvoir recommencer.

J'achèverai ici mon pauvre novembre, d'autant plus recluse que Fontainebleau, à ce moment des chasses, va s'animer de plus de mouvement et de bruit. Je m'en promets cependant une grande douceur : celle de revoir la princesse Marie, qui doit venir ici le 20. Son temps sera bien pris; mais sur les lieux, il sera toujours facile à sa bonté de m'y faire une part. Ma très-chère, vous ne fatiguez ni ma pensée, ni mon cœur ; vous occupez fort l'une, et vous ne trouvez le chemin de l'autre que pour le consoler.

Paris, 22 décembre 1856.

Ma bien chère, la teneur de l'article du *Times* que vous m'avez envoyé est au fond de toutes les intelligences au repos. Ma confiance dans l'alliance que nous aimons est ébranlée. Si les mouvements de la parole anglaise font plus de bruit que tout autre, il n'y a pas, ce me semble, à s'en étonner : elle est aujourd'hui plus en cause que personne. Dans les menaces du jour, ce qui est rhume de cerveau pour l'Europe est fluxion de poitrine pour elle, et il est assez simple qu'elle s'en émeuve. J'ai ressenti comme vous l'horreur du crime [1], et tout à côté l'incalculable tort fait à la cause qu'il croit défendre. Les Louvel font les *rey netto* [2], la Saint-Barthélemy des protestants, et les Tarquin la république. C'est une vraie permission de Dieu, où il se montre tout entier. Si jamais il y a pu avoir une chance que le roi de Naples s'éclairât sur ses vrais intérêts et ceux de son peuple, ce moment est arrivé. Le contentement de lui-même dans le courage et le sang-froid qu'il a montrés, les témoignages d'affection qu'il a reçus, y compris les manifestations anglaises, sont faites pour exciter sa générosité. Il semble qu'il pourrait faire de la date de ce jour vraiment heureux pour lui, son ère nouvelle; qu'il se poserait comme n'obéissant qu'à lui-même, après avoir fait preuve de résistance à toute exigence

[1] L'attentat de Milano contre le roi de Naples, le 8 décembre 1856.

[2] Rois absolus.

du dehors. Mais ceux qui ont laissé venir de certains maux, ont-ils ce qu'il faut pour profiter des circonstances qui y mettraient un têrme? c'est la suite qui nous le dira.

Vous réveillez toutes mes douleurs en me parlant de vos lectures, sevrée que je suis de la miséricordieuse ressource qui venait à mon secours; c'est à peine si, depuis ces vingt jours, j'ai lu mon journal. Des Revues, il n'en a pas été question; et pas plus écrit que lu! Ni miss Stowe, ni Taillandier, ni *free trade* [1] : tout cela est encore à l'état de contingent qu'hélas! je n'ose pas encore appeler prochain. — Le duc de Rauzan entre; mais ma lettre partira aujourd'hui même, je l'ai juré.

Paris, 7 janvier 1857.

Quelque chose approche-t-il de l'horreur inconnue, de l'effroi sombre que laisse le crime odieux dont toutes les circonstances augmentent l'aride et amère douleur [2]? c'est sur tous les points qu'on se trouve atteint, dans toutes ses sollicitudes et dans toutes ses solidarités. On n'a plus que des gémissements qui dépassent tous les *mea culpa* du monde. Que de monstruosités, non pas seulement consenties par la volonté, mais encore glorifiées par elle! On ne créerait pas de nouveaux abîmes dans le cœur humain, mais on peut y découvrir de nouveaux labyrinthes, des enlacements plus inextricables que jamais, des égarements

[1] Libre échange.

[2] L'assassinat de Mgr Sibour, archevêque de Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont.

de la pensée et des perversités de l'âme; et c'est pour l'œil seul de Dieu que demeure accessible un débris, un reste presque méconnaissable de nature humaine. Combien j'ai pensé, ma bien chère, à l'effet sur vous de cette funeste nouvelle! Un tel fait entraîne si invinciblement l'unanimité d'impression, qu'il n'y a pas de milieu qui puisse imposer précisément la contrainte; mais il n'en est pas moins vrai que c'est parmi les siens, et avec eux seuls, qu'on peut pleurer à l'aise ou laisser déborder sa joie. On dit le successeur nommé; on ne dit pas qui. Je n'ai formé qu'un souhait: d'abord que le choix fût bon, puis qu'il ne fît grand plaisir à personne. Vous m'entendez : aucun de ces plaisirs passionnés, triomphants, qui n'appartiennent qu'aux partis.

Avant-hier, j'ai fait passer la Manche à la *sœur Rosalie*, pour vous aller trouver de la part de M. de Melun. Ses sentiments et sa vie à lui-même l'ont fort aidé à reproduire les mérites de son héroïne. Votre suffrage, s'il l'obtient, lui sera très-doux; j'aimerais surtout à le voir promptement exprimé en paroles articulées de vive voix. Je puis dire que chaque jour accroît mon impatience de vous revoir, de faire toucher terre à nos bons entretiens, dussiez-vous quitter encore bien promptement ce pauvre rivage où vous ne faites plus qu'aborder.

Paris, 27 février 1857.

Je veux que vous sachiez mon enchantement de *la Comtesse de Bonneval*[1], lancée par vous dans le

[1] Roman de lady Georgina Fullerton.

monde. C'est ravissant, d'une saveur fine, délicate, sobre, saine, qu'on loue en ce qu'elle est et en tout ce qu'elle n'est pas. A force d'oser être lui-même, c'est un esprit qui ne rappelle rien, ne ressemble à personne, et en ferait beaucoup oublier. Ce n'est ni anglais, ni français, il me semble, et si neuf en soi comme style que, tout en conservant un caractère particulier, il n'y a rien de cette originalité à double face qui dénonce l'étranger écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne. On m'avait beaucoup dit que c'était très-bien, mais c'est mieux que cela.

J'ai eu hier vos petites pages attendues, ma bien chère Pauline, avec la double impatience de m'en délecter et de me retrouver, de premier jet comme de réflexion, dans le mouvement qui vous les avait fait écrire.

Montalembert a écrit son article sur Saint-Simon, sous la pression d'une passion dominante. La *furia* fait partie de son éloquence, et ce qui pour lui peut être un piége, c'est qu'elle ne lui fait rien perdre de sa verve. Il faut savoir gré à ce même enthousiasme de n'avoir pas complétement tourné au panégyrique. Hors la contre-partie si superlativement faite au mot de M. de Chateaubriand : *Saint-Simon écrit à la diable pour l'immortalité*, le fond de justice qui n'abandonne jamais Montalembert, lui fait mêler quelques ombres aux splendeurs de l'apothéose. On est loin d'en obtenir autant de tout le monde. L'abus des allusions est en ce moment à son comble. Avez-vous lu dans ce genre *les Empereurs romains* de la *Revue des Deux-Mondes?* C'est prodigieux, disait à cette occasion un académicien, tous les mauvais tours

que l'empereur Napoléon III joue à l'empereur Auguste.

Cette lettre a été interrompue dix fois. Je ne vous ai rien dit de vous, c'est-à-dire de ce qui m'importait davantage. Adieu, très-chère Pauline, mille tendresses.

Paris, 10 février 1857.

Très-chère, vous assisterez sûrement à la bénédiction du mariage de Mlle Rio[1], et dans mon désir de lui faire parvenir mes vœux, j'ai compté sur votre bon secours. Je ne vous en dis pas davantage, et il m'en coûte; mais je veux arriver à temps, et le temps me manque.

Quand vous reverrai-je? On peut se demander si c'est la peine d'y voir quand la lumière qu'on attend a la rapidité de l'éclair! Voilà le P. Gratry qui entre : félicitez-moi.

Paris, 23 février 1857.

Très-chère, monsieur Monsel est marié de ce matin et bien marié, je vous le certifie, au milieu de toutes les assistances divines et humaines[2]. C'est le P. Pététot qui a offert le saint sacrifice, béni les conjoints et édifié l'auditoire par une parole si spéciale dans ses conseils et sa louange, que les entrailles de sa charité trouveront difficilement à la renouveler. Le

[1] Mlle Rio, fille de M. Rio, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur l'*Art chrétien*, allait épouser lord Killeen, fils aîné de lord Fingal, pair d'Irlande.

[2] M. Monsel, député catholique de l'Irlande, au parlement anglais, et alors sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre, marié à Mlle de Montigny.

P. Gratry était présent et puis les parents, et des amis émus comme des proches. Vous savez déjà que tout se passait dans ma chapelle; on y était convoqué pour sept heures et demie. Le retard obligé dans ces circonstances n'a pas manqué; mais rien ne les aura empêchés de se laisser enlever et conduire par le train de dix heures et demie au château d'une des sœurs de la mariée, où ils doivent passer deux jours, après lesquels ils se rendront dans la terre de Mme de Montigny, pour être de retour à Paris samedi, où ils en passent encore trois, jusqu'à l'expiration du congé et leur départ pour Londres.

Votre petite page sur la noce Killeen est charmante. Tout est spontané ici et tout est raisonnable. Cet impromptu d'amour dans le jeune homme lui fait honneur, et rien de plus noble que ce prompt consentement de la famille à qui ne lui donne que du bonheur. Dans cette Angleterre qu'on veut voir si commerciale, c'est pourtant un grand trafic de moins! Je vous somme de noter pour n'en rien perdre, les idées que vous touchez sur ce sujet. En Angleterre, la poésie même n'a pas à se défier de la réalité : c'est là où elle puise sa force. En lisant ses romanciers et ses poëtes, je leur ai plus d'une fois appliqué la fable d'Antée, touchant la terre pour reprendre à la fois courage et vigueur.

Fleury, juin 1857.

Ma bien chère Pauline, j'ai eu tantôt votre petite lettre de lundi : elle me comble! Voilà enfin le jour pris! Samedi vous serez à Paris, et ce mot-ci vous y attendra depuis la veille. Vous pouvez vous figurer

avec quelle joie je souscris à ce que vous substituiez à votre lettre du mardi, votre encore plus chère présence. La promesse d'une journée pleine ne me ravit pas moins; mais n'oubliez pas qu'il me la faut telle, et pour cela je viens vous conjurer de la commencer de bonne heure, c'est-à-dire de quitter Paris par le train de neuf heures, ce qui vous amènerait à Fleury à onze heures et demie tout au plus tard. Les heures avancées de la nuit devant être répudiées, quand ce ne serait que par mon inquiétude, le seul moyen de nous ménager le temps de causer à l'aise, c'est de venir par le train que j'indique; il me semble que c'est déjà ce que nous avons fait l'année dernière. A mardi donc!

Je crois vraiment, depuis qu'il est question du bienheureux projet d'une maison à Paris, que j'en suis aussi occupée que vous-même. Je la guette comme si j'y pouvais quelque chose. En consultant vos goûts et vos intérêts, je n'ai jamais vu votre situation assez fixée pour qu'un incident ne pût suffire à la changer; et j'ai toujours pensé qu'au moral, la mouche du coche n'était pas un personnage aussi insignifiant qu'on l'avait cru. J'avoue qu'en même temps je me suis confirmée dans l'idée du peu de répugnance de votre mari pour un établissement à Paris; l'ensemble des ressources qui s'y rencontrent était peut-être dans son esprit à l'état d'étude, et la rencontre de cette maison pourra agir comme cause déterminante, un peu comme la chute de la pomme de Newton.

Adieu, très-chère Pauline, remerciez-vous bien vous-même de la joie que vous me promettez.

Paris, 22 juillet 1857[1].

Je ne puis me faire, ma bien chère, à l'idée que vous ne sachiez plus où me prendre. Venue ici lundi pour huit ou dix jours, M. Rayer m'y garde, en vue de quelques essais nouveaux qui demandent sa surveillance. Le pauvre cher Fleury ne m'a fait aucun bien cette année; mais je lui en garde si peu de rancune que cela ne m'empêche pas de le regretter beaucoup. Me voilà donc dans mes quartiers d'hiver! très-doucement inaugurés du reste par la présence de mes neveux, par celle d'Hélène et de sa sœur et du comte de Nesselrode, qui arrive aujourd'hui. Depuis votre bonne visite, rien d'amélioré dans mon état, qui a été une souffrance continue; mais tant qu'il y a résistance, on peut espérer de la lutte.

Voilà deux mardis que je n'ai rien de vous!

[1] Cette lettre, la dernière que reçut Mme Craven, lui parvint à Carlsbad et lui causa une vive inquiétude, non seulemeut à cause de son contenu, mais de son écriture sensiblement altérée. Mme Craven revint à Paris à la fin d'août, elle trouva Mme Swetchine dans un état désespéré et lui prodigua jusqu'à la dernière heure des soins auxquels Mme Swetchine ne cessa jamais de se montrer particulièrement sensible.

A MADAME LA PRINCESSE DE SAYN-WITTGENSTEIN

NÉE PRINCESSE BARIATINSKI [1].

Vichy, 25 juin 1849.

J'ai attendu, chère princesse, la réponse de M. B., pour vous remercier en même temps du souvenir que vous voulez bien me garder et qui m'a tant touchée dans votre lettre à Valentine [2], à qui j'ai demandé de commencer par être mon interprète. Voilà donc, chère princesse, la réponse que vous auriez eue plus tôt si je n'y avais mis une lenteur quelque peu calculée, pour laisser arriver ce qui pouvait venir se mettre au concours. Comme émoluments, les exigences de M. B. m'ont paru n'avoir rien d'exorbitant, d'autant plus qu'en prenant ces deux mille francs

[1] La princesse Wittgenstein est fille du prince Bariatinski, qui donna à Mme Swetchine l'hospitalité en la maison de campagne près de Pétersbourg, où elle acheva les études qui la conduisirent à l'Eglise catholique, et sœur du feld-maréchal prince Alexandre Bariatinski, qui a fait faire récemment, par la prise de Schamyl, un grand pas à la pacification du Caucase.

[2] La comtesse de Ségur d'Aguesseau, née princesse Lubomirska.

comme base, on pourrait établir, dans des proportions modestes, la progression qui aboutirait à une récompense finale. La clause d'un mois de congé pourrait être plus embarrassante. Comment suppléeriez-vous, je ne dis pas aux études, mais à cette indispensable surveillance de tous les moments? Un répétiteur qu'on trouve partout suffit pour que la lacune ne fasse pas trop reculer l'élève; mais l'ascendant, la conscience de la responsabilité, ne se remplacent pas. Cette clause me paraîtrait demander une réflexion, lors même qu'entière satisfaction serait donnée sur tous les autres points, ce qui est loin d'être obtenu. Je vous le répète, chère princesse, tout ce que j'ai vu et su de M. B. m'a paru mériter estime et confiance; il m'a toujours prévenue en sa faveur par quelque chose de simple et de réservé. Je serais disposée à préjuger les qualités d'esprit et de caractère que je rechercherais particulièrement dans un instituteur, jusque dans la sobriété et le contenu de sa parole écrite : toutes mes préventions seraient donc pour lui. Mais enfin ce n'est pas connaître, et quand je le connaîtrais mon suffrage est de ceux qui ne comptent tout au plus que comme motif suffisant d'admettre l'examen. Votre choix se fixant sur lui sans autre motif que les ouvertures que je vous ai faites, me donnerait une anxiété réelle; rien n'est si sincère, croyez-le. J'ai bien voulu faire la battue à votre intention, vous servir d'éclaireur, mais c'est en obtenant de vous que ma très-timide indication reste sans effet, jusqu'à ce qu'elle soit sanctionnée d'ailleurs.

Chère princesse, dans les souvenirs que vous m'a-

vez laissés, il y avait de quoi demeurer longtemps, et avec grande douceur, sur les moindres détails. L'histoire de notre pauvre âme, telle que Dieu nous la fait, est presque toujours d'une couleur sévère; mais il faut convenir que parfois ses épisodes sont bien consolants. Ce certain dimanche est resté, sous mes yeux, un tableau vivant. Jamais l'amitié chrétienne ne m'a paru plus touchante et plus belle; jamais une consécration plus sensible et plus haute ne lui a été donnée. Des deux anges en présence, l'un avait gardé l'autre, à mesure égale de mérites et de mutuelle consolation. Dans votre lettre à***, vous paraissiez redouter de grands obstacles au projet d'une chère réunion. C'était bien quelque chose qu'elle fût retardée, mais je ne puis croire que vous ayez à craindre au-delà; il me paraît impossible de ne pas l'emporter, quand on a contre soi l'absurde et pour soi la raison, avec cette volonté ferme et continue de l'affection véritable. Vous ne disiez pas à quel prétexte s'attachait cet acte d'extravagance et de tyrannie.

J'espère que mon compte-rendu comme affaire me vaudra quelques lignes de vous, et que, n'oubliant pas l'intérêt à jamais fidèle qui vous suivra, vous me parlerez toujours de cette amitié que Dieu m'aurait démontrée une consolation nécessaire, par cela seul qu'il l'a tant bénie. Seriez-vous aussi assez bonne pour me donner des nouvelles de M. l'abbé Dupanloup?

C'est bien de cœur que je vous offre l'expression des plus affectueux et des plus vrais sentiments.

Vichy, 2 juillet 1849.

Chère princesse, je réponds à une réponse et ce n'est pas même une réplique, mais tout simplement le mouvement très-spontané que votre chère lettre produit en moi. Sous l'impression de la chaude lumière qui la pénètre, j'ai besoin de vous dire à quel point je suis touchée des sentiments qu'elle exprime. Quand on vous entend, tout s'explique dans la voie tracée pour vous : grâces faites, sacrifices demandés ; car la première condition de l'holocauste, c'est d'être vivant, et on l'est rarement autant que vous. Dans cette droiture qui dès l'abord m'avait tant frappée, dans cet élan si vrai, dans ces effusions si vives, il me semble voir comme un enlacement de toutes les miséricordes divines et de toutes les fidélités. Ah! je suis tranquille, ce n'est pas du bout des lèvres que vous avez goûté la vérité! elle a pénétré avant : vous êtes blessée de Dieu, chère princesse, blessée de cette ineffable blessure que le ciel seul guérit. Je comprends que, dans ces jours de solitude complète, sans frayeur et sans tristesse, quelques vides pourtant se soient fait sentir; le souvenir rend bien ce qui a sympathisé avec nous, les réflexions naissent naturellement au fond d'une âme, mais le besoin de la confiance parlée, épanchée, survit à tout, et je ne vois que le besoin d'appui qui soit aussi puissant. Ni l'un ni l'autre ne vont vous manquer, chère princesse, et j'en jouis pour vous à l'avance. Quelle récompense que la présence de votre saint guide! et que de douceur et de force elle portera avec elle! J'ai rapproché

les jours de leur date, et je ne puis vous dire le plaisir que j'ai eu à me dire que samedi, avant-hier, Mme de Lazareff avait dû répondre [1]. C'est bien du meilleur de mon cœur que je salue votre réunion, et dans ma hâte de vous écrire entrait aussi le besoin de vous dire ma joie des obstacles vaincus. Il ne dépend plus de moi aujourd'hui de séparer vos deux pensées, et de renoncer pour vous, volontairement, à ces secours incessants, mutuels, dont l'efficacité laisse si loin derrière elle tout ce qui peut tenir de l'émulation : faire aussi bien qu'on peut ensemble, c'est bien autre chose que tâcher de faire mieux l'un que l'autre. Pendant ces six semaines plus rien d'indifférent dans aucune de vos journées; au terme où vous êtes, toute distraction console et toute consolation sanctifie. Je vois d'ici vos lectures faites en commun, vos entretiens sérieux, vos promenades auxquelles si souvent vous donnerez un but charitable ou pieux, et aussi ces bénédictions qui s'élèveront pour vous deux et que, pour ma part, je murmure déjà tout bas. Voilà, mes chères filles, puisque vous me permettez d'être mère un instant, voilà les conditions par lesquelles l'amitié se fait éternelle et se met au rang de ces mêmes vertus qui l'ont fait croître et qui l'ont toujours fortifiée. Mais, chère princesse, j'ai pourtant à reprendre dans cette lettre si pleine de pieux abandon, et je ne veux pas que son charme expose mon incorruptibilité. Est-ce bien vous, dont l'intelligence a été comme préparée pour recevoir

[1] Antoinette, princesse de Biren-Courlande, mariée au général-major Lazareff, avait fait récemment son abjuration dans la chapelle de Mme Swetchine, entre les mains du P. de Ravignan.

l'action de la miséricorde, qui sembleriez disposée à séparer, relativement à vous-même, la justice de la délivrance, à voir dans l'une l'obstacle à l'autre? Assurément, chère princesse, vous avez bien de l'espace devant vous : quelque admirable que soit une ébauche, il faut que le tableau s'achève, et vous avez d'autant plus à mériter que, en dehors de vous, vous avez beaucoup à obtenir; mais rien de tout cela ne fait que vous ayez désormais à traiter avec une justice froide et sévère, une justice qui n'ait pas passé par le cœur brûlant de charité de Jésus-Christ. Non, chère princesse, ne pensez plus à cette justice dont le nom me glace toujours, n'y pensez plus, quoiqu'elle-même doive être pour vous : dans cette pensée devenue contristante, si elle persévérait longtemps, il y aurait trop d'oubli des moments où Dieu vous fait sentir délicieusement sa présence.

Adieu, chère princesse; depuis deux ou trois jours je suis mieux, et je vous remercie pour votre part.

Vichy, 14 juillet 1849.

On prétend qu'aujourd'hui, chère princesse, la diplomatie joue cartes sur table, et comme je trouve fort commode d'ajouter à la franchise ce qu'on retranche à l'habileté, j'entre bien volontiers dans cette voie. Hier, en même temps que votre lettre, j'ai reçu celle de M. B., que j'enferme ici; et je viens de lui transmettre les propositions qui lui seraient faites et dont les proportions me paraissent excellentes. Je lui ai transcrit textuellement les expressions dont vous vous servez au sujet d'un congé annuel; je lui ai dit en même temps que vous n'avez encore rien décidé,

qu'il a plus d'un concurrent, et je lui demande s'il veut toujours, affrontant un insuccès, que je suive cette négociation incertaine dans son résultat. J'aborde en même temps la question de la lettre que le prince adresserait à M. de ***, en le priant de me dire si cette démarche pourrait lui être préjudiciable. Voilà donc, chère princesse, toutes nos responsabilités mises à couvert, et vous pouvez agir librement sans qu'on puisse se faire un droit de vos investigations et de vos ajournements. Quatre ou cinq jours suffiront, je pense, pour me rapporter la réponse de M. B. Des informations puisées à la source seront peut-être possibles, mais je ne cesserai pas pour cela d'en appeler d'autres de toutes mes forces. Il me semble indiqué qu'un père qui d'année en année insiste sur la continuation des soins de l'instituteur de son fils, ne peut dire de cet instituteur que du bien, surtout si, comme il arrive des réponses de ce genre, il s'en tient aux généralités. Je ne connais pas du tout M. de ***, père de l'enfant, mais beaucoup son frère. C'est un homme d'esprit et de talent, excellent cœur, parfait d'intention, mais dont le jugement ne passe pas pour être toujours sûr. Il m'a parlé très-bien de M. B., peu chaudement à la vérité, ce qui s'expliquait du reste fort naturellement par les démarches qu'il savait que j'avais faites plus d'une fois au sujet de celui qu'il voulait retenir auprès de son neveu malgré l'insuffisance et le précaire de la position.

Il n'y a que le cœur qui aille vite; toutes les réflexions de prudence viennent après coup! J'accueille toujours comme bien venues celles qui vous disposent à aller chercher à Paris les consolations de la visite

que vous deviez recevoir, et dont les inconvénients ne se seraient peut-être pas arrêtés à vous seule; quand la déraison malveillante ne crée pas le prétexte, elle prend ombrage du premier qui se présente. C'est d'ailleurs une course facile et qui commencera par vous racheter de ces appréhensions qui troublent. Mais je n'ai pas d'inquiétude : trop d'affection veille près de vous pour que vous soyez imprudente et que vous ne donniez pas les soins nécessaires à votre santé qui, toute délicate qu'elle soit, est bien de celles que le temps fortifie.

Vous me proposez un problème dont la solution m'embarrasse plus que vous ne croyez, un peu comme tout ce qui répond pour un autre. Si, dans cette circonstance, votre reconnaissance et votre affection prenaient corps dans un objet de luxe secondaire, je me permettrais une prompte et absolue exclusion; peut-être aussi aurais-je quelques objections à faire, quoique beaucoup moins prononcées, si une chapelle domestique, dans l'humble habitation d'un simple prêtre, devait recevoir votre beau calice. Mais je me confesse ébranlée et presque votre complice quand je pense qu'aujourd'hui il ajouterait à l'éclat des grandes solennités de l'épiscopat et que, après le plus grand nombre d'années possible, j'espère, il irait grossir le trésor d'une vieille cathédrale, et, pendant des siècles, réjouir, quoi qu'on en dise, le cœur des fidèles: il y a toujours de la joie, rationnelle ou non, à voir honoré et paré ce qu'on aime.

Adieu, chère princesse, je finis en toute hâte pour que ma lettre parte aujourd'hui. Soyez assez bonne pour ne pas m'oublier auprès de votre amie, et

recevez toutes deux les sentiments de tendre et profond intérêt que vous me savez si bien pour vous.

Vichy, 8 septembre 1849.

Chère princesse, il y a toujours un doute quelconque dans le silence, et quelques mots valent mieux que lui. Aussi, je viens simplement vous dire que je ne vous écris pas, incapable de tout sous le poids de ma profonde affliction de la mort de Mme de Nesselrode, ma plus ancienne amie, fidèle à travers toutes les vicissitudes. Je suis navrée, et quelque accoutumé à souffrir que soit le cœur, il ne marche pas aussi vite que la volonté dans la voie de la soumission. Chère princesse, vous m'entendez ici sur tous les points et dans ma douleur et dans mon recours! Que notre bon Maître vous protége et vous ramène au milieu de nous! Ce n'est jamais qu'avec douceur que ma pensée se repose dans votre souvenir, et votre souvenir n'est pas encore votre présence!

Agréez mes bien sincères amitiés et ne m'oubliez pas auprès de Mme Lazareff.

Vichy, 14 août 1850.

Chère princesse, vous avez quitté aujourd'hui Paris pour Bruxelles et je me hâte de vous joindre à Coblentz pour vous dire que j'ai eu votre lettre du 7 août, et hier soir la lettre écrite pour être montrée à M. B. avec la petite annexe. Votre commission est déjà faite; je viens de lui écrire en lui envoyant votre réponse, qui adoucira le petit froissement que produit trop souvent l'insuccès personnel. Dans cette nature de question, chère princesse, tout tient au point de vue

et nécessairement s'y rapporte. Ce que je puis vous dire, c'est qu'une parfaite liberté de détermination me paraît, de part et d'autre, la première condition de toute affaire qui se traite; du moment où une chose s'entame, il faut consentir à toutes ces vicissitudes et se préparer, quand on cherche, à frapper à bien des portes avant d'arriver à celle qu'on verra s'ouvrir.

Tout se presse, bien chère princesse, dans l'itinéraire que vous me donnez ; mais tout est devenu d'exécution si facile que la rapidité réduit jusqu'à la fatigue. Ce qui me fait un vrai plaisir, ce sont vos quartiers d'hiver, et que vous les établissiez en plein automne, sans en perdre pour cela un rayon de soleil. Quelque sursis qu'obtienne votre amie, vous ne voudrez rien perdre des jours qu'elle donnera à Paris, et puis l'important, c'est de vous garder pendant l'hiver et de pouvoir raisonnablement espérer que ce retour au milieu de nous, dans l'arrière-saison, sera comme la première pierre posée de vos habitudes futures. C'est précisément dans ce mois d'octobre que nous devons retourner à Paris, et vers la même date. Le bien que me fait ordinairement Vichy a commencé cette fois-ci par se montrer un peu rebelle, mais il a été vaincu par ma persévérance, et je vais réellement mieux pour le seul mal que je mets en ligne de compte, cette névralgie qui m'a fait passer de cruels moments et surtout frappée de terreur. Mais que de menaces faites et révoquées par une seule, même, et toujours si immense miséricorde ! Toute notre destinée s'accomplit entre l'infinie diversité des moyens providentiels, et la divine immobilité du but qui nous est proposé.

Rien ne peut-il donc faire renoncer Mme Lazareff à ce retour en Russie? Cela me fait bien de la peine, parce que c'est là que se renouvellera pour vous la vraie séparation, celle que l'entier abandon de la confiance n'adoucit plus, au moins la confiance écrite, car on ne saurait atteindre l'autre, qui vit si fortement au fond de l'âme et qui tient de la nature de ces biens supérieurs que Dieu a soustraits à l'action humaine. Adieu, chère princesse; vous ne me dites rien de votre santé, et l'espoir que c'est bon signe ne remplit pas assez cette lacune. Vos deux visites à Paris, toutes les consolations que vous y aurez trouvées me donnent entière sécurité sur le reste, et je ne puis vous dire combien je remercie Dieu souvent de la paix que je sens vous être irrévocablement donnée.

Samedi 1850.

Chère princesse, votre volonté seule peut nous venir en aide; croyez que votre vertu actuelle, c'est l'abstention, et que le bon Dieu comptera une à une, pour vous en récompenser, toutes les choses que vous auriez faites et que vous ne ferez pas.

Toujours davantage, chère princesse, je suis près de vous. Je fais mes préparatifs de notre messe de minuit; vous m'y manquerez bien!

Samedi 1850.

Voici, chère princesse, la liste que vous désiriez avoir. J'ai pris dans les genres d'ouvrages les plus différents, afin que plus tard vous puissiez compléter les auteurs qui vous iraient davantage. En attendant, soyez assez bonne pour biffer dès à présent ce qui

paraîtrait ne pas vous convenir; vous y feriez suppléer très-aisément, et si vous n'aviez personne sous la main pour le faire, je m'y emploierais de tout mon cœur. Si vous pouviez faire venir tout Wiseman en anglais et avoir tout Mœlher en allemand, cela vaudrait cent fois mieux, et j'aurais immédiatement à remplacer les sept volumes qui les représentent sur ma liste.

Je désire bien que vous ayez pu suivre vos bonnes pensées de repos, et qu'en même temps vous voulussiez y mettre un peu de persévérance; sera-ce toujours, chère princesse, demander trop?

Samedi 1850.

Chère princesse, soyez assez bonne pour me dire avant tout si votre sortie d'hier ne vous a pas fait mal, et aussi me laissez vous exprimer tout mon regret d'avoir si peu deviné l'heure possible qui vous amènerait. J'ai pensé qu'à cause même de votre rhume, c'est l'heure la moins avancée que vous prendriez; je ne suis sortie qu'à deux heures, et votre nom à la porte était seul excepté. Vous voyez que rien n'a manqué à mon calcul, si ce n'est ce qui fait réussir.

1850.

Chère princesse, c'est bien à moi aussi de vous remercier, car on doit beaucoup à ceux qui nous ont fait rendre grâce à Dieu avec une effusion toute nouvelle. Le sacrifice a été fait, et avec le sacrifice est venu plus de calme; calme qui n'est qu'un répit, mais qui disait bien que la soumission l'emporterait. Je transmettrai au P. de Ravignan vos paroles, et les bénédic-

tions qu'il vous enverra ne seront sûrement pas les premières qu'il fait aller à vous. Parlez de moi à Mme de Castellane [1]; vous ne pourrez pas lui en trop dire : rien de plus affectueux que l'intérêt et le respect que je lui porte. Adieu encore, chère princesse, et tous mes vœux.

Mercredi 23, 1850.

Chère princesse, le R. P. de Ravignan est entré en retraite depuis vendredi; je le regrette pour ma part autant que pour celle de tant d'autres. Cette chance de vous voir n'aurait jamais été libre d'inquiétude; que votre courage fasse ce que fait votre sollicitude, qu'il accepte cette privation. Quant à la mienne de ne pas vous voir, j'espère qu'elle s'amendera bientôt. Je touche à la fin du traitement qui me renferme, et à ma première sortie je vous demanderai de m'indiquer un moment. Faites-moi dire en attendant de vos nouvelles, et consolez-moi, si vous pouvez. Sur tous les autres points nous nous entendrons, et si je ne vous vois pas assez tôt, je vous écrirai. Soignez-vous bien ; c'est celle de vos vertus sur laquelle, pour le moment, le bon Dieu insiste !

1851.

La réponse que j'aurais à vous faire, chère princesse, est plus facile qu'elle ne saurait être concise; l'heure des visites me la fait remettre à notre première entrevue. Je n'ose pourtant vous la demander prochaine; je vous conjure même de ne céder ni à votre bonté, ni

[1] Pauline de Talleyrand-Périgord, marquise de Castellane.

à mon impatience, mais de sacrifier à un repos qui chaque jour devient plus nécessaire et que je vous demande au nom de votre saint ami. Je vous en prie, un peu aussi pour moi, soignez-vous !

Il y avait déjà du monde à l'arrivée du P. de Ravignan dans la chapelle. Je n'ai pu lui dire qu'un mot, et ce mot pour vous ménager un moment d'entretien. Il n'a donc pas vu votre lettre ; j'attendais pour la renvoyer, ce que je fais ce soir. Comment votre chère pensée s'est-elle plu ainsi à battre la campagne ? à quel taux rabaissez-vous donc l'expérience, la sagacité du P. de Ravignan ? Chère princesse, il est une droiture devant Dieu qui donne un accent à la parole humaine auquel nul ne se méprend.

Mon premier mouvement en lisant la lettre pastorale *est allé à vous*[1]. *Buona notte. Pax.*

Paris, 11 octobre 1851.

Je n'ai qu'un moment avant le départ du courrier, mais je veux, chère princesse, qu'il vous dise aujourd'hui même que votre commission est faite et que je n'ai plus qu'à demander qu'elle le soit à votre gré. La sœur Catherine partira demain, samedi, pour aller coucher à Lille, où ces religieuses ont une maison, et dimanche, après la messe entendue de bonne heure, elle ira d'un trait à Coblentz. Conformément à vos instructions, je lui ai recommandé d'y prendre, aussitôt arrivée, une voiture pour se faire conduire au château de Sayn, où je lui ai dit qu'elle pouvait être

[1] Première lettre pastorale de M. l'abbé Dupanloup, nommé évêque d'Orléans.

rendue en une heure et demie. J'ai tout espoir que le choix, fait avec une bienveillance toute particulière par la supérieure, personne d'un grand mérite, sera bon, et que les soins de la bonne sœur porteront en eux-mêmes toute bénédiction et toute efficacité. Elle croit que cent francs suffisent pour son voyage. Je les lui ai avancés, et demain, plus à l'aise, je vous rendrai compte de tous les autres arrangements. Laissez-moi, en attendant, vous remercier d'avoir pensé à moi, et vous embrasser de tout mon cœur.

Paris, 13 octobre 1851.

Me voilà beaucoup moins pressée qu'hier, chère princesse, et libre de compléter les détails que je vous donnais sur la sœur de Bon-Secours, partie pour vous joindre. La demande que j'allais en faire cadrait avec un mauvais moment : une retraite que devaient commencer dès le lendemain tous les sujets disponibles de la communauté. Ce n'est qu'à une très-spéciale bonne volonté de la supérieure que j'ai dû de pouvoir vous servir; et je suis convaincue que cette bonne volonté s'est étendue au choix qu'elle a fait de la sœur Catherine, bien connue dans la maison, puisqu'elle y est depuis vingt-deux ans malgré qu'on ne lui en donnerait pas plus de trente. L'impression qu'elle m'a faite a été très-bonne. Je voudrais déjà savoir que la vôtre lui est également favorable, et que rien ne démentira plus tard des préliminaires en eux-mêmes déjà précieux. J'aurais voulu vous donner une sœur qui sût l'allemand, mais la communauté n'en comptait qu'une, et celle-là n'était pas libre, ce qui m'a fait passer outre, les soins que vous demandez étant trop

pressés pour attendre. Quant aux arrangements, elle vous rendra compte des cent francs de son voyage ; la rétribution d'une sœur de Bon-Secours perçue par sa maison est de cinq francs par jour ; la distance et le pays étranger n'y changent rien. La supérieure a trouvé parfaitement convenable que la sœur Catherine dînât à la table de vos enfants, ou seule, comme vous le préféreriez. Je n'ai pas touché avec elle d'autres points, parce que je l'ai vue, pleine de confiance, abandonner tout à ce que vous régleriez vous-même. Quant aux heures de sommeil, la sœur Catherine vous dira que la règle de leur ordre les oblige à prendre six heures de repos sur les vingt-quatre. Ces six heures sont prises indifféremment, selon les besoins des malades, sur la nuit ou sur le jour.

Jamais la sollicitude du Prince ne vous a mieux comprise qu'en insistant pour vous donner une sœur, dont la présence sera à double fin : tout à côté de soins dévoués, vous aurez la douceur d'une habituelle similitude de pensées et de sentiments. N'importe que la forme diffère quand on se touche par le fond : le niveau, dans ce cas-là, a bientôt passé sur les deux langages. Soyez assez bonne pour dire au Prince, si ma lettre arrive à temps, combien je serai aise de le voir et tout le prix que je mets aux moments qu'il voudra me donner. Vous m'avez manqué longtemps bien entièrement, et je suis impatiente que quelque chose de vous me soit rendu. J'aurais voulu qu'une pleine et heureuse sécurité sur vous me dédommageât de privations personnelles ; mais si vous ne nous faites pas encore la grâce de vous bien porter, vous me faites à moi celle de vous admirer beaucoup dans la

sagesse de résolution, dans le courage de raison du parti que vous avez préféré prendre. Dans les mesures qui concilient tout au prix de quelques sacrifices, m'apparaissent presque toujours les plus sûres indications de la Providence, et en même temps, dans ceux qui s'y rendent, les plus solides progrès.

Je vous remercie de me promettre que je verrai M. de Bacourt[1]; ce sera avec un grand intérêt, et s'il avait encore à l'apprendre, soyez assez bonne pour être auprès de lui mon interprète. J'ai transmis textuellement vos paroles à Mme de Gontaut; elle était encore ici hier, et y reviendra mercredi, très-courts passages qui touchent pourtant au moment où nous la reposséderons. Sa santé s'est trouvée assez bien de Plombières. Valentine a dû vous écrire et même aller trouver la sœur Catherine avant son départ, rien que pour le plaisir de voir quelqu'un qui allait vous trouver.

J'abrège, chère princesse, de par l'ordre de mes pauvres yeux, très-fatigués encore par les suites d'une très-sévère ophthalmie, qui les a tenus fermés pendant plus d'un grand mois. Permettez néanmoins que j'y voie encore pour me plaindre des très-malencontreuses excuses que vous me faites de m'occuper de vous. Je pensais que vous voudriez reconnaître tout le plaisir que j'y ai comme chose simple, cordialement offerte et acceptée par vous avec confiance.

Agréez mille sincères amitiés.

[1] M. de Bacourt, ambassadeur de France à Turin, et démissionnaire au moment de la révolution de février.

1851.

Chère princesse, combien j'aurais aimé vous dire immédiatement la très-douce impression laissée en moi par votre dernière lettre, et combien surtout j'aurais voulu soigneusement entretenir des dispositions qui me sont si chères ! Mais je ne puis presque plus rien pour moi, et c'est à la générosité de mes amis à garder, à protéger tout ce que je possède ou tout ce qui reste dans leur cœur. Me voilà à la sixième semaine d'une reprise de névralgie; je suis obligée d'enrayer sur tout; et pour tout dire, le P. de Ravignan commence aujourd'hui sa retraite, et je ne puis la suivre. Il vient un temps, particulièrement sous l'empire de l'âge, où le mal, quelque grand qu'il soit, disparaît presque sous ses effets, sous ses tristes ravages. Grâce à Dieu ! la foi, ici, est encore une suprême confiance : rien d'utile que ce qui nous est envoyé !

J'ai revu M. de Bacourt en m'assurant davantage de tout le plaisir que j'aurais à le voir un peu d'habitude; je croirais même, à cet égard, l'avoir persuadé. Mais l'arrangement de ma vie actuelle se ressent du reste; ne voyant personne le soir, les exclusions et les préférences ne sont pas de mise pendant les deux ou trois heures de ma porte ouverte; il en résulterait de ces rencontres fortuitement contrariantes qui rendraient impossible le simple agrément de la causerie, et bien plus encore tout ce qui s'élève un peu au-dessus. Mes heures de réserve cèdent bien à l'intimité

d'abord et à toute volonté exprimée; mais ici je n'ai pas le droit de les offrir, et j'attends une de ces bonnes chances qui mettent à flot, et dont au fond aucune chose ne se passe pour bien aller. J'ai su de bonne source votre pauvre amie en pleine et haute lutte avec son tyran. Hélas! il n'y a pas de prise là où la violence va jusqu'au délire! D'une autre part, la position en s'aggravant fait admirablement ressortir tout ce qu'il y a de courage calme et intrépide, de foi résistante et ferme sous cette enveloppe de douceur et de sérénité. Vous devez en jouir beaucoup, chère princesse, au milieu de l'affliction et de l'inquiétude qui s'y mêlent, car il y a là d'immenses mérites et vous en avez été l'impulsion première. Il semble que M. *** a cherché des auxiliaires partout; dans les dissidences, toute espèce d'erreur semble une arme suffisante à la haine de la vérité. Religieusement parlant, rien n'était moins compliqué que la position de Mme ***; son mari d'une autre croyance, elle n'étant pas de celle du pays. Les circonstances paraissaient bien être le gage d'une liberté entière, et au lieu de cela que de luttes et de menaces! c'est que le bon Dieu veut que l'on gravisse péniblement la route qui mène à lui. La vérité est toujours une conquête : œuvre de la grâce elle se donne, œuvre de notre concours il faut qu'elle s'achète, que la souffrance soit son accompagnement obligé, peut-être aussi pour qu'elle se grave dans notre âme en caractères plus saints et plus indélébiles.

Chère princesse, votre vie de Sayn aurait toutes mes convoitises, elle a partant toutes mes approbations. La règle que vous y faites régner est la pre-

mière condition qui doit être respectée et pratiquée par tout ce qui veut vivre de la vraie vie de l'âme. Vous savez combien, dans l'intérêt de votre plus grand plaisir, j'osais insister sur les lectures sérieuses. Rien ne me semble mieux choisi que l'*Histoire des Variations*, ni plus utile pour vous-même que ces notes qui exercent votre pensée sur des questions qu'un premier intérêt vous rend spéciales. En général je crois très-bon d'écrire à mesure qu'on lit; ce qu'on recueille en lisant, c'est la semence; la pensée qu'on fixe en écrivant, c'est cette même semence, mais germée, levée, assimilée à nous-même. On ne garde vraiment que ce qui a passé dans le sang. Votre latin m'a fait au moins autant de plaisir que le reste. La langue de la foi ne devrait être exclue d'aucune éducation religieuse, pas plus de celle qu'on se donne à votre âge, où l'on apprend encore tout ce qu'on veut. Ce n'est pas ce qu'on sait qui rend pédant, et je vous réponds qu'on l'est par toute autre chose que ce que vous êtes. En résumé, chère princesse, vous me paraissez avoir été favorisée par toutes les combinaisons du monde, par les circonstances même les plus accessoires. Rien qui ne se soit trouvé mieux placé dans votre vie que ce séjour à la campagne qui vous a donné la mesure de vos forces, et en même temps une forte incitation pour en user, qui a contribué à développer en vous le goût de l'occupation, et qui fortifiera ce grand, ce salutaire moyen d'indépendance des autres et surtout de vous-même. Après la prière, je ne connais pas de force plus grande que cet attrait pour l'étude, qui, bien dirigé, sert aussi bien l'âme que l'esprit. Mais chaque chose

a son temps, et rien n'est plus conciliable que votre reconnaissante appréciation des bienfaits de la solitude, et votre désir de la voir périodiquement interrompue par vos séjours de Paris. La trop longue continuité d'un même régime finit par n'en plus faire ressortir que les inconvénients respectifs, et trop souvent en annuler les avantages; il faut que les sages réflexions, les bonnes résolutions de la vie de retraite soient mises à l'épreuve de la distraction. C'est dans ce contact des contrastes et des oppositions qu'elles s'éprouvent et s'affermissent; quand, par la permission de Dieu, s'élèvent des obstacles insurmontables, c'est lui-même qui supplée à tous les vides, à toutes les lacunes. Mais il n'en a pas moins ménagé beaucoup de puissance dans les moyens établis pour mener à lui, dans l'action, dans la parole de ses serviteurs, dans le contact de tout ce qui s'anime de son esprit, dans une atmosphère réchauffée, embaumée de foi et de charité, où l'on aspire de saintes impressions par cela seul qu'on y vit. La nécessité, je le répète, a les mêmes priviléges, il faut seulement qu'elle soit bien reconnue. Toutes les autres considérations auxquelles vous touchez me paraissent également valables. Les longues séparations ne valent rien, les affections de long cours ne se nourrissent guère que d'habitudes; il faut se hâter d'imprimer à sa vie le caractère qu'on veut lui donner, et quand la volonté est si raisonnable, il suffit qu'on soit sûr de la retrouver intacte pour y déférer.

J'ai su par M. de Bacourt que toute espèce d'incertitude était bannie de l'esprit du Prince et qu'il était résolu que vous reviendriez ici l'automne prochain.

Quelque chargé que soit l'horizon politique, je ne crois pas à des éventualités absolument contraires pour vous en empêcher. D'ailleurs sur le sol de France les plus grands événements n'ont guère que la durée d'une aventure; à peine brusquée et le but atteint, on se rassied au plus vite. Ce que vous me dites de *** me ferait espérer beaucoup. S'il est loin du terme, il est sur le chemin qui y mène, il y a mille affinités secrètes entre la vérité et une affection vertueuse. J'ai fait très-exactement toutes vos commissions d'abord à Valentine, puis au P. de Ravignan, qui vous répond par tous ses vœux et par une sollicitude commune entre vous deux, qui de sa part ne laisse rien à désirer.

Adieu, ma bonne chère princesse; je supprime comme inutile, je pense, toute assurance de ma tendre et bien dévouée affection.

Paris, 8 février 1852.

Ma chère princesse, mes pauvres yeux plus malades en dernier lieu et d'arides affaires m'ont empêchée d'écrire. Il me tardait de vous dire combien, après une longue interruption de ce vide immense que fait autour de nous le malheur [1], il m'a été doux de me replacer au milieu de vos intérêts les plus chers, des objets qui vous entourent et que la bonne sœur m'a rendus presque visibles, tant ses récits étaient faits pour donner l'illusion de la présence. Votre

[1] La mort de son neveu, le prince Théophile Gagarin, qui avait suivi de près la mort du général Swetchine.

château, votre chapelle, les bouquets, les compliments, les processions du jour de votre fête, la bourse des aumônes, le tableau composé par vos anges d'enfants, les émotions du bonheur qu'on vous doit, les bénédictions de ce qui vous entoure : tout cela a passé devant mes yeux. Il ne faudrait, par canton, qu'un seul centre comme le vôtre pour régénérer tout un pays. Il n'est personne de votre intérieur qui n'ait laissé à la bonne sœur une excellente impression; mais tous ses sentiments réunis vont à vous. Je ne vous en épargne qu'un seul, que par cela même vous nommez. Quant au Prince, sa reconnaissance pour lui est si grande, qu'il y entre presque un peu de surprise de voir un cœur d'homme si susceptible des plus délicates recherches de la bonté. De vos chers enfants, qu'elle porte dans son cœur, le dernier est son chérubin; mais votre sollicitude maternelle se serait sentie bien rassurée, si vous aviez pu l'entendre, de toute la liberté de la confiance, parler de cet aîné, objet de vos plus tendres soucis. J'ai joui d'autant plus des notions recueillies par la bonne sœur qu'elle est vraiment remarquable par son jugement pénétrant et exercé. On n'en demanderait pas tant assurément à la vertu de ces saintes filles, et cette fois le don accordé à son intelligence a compté pour récompense. Elle est revenue m'apporter le dessin de votre château; déjà j'avais retenu tout ce que Mme Narishkine m'en avait dit, mais je n'en avais pas si bien l'ensemble. Cinq mois d'été sont bien placés dans ce pays d'effets si pittoresques, et je ne vois pas dans les deux parts qui seront faites de votre vie ce qui pourrait manquer à son

agrément, aux consolations plus sérieuses, aux nécessités de votre chère âme.

Voilà le retour de Mgr d'Orléans, qui le rapproche beaucoup de vous; n'auriez-vous que la certitude de le retrouver souvent ici l'hiver prochain, que vous seriez bien assurée de voir compensés tous les bienfaits de la retraite. Vraiment, chère princesse, la Providence fait plus que veiller sur vous, elle aplanit toutes vos voies. Le mystère qui vous était incommode et pénible s'est dissipé sans orage; le voile n'a pas été déchiré, mais, toujours plus transparent, il a préparé tout le monde à sa disparition. N'oubliez pas que la condition de tant de biens, qui vous sont dispensés pour s'étendre à d'autres, c'est votre santé, et que Dieu vous veut pour coopératrice des soins qu'il en prend lui-même. D'après tout ce qu'on me dit, votre santé aujourd'hui est entre vos mains, et quand on connaît votre âme, on sait que c'est le seul bien que vous portiez dans un vase fragile : vous ne pouvez l'entourer de trop de respect. En fait de devoir, je ne vous en vois guère qu'un qui vous oblige encore davantage : c'est celui d'être heureuse, de repasser sans cesse dans votre mémoire tous les biens qui vous attendaient et préparés de si loin. S'il est encore quelques points plus ou moins ternes ou assombris au milieu de tant d'autres inondés de lumière, pourquoi y arrêter votre pensée? Ne faut-il pas tout racheter, payer la dîme de son bonheur comme de tout le reste? Même parmi les plus indifférents, il semble que le mot d'ordre soit de vous entourer d'hommage, de respect et de sympathie. Mme de Castellane m'apprenait l'autre jour que le

comte de Boos [1] avait mis en votre possession le bras de sainte Elisabeth; à quoi il aurait été conduit par des affinités dont il est très-facile de saisir la convenance. J'ai dit l'autre jour cette translation des reliques de sainte Elisabeth à son historien, M. de Montalembert, qui a été insatiable de détails sur Sayn et ses hôtes.

Je ne vois encore personne le soir; je ne reprends à rien, et j'ai une telle peine à retrouver quelque chose de moi-même, que ma préoccupation est de ne pas trop peser sur les autres. Ma santé est à l'avenant, ma joue labourée de nouveau; l'épreuve est sur tous les points, mais avec elle la grâce de Dieu, si évidente lorsque sous tant de souffrances on ne succombe pas. Le Prince a eu la bonté de se souvenir de moi; soyez assez bonne pour l'en remercier, et recevoir mille affectueuses expressions de l'intérêt le plus inviolable et le plus vrai.

[1] Le comte Boos était l'ancien propriétaire du château de Sayn qu'avait acheté le prince Wittgenstein. La chapelle de Sayn contenait la relique du bras de sainte Elisabeth de Hongrie. Lors de la sécularisation des couvents, la dernière abbesse du couvent d'Altenberg remit entre les mains du comte Boos, aïeul du comte actuel, cette relique insigne. Le couvent d'Altenberg avait été fondé par sainte Elisabeth elle-même, pour sa fille, la bienheureuse Gertrude, qui en fut la première abbesse.

Le comte Boos remit cette relique à la princesse Wittgenstein, en apprenant sa descendance en ligne directe de sainte Elisabeth, par son père le prince Bariatinsky, dont la mère était une princesse de Holstein.

19 décembre 1852. Couvent des Augustines,
rue de la Santé.

Rien n'est si commode, ma bonne et chère princesse, que de porter les gens dans son cœur; ce qu'ils éprouvent s'y imprime tout naturellement, et plus vite encore quand c'est la joie. Vous pouvez penser combien est vive celle que m'a donnée votre lettre. C'est à de longs intervalles que vous parlez, mais il faut que la bonne relation établie entre nous ait une autre manière de compter les jours, car en vous lisant j'avais l'impression de vous avoir vue la veille. En toute chose il y a un point qui fait centre, et dont tous les autres dépendent, comme conséquence toute simple et presque nécessaire. La seule impression que ne me donne jamais ce qui vous console, c'est la surprise. Vous m'expliquez toujours à l'avance comment ne vous manquent pas les choses que vous désirez, et, je l'espère, comment elles ne vous manqueront jamais. C'est à nos dépens que vous jouissez de Rome, et je n'aurai assurément pas le courage ni de vous le reprocher, ni même de m'en plaindre; j'ai trop la mesure du bien que ce séjour doit vous faire et de celui surtout qu'il me ferait à moi-même. Comme vous le dites : il est sans pareil; le catholicisme est partout, mais à Rome, c'est sa présence réelle, c'est la terre des ancêtres : les saints y sont plus qu'ailleurs la famille de chaque fidèle. C'est, ce me semble, le seul lieu où à tout âge, lors même que les yeux sont fermés à tout le reste, on voudrait encore retourner. J'ai sous ma fenêtre un immense es-

pace presque vide, coupé par de longues hautes murailles qui séparent des jardins sans arbres, et parsemé de presque tous les dômes et flèches qu'on peut apercevoir à Paris. A la première vue de cette chambre, que j'ai immédiatement préférée à toute autre, je me suis trouvée reportée à certains quartiers de Rome dans le voisinage des murs. Ce n'est pas complètement une hallucination, car une ou deux personnes m'ont fait la grâce d'être frappées spontanément de la même manière; mais illusion ou vérité, je la nourris très-soigneusement. Comme j'aurais demandé à être associée au vrai pèlerinage que vous avez fait au travers du Quirinal! Cette douloureuse trace des pas du saint pontife est empreinte là pour les siècles. Le témoin qui vous guidait doit sentir bien vivement le bonheur qui lui a été dévolu [1]! Je n'en connais pas de plus grand que l'occasion offerte au dévouement, non pas seulement dans l'intérêt de la plus sainte des causes, mais aussi en vue de la conservation de celui dont il semble qu'on ne peut approcher sans ressentir une émotion également pénétrante et pieuse. Que ne donnerais-je pas pour recevoir une de ces bénédictions dont je comprends si bien que vous soyez avide!

Mes bons jours de retraite ont commencé le 28 octobre et finissent demain. C'est donc sur le seuil que je vous écris, ma chère princesse, entre un recueillement qu'on ne quitte jamais qu'à regret, et les habitudes qu'on retrouve toujours avec plaisir. Vous suppléerez à tout ce qui ne se dit pas en écrivant. Je ne

[1] Mgr Borromée.

l'en mettrai pas moins en réserve pour le jour de notre rencontre. J'espère que votre printemps se traduit par : après Pâques, et que votre visite à Paris ne sera pas tellement un passage que nous ne puissions en jouir un peu à l'aise. En attendant, chère princesse, conservez-moi toujours cette affectueuse bienveillance que je suis si heureuse de retrouver, et au devant de laquelle vont mes sentiments les plus vrais.

Paris, 16 juillet 1853.

Chère princesse, toutes vos commissions ont été faites ; rien n'en a tardé que le compte que j'avais à vous en rendre, mais je savais que votre bonne confiance y suppléait. J'ignore jusqu'ici ce qui adviendra du travail de M. de Montalembert, il ne le savait pas trop encore lui-même. Je lui ai fait passer vos lignes, et vous pouvez compter être une des premières à le voir paraître, envoyé par l'auteur lui-même, à qui j'en laisserai le plaisir. Quant à Mme Fredro, les reliques lui sont arrivées en parfait état ; et si les remercîments qu'elle me charge de vous offrir sont en retard, c'est qu'elle n'a découvert que par hasard et tardivement, les quelques mots au crayon que portait votre carte.

Chère princesse, comment ne reconnaît-on pas que la vérité pour être la vérité demande à être aussi complète que la vertu, qui cesse d'être la vertu si seulement de son catalogue on en exclut une ! Pourquoi se ferait-on moins exigeant pour l'une que pour l'autre, tandis que la priorité serait ici pour la vérité, source de toute vertu ? Ce qui m'a toujours frappée comme une des gloires de l'Eglise catholique, c'est qu'elle fait du bien

même à ses adversaires : ils ne vivent que des emprunts qu'ils lui font. On y copie tout, hors ce qui ne se copiera jamais, ce je ne sais quoi qui résiste.

Paris, 25 février 1853.

Chère princesse, tout est parfaitement exact dans les notions qui vous ont été données; mais la femme de chambre en question n'est plus à avoir. Elle a rencontré la position qu'elle croyait lui convenir davantage dans une place qu'elle vient d'obtenir à la lingerie des Tuileries, et dont je la sais très-contente. J'avais une autre commission pour vous que je tenais beaucoup à faire, et qui n'a pas été retardée par ma seule faute. Ce sont tous les remercîments de M. de Montalembert. J'ai pensé que le contenu de votre lettre ferait grand plaisir au ménage, et à moi celui de vous faire bien connaître; en conséquence de quoi je la leur ai envoyée. Sauf qu'ils l'ont gardée trop longtemps, je n'ai qu'à m'en féliciter. M. de Montalembert n'exprime jamais que ce qu'il pense et ce qu'il croit; c'est un des grands secrets de son éloquence.

Que vous avez raison d'être sûre que je jouis, que je remercie de vous voir dans vos soins, dans vos émotions, dans vos plaisirs, dans vos inquiétudes, dans vos vœux, toujours si chrétienne ! Assurément de grandes grâces vous ont prévenue, mais toutes aussi ont été répondues. A la lecture de votre lettre, j'ai pu me croire présente à votre belle solennité; en y mêlant vos chers enfants, vous en avez fait une fête de famille qu'achevaient vos populations demeurées dans leur simplicité. La piété allemande, quand elle est catho-

lique, me paraît avoir particulièrement ce caractère-là, et rien ne va si bien à ce qui en soi même est solennel.

Adieu, ma bonne et chère princesse; enfin je puis dire au revoir!

Paris, 5 janvier 1854.

Tout m'est précieux, chère princesse, dans ce qui peut me rendre votre souvenir sensible et certain, et si j'ai laissé passer tant de jours sans vous le redire, c'est que tout s'en est mêlé, depuis les ahurissements de l'arrivée jusqu'au bruit et au décousu des jours d'où nous sortons, et en particulier l'état d'un pauvre œil qui criait merci. Que de préoccupations et de malaises communs entre nous dans la redoutable lutte que vous auriez toujours si vivement ressentie lors même que votre anxiété n'aurait eu rien de personnel! Ah! oui, je sympathise avec vos inquiétudes pour Messieurs vos frères, avec l'émotion perpétuelle où vous entretient cette crainte incessante mêlée à l'intime joie de la gloire exceptionnelle du vrai héros de l'armée d'Asie! Tout le monde n'est pas appelé à faire si bien, mais le vrai confort de ce temps-ci, c'est de voir de tous côtés le devoir si admirablement accompli, et de pouvoir dire que nulle infériorité ne se montre dans ce qui ressort de l'énergie et de la volonté. Combien durera l'effroyable angoisse! Certes on n'en voit pas encore poindre le terme; mais qui peut dire que l'inconnu, au nombre de ses chances, n'en contient pas d'heureuses?

Chère princesse, vous vous en rapportez à moi pour la demande qui vous est adressée, et c'est en répétant vos propres paroles que je vais exprimer mon avis.

Oui, on se doit aux plus misérables, et ce qui est certain, c'est qu'à leurs yeux la position de Théodosia serait des plus enviées [1]. Quand je demandai à la bonne sœur Rosalie de traiter pour moi avec la maison du Bon-Sauveur, je ne lui fis aucune recommandation d'économie; elle, de son côté, me donna le chiffre de quatre cents francs comme taux général, et en m'assurant qu'on y était très-bien. Ce fut en effet la première impression de Théodosia, et j'ai toujours vu sa satisfaction aller en croissant. Ce bien-être affirmé successivement doit, il me semble, suffire, lors même que des conditions meilleures d'existence subsisteraient sous le même toit. Je suis un peu étonnée qu'on vous ait fait parvenir une autre demande, mais Théodosia aura parlé de vous d'abondance de cœur, et quand on parle de vous, chère princesse, on ouvre à ce qui souffre une perspective illimitée. Malheureusement les ressources ne le sont pas; il faut ou limiter d'une part, ou retrancher de l'autre; et retrancher, c'est tailler dans le vif. Je pense que votre idée d'accorder de temps en temps quelques douceurs est vraiment la moyenne qui peut à la fois restreindre et

[1] Théodosia était une pauvre vieille femme de chambre russe, qui s'était faite catholique en France, et était tombée dans une extrême détresse. Mme Swetchine la découvrit par hasard à Paris et la secourut, mais bientôt cette pauvre femme fut atteinte d'aliénation mentale. Mme Swetchine s'en chargea alors complétement, puis intéressa quelques compatriotes à son sort, et enfin la fit conduire par Cloppet dans une maison de santé, à Caen, où ses bienfaitrices, parmi lesquelles était la princesse Wittgenstein, n'ont jamais cessé de pourvoir à sa pension et à son entretien.

satisfaire votre générosité. J'opine toujours pour les dons en nature ; le café effectivement entrait dans le nombre des objets qu'elle me demandait, et je pense que c'est un présent qui lui fera grand plaisir. Comme régime, il n'aura pas d'inconvénient ; cependant peut-être feriez-vous bien de consulter au préalable la supérieure. J'ai vu quelquefois le café interdit, et il se pourrait qu'il ne convînt pas toujours aux maladies dont le siége est dans la tête.

Chère princesse, une de nos consolations, à vous et à moi, est bien Mme de Gontaut ! Je n'ai jamais vu un corps aussi frêle doué de plus de vitalité, ni une résurrection qui pût être plus impérieusement attribuée à la prière. Combien vous jouiriez de revoir ce cher visage, qui atteste un vrai rétablissement dans les proportions où il est permis de l'attendre ! Me voilà au bout de mon papier et pressée par l'heure sans que j'aie pu vous dire tout mon regret de vos délais, toute la joie que j'aurais de vous revoir, mais tout cela va sans dire.

Paris, 24 juillet 1855.

Ma bonne et chère princesse, je suis allée hier voir miss Barnett [1] ; j'ai le grand plaisir de vous donner d'elle les nouvelles les meilleures que vous puissiez attendre et désirer. Sa santé n'a souffert en rien du changement de régime. La charité des sœurs fait respirer aux quatre cents recluses un air qui les fortifie

[1] Institutrice de la fille de la princesse Wittgenstein. Elle avait passé du protestantisme à la foi catholique, et avait fait son abjuration dans la chapelle de Mme Swetchine.

et les embaume, les rend contentes de tout, comme on l'est quand une satisfaction entière se concentre sur un intérêt grave. Jusqu'ici l'ombre même d'un sacrifice ne vient pas l'éprouver. Je les ai fait tous, me disait-elle d'une manière bien touchante, en quittant ma chère bonne princesse. On sent en elle l'impression de marcher sur un terrain uni, néanmoins nulle expression exagérée, nul mouvement d'exaltation; elle m'a paru avoir toute la liberté de sa raison, ne pas même engager l'avenir que jusqu'à un certain point, reconnaissant que la persévérance, la durée finale sont des grâces qu'un cœur pieux et dévoué peut attendre du secours divin, sans y compter de téméraire confiance en soi-même; c'est l'esprit de toutes les règles, et en particulier de la sienne où les vœux sont si retardés et n'engagent qu'une volonté qui se renouvelle. Tout, dans miss Barnett, m'a paru dans la voie et dans la mesure qui mettent au large les vœux que l'on forme pour elle. Il semble qu'une aisance parfaite règne entre les anciennes de la maison et celles qui y font leur temps de probation. Ayant surmonté sa timidité pour dire à une des sœurs supérieures qu'elle souffrait un peu d'abstinence forcée, l'effort inquiet qu'elle avait cru devoir faire fut reçu avec des éloges et des remercîments pour l'ouverture et la simplicité qu'elle y avait mise. C'est la famille, comme vous voyez, et tout ce qu'elle a droit d'attendre de franchise et d'abandon. En me racontant cela, miss Barnett ajoutait : « Ne croyez pas pour cela que nous ne soyons pas suffisamment et convenablement nourries; notre ordinaire est vraiment bon; ce n'est pas la table de Sayn, mais des provisions saines et

dans leur simplicité, bien préparées. » J'insiste un peu sur ce point pour achever de vous rassurer. Quand je lui ai dit que vous lui demandiez de ne pas vous oublier dans ses prières, elle m'a répondu : « Dites à la princesse que sept fois par jour nous retournons devant le Saint-Sacrement, et qu'autant de fois, de reconnaissance et d'affection, je porte sa pensée devant Dieu. » Lorsque vous lui écrivez, il faut mettre sur l'adresse : Sœur Barnett au lieu de Miss ; quant au nom, on ne leur en donne qu'avec la cornette.

Adieu, chère princesse. J'ai été, plus que je ne puis vous le dire, au regret de n'avoir pu faire qu'hier votre commission.

Paris, le 3 mai 1854.

Chère princesse, votre cœur est de ceux qu'on ne méconnaît jamais, mais qu'on pourrait croire appauvri aux trésors qu'il épanche dans certains moments ; il y a toujours tant d'inattendu dans ce qui console ! Pour remercier votre sollicitude, il aurait fallu lui parler de moi en la rassurant : aussi ai-je attendu pour le faire, non pas seulement de bonnes nouvelles, mais un commencement d'exécution donné à mes résolutions prises. Aujourd'hui, vous avez les prémices de mes loisirs à ma première station, couvent des Augustines, où je suis depuis avant-hier. Le point important était de mettre le signet au courant des habitudes respectives, de faire disparaître jusqu'à l'ombre de mon salon, et pour produire cet effet, j'ai trouvé que l'éclipse presque totale entre les quatre murs d'un couvent équivalait à la distance. C'est

l'esprit sinon tout à fait la lettre des conseils qui me sont venus et dont je ne puis assez louer et bénir la très-sympathique et tendre compatissance. On ne tolère pas seulement, mais on exige que tous les soins réclamés par mon âge et ma mauvaise santé priment toute autre considération. Selon mes indulgents amis, je dois leur répondre de ma personne et eux veulent répondre devant Dieu de tout le reste. Au vrai, rien de plus misérable que mon état de santé; ma joue est raide et gonflée; je ne puis plus parler ni manger qu'à grand'peine, sous des coups d'aiguilles qui se croisent en tous sens; pas de sommeil, et tout le reste à l'avenant. Une tanière se conçoit encore dans un pareil état, mais traîner une si pauvre vie d'auberge en auberge, pour la fixer dans un isolement lointain, ne saurait s'admettre. Je secoue si peu le poids du jour, qu'un avenir d'un mois ou six semaines me semble avec ses éventualités relégué au pays des chimères. Vous pouvez croire combien mon grand ébranlement nerveux, s'ajoutant à tant d'autres peines, me rend plus accessible au tourment d'une guerre dont j'ai toutes les mauvaises faces, car j'ai en moi de quoi souffrir pour deux pays, et rien ne rachèterait pour moi le mal fait au mien. Ah! qu'il serait commode en toutes choses d'être un! Hélas! bonheur inconnu, comme tant d'autres, à un monde où tout est lutte et contraste.

J'ai vu Mgr d'Orléans, qui venait à Paris faire ses visites; je l'ai trouvé très-bien de santé. Il paraît prendre goût à l'Académie, et c'est bien juste, l'Académie prenant à lui à la presque unanimité. A tous les degrés, elle ne pouvait s'honorer davantage dans

le choix de l'homme, en prenant dans l'épiscopat l'élément qui lui manquait. Avez-vous su d'autre part, le prodigieux électrique effet du discours du P. Augustin [1], carme déchaussé, à Saint-Sulpice? Sans exception, on en a été ravi; il semble que c'est la parole d'un de ces séraphins qui brûlent, se taisent et veillent autour de nos tabernacles. Samedi, il vient dans ma chapelle. Unissez-vous à nous; je vous promets que si nos pensées se croisent, la mienne ne s'arrêtera pas en chemin.

Paris, 27 août 1857.

Au moins un mot, ma bonne et chère princesse, un mot bien tardif au cœur, mais chaud et sincère comme lui! Mon silence a-t-il pu ôter quelque chose à la vive et profonde impression que me laissaient vos joies maternelles [2]? Sans les heureuses préoccupations qui auraient pu empêcher d'approcher de votre esprit l'évidence de la gravité toujours croissante de l'état de ma santé depuis six semaines, cela n'aurait été guère supportable, mais, comme c'était ma seule

[1] Le P. Hermann.

[2] Cette lettre, qui ne précédait que de treize jours la mort de Mme Swetchine, est peut-être la dernière qu'elle ait écrite. L'écriture en était déjà fort altérée, et les témoins de ses souffrances sentiront quel gage elle donnait de son attachement à la princesse Wittgenstein. Les deux événements de famille auxquels elle fait allusion, sont le mariage de la jeune princesse Antoinette Wittgenstein avec don Mario Chigi, prince de Campagnano, et le mariage de Mlle Charlotte de Gontaut-Saint-Blancard avec le comte Antoine de Cossé.

excuse, je ne l'abordais qu'anxieusement. Coûte que coûte, rien jusqu'à la dernière heure ne m'eût empêchée de marcher vers vous, de compter sur la chère divine séduction de la sympathie pour les onze heures et demie d'adorable mémoire qui avaient compté au profit du pécheur. Et pourtant, chère et bien chère princesse, si la réalité de chacune de mes journées avait été mise expérimentalement sous vos yeux, que n'y auriez-vous pas vu en sus pour me tout pardonner! Ce qui est certain, c'est que je retrouve aujourd'hui même trois lettres commencées pour vous; la dernière du 8 août. Ce qui l'est plus encore, c'est que je n'aurais pas cessé d'y songer, sauf à ne toucher juste qu'au signal, au dernier signal du 1er septembre, où quelque inaperçue que je puisse être, je suis certaine aussi de me trouver près de vous. Votre bonne et charmante lettre est venue me chercher au moment de mon retour de Fleury, où je n'ai pu rester qu'un mois, et d'où j'ai été rappelée par le besoin pressant de secours. Mes maux ont marché vite : je n'ai plus ni bras, ni jambes, ni voix! Le moment d'une de ces lettres supprimées coïncidait avec le retour à Paris de Mme de Gontaut, venant de Gerbevilliers[1], et son départ pour Cauterets. Les dernières nouvelles que vous avez eues d'elle ont pu vous dire qu'aujourd'hui une même solution marquerait vos premières bénédictions de famille.

Ma bonne et chère princesse, aurai-je le courage de vous envoyer cette lettre dans l'affreux état de

[1] Château, en Lorraine, du marquis de Lambertye, son beau-frère.

désordre où l'impression d'un peu de fatigue la met! Oui, elle partira; je fais comme vous, j'ai compassion de moi! Je vous quitte, en vous priant de m'autoriser auprès d'Antoinette à prier avec vous pour elle, en cette bonne et touchante communauté si chère aux cœurs chrétiens.

A SON ALTESSE LA PRINCESSE MARIE DE BADEN

DUCHESSE D'HAMILTON.

Jeudi soir.

Princesse, votre bonté est si grande qu'elle adoucit jusqu'aux plus dures privations; on sent qu'elle demeure quand les meilleurs moments passent. Si ce n'était votre santé, je trouverais encore le secret d'être contente, mais je m'en vais sur une préoccupation et il m'en coûte. Je vous en conjure, soignez-vous, faites-le en conscience; il me semble que c'est un de vos premiers devoirs. Vous êtes délicate, vos indispositions se renouvellent souvent, et il est urgent de ne pas les laisser dégénérer en habitude. On ira tous les jours de chez moi, jusqu'à ce que je vous sache bien, demander de vos nouvelles; soyez assez bonne pour me les faire donner un peu exactes.

Je pars demain, à sept heures du matin; il n'y a que le voyage pour reposer de la veille d'un départ. Agréez mes adieux, et si jamais vous me nommez à lord Douglas [1], veuillez lui exprimer le regret tout à

[1] Le duc d'Hamilton, marquis de Douglas avant la mort de son père.

part que j'éprouve du moment qu'il m'avait réservé, et que je n'ai pas su saisir.

Mille tendres hommages.

Paris, 24 juin 1853.

Princesse, vous savez ce qu'est toujours pour moi un mouvement de votre bonté; c'est être dans le secret de la joie reconnaissante et intime que m'ont donnée ces lignes, écrites sur le seuil même de cette mer qui allait se mettre entre nous. J'ai aimé le petit bout d'itinéraire presque autant que votre souvenir, car si, pour ne jamais vous perdre, je n'ai besoin que de moi-même, j'ai besoin de vous pour vous suivre et ne vous point quitter. Vous le croyez bien, je vous aurais remercié plus tôt, mais j'ai pensé devoir vous laisser aux encombres des premiers jours, et puis je viens d'être très-souffrante d'un mal autre heureusement que celui que je redoute, car ils ont beau être nombreux, il n'y en a jamais qu'un seul pour l'effroi : préférence ou exclusion, nous choisissons toujours.

J'ai su votre bonne arrivée à Londres, votre transplantation sur une scène où vous tenez beaucoup de place sans pourtant lui appartenir autrement que par le sentiment du devoir qui s'étend à tout, quand sa veine est profonde. Malgré votre juste affection pour l'Angleterre, passer de tous les goûts satisfaits à un ensemble de conventions et de contradictions inévitables n'est point un agréable contraste. Je prétendais autrefois qu'on se désennuyait à Paris du plaisir qu'on avait eu ailleurs, et c'est bien autrement vrai quand cet intérêt, ce plaisir, prend le caractère d'habitudes

faites, auxquelles se mêlent, à différents degrés, la confiance et les dispositions qui se trouvaient dans toutes les relations que vous avez formées ici. Il y a des instincts qui ne mûrissent que sous certain soleil; la sociabilité est un de ceux-là : un instinct qui fait qu'avant même que les vrais sentiments ne s'en mêlent, des rapports simples, faciles et doux, se trouvent établis. Aucun séjour ne pouvait mieux aller à votre âme si naturellement aimante, à cette bienveillance qui comprend en elle-même plus de sensibilité que la préférence marquée dans beaucoup d'autres. Assurément je ne voudrais rien ôter aux regrets que je vous suppose; ils portent en eux-mêmes pour un peu plus tard la douceur du revoir et du retour; mais, si j'osais, j'insisterais beaucoup pour que vous ne vous appesantissiez pas sur les difficultés ou les préoccupations qui ne manquent pas de survenir. Ne les voyez que comme vous les vaincriez, avec la grâce de Dieu, une à une; l'imagination nous joue toujours le mauvais tour d'embrasser toutes nos inquiétudes à la fois; c'est un peu comme si nous doublions la colonne d'air qui pèse sur nos têtes : rien ne pourrait empêcher que nous ne fussions écrasés. Une vue que je crois pour vous, princesse, salutaire, reconfortante, apaisante, c'est celle du nombre d'obstacles que vous avez déjà vaincus, du chemin que vous avez fait, des concessions obtenues et passées au rang de droits acquis. Hélas! je ne prévois pas pour vous l'uni et le commode du plain-pied : le sol de ce pauvre monde n'est pas assez nivelé pour cela, et puis le bon Dieu vous aime trop pour vous supprimer les occasions de mériter; mais ce qui me paraît certain, c'est qu'en vertu

de cette droiture humble, simple et pure, qui lui plaît par-dessus tout, il vous viendra en aide comme à une de ses plus chères âmes. Qu'importent alors les difficultés dès que le secours s'y proportionne? Quant à m'unir à vous, quelqu'infirme que je sois, c'est un besoin pour moi de vous obéir. Autrefois, quand je priais pour vous, vous m'étiez très-proche, mais distincte; aujourd'hui, plus du tout. A force d'aimer et de souffrir avec ceux qui nous aiment et qui souffrent, il semble qu'on devienne soi-même un être collectif qui se porte tout entier aux pieds du Seigneur.

Vous profitiez, princesse, d'un joint pour me rassurer sur les chances de la guerre; depuis, le mouvement d'oscillation a toujours été plus marqué et plus gros de menaces. Lors même qu'on échapperait au mal aigu, il y aura pendant longtemps à craindre le mal chronique des mécontentements refoulés, comme ces orages avortés qui établissent la durée du mauvais temps. Jusqu'ici il n'y a que le bon Dieu qui l'emporte par l'affranchissement assuré des populations chrétiennes; voilà probablement ce qui survivra le plus longtemps aux intérêts, aux orgueils et aux passions qui le prenaient pour prétexte. Depuis que j'ai perdu Mme Craven, mon seul dédommagement est de la savoir près de vous; elle jouira de ce premier bon moment presque autant que j'en aurais joui moi-même; mais du moins, dans vos moments de loisir, de trop plein, n'oubliez pas la seule part que vous puissiez me faire. Il n'est pas en moi d'être indiscrète, mais, croyez-le, ce sont ceux qui ne demandent pas qui remercient le mieux. M. B. est un miracle du P. de Ravignan, et les siens sont menés à bonne fin.

Soyez assez bonne pour agréer, dans mon hommage, tout ce que l'attachement peut avoir de plus sincère et de plus dévoué.

Paris, 23 juillet 1853.

Princesse, soyez bien tendrement remerciée de votre cher bon souvenir, si doux même à espérer. C'est le fond du bonheur que me donnent vos lettres; mais tout s'y rapporte, le charme, le naturel, l'accent de la vérité, tout ce qui peut faire que vos lettres vous ressemblent cent fois plus encore que votre beau portrait. Un mérite qu'elles ont, et que je les prie vivement de garder toujours, c'est de me transporter si bien auprès de vous, de me laisser vous suivre jusque dans vos projets, dans vos habitudes à mesure qu'elles changent, de faire qu'en pensant à vous, je puisse toujours me prendre, autant du moins que l'absence le permet, à des réalités. Je vois avec un plaisir presque d'édification que votre saison a été mondainement laborieuse; vos séries de dîners, votre magnifique concert avec les splendeurs de son auditoire faits pour vous concilier à Londres bien des suffrages, sont si bien dans les nécessités de votre position et dans l'esprit des devoirs qu'elle vous impose, que leur mérite équivaut à mes yeux à ces visites de Petites Sœurs des pauvres que vous faisiez avec notre pauvre ami Donoso Cortès. La bonne grâce qu'on met aux choses qu'intérieurement on fait à rebrousse-poil, y attache le caractère d'un mérite sérieux, et, à moins du devoir explicite, ce n'est pas tant la chose qu'on fait qui importe, que l'esprit dans lequel on la fait, comme il y a de pauvres petites fleurs dont le parfum

fait tout l'honneur. Vous êtes dans le milieu où vous devez être; une route tracée est la moitié de la tâche faite, et il est bien rare qu'on ne se réconcilie pas par quelque bout, avec ce qui a été la matière première d'un sacrifice. Je veux bien qu'il y ait un lieu où l'on vous aime d'incomparable prédilection, et j'y suis bien pour ma part; mais mon ambition est que vous soyez chérie partout, et ceci ne me suffit pas encore : je vais jusqu'à vouloir que partout, à un certain degré, vous soyez contente, et que la douceur, la placidité naturelle de votre âme aident votre œil à découvrir la meilleure face des objets et à s'y arrêter. Croyez-le, princesse, personne jamais ne fait plus preuve que moi de désintéressement, quand je forme le vœu que vous vous trouviez toujours mieux de ce qui m'ôte à moi une consolation vraiment rare et intime, la consolation de votre présence; mais c'est comme cela et peut-être seulement ainsi, qu'on aime un autre plus qu'on ne s'aime soi-même. Cette manière de m'exécuter n'empêche pourtant pas que nous renvoyer au printemps ne me paraisse trop sévère.

Dans tous ces derniers temps nous n'avons vécu que d'incertitudes, de menaces générales pour les uns et fort personnelles pour ceux qu'une rupture entre la Russie et la France atteindrait grièvement. Aujourd'hui, le grand nombre dit que tout est fini ; j'attends, pour ma part, la conclusion, afin de ne me rassurer qu'à bon escient. La moindre étincelle peut mettre le feu aux étoupes, en Turquie même, si j'en crois le journal d'aujourd'hui. L'opinion en Angleterre me paraît avoir toujours été fort en avant de la marche du gouvernement et du langage des ministres ; ici,

c'est tout le contraire ; ce qui n'a pas empêché l'Empereur de se montrer sage et prudent. On me disait que M. Thiers avait qualifié sa politique de correcte ; assez bel éloge dans une bouche adverse et dans un temps où l'injustice compromet habituellement le bon sens. Que sortira-t-il de tout cela ? l'imprévu très-probablement : cet imprévu qui, de notre temps, déjoue surtout les conceptions crues profondes.

J'ai bien pensé que vous seriez contente de *Marguerite :* c'est, comme vous le remarquez, un langage fin, délicat, sans recherche ; c'est l'esprit de gens qui en ont si bien toujours qu'ils finissent par l'ignorer. La gravité avec laquelle M. *** a traité cette bluette fait un singulier effet de disproportion. Comme on l'a dit de je ne sais plus quoi, *c'est un plomb attaché à de la gaze d'Italie.* Mme X... me semble bien un peu s'en être émue, mais grâce à sa bonne judiciaire, nous n'y perdrons pas un trait de plume. Non, je n'ai point lu Mme de Hahn-Hahn, mais vous allez me faire lire son dernier ouvrage que je possède précisément. Je viens d'acheter *Lady Bird ;* quand vous pourrez, voudrez-vous me dire l'impression qui vous en est restée ? Aux naïvetés de M. Z..., je suis partie d'un éclat de rire, mais j'ai fini par ne rire que du bout des lèvres. Les avantages négatifs peuvent être fort estimables, mais j'en voudrais d'autres dans l'intérêt de vos chers enfants, et vous m'avez vue, quoique timidement, craindre toujours en M. Z... l'absence de vraie distinction, de celle qui, bien entière au fond de l'âme, arrive toujours par quelque bout à se faire jour. J'espère que vous ne priverez pas le P. de Ravignan de ces indications qui le mettront sur la voie

d'une face de M. Z... qui lui est encore probablement inconnue. Ce qu'on ne peut trop se dire, c'est que les enfants saisissent admirablement le ridicule et que le ridicule sape imperceptiblement l'autorité.

Adieu, princesse; agréez mes hommages infinis.

Paris, 3 septembre 1853

Princesse, votre bonté achève de me tirer de peine; j'avais su l'éloignement du danger en apprenant la maladie même; mais entre être rassurée et tout-à-fait tranquille, il y a loin. Une fois la convalescence établie, il y a lieu d'espérer qu'elle marchera vite, la nature dans l'enfant travaillant dans le même sens; les soins deviennent presque tout quand la première violence du mal est vaincue. C'est le moment des mères où Dieu leur cède quelque chose de son pouvoir. Mais combien vous avez été bonne, au milieu de tant de préoccupations, de me réserver quelques moments! Vous avez bien dans mon attachement la mesure du prix que je puis mettre à votre bon souvenir; mais lorsqu'il s'agit de le parler, je vous en prie, ne vous l'imposez jamais : dites-vous toujours que venir à moi n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard, qu'à toute heure vous êtes certaine de rencontrer la plus tendre reconnaissance, les calculs de temps n'existant plus pour ce qui doit durer toujours.

Je vois Hamilton Palace transformé en une sorte d'Olympe dont les plaisirs solennels et brillants me font croire qu'on doit en avoir bientôt assez. Assurément, vous ne pouvez être inquiète de l'agrément d'aucune des personnes que vous recevez chez vous; néanmoins, une disposition de cœur vraiment ai-

mable fait qu'on ne se le dit jamais assez, et que la responsabilité du plaisir des autres paraît lourde. Pour ma part, votre pittoresque Ecosse, vos poètes y aidant, est si bien restée le type des beautés naturelles que j'aime, que, les torrents de pluie écartés, la clef des champs me semblerait déjà une charmante fête à offrir à des convives. Ce que j'aime bien mieux encore, princesse, que vos lacs et vos bois, c'est votre église d'Hamilton, ce vrai sanctuaire du bon Dieu, soigné, orné, embelli par vous, et où son culte s'accomplit en toute liberté sous vos auspices. Qu'il y a loin de là au temps, si rapproché pourtant, où M. de Villeneuve [1] vous quêtait si timidement pour cette même église d'Hamilton et concluait de votre générosité qu'enfin vous n'aviez pas d'aversion pour la foi catholique! En rapprochant ces deux termes, que ne pouvez-vous espérer? Un succès de cette nature porte en lui-même la confiance de tous les autres succès. N'en est-ce pas un aussi heureux qu'inattendu que l'admirable disposition qui a dicté à Mme votre belle-mère les paroles que vous voulez bien me citer d'elle et que j'ai recueillies avec vénération? Rien ne me paraît plus touchant que le respect pour la foi d'un autre, quand ce respect part d'une foi profonde et se trouve mêlé à d'indubitables regrets.

Avez-vous vu l'article de M. de Montalembert sur notre cher Donoso? A-t-il répondu à ce que vous auriez voulu? Je conçois parfaitement, les deux noms donnés, que les systèmes politiques et les controverses qui en naissent aient été inévitables. Mais Donoso

[1] Le marquis Tristan de Villeneuve-Arifa.

Cortès vivait si habituellement, si naturellement dans la région supérieure aux questions abandonnées à la dispute humaine, qu'on ne peut le faire descendre de cette région sans l'amoindrir. Ce que je voudrais maintenant, c'est qu'on nous fît connaître l'homme en lui, devenu la matière première du chrétien. Hier, j'ai reçu les adieux des Gabriac qui vont passer trois mois en Italie ; ils emmènent leurs trois fils, ce qui leur plaît à tous ; mais c'est surtout la première et la dernière fantaisie de la pieuse jeunesse que leur aîné va ensevelir à Saint-Acheul, au retour de la famille à Paris [1]. Il y a bien là pour la pauvre mère épreuve et sacrifice ; mais quand les douleurs sont si divinement consolées, je voudrais toujours qu'elles portassent un autre nom. Hier aussi, j'ai revu Mme Narishkine qui revient des Pyrénées et ne se reposait que deux jours entre le voyage de Cauterets et les élégants plaisirs de Dangu, où elle arrive aujourd'hui. En tout, je n'ai jamais vu à Paris autant d'allants et venants : on se croirait dans un carrefour ; c'est la rapidité des chemins de fer qui enfante toutes ces faciles locomotions. Réellement à tant voir changer de place, on pourrait croire qu'on ne se plaît nulle part.

Soyez toujours assez bonne, princesse, pour ménager une place dans le bon coin de vos souvenirs à la profonde et inaltérable affection dont sans cesse, au fond de mon cœur, je vous renouvelle l'hommage.

[1] Alexandre de Gabriac, fils aîné du marquis de Gabriac, était né avec le pressentiment de sa mère qu'il serait voué au service de Dieu. Son enfance ne démentit jamais cet espoir ; il passa des mains de M. Dupanloup au noviciat de la Compagnie de Jésus, et y exerce aujourd'hui, avec une édifiante distinction, les fonctions de l'enseignement.

Paris, 29 décembre 1853.

Princesse, votre chère lettre, que mon pauvre œil ne m'a permis de lire qu'à plusieurs reprises, a été pour moi une joie des plus vives, et, malgré la longueur de l'intervalle, c'est comme si je vous avais entendue la veille, si peu le temps compte pour les sentiments immobiles. Votre bonté est certaine de me retrouver toujours là où elle m'a laissée. J'ai, pour ma part, une telle confiance en elle que rien ne la troublerait, tandis que tout est fait pour m'expliquer votre silence, dans votre vie si pleine, et en particulier dans ces derniers temps, depuis la maladie du cher petit Carlo, jusqu'à ces réceptions nombreuses dont les brillants plaisirs ne laissent pas que d'être accompagnés de beaucoup de fatigue. Très-souffrante depuis la fin de septembre d'une violente reprise de ma névralgie quoique diminuée, je me renferme encore; et, dans cette saison, pour peu que le mal résiste, on ne sait jamais ce que durent les réclusions. Mais les petits maux ne comptent pas au temps où nous sommes, au milieu des menaces de choléra qui m'atteignent à Hamilton autant qu'à Paris. S'il s'approche, ne quitterez-vous pas à la fois son voisinage et cette inconstance de température, ces passages rapides de l'air glacé à l'air humide et tiède qui peuvent, ce me semble, tant ajouter au danger? Ne suivrez-vous pas le duc à Londres, attirée aussi par cette acquisition nouvelle qui m'a arraché un si long soupir[1]? Pour le

[1] Le duc d'Hamilton venait d'acheter un hôtel à Londres.

moment, chère princesse, rien ne me presse que de vous savoir hors d'Hamilton, mais je ne vous promets pas qu'à peine rassurée, mes tristesses ne reparaissent et ne vous disent tous mes regrets de voir ajourner la possession d'un pied-à-terre à Paris qui puisse, point stable et fixe, protéger en tout temps les chances d'un retour. Personne ne sent plus que moi le devoir de sacrifier largement aux exigences d'une position hors ligne; mais ce doit être comme la rançon du droit de mener en certain temps de l'année, une vie plus simple et plus conforme à ses goûts. Sans cela, les servitudes de la grandeur seraient trop onéreuses; et quand les palais et les châteaux sont en Ecosse et en Angleterre, il me paraît bien permis de convoiter, de temps à autre, une tente dressée en France. Je vous ai dû, dans ces derniers temps, de bien réelles satisfactions, en recueillant tout ce qui m'a été dit sur les approbations infinies de tout ce qui avait été rapproché de vous. Placée comme vous l'êtes, le frivole même est sérieux dans ses effets, et on ne sait pas assez combien de préventions sont quelquefois vaincues par la favorable impression reçue d'une seule personne. C'est de toutes parts que m'est confirmé ce que vous voulez bien me dire de la nouvelle vie de l'église d'Hamilton, et je vous assure que c'est dans des termes beaucoup moins modestes que les vôtres. J'ai béni Dieu de vous donner pour première récompênse le sentiment que votre entrée dans l'Église catholique avait fait du bien. Il y a toujours une foule de gens qui attendent soit un livre, soit une parole amie, soit un exemple; de cœurs hésitants et timides qui, pour passer outre, ont besoin d'une confirmation de la rectitude de leur pensée in-

térieure. Je comprends les peines de l'isolement : c'est un peu, dans l'habitude, le désert; mais celui-là ne sera jamais sans oasis.

Voilà lord Palmerston rentré, d'une manière qui rend mixte la peur comme la joie; car les uns, sans s'y trop fier, en font un conservateur converti; et les autres entrevoient qu'il pourrait bien, au lieu de faire la loi, la subir. Ce qui est certain, c'est, comme vous dites, notre état d'agonie; agonie, comme il arrive pour la mort, que nous pourrons bien regretter, si la guerre se fait. Jamais, je crois, elle n'aura été moins, je ne dis pas dans la volonté de Dieu, mais dans la prévision des hommes; tout le monde me semble avoir été de l'avant sans en calculer les conséquences possibles.

Adieu, princesse, recevez les vœux d'un des cœurs de ce monde qui vous sont le plus profondément, le plus tendrement dévoués.

Paris, 6 février 1854.

Princesse, j'attendais tout du changement d'air, d'autorités médicales plus établies, des ressources de tout genre que vous aviez retrouvées, et je ne puis vous rendre ma peine en apprenant que vous étiez toujours un peu souffrante, ainsi que l'excellent comte Walsh me le disait hier. Vous avez trop longtemps attendu, trop souffert; et cet affreux voyage en si mauvaise disposition a dû prolonger votre malaise. Il faut du temps et des soins partout pour rétablir l'équilibre, une fois dérangé; mais rien ne m'empêcherait de croire que si vous étiez au milieu de nous, vous marcheriez plus vite. Un ciel sombre et lourd doit vous être un plus mauvais régime qu'à tout autre,

car tout en vous semble calculé sur la sérénité. Je comprends la tristesse sur votre front; mais point la contrainte et le souci, qui font trop contraste avec la limpidité de votre âme. J'ai bien envie de vous envoyer une petite prière que je dis habituellement et qui commence par ces mots : *Mon Dieu, je ne sais ce que je dois vous demander, vous seul savez ce qu'il me faut,* etc. L'abandon est plus complet, est plus doux qu'on ne pense; c'est ce que j'appelle le bonheur des yeux fermés.

Combien je vous sais gré de ne pas oublier le bien que m'avait fait votre présence! Tant de bons soins et votre dernière petite lettre me trouvant encore en bien plus mauvais état, renouvelaient si parfaitement quelque chose de ce même bien, que je ne résistai pas à vous le faire dire par la comtesse Chreptowitch. Une fois dans le chemin de la maladie, on ne sait jamais où ce chemin vous mène, et je tenais à ce qu'une parole de moi, duement soulignée, vous fût dite. Sortie du mal aigu, je puis dire que je n'ai rien eu de sa convalescence, car immédiatement la névralgie a repris son cours; c'est devenu une basse continue, sans sourdine, et ce que cet état a de plus poignant, c'est de porter le désordre dans toutes mes habitudes et de me forcer à un repos qui m'est antipathique. Nos graves préoccupations, qui de la chose publique descendent aux intérêts personnels pour les inquiéter fort, ne sont pas faites pour récréer. Le départ de notre ministre implique celui de ses compatriotes; je pense que quelques exceptions paraîtront de toute justice. L'âge et les maladies, seuls titres qui peuvent y être apportés, sont de nature, ce me semble, à ne pas

trop exciter l'envie et à disposer à la condescendance. La grâce de mourir en paix, la seule que je convoite, sera déjà achetée assez cher par les graves inconvénients attachés à la demeure dans un pays en guerre avec le sien. Cette terrible issue me semble plus que jamais suspendue sur nos têtes.

J'ai le grand regret de n'avoir pu jusqu'à présent offrir mes hommages à Madame la Grande-Duchesse ; à son retour de Fontainebleau, j'étais déjà enfermée, car ne voilà rien moins que trois mois que je n'ai passé le seuil de ma maison. J'avais un sincère besoin que mes regrets fussent portés à Madame la Grande-Duchesse, aussi y ai-je cédé en demandant au comte Walsh, le plus obligeant et le plus sûr des intermédiaires, de bien mettre sous ses yeux les motifs de mes très-involontaires retards. Ce que je vous demande, ce n'est pas votre fatigue, mais un bulletin qui me dise le véritable état de votre santé ; n'omettez pas les détails, la vérité n'est que là. Sachez-moi plus dévouée que jamais à tout ce qui peut se mêler à votre bien-être, et recevez-en l'expression comme celle du plus véridique hommage.

Paris, jeudi, 4 mai 1854. Rue de la Santé, 29.
Couvent des Dames Augustines.

Princesse, c'est hier seulement que j'ai eu votre bonne lettre et encore trop tard pour écrire comme je l'aurais fait sous l'impression de votre chère hâte à me rassurer. Quelle bonté à vous que ce petit quart d'heure saisi au vol sitôt après votre débarquement et toute la fatigue d'une mauvaise traversée ! Combien je me suis félicitée d'avoir cédé au besoin de vous le

demander! C'est ce ciel dont j'augurais mal et que j'ai tant consulté le lendemain qui m'en a donné le courage. Voyez, chère princesse, comme nous sommes loin de compte toutes les fois qu'acceptant, vous ne me croyez pas suffisamment récompensée. Ainsi, l'autre jour, pendant que vous trouviez que vous ne me remerciiez pas assez, je vous reprochais mentalement de me remercier trop. Ne me sachez donc jamais mauvais gré que de ce que je ne fais pas, que de ce qui limite ma volonté. Quand on vous connaît, comme on comprend l'effet sur vous de ce vaisseau russe capturé sous vos yeux, dans des lieux tout récemment encore empreints de bon accord et de sécurité! Ces contrastes se reproduisent sans cesse et sont presque toujours tristes, car où la joie glisse, la tristesse fait sillon. On n'en finira jamais avec le va et vient de la chose humaine; le seul caractère fixe et indélébile de ce monde, c'est sa mobilité. Les lignes que vous me promettez seront pour moi d'un grand intérêt et je ne suis pas étonnée de leur coloris plus ardent. On a toujours dit que le filial et admirable respect du Czésarewitch s'était concilié avec de consciencieuses divergences d'avis, et, dans ce cas, on comprend qu'une fois le Rubicon passé, on se montre d'autant plus vif qu'on s'était montré plus prudent pendant les délibérations. Quand l'affaire est engagée, c'est un surcroît de zèle qui met à nu les motifs qui faisaient parler. On ne peut se distraire de cet affreux tableau de menaces d'afflictions pour les uns, de tristesses pour tous! Pour ma part, de cette guerre, je n'ai que l'alternative de peines positives et de contentements très-mitigés. Je ne veux que du bien à la

France, et je suis très-vulnérable aux coups qu'on porte à mon pays; le désir de nuire allant plus vite que son action, voilà déjà trois fois que je suis bombardée à Odessa, sans être sûre heureusement jusqu'ici de l'avoir été tout de bon.

J'ai trouvé ici la maison comble et je n'ai pu avoir ma petite cellule qui me faisait l'illusion d'un quartier de Rome au moyen des dômes du Panthéon, du Val-de-Grâce, des tours de Saint-Sulpice, s'élevant dans une sorte de désert de jardins maraîchers sans arbres, séparés par de longs murs. On prétend qu'on me la rendra : si j'y arrive et que vous veniez ici en mai, je vous présenterai mon mirage; au cas contraire, je vous recevrai rue Saint-Dominique, non moins contente, je vous assure, pourvu que vous nous veniez, comme vous m'en laissez l'heureuse perspective; ce sera encore de bons moments. Notre tort est de ne pas les additionner avec assez de soin; même pour la mémoire du cœur, ce qui est isolé se perd. Quand vous voudrez m'écrire, seriez-vous assez bonne pour me parler de vos enfants, me dire comment vous les avez trouvés, et en particulier la chère petite Marie. Les emmènerez-vous dans votre voyage d'Allemagne? Je le voudrais bien!

Agréez, chère princesse, tout ce qu'il peut y avoir de plus tendre dans les sentiments les plus sincères.

Paris, 22 mai 1854, couvent des Augustines.

Princesse, c'est dans ma chambrette de pensionnaire que j'ai reçu votre chère lettre, que j'y réponds avec l'ambitieuse confiance de vous y recevoir bientôt. Si les bonnes dispositions du duc, aidées d'un peu de

votre insistance, viennent à bien et que je puisse me promettre votre bon souvenir dès vos premiers jours de Paris, c'est ici qu'il me trouverait, mon projet étant d'y passer les fêtes de la Pentecôte. La retraite en elle-même m'a toujours fait l'effet d'un bain qui détend, calme et fortifie à la fois; mais ce fond excellent, c'est comme une scène bien préparée : il s'agit encore de ce qui s'y passe. Il est vrai que sous les conditions présentes, la couleur des pensées et la nature des diversions, ne sont guère faites pour récréer. Néanmoins la journée se passe sans ennui, et c'est même sincèrement que je combats les amis qui se disposeraient à l'abréger; puisque je suis ici pour n'être pas chez moi, que ce terme moyen paraît approuvé à Pétersbourg, il faut y rester par conséquent. D'ailleurs, ce n'est pas à un simple sentiment de convenance que j'ai obéi en m'imposant la retraite; l'intimité du tête à tête exceptée, j'ai senti souvent dans ces derniers temps, au milieu même d'un nombre très-limité de personnes, que, lorsqu'il y avait d'une part réticence ou effort, et que de l'autre nulle liberté de discussion n'était possible, l'abstention complète était commandée. Le présent ainsi sauvegardé ne laisse pas plus intact l'avenir, même le plus rapproché. Je pense que j'irai aux eaux de Néris, dans le Bourbonnais, et puis après? Nuit complète. Mon retour de Néris, ce sont mes colonnes d'Hercule; je défends expressément à ma pensée de sauter par-dessus. La petite page que vous avez bien voulu joindre aux vôtres est pleine de hauts et bons sentiments, mais j'y regrette un peu cette grâce féminine qui achève la distinction.

Vous aurez vu nos bulletins sur l'affaire d'Odessa.

La question de savoir si on a tiré ou non sur le parlementaire est une de ces controverses qui sont léguées aux siècles futurs. Que de maux incalculables! Et nous sommes encore dans le prologue : on est tenu entre le frisson d'un événement malheureux et décisif et une angoisse immobile. Malgré les assurances données par Vienne, on dit beaucoup que l'ardeur de la parole de M. Hubner a été semoncée, sans pourtant que cela l'empêche de poursuivre[1]. Un agent si fort en avant du pouvoir qui l'emploie donnerait vraiment quelquefois l'idée d'une sorte de compérage qui entretiendrait d'une part les espérances, et de l'autre ferait gagner du temps, ce temps qui n'a jamais dit assez tôt son secret du plus fort.

J'attends avec une impatience vive et tranquille l'issue que j'ai tant de motifs d'espérer heureuse, préparée par le P. de Ravignan, pour quelqu'un qui vous intéresse. Bien des mouvements de la grâce demeurent, hélas! négligés; mais quand on y revient, c'est presque toujours que le cœur blessé a emporté le trait. Je vois que vous n'êtes pas plus disposée à prendre aux plaisirs de la saison que votre cher Angus à son bal; sans trop d'égoïsme, je puis donc me féliciter de sa fin prochaine. Personne vraiment, au temps qui court, n'est assez disposé à s'amuser, pour qu'on n'en retranche pas les occasions. Ce n'est point à des fêtes aujourd'hui qu'il appartient de faire circuler l'argent dont les masses ont besoin, car elles ont la même part que nous d'anxiété pour les leurs, et d'affliction engagée dans la tristesse universelle. Il semble que

[1] Le baron de Hubner, ambassadeur d'Autriche à Paris.

l'état de cette pauvre Mme Narishkine est toujours bien inquiétant; et ses enfants, tous loin d'elle !

L'adieu que je vous adresse est tout rasséréné par la douceur d'un prochain revoir; agréez le bien qu'elle me fait comme une des expressions les plus vraies de mon tendre attachement.

Paris, 1854, jeudi, 31.

Princesse, que vous avez été bonne et que je vous ai rendu d'actions de grâce! Vous pensez si j'ai compté les heures avant votre petit mot de Boulogne et si celui de Londres a été le bien venu! Tout ce que vous y avez joint a été précieusement recueilli. Restait la fatigue, mais le repos y aura suffi, et rien n'aura hâté cette issue que j'ai le pressentiment d'apprendre bientôt heureuse. On le demande tant et si bien! Vous le demandez si bien vous-même, et par la prière qui s'articule, et par cette prière muette qui est au fond de toutes les pensées, de toutes les actions qui vivent d'une même vie! Après ma sécurité pour vous, qu'est-ce donc qui peut m'être plus cher que votre bonté qui, toujours inclinée par l'indulgence, me rapproche d'elle et se dégage de la forme cérémonieuse? Certainement, princesse, nous ne nous connaissons que d'hier; mais n'a-t-on pas dit avec raison qu'on croyait avoir toujours eu les idées justes qu'on rencontrait pour la première fois? Pourquoi une mutuelle confiance ne donnerait-elle pas un passé? Je puis dire, quant à moi, que presqu'à chaque fois que je vous ai vue, s'est révélée pour moi une conformité nouvelle dans l'impression et les jugements, et que je me suis sentie toujours plus attirée

par cette candeur de vérité, qualité si rare qui en révèle tant d'autres. Depuis votre départ, je suis infidèle à mes trois heures; je me venge sur elles de ce qu'elles ne m'apportent plus, et je ne mets plus à la place qui restera vide, que des choses utiles. C'est ainsi que, dans tous les sujets qui me ramènent à nos entretiens, je vous interpelle encore, et je vous rends grâces de m'avoir rendu si facile de deviner votre réponse.

Au milieu de l'inquiétude que les articles quotidiens de la presse anglaise excitent toujours davantage, quelques bons esprits s'efforcent d'en diminuer la portée; mais on voit, à ce que coûtent ces efforts mêmes, le peu de confiance qui s'y attache. La contradiction, l'opposition violente est le lot humain; sans cesse aussi nous sommes condamnés à voir entravé le mouvement qui nous pousse à travers les siècles. Ce qui seul fait souffrir, c'est la crainte d'un point d'arrêt dans ce progrès inespéré : peut-être en avons-nous joui trop hautement, trop sensiblement! Je ne sais quel ancien disait qu'il faut cacher son bonheur; je crois qu'au temps où nous sommes, il faut surtout cacher son succès, s'en nourrir, mais dans l'ombre et à petit bruit. Je ne sais si cette mesure permet un raisonnement, une conséquence déduite, qui ne pousse à de tristes conclusions; nous n'avons pour nous que la main puissante qui détourne quelquefois jusqu'aux coups que nous nous portons à nous-mêmes. La politique de ces derniers jours n'a guère été plus sereine. Chose singulière! il semblerait que dans les temps aux difficultés redoutables, les fautes (puisqu'on en fait toujours) devraient au moins tenir du carac-

tère de l'abstention, car c'est par omission qu'on péche quand on est découragé; au lieu de cela, toutes les écoles faites par les différents gouvernements rivalisent d'activité et se font toutes primesautières. Le bon côté, c'est que ces fautes simultanées se neutralisent par cela même et qu'en fin de compte, rien n'est changé dans les positions.

Seriez-vous assez bonne pour parler de moi à Mme Craven, en lui rappelant ma sincère et vive affection. Mme Thayer est revenue lundi soir, et mardi je lui ai donné de vos nouvelles, premières paroles échangées de part et d'autre. Je suis très-aise de prendre le même soin pour rassurer M. Walsh qui est inquiet de votre voyage. Vous êtes chère à bien des cœurs, et je suis heureuse de me trouver au milieu de ceux que vous aimez vous-même, et, que je leur donne ou que j'en reçoive, de vous retrouver toujours au fond de nos rapports. Demain vous ne partagerez pas avec moi, mais je vous mettrai en part de tout ce qui remplira et consolera mon âme. C'est aussi une traversée que nous célébrons, mais la traversée bienheureuse entre toutes, et qui, une fois le pied sur l'autre rive, laisse tout évanouir derrière elle. Que peuvent au fond les tempêtes quand on a pour soi la barque et le pilote?

P. S. — Ces vers d'Andrieux me sont tombés sous la main, et je les ai trouvés si dignes de vous plaire, que je les copie pour vous.

A qui puis-je être utile aujourd'hui?
Voilà chaque matin ce qu'on devrait se dire;
Et le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :

Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu;
Grâce à mes soins j'ai vu sur une face humaine
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine.

Montmorency, 11 décembre 1854.

Princesse, je reçois à l'instant votre chère lettre de Toulon, et, en suspens jusque-là, je n'attendais que le petit mot promis, pour vous dire tout ce qu'avait été pour moi celui des dernières heures que vous passiez à Paris, vous remercier du thé dont vous vous priviez pour moi, et surtout, chère et bien chère princesse, faire aller à vous quelque chose de tant de douces impressions que vous m'aviez laissées. A chaque fois que je vous quitte, je constate un grand pas de fait dans la tendresse de mon affection pour vous, et, j'ose dire, dans ma confiance en la vôtre. C'est tout simple : ce qui est réel et solide porte en soi le progrès, et le progrès se manifeste toujours par des effets certains.

Je vois que votre voyage a compté des retards et beaucoup de fatigue; quant au bruit des mutineries des chers enfants, on peut toujours commencer par lui faire une large part : à cet âge, on pleure et on rit pour le temps où l'on ne rira plus de ce même naïf et gai rire, et où l'on ne pleure plus, souvent à force d'avoir pleuré. Grâce à vous, je vous suis pas à pas dans votre itinéraire et me repose avec vous à Hyères, en attendant le repos bien régularisé de Nice. Il me semble que j'y serai avec vous plus encore que partout ailleurs, et que cette retraite tempérée sera pour vous un temps de bénédictions. Le loisir, un beau ciel, un air doux et calme, cette mer

qui semble porter notre pensée si loin, sont amis de la réflexion, de ce recueillement qui n'est qu'un profond regard plongé en nous-mêmes. J'ai bien songé à vos lectures, et j'espère bien arriver à le faire utilement. Je cherche encore : je voudrais des ouvrages qui, sans trop de longueur, présentassent des vues d'ensemble, et rien n'est plus rare. Par extraordinaire, j'ai pensé à un livre auquel on ne pense plus, au *Génie du christianisme*, dont la valeur, après avoir été exagérée, s'est trouvée, comme toujours, dépréciée, et dépréciée sous la forme la plus ingrate de toutes, l'oubli. S'il y a longtemps que vous l'avez lu, et que rien dans l'impression qu'il vous a laissée ne le range dans l'exclusion, je crois que vous ferez bien de le relire, mais lentement et très-attentivement. Je crois que vous y reconnaîtrez des beautés vraies, quelques-unes saisissantes, et que le tableau qu'il déroule vous frappera par sa richesse imposante; mais je vous demande de ne le relire qu'à titre de livre d'agrément, où il ne faut chercher ni la science, ni même l'intime esprit du christianisme.

Comme vous le dites, rien de plus nouveau dans le monde que cette vocation semi-religieuse protestante et le convoi mi-partie de dames infirmières anglicanes et de religieuses irlandaises. Ces dernières seront le remorqueur du bâtiment; une des gloires de l'Eglise catholique est de faire du bien même à ses ennemis, de les pousser au bien, quelquefois par une affinité secrète dont ils ne se méfient pas, ou par l'autorité de l'exemple, voire même par le désir de lui en ôter le monopole; motifs plus ou moins méritants devant Dieu, mais dont la pauvre

race humaine recueille toujours un certain fruit. Je ne sais pas de contraste plus frappant que ces négociations dont on parle toujours, avec ces préparatifs de guerre plus actifs, plus formidables que jamais. Je tremble que la guerre qu'ils annoncent ne soit la seule vérité du temps où nous sommes; tout le reste me paraît une flatterie faite à la diplomatie pour lui persuader qu'elle peut encore quelque chose, attendu qu'il ne faut décourager personne. Vous pensez si j'ai répété vos paroles, et si même sans avertissement je le pourrais jamais! Mon silence est devenu presque proverbial parmi mes amis, et si je tiens à ce que quelque chose de moi soit reconnu, c'est la sécurité qu'ici je leur offre.

Adieu, ma bonne et chère princesse, recevez dans l'hommage d'affection que je vous offre, tout ce qui peut être offert de plus dévoué.

Paris, 4 janvier 1855.

Princesse, j'ai frémi à ce récit si vif de l'effroyable danger que vous avez couru; ce n'est plus seulement au figuré que la terre tremble sous nos pieds [1]. C'est votre lettre qui me l'a appris et c'est plus tard que j'ai vu, en ouvrant mon journal, le compte terrifiant qu'on en rendait. Quel contraste de ce repos que vous alliez chercher, de cette nature si sereine, de ces roses éternelles, avec cet affreux ébranlement et le péril sous sa forme la plus saisissante! Comme on

[1] Un tremblement de terre à Nice; au milieu de la nuit, la population entière s'était précipitée hors des maisons; beaucoup s'étaient réfugiés dans les églises.

comprend que, dans ces terreurs inattendues, la pauvre humanité, rendue au sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, se précipite là où est son seul recours! Ce sont de ces moments qui réduisent à leur plus simple expression tout ce que Dieu est et tout ce que nous sommes. Mais par quelle inconséquence insigne, sortis de là, nous distrayons-nous de la pensée de l'unique secours? et d'une autre part, par quelle miséricordieuse disposition échappons-nous à l'impression de tant de dangers qui nous guettent sous mille autres formes? Comme on sent qu'entre une insensibilité abrutie et la crainte dévorante, il n'y a pour respirer, pour vivre, que l'intime abandon à Dieu!

Si j'ose vous le dire, vous êtes restée trop longtemps sans m'écrire, et un ajournement est vraiment rendu impossible à votre bonté, à présent que, jusqu'à nouvel avis, je vais rester inquiète de vous d'abord et surtout de votre cher fils, des effets sur lui de la secousse, et de l'air de Nice sur sa toux. Dans bien des cas, les médecins ajournent l'effet salutaire des remèdes qu'ils prescrivent; cela peut être vrai quelquefois, mais c'est toujours avancer à tâtons vers l'inconnu. Il y a des symptômes néanmoins qui, ce me semble, ne doivent pas tromper, et ceux-là, c'est la vigilance maternelle qui les découvre dans ces détails accessibles seulement à la divination du cœur. Souvent j'ai entendu dire que Nice n'avait pas été toujours sagement conseillé, que le mois de mars, entre autres, y était assez malfaisant. De toute façon, vous me paraîtriez disposée à l'éviter à cause du peu de ressources qu'y trouverait le duc. Rome pourrait alors s'offrir à vous avec ses saintes séduc-

tions; mais quel long voyage et quel trop court séjour dans un lieu qu'il en coûte de revoir en passant! J'espère toujours timidement, humblement, que Paris héritera de toutes ces difficultés ou insuffisances, et vous pensez si je le désire ardemment. Déjà il y a quelque chose de prévu et d'arrêté; le bon abbé de la Bouillerie vous attend dans ma chapelle, ce sera une de ses plus chères solennités. Si vous saviez, ma bonne et tant aimée princesse, dans quel cœur reconnaissant tombent vos douces et affectueuses paroles! Elles y font tout revivre: c'est l'hiver qui reverdit.

Je vous suis bien reconnaissante de la lettre que j'enferme ici; elle est vive, mais sans violence et sans amertume; tout ce qu'elle dit est non-seulement exact relativement à elle, mais exact dans le sens absolu: seulement des rapports contradictoires auraient été également fondés. Cette femme pressée d'arguments qui disait : *Oui, c'est vrai, mais vrai comme le contraire*[1], aurait dit quelque chose de très-immoral, s'il avait été question d'idées ou de sentiments; mais dans le monde des faits, on en a toujours un à opposer à un autre, et l'histoire à cet égard est un arsenal où l'on trouve des armes pour ou contre toute chose. Cette répulsion des Français pour les Anglais est encore cette vieille routine dont on doit dans les individus rencontrer la trace; seulement l'habituel instinct de généraliser une observation partielle, fait que les axiomes les plus contradictoires, même pour les choses sous nos yeux, se heurtent de toutes parts.

[1] Ce mot est de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay).

Nous sommes dans un moment de vrai branle-bas; l'insignifiance des nouvelles équivaut à un sinistre silence, à une immobile angoisse. Les forces respectives sont si formidables, qu'on doit espérer également des deux côtés, tandis que l'arrêt est déjà dans le sein de Dieu !

On vous aura mandé que ce qui se passe au milieu de nous est aussi sombre que l'horizon ; des malheurs particuliers multiplient le deuil ou les menaces de deuil à Paris presque comme à Londres. Il faut convenir qu'au temps où nous sommes les fascinations et les prestiges ont affaire à forte partie ; et que tout ce qui intercepte la vue de la réalité de ce pauvre monde est devenu bien transparent. Grâce à Dieu ! il demeure encore pour nous des consolations ! A part les douleurs exceptionnelles, une douce sérénité conserve ses droits, et non-seulement les vrais biens résistent au contact de la réalité jugée si triste, mais encore les vrais plaisirs pour ceux qui, revenus de tout, ne sont blasés sur rien. Vous savez déjà la princesse Liéven ici ; je ne l'ai pas encore vue. On avait dit beaucoup que lord Palmerston avait détourné l'Empereur de la revoir et j'avais mille fois deviné le démenti que ce bruit a reçu, surtout si la France, qui se trouve sur le chemin de la princesse Liéven, n'est qu'un passage. Son projet de Nice me plairait pour vous comme agrément de conversation et source intarissable de nouvelles discutées et commentées avec un intérêt vif et toujours présent. Mais quand vous n'y serez plus, que lui restera-t-il à Nice ? Il m'est impossible de ne pas trouver très-rudes le désarroi et l'incertitude auxquels on la condamne. Sans en avoir le cœur plus

gai, je rends grâces d'avoir été à cette occasion si épargnée ; c'est le privilége de tout ce qui peut vivre dans le demi-jour, loin du retentissement ; condition de tous les temps qui est particulièrement à ma convenance dans celui-ci. J'en fais en tous points la règle de mon attitude : ma porte demeure fermée le soir, et, à l'exception de quelques habitués, depuis ma rentrée, je n'ai franchi d'autre seuil que le mien. A quelques politesses indispensables près, je compte bien continuer ainsi, et de cela rien ne me coûte.

J'ai mille pardons à vous demander de la hâte de cette lettre ; je tenais à ce qu'elle partît aujourd'hui, et l'heure me presse. Ce que votre bonté peut toujours y voir, c'est l'expression de l'attachement le plus profondément tendre et dévoué. On a tout donné quand on a donné ce qu'on a de meilleur.

P. S. —Voudriez-vous me dire lequel des ouvrages du comte de Maistre vous lisez, et aussi si vous avez jamais lu un volume de l'abbé Gerbet sur l'Eucharistie, considérée comme le dogme générateur de la piété catholique? Si vous ne le connaissiez pas, je vous l'enverrais.

Paris, 4 février 1855.

Princesse, je reprends bien tard ma lettre de l'autre jour, mais quand vous n'attendez pas, les petites misères de la vie reprennent le dessus. Il n'y a rien de tel que les partis pris pour être déjoués. Depuis que ma porte est fermée, chacun l'entr'ouvrant à son heure met ma journée au pillage, et la préoccupation variant de l'un à l'autre achève de l'émietter. Mais enfin chaque jour nous gagnons en lumière, et même

en attendant ce soleil dont vous avez presque trop, je suis disposée à tout prendre en bon augure quand je me dis que quelques semaines encore, me rendront la joie intime, profonde, de vous revoir, de vous parler à l'aise toute ma pensée et d'en rencontrer une à l'état d'épanchement vrai, chose si rare lorsqu'elle est à la fois donnée et reçue! Ma bonne et chère princesse, combien les vents arides de mars, les volcans mal éteints mettent mon impatience à l'aise! Je lui imposerais bien silence, et cela sans générosité, si elle était en conflit avec l'intérêt de vos chères santés; mais le gros de l'hiver une fois passé, l'air de Paris est un peu comme les saveurs insipides qui maintiennent tout et ne hâtent rien, terme moyen qui me paraît précisément convenir à l'état de votre cher Angus et au vôtre qui, grâce à Dieu, n'a plus d'exigence trop spéciale. Mars pour vous faire partir et l'exposition pour vous faire rester m'assurent un intervalle qui est devenu ma plus douce perspective. Je suis charmée aussi que vous ayez celle d'une station un peu longue: on ne jouit guère que de ce dont on se peut dire qu'on jouira, et sous les rapports sérieux, ces quelques mois pourront être empreints d'une vertu encore tout autrement bienfaisante. Ce sera un regret pour moi si vous ne pouvez les inaugurer par la parole du monde qui vous a fait le plus de bien et que vous aimerez entendre retentir aux Tuileries au moins autant qu'ailleurs [1]. Je crois ce choix bien inspiré. S'il est vrai qu'on ait désiré quelquefois plus de mesure dans les hommages rendus,

[1] Le P. de Ravignan a prêché le carême de 1855 dans la chapelle des Tuileries.

leur expression tempérée n'en ayant que plus de force, ce sera un grand plaisir pour qui pourra le suivre ; plaisir noble et sérieux tels que le temps où nous sommes les comporte, ce que confirme l'impression générale, car les divertissements ne battent que d'une aile par une sorte d'unanimité tacite qui fait honneur à tout le monde. Mais aussi comment rester froid à tant de souffrances? Qui aurait cru jamais à leur durée, à la longueur de l'agonie où nous tient le grand événement qui, sanglant ou non, sera un nouveau point de départ [1]? C'est l'idée fixe dont on ne peut se distraire. Les embarras du cabinet anglais y font bien quelque diversion, et même je crois qu'on les exagère beaucoup, ainsi que les conséquences des pertes éprouvées. On renouvelle pour l'Angleterre ce que nous avons vu l'année dernière pour la Russie, qu'on déclarait, sur le simple fondement d'une campagne peu brillante et de la reddition d'un fort insignifiant, incapable de se défendre. L'imagination entrée dans une voie quelconque va vite en besogne, et rien ne l'arrête en fait de légèreté de jugement. Quant aux espérances de paix, elles ont bien circulé pendant quelques jours avec le bizarre accompagnement de la marche des armées et du bruit du canon, mais les voilà disparues. Il faut avouer qu'on ne les a guères vues à l'état de volontés bien sérieuses, et, après tout, il n'y à pour personne une page qui puisse beaucoup tenter d'y mettre le signet. Ce n'est qu'aux pauvres femmes que la liberté des souhaits de pacification est laissée bien entière, d'autant mieux ici que la

[1] Le siége de Sévastopol.

paix aujourd'hui n'infligerait d'humiliation à personne.

Je ne puis vous dire, ma bonne et chère princesse, comme j'augure bien sur ce que vous me dites du nouveau précepteur. Le temps découvre, ajoute, confirme; mais le grand mot, ce sont les commencements qui le prononcent : les premiers effets sont des gages. Il y a une grande lumière aussi dans l'impression produite sur les enfants, si bon juges quand ils ont un intérêt direct à connaître; leur œil simple, comme dit l'Écriture, va au fond et porte juste. Il est bien inutile, je pense, de vous dire tout l'intérêt que je mettrai à le voir et à causer avec lui; pour peu que vous restiez au centre, je ne sais par extension jusqu'où vous ne me feriez pas aller. Je vois que vos lectures vont toujours, et j'espère que Paris, mortel ennemi sous ce rapport, ne les interrompra pas. Je ne suis pas surprise de l'effet sur vous des lettres du comte de Maistre; elles font aimer l'homme après qu'on a admiré l'écrivain, et c'est toujours une manière fort douce de se reposer. Quant à l'observation que vous faites sur le milieu de cette époque qui vous frappe comme plus intellectuel, plus sensible à l'attrait des choses d'esprit, il n'en est pas de plus judicieuse et de plus exacte. En supprimant le latin dans l'éducation, ou peu s'en faut, le français s'en est fort ressenti; toute la partie sérieuse des intelligences mondaines et frivoles qui ne se rabattent pas sur les sciences, se sont trouvées sevrées de l'aliment habituel, et comme il arrive toutes les fois qu'on ne vit pas précisément de son propre fond et qu'on cesse d'emprunter, le déchet s'est manifesté promptement, particulièrement dans la haute société.

Je ne crois pas vous avoir dit que j'avais trouvé la princesse Liéven changée et en assez mauvais état; sa poitrine souffre, cela me paraît évident et sa toux persistante l'atteste : elle est encore ici; ce qui me paraîtrait le plus imprudent dans cet état, ce serait de tenter un voyage. Sérieusement, elle ne saurait le mettre en délibération, mais les raisons qui le combattent dans son esprit le maintiennent dans une fluctuation qui est le contraire du régime de repos qui lui serait nécessaire. L'air qu'on a longtemps respiré, un bon établissement, la présence d'amis anciens, la douceur des habitudes, touchent de si près aux moyens puissants de l'hygiène! Si c'était bien compris chez nous, si l'état vrai ici, était seulement bien cru, il y aurait des chances pour que toute indulgence s'y appliquât. Ce qu'il faudrait, c'est que cela fût dit par des voix sincèrement bienveillantes, et j'ai osé penser à la vôtre, ma chère, ma très-aimée princesse. J'ai osé me dire que je vous demanderais d'en écrire à l'une de nos grandes-duchesses, surtout à la grande-duchesse Marie, non assurément pour plaider directement cette cause, mais pour la servir plus efficacement, en disant incidentellement que les nouvelles de Paris vous présentaient la santé de la princesse Liéven comme très-atteinte, et demandant, avec tous les ménagements, le secours de tout ce qui adoucit les derniers jours. Je suis convaicue que, transmis simplement à un intérêt éveillé par toute l'affection que l'on vous porte et la confiance qui s'y joint, l'impression se propagera très-utilement. Si au lieu de faire cela, quelque objection s'élevait en vous contre, vous

pensez bien que je retire ma requête, regrettant pour la part d'une autre, mais vous remerciant pour la mienne de ne faire que ce que vous croirez bien.

Je ne vous présente pas d'excuse de la longueur de ma lettre; je n'y ajoute, avec mon hommage profondément dévoué, que l'impatience d'être encore bien plus interminable quand, au lieu d'écrire, j'aurai l'intime joie de vous parler.

Paris, 31 mars 1855.

Princesse, loin d'oser attendre, en me faisant un droit de votre bonté, je ne suis jamais que touchée de reconnaissance quand me vient un témoignage de votre souvenir. Je sais tout ce qui se dispute votre temps, les journées si remplies de devoirs et si bien aux autres, sans en excepter les absents qui prélèvent une part considérable sur vos courts loisirs. Veuillez donc vous croire toujours remerciée pour le passé, si ce n'est pour le présent. Nous recommencions il y a peu de jours un quatrième hiver; voilà ce que nous pouvons mettre en regard de vos splendeurs de soleil, et de cette chaleur accablante dont de pauvres gens qui grelottent ne savent pas vous plaindre assez. Je verrais néanmoins un terrible revers de médaille dans l'appréhension du renouvellement de menaçantes secousses; mais, grâce à Dieu, il y a plus de prophètes que de prophéties qui portent coup. En attendant, vous aurez dû à ce ciel radieux, non pas seulement des enchantements qui ont bien leur prix, mais encore le bien, autrement solide, de la santé, pour vous et vos chers enfants. Quant à nous, un régime tout différent s'est assimilé des effets tout analogues à lui.

A peine reprenais-je un peu, après la mort d'une excellente amie, la comtesse Strogonoff, qu'est venu le coup de foudre de la mort de l'Empereur, écrasant par sa soudaineté, par la gravité du moment où il frappait, et par la grandeur de la perte que faisait le pays. Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à ma pensée. Chaque jour de nouveaux détails plus solennels et plus touchants, nous reportent à ce lit de mort où de si grands exemples ont été donnés. C'est là où l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde, comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avénement. Les regrets du pays sont des plus profonds, mais il semble aussi que la confiance dans le nouveau souverain est unanime, qu'il est également bien venu de toutes les classes, et que notre peuple si dévoué passe d'un souverain à l'autre sans presque changer d'amour. Malgré l'immensité de l'événement, l'état des choses n'en est guères virtuellement changé : des deux parts, les intérêts que l'on poursuit restant les mêmes. Il n'y a que l'ignorance absolue et générale de tout ce que récèle non pas l'avenir seulement, mais même le présent, qui puisse expliquer le chaos des hypothèses et des contradictions successives où l'on vit ; on va de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, par un mouvement continu, et on ne tient pas plus de compte de ses propres conclusions que des notions qu'on vient de recueillir. Comme on croit plus facilement ce qu'on désire, c'est à la paix, à son espoir, qu'on revient par un irrésistible penchant. La présence de M. Drouyn de Lhuys à Londres et à Vienne avait été interprétée dans ce sens ; on parlait

d'un armistice. Plus que de toute autre chose, on se prévaut du voyage de l'empereur en Angleterre pour espérer qu'il rend impossible celui de Crimée, toujours au fond de toutes les alarmes, et qui démontre avec évidence sur quelle tête repose tout le bien-être de sécurité dont on jouit [1].

J'ignore la date précise de votre voyage à Parme, j'espère que cette lettre arrivera encore assez à temps à Nice pour vous y rejoindre et vous porter avec mes tendres hommages, l'expression du plus respectueux dévouement.

Paris, 18 août 1855.

Princesse, c'est déjà une si grande bonté à vous de penser quelquefois à moi, sans fatigue et sans rien qui tienne place, que, même autorisée par votre bonne promesse, je ne me permets que de désirer et point d'attendre. J'ai pu me figurer aisément à quel point vos jours de Londres étaient pris par les joies du retour après une première séparation de vos chers enfants, par les devoirs et la curiosité à satisfaire; mais, à moi toute seule, je ne serais pas allée jusqu'aux consolations encore inespérées qui vous attendaient. Aussi ne puis-je vous dire avec quelle admiration reconnaissante j'ai embrassé l'espace immense rapidement parcouru à petit jour et à petit bruit. Vraiment, il n'y a que les choses faciles qui se fassent à grand'peine et à grand effort : ce que nous appelons l'impossible se fait à lui seul. Je suis arrivée ici presqu'en même temps que votre bonne chère lettre, et

[1] L'empereur Napoléon avait annoncé durant quelques semaines son départ pour la Crimée.

je n'aurais pas perdu un instant pour vous dire combien elle m'avait touchée, si je n'avais pas débuté par être bien souffrante. Vichy pourtant ne m'en a pas moins fait son bien accoutumé qui est de me redonner de la force et de me rendre des jambes, mais quand les misères sont complexes, on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre.

Le 6 août, vous veniez à Hamilton Palace pour rentrer presque aussitôt dans votre île, où vos mois de campagne vont être encore la saison mondaine et brillante. Il me semble qu'il y a là un contraste fort tranché, même avec les beautés sévères, pittoresques et presque pensives de la nature qui est sous vos yeux; le seul bonheur qui vous manque à Aran leur irait bien mieux : bonheur du fond de l'âme qui se met si bien en relation avec les magnificences du monde extérieur. Mais la touche divine laisse trace profonde; le recueillement est surtout en soi, et vos sentiments ont plus d'un écho autour de vous. C'est avec joie pour vous, princesse, que je songe au plus prompt, au plus fidèle de tous, qui vous est assuré dans la longue visite de Mme Craven. Plus d'un nom propre, dans la ligne du dévouement si attentif et si persévérant de Mme Craven, nous a été cité en dernier lieu comme conquête; mais j'ai su, en remontant à la source, que c'était prématuré. On passe un peu trop légèrement d'une tendance soupçonnée à une velléité, ou même à une volonté, pour en conclure un acte. Qu'il y a loin, je ne dis pas seulement du bourgeon, mais même de la fleur au fruit! Je comprends pourtant qu'on ait besoin d'espérer vite, presque raison de le faire; c'est toujours un bon moment de pris sur la bise et l'ouragan.

Vous croyez bien, princesse, que priant toujours avec vous, ce n'est pas quand il s'agit de remercier que j'y ferais exception. Je me suis reportée à notre pèlerinage de Notre-Dame-des-Victoires, en y rattachant bien des souvenirs. Toute imprégnée de grâces, vous avez toutes les conditions pour obtenir ce que vous demandez, pour porter bonheur à tous, à ceux-là mêmes qui ne savent point encore tout ce que leur condescendance mérite : un grand prix s'y attache, qu'elle vienne du cœur ou du respect pour les droits de la conscience. Je ne veux point être indiscrète, princesse, mais croyez bien que votre plus fugitif souvenir venant à moi est certain de répondre à l'impression présente d'un sincère attachement : celui-là, ce n'est pas avec le temps qu'il compte.

Paris, 20 août 1855.

Bonne et si chère princesse, j'avais bien espéré de vos nouvelles un peu avant qu'elles ne me vinssent; mais vous pensez si je songe à me plaindre quand vous trouvez le temps d'écrire en ayant à peine celui de vous souvenir! Le beau temps qui m'avait bien rassurée sur la traversée ne me mettait pas sur la voie du trouble de votre arrivée, et en vous reconnaissant bien au mouvement qui oubliait le repos dont vous aviez besoin, j'aurais voulu pouvoir reconnaître aussi que vous ne faisiez pas, comme souvent, au-delà de vos forces. J'espère que la grande faiblesse de votre malade n'est que lenteur de convalescence, et que vous aurez pu quitter avant-hier, samedi, Londres pour Hamilton.

J'aime tous les avertissements qui me viennent de

vous, comme l'exclusion nominale qui allait *da se.* A ce propos, je suis aise de vous dire que, même en conversation franche et ouverte avec les deux personnes que je vois ici davantage parmi celles qui vous sont attachées, je ne sais jamais ce qu'elles savent, je me le laisse dire comme si je l'apprenais ; j'en dis autant pour vos confidents d'office : la confiance qui me vient de vous, ne va jamais à personne, par la simple raison qu'on n'ignore rien si profondément que ce qui nous est confié, et qu'avec aucun tiers ce n'est matière d'échange. Le mouvement auquel vous avez obéi me paraît juste et la suite naturelle, non pas seulement de votre amitié, mais de la confiance qu'elle inspire, de ce droit de dire les choses difficiles dont vous avez presque le monopole, ce qui constitue bien un peu le devoir. Les lignes en question, dont je regrette le fond et dont la forme étonne, sont assurément le vrai du moment, que l'humeur est pressée de faire connaître. Cela n'empêche pas qu'un vrai, tout autre, se montrait dans les dispositions précédentes et se reproduirait probablement dans celles qui suivraient, si l'espoir de quelque désunion en Europe venait à se faire jour. Une lettre que vous me montriez l'année dernière pouvait déjà mettre sur la voie de cette raideur hautaine, de ce langage peu mesuré. J'en avais conservé une impression pénible ; le dédain superbe va si peu à la radicale infirmité de l'humaine destinée que, partout où j'en retrouve l'accent, il m'alarme. D'autres que moi vous parleront de l'entrée de la Reine, de l'affluence prodigieuse sur tout le parcours, de la longue attente du cortége et de l'enthousiasme qui, trop largement escompté, semble avoir

suivi la décroissance de la lumière et du jour, depuis le débarcadère de Strasbourg jusqu'à l'Etoile [1]. J'admets qu'au temps où nous sommes, les coups de canon de festivité en rappellent péniblement d'autres; mais je ne vois réellement pas de contrastes choquants dans le programme de la visite que l'Angleterre rend à la France : tous les temps paraissent convenir à des promenades, des dîners de famille, des courses de voyageuse, coupés d'une seule grande fête. Vraiment, quand il n'y aurait que l'Exposition, on comprendrait que la Reine n'ait pas retardé sa visite, l'Exposition étant un peu comme l'éclipse que toute la science et la volonté du célèbre Lalande ne pouvaient faire recommencer.

Au milieu de l'entrain des uns et de l'irritation croissante des autres, quel poids de préoccupations et de tristesse, cette fois réelles! Les nouvelles données des deux parts sont plus contradictoires que jamais. On ne sait plus que penser de Sveaborg, que les journaux anglais et français donnent si positivement pour un succès marquant, et que les journaux russes réduisent à rien. Ce n'est plus l'avenir seul qui est obscur, on ne voit pas même un peu clair dans le présent; il y a une telle confusion du possible et de l'impossible, qu'il n'y a rien à en tirer. Aussi tout s'ajourne, même les hypothèses, avec l'horizon qui fuit. Le général Simpson est-il d'âge à avoir fait les guerres du Continent ou celles de l'Inde? Sa réputation dans l'armée anglaise était-elle déjà faite? L'ardeur

[1] Visite de la reine Victoria à Paris, au moment de l'exposition universelle.

du zèle du duc de Cambridge lui fait beaucoup d'honneur; mais on comprend bien que le commandement soit donné au seul titre du talent militaire, et que son rang de prince et son défaut d'ancienneté puissent être contre lui. Il me semble fâcheux que les critiques du voyage de la reine soient si près d'elle : il faut se serrer d'un seul mouvement contre tout ce qu'on veut soutenir et surtout donner l'exemple. Quelques critiques isolées ne comptent pas; seulement il serait bien regrettable qu'on en prît l'habitude, et que, pour avoir crié contre le voyage, on se trouvât engagé dans la voie du blâme taquin, tel qu'il est naturalisé en France. J'ai une imperturbable confiance dans les destinées de l'Angleterre, mais c'est à la condition que les traditions de respect, soit pour l'esprit de la constitution, soit pour les personnes, s'y perpétuent.

Hier soir, ma chère et bien chère princesse, j'ai eu votre petit couteau; rien qu'une main amie entre la vôtre et la mienne, pour le mettre sur ma table qu'il ne quittera plus. J'ai vu Mme Craven, mais sans pouvoir encore causer à l'aise; j'ai su seulement qu'elle avait bien mis à profit la seule journée de Londres, où il lui a été possible de vous joindre. Mille tendres, profondes actions de grâce de toute la douceur des impressions que je vous dois, et hommages à jamais dévoués.

Paris, 22 octobre 1855.

Princesse, quand je me venge, je fais en sorte de ne pas me punir en même temps; partant, mon silence ne serait jamais une suite du vôtre, lors même que je ne trouverais pas que votre bonté fait toujours

beaucoup, toujours au-delà de ce que j'attends. Il est vrai que j'aurais voulu vous remercier immédiatement de votre bon souvenir, mais je viens d'être bien misérable. J'expie un peu l'incurie mêlée de témérité qui m'a fait passer à Paris tout ce qui nous était réservé de beaux jours. Le manque d'air et de mouvement m'a fait un vrai mal, et je n'y retomberai plus par ma faute, si l'expérience de l'automne est encore la sagesse du printemps. Quelques mois de votre Ecosse me paraîtraient un épisode charmant. J'aime cette nature grave et agreste, poétique de sa poésie propre, sans le secours des monuments et presque de l'action humaine; il semble que la solitude doit y avoir plus de charme qu'ailleurs, que tout y fait tableau, même ce qu'on rêve. Je trouve trop de figures à celui de vos deux cents savants, et je vous félicite de la rapidité qui a fait de ce passage une vraie fantasmagorie. Une scène qui m'a paru touchante et primitive, c'est la messe dite dans votre chambre par votre jeune curé et répondue par vous, chère et bien chère princesse. Le divin sacrifice offert en présence d'une seule âme touchée de l'amour de Dieu, c'est l'image de l'infinie charité qui concentre sur un seul cœur autant de miséricordes qu'il lui en faut pour sauver le monde. Vous étiez là tout un auditoire, et toutes les cathédrales du monde n'ont rien de plus précieux que votre autel portatif.

A l'arrivée de votre lettre, je venais d'en recevoir une de Mme Thayer. Quoique tranquille, j'envoyai sur-le-champ à sa porte et je reçus pour réponse qu'on la savait très-bien. Vous aurez été rassurée presque en même temps que moi, de même que pour le choléra

de Paris, dont il n'est plus question. C'est à Naples, dit-on, qu'il sévit, ce qui tient en suspens M. et Mme Craven au moment où ils se disposaient à partir. On ne parle que d'un petit nombre de cas, mais on ne va pas se mettre dans un lieu qu'on ne quitterait pas si on y était. Ce qu'il y a de plus ébranlé au temps où nous vivons, c'est la certitude, une certitude quelconque : les grands événements enroulent jusqu'aux plus petites choses et quelle obscurité quand on se reporte à la lutte dont on ne peut se distraire! On est si impuissant pour la vaincre qu'il vaut presque autant tenir ses yeux fermés, afin de les reposer du moins au lieu d'essayer vainement d'y voir. Adieu, bien chère et bien bonne princesse.

Paris, mardi 17.

Princesse, votre bon souvenir, à défaut de votre chère présence, c'est encore beaucoup, et je vous remercie trop pour me plaindre, si ce n'est de ce nouveau rhume que je vous demande instamment de soigner. L'air est âpre; jamais le printemps n'a eu tant de peine à venir.

Mille grâces des deux volumes; il me sera dur de retrouver à chaque ligne ces noms qui sont dans la pensée de tout le monde, mais il est utile quelquefois de s'ôter la douceur d'ignorer [1].

Vous savez, princesse, si c'est du fond de l'âme que je vous offre l'hommage de ma profonde affection.

[1] Il s'agit ici de deux volumes de Mémoires sur la cour de Russie que Mme la grande-duchesse de Baden avait communiqués à Mme Swetchine par l'intermédiaire de Mme la duchesse d'Hamilton.

Fleury, 22 octobre 1856.

Chère et bien-aimée princesse, tout ce qui m'a vue a vu ma joie de votre cher portrait dont je n'ai voulu encore vous rien dire; joie recueillie et concentrée dans la solitude, qui ne se serait exprimée qu'avec gêne et contrainte en allant vous chercher au milieu du bruit et du mouvement. J'ai attendu Hamilton, où j'espère vous prendre dans cette liberté et ce calme, qui permettent l'impression vivante du bien que l'on a fait. Pour la première fois je suis vraiment contente d'un portrait, et pourtant j'ai bien les conditions qui rendent difficile ! Vous vous rappelez peut-être mes éloges pâles et mitigés de celui de Winterhalter qui n'est qu'un beau tableau. Celui-ci vous représente comme mes yeux vous voient, comme mon cœur vous devine. Il est frappant de cette ressemblance qui saisit ce qu'il y a de plus intime, ce qui résume l'être tout entier. J'ai eu, à cette occasion, une preuve bien sensible de la relation qui existe entre la vie du dedans et la physionomie du visage. Notre curé d'ici, homme plein d'esprit et de mérite, demeura frappé de ce portrait, et il se mit à le traduire dans une peinture du caractère, des dispositions, des sentiments de l'âme, qui reproduisait le plus fidèlement du monde une autre ressemblance avec vous, qui vous peignait enfin mot pour mot, telle que vous êtes pour la joie profonde de tout ce qui vous aime et vous connaît. Vous croyez peut-être, ma bonne et bien chère princesse, m'avoir fait grand plaisir, mais rien qu'une fois? Vous avez fait bien mieux : en renouve-

lant l'impression d'une douce et affectueuse reconnaissance, vous aurez consolé chaque jour de ma vie. Combien de fois, néanmoins, en regardant ce portrait, je me suis plainte d'être si loin de vous, de présence par-dessus tout, et aussi de communications trop rares! mais votre vie est déjà trop pleine, surchargée comme elle l'est d'honneurs, de soins et de devoirs, pour qu'on n'y mette pas une grande réserve.

Je bénis le projet de Pau, le calme et la liberté qu'il vous promet; là, au moins, vous serez un peu à vous-même, et la santé d'Angus, comme la vôtre, s'en trouvera bien. Mais ce pauvre Paris n'a donc plus que des passages et pas même une promesse vague et éventuelle de quelque séjour? Ah! que je voudrais un pied-à-terre! Un lieu tout prêt à recevoir est une amorce pour ceux qui ont peine à lever le camp. C'est un peu, je crois, la disposition du duc, qui se plaît, d'habitude bientôt prise, là où il est; et alors, tout ce qui simplifie décide plus aisément. Les trois mois que vous destinez à Pau vous mènent au mois de mars, ce qui vous donne deux mois avant la saison de Londres : ces deux mois au moins ne seront-ils pas donnés à Paris? La solitude est bonne aux vieilles gens : elle porte en elle-même sa lumière, et laisse entrevoir un peu celle à laquelle ils aspirent. Je prolongerai tant que je pourrai la mienne, mais peut-être quitterai-je Fleury avant de rentrer à Paris, et dans ce cas je me transporterai à Fontainebleau qui est à trois lieues d'ici et qui, tout en me ménageant la retraite et la promenade, me ferait dans la ville même respirer un air moins humide. Fleury est un beau et agréable séjour, mais

il y a beaucoup d'eau, et le terrain a été détrempé pendant tout septembre par des pluies tropicales. Ma névralgie s'amende, mais mon asthme nerveux s'en est fort ressenti, et c'est précisément l'atmosphère que mon excellent M. Rayer me recommande d'éviter.

Les premières brumes me transportent toujours en Ecosse, au milieu de vos montagnes admirablement colorées, mais dont le ciel n'a plus, passé les beaux jours, la permanence de cette clarté pure, vive et sereine, d'où vient le secours; car, hélas! nous avons tous besoin de quelque chose, même du monde extérieur, qui nous aide à vivre, qui nous maintienne dans l'équilibre de nos forces. J'attends la comtesse Chreptowitch qui devait faire une petite échappée et venir ici en même temps que sa sœur. Un journal lui fait passer l'hiver à Saint-Pétersbourg, ce qui me paraît encore fort peu probable. Mais ce qui me le paraît infiniment moins, c'est l'annonce faite par les *Débats*, qui se compromettent peu en fait de nouvelles étrangères, de l'arrivée à Paris, pour tout l'hiver, pour cause de santé, de Madame la grande-duchesse Hélène. Y aurait-il à cela quelque chose de vrai, ce qui étonnerait bien? Je croirais plutôt à une méprise. On avait dit un peu qu'un séjour à Paris pourrait bien, à la paix, entrer dans les projets de la grande-duchesse Marie[1]; cela s'expliquerait davantage.

Adieu, chère et bien aimée princesse, agréez l'hommage le plus dévoué et le plus profondément tendre.

[1] La grande-duchesse Marie de Russie, veuve du duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

Angers, imp. de Cosnier et Lachèse.


471665
DC255
S9A3
v.2
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

